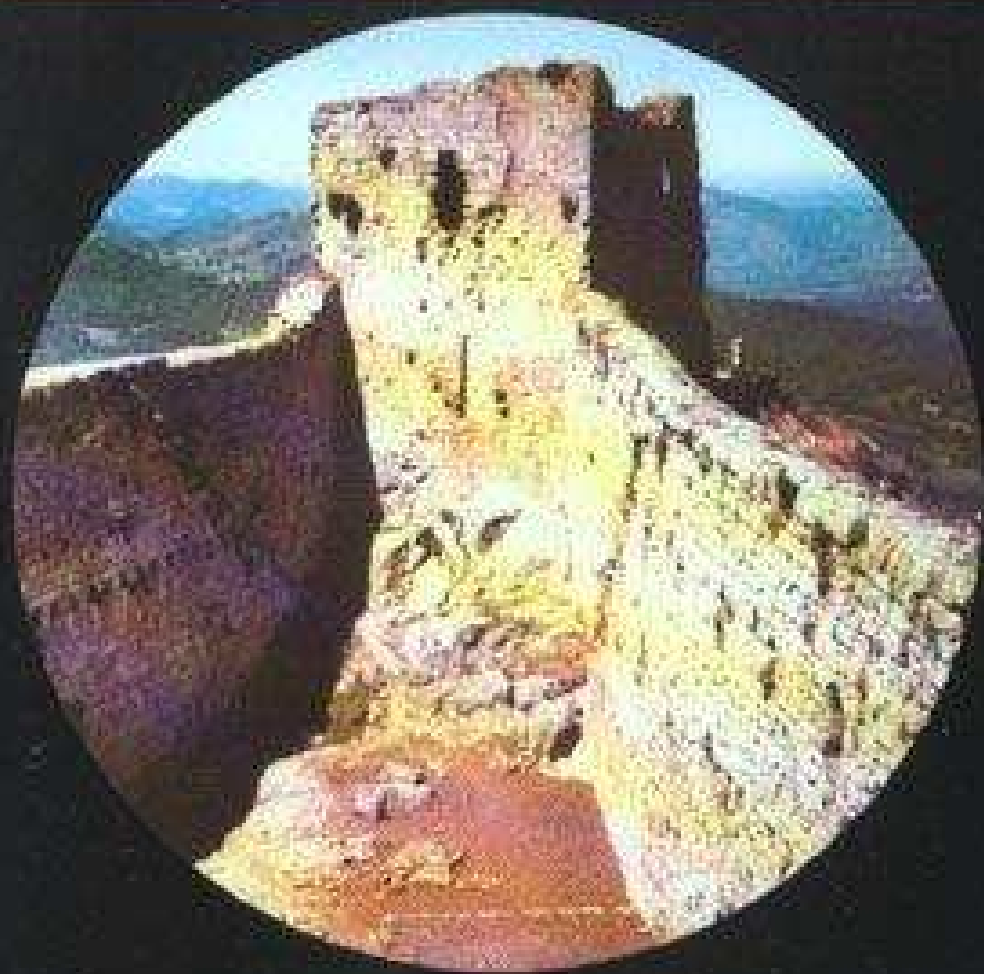


JEAN MARKALE

MONTSÉGUR ET L'ÉNIGME CATHARE



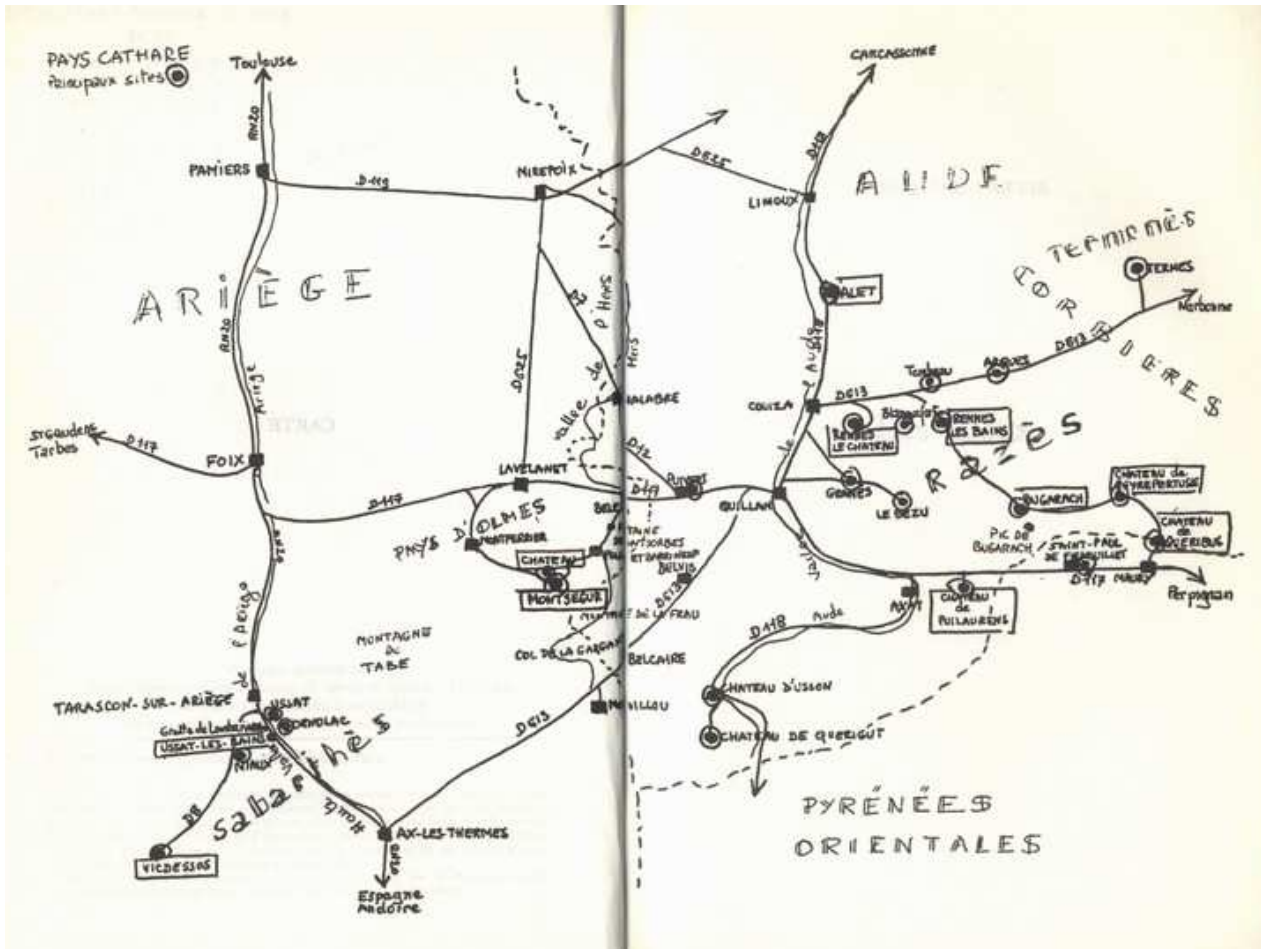
Pygmalion
Gérard Watelet

Jean Markale

MONTSÉGUR
et l'énigme cathare

Éditeur Pygmalion, Gérard Watelet, 1986

CARTE



PREMIÈRE PARTIE

Les Lieux

I

UNE LONGUE MARCHE VERS MONTSÉGUR

Le nom de Montségur chante dans toutes les mémoires depuis que s'est allumé le brasier qui brûla, en l'an 1244, sur les flancs d'une montagne qu'on dit sacrée, deux cent cinq réprouvés convaincus d'hérésie et persistant dans leurs erreurs. Mais il semble que les flammes de ce brasier continuent à éclairer non seulement les profondes vallées des Pyrénées ariégeoises, mais encore les replis tortueux de la mauvaise conscience de l'humanité. Ce qui, sous le règne du bon roi Louis IX, devenu saint Louis, a pu passer pour une simple opération de police – et c'en était effectivement une – ou un regrettable accident de parcours, a pris une dimension universelle, évoquant délibérément l'intolérance, le fanatisme et l'injustice des hommes. L'injustice surtout, que ce soit d'un point de vue religieux ou politique : nous n'admettons plus – du moins quand l'événement remonte à un passé révolu – qu'on puisse priver un peuple de ses croyances profondes et, du même coup, de son indépendance politique. Car la Croisade contre les Albigeois, personne ne peut plus en douter, était tout autant politique que religieuse, les deux motivations se rejoignant et s'harmonisant parfaitement sous l'angle de l'économie. Cette « injustice » de Montségur est devenue un crime. Et les crimes ne sont pas oubliés de sitôt : ils ont même tendance à promouvoir de façon définitive ceux qui en sont les malheureuses victimes. Le sang des martyrs chrétiens tache toujours le sol des cirques romains, et la croix de Jésus se dresse toujours sur le Golgotha. Mais ce n'est pas la même croix : celle de Jésus était en forme de *tau*, et celle qu'on nous montre est un symbole solaire hérité de la nuit des temps.

Il arrive en effet que l'« événement » digne de figurer dans la mémoire des hommes soit, après le filtrage du temps, non pas dépouillé de sa signification originelle, mais chargé et enrichi de résonances nouvelles. On en vient même parfois à considérer le lieu où s'est déroulé cet « événement » comme l'élément essentiel de la mémorisation, lui donnant de ce fait une valeur symbolique qui le prolonge tout en le déformant. C'est le cas pour Montségur, haut lieu de la résistance cathare contre l'Église et le pouvoir capétien. On eût fort étonné les deux cent cinq « Parfaits » qui se précipitèrent dans le bûcher en leur demandant où ils avaient caché le *Graal*. Bien que ce nom de *Graal* soit d'origine occitane, il n'est pas acquis que les Cathares l'aient connu ou qu'ils y aient placé les notions confuses dont nous le revêtons aujourd'hui. C'est seulement depuis la fin du XIX^e siècle, et surtout depuis le *Parzival* de Richard Wagner, que Montségur est associé au Graal. Encore faut-il dire que Richard Wagner eût poussé de hauts cris en apprenant cette association, lui qui était intimement persuadé – pouvait-il en être autrement ? – que le château du Graal se trouvait en Bavière ou sur les bords du Rhin. Il est vrai que Wagner péchait par excès de germanisme et oubliait quelque peu l'antériorité des textes celtiques et occitans sur le thème du Graal. Quoi qu'il en soit, une constatation s'impose : Montségur est une forteresse ou un temple cathare, et c'est aussi – peut-être – le château où le Roi Pêcheur garde précieusement ce que Chrétien de Troyes, le premier à en parler, nomme prudemment *un graal*, sans d'ailleurs préciser de quoi il s'agit. Cela ne fait qu'ajouter au mystère, et Montségur, ce nid d'aigle vers lequel convergent tous les nuages du monde, y gagne une *aura* incontestablement légendaire.

Montségur, dans ma mémoire, c'est d'abord quelques lignes et un dessin dans un manuel scolaire violemment antialbigeois, d'où émergeait la figure de Simon de Montfort, vigilant gardien de l'orthodoxie, revêtu d'héroïsme. C'était l'époque où je ne pouvais mettre en doute ce qu'on tentait de m'enseigner. Après tout, Montségur et les Cathares, c'était très loin, à la fois dans le

temps et dans l'espace : mon univers se situait entre Paris et la Bretagne. Ce n'est que plus tard, en 1942, alors que j'étais en classe de troisième, que l'ombre de Montségur refit surface à travers une forêt de Brocéliande qui m'était à la fois une réalité, puisque c'était le pays de mon enfance, et qui se réactualisait par l'étude de la littérature française du Moyen Âge. Nous avions en effet un professeur de lettres, Jean Hani, lequel a, depuis ce temps, écrit de remarquables ouvrages, qui était passionné par les romans de la Table Ronde et par la poésie contemporaine. J'eus ainsi l'occasion de me familiariser avec la légende de Tristan et Yseult, celle de Merlin, que je connaissais déjà en partie, et celle de Perceval à la recherche du Saint-Graal. Mais parallèlement à cette plongée dans le passé, il y eut aussi les poètes du XX^e siècle, et parmi eux Maurice Magre. Or Maurice Magre, c'était non seulement la découverte d'une littérature contemporaine, mais encore le Graal à Montségur.

Bien sûr, je n'avais pas d'opinion. Le Graal était pour moi aussi abstrait que la forteresse de Montségur : je m'étonnais cependant qu'un terroir pyrénéen pût servir de cadre à une aventure que je ne pouvais pas considérer autrement que bretonne. C'était la période noire de l'Occupation. La radio, sous contrôle allemand, diffusait abondamment le *Prélude et mort d'Isold* de Wagner, ainsi que le prélude de *Parzival* ou l'*Enchantement du Vendredi saint* : j'aimais cette musique, et je l'aime encore, car elle me servait d'accompagnement lorsque j'imaginai des scénarios sur les thèmes arthuriens. J'avais vu le film de Marcel Carné, *Les Visiteurs du soir*, qui m'avait enthousiasmé et définitivement convaincu d'aller rôder au fin fond du Moyen Âge pour y découvrir ce que les autres ne devaient pas avoir encore aperçu. Un peu plus tard, je vis *L'Éternel Retour* de Jean Delannoy, où le mythe de Tristan est si magnifiquement – et si justement – transposé par Jean Cocteau. Le cinéma, la musique, la littérature médiévale, la poésie contemporaine, cette alliance bizarre allait faire de moi ce que je suis devenu : un chevalier sans âge à la recherche d'un Graal qui me fuit chaque fois que je crois pouvoir l'atteindre, au

détour d'un chemin, dans les sombres forêts que mon imaginaire peuple d'êtres féeriques, de ces étranges femmes qui surgissent des tertres pour indiquer aux voyageurs une direction qui peut-être n'est pas la bonne.

Dans tout cela, Montségur jouait le rôle d'un phare, mais d'un phare que je n'avais nul besoin d'atteindre, puisque pour moi, le château du Graal ne pouvait être ailleurs qu'en Bretagne, voire en Grande-Bretagne, puisque je savais qu'il fallait chercher outre-Manche l'origine des romans arthuriens. Certes, j'avais lu des commentaires sur la ressemblance entre le nom de Montségur et celui de Montsalvage, où le roi blessé Anfortas attend l'arrivée de Parzival. J'étais même allé vérifier dans le texte de Wolfram von Eschenbach, qui servit à Wagner pour bâtir le livret de son drame lyrique, mais je ne voyais guère de rapport entre *Muntsalvasche* (c'est le nom employé par Wolfram), c'est-à-dire « Mont du Salut », et Montségur, c'est-à-dire le « Mont Sûr ». Et quand je passais à Montsûrs, dans la Mayenne, je savais que ce nom, comme celui du château ariégeois, provenait du même *Mons Securus*. D'ailleurs, dans les romans français, le château du Graal, c'est Corbénic, et mon antigermanisme viscéral – à l'époque, c'était plutôt bien – me faisait délibérément écarter Montsalvage de mon champ de vision légendaire. Restait, bien entendu, Montségur.

Mais en tant que citadelle *albigéoise*, le nom de « cathare » m'étant encore inconnu. Les Albigeois étaient alors, dans mon esprit, des empêcheurs de tourner en rond, des gens dont les idées étaient bizarres, qui croyaient en l'existence d'un dieu du mal opposé à un dieu du bien. Je ne voyais en tout cas rien de commun entre ces hérétiques d'un autre monde et les Celtes que je soupçonnais, déjà à cette époque, d'avoir de fâcheuses tendances à l'hérésie. Mais ce ne pouvait être la même hérésie. Et si, en lisant les poèmes des Troubadours, je me demandais quelle était cette Dame mystérieuse, inaccessible et *jamais vue* qu'ils chantaient avec tant d'amour, je n'imaginais pas une seule seconde que c'était peut-être une image pour désigner à mots couverts l'Église des Croyants et des Parfaits. De tendances

profondément « monistes », et refusant systématiquement l'opposition absolue entre le bien et le mal, il m'était alors impossible de me sentir proche de ces hérétiques dualistes. D'ailleurs, l'Occitanie était bien loin, et les rivages d'Armorique concentraient les lignes de force de mon imaginaire.

Montségur se trouva dès lors enfoui au plus profond de ma mémoire et n'en émergea qu'à la fin des années 1960. L'occasion fut la diffusion, par la Télévision française, d'un feuilleton dramatique de Stelio Lorenzi sur les Cathares, qui ne manquait pas d'intérêt et qui avait le mérite de préciser, pour un très large public, les principaux événements de la tragédie vécue par les populations d'Occitanie au XIII^e siècle, tout ce que ne disaient pas les manuels scolaires. Et surtout, pour moi, il y avait le générique de cette série, somptueux et magnifique : une vue, probablement prise en hélicoptère, de la forteresse juchée sur cette montagne en apparence inaccessible, et qui, par le jeu de la caméra, tournoyait littéralement comme une comète cherchant un endroit pour se poser au milieu d'un monde tourmenté. Et l'accompagnement musical, emprunté à *Alexandre Newsky* de Serge Prokofiev, donnait à cette image une dimension prodigieuse, à la limite de l'hallucination. J'en retirai une profonde impression de vertige qui, depuis ce temps, ne m'a plus quitté.

Je me sentis devant un manque, un vide, non seulement par le jeu de l'image poétique, elle-même très forte, mais encore par l'arrière-plan de cette image. Ces mystérieux Cathares, dont je ne savais rien et qui étaient entrés dans l'Histoire à la manière des Celtes, par la légende, pouvaient seuls combler le vide que je ressentais. Mais comment retrouver leurs traces, comment discerner dans les productions de l'esprit, littérature, arts plastiques, architecture, les vestiges que les Inquisiteurs, acharnés à leur perte, avaient fatalement fait disparaître ? J'avais lu certains ouvrages de René Nelli : mais la pensée cathare qu'il exhumait me semblait alors si éloignée de mes propres préoccupations que j'avais renoncé à aller plus loin, dans une direction qu'on pourrait qualifier de « théologique ».

Par contre, la poétique des Troubadours m'envoûtait, et je m'efforçais de découvrir chez certains d'entre eux le chemin qui me conduirait à Montségur, au véritable Montségur, celui qui ne se trouve nulle part, mais partout, antre idéal et secret de ce que j'imaginai être le Graal.

Je dois beaucoup à René Nelli. Il m'a fait connaître l'un des textes les plus importants du Moyen Âge occitan, le *Roman de Jaufré*, dont il a publié une magnifique traduction. Cette épopée arthurienne archaïque, due à un écrivain de génie, m'a procuré à peu près toutes les clés qui ouvrent les mystères de la légende d'Arthur et du Graal. C'est un texte fondamental, antérieur dans sa conception aux récits désormais classiques de Chrétien de Troyes et du *Lancelot en prose*. Il m'a montré les rapports subtils qui existent entre la civilisation occitane médiévale et les traditions celtiques. Et j'avoue avoir, dans ce texte, aperçu plusieurs fois l'ombre des Croyants et des Parfaits.

Mais c'est surtout par son étude sur l'érotique des Troubadours que René Nelli m'a mis sur une voie que je ne pouvais plus quitter. Je cherchais désespérément à établir des liens solides entre les conceptions celtiques de l'amour, dans la légende de Tristan et dans les épopées irlandaises, et le fameux « amour courtois » que je préfère nommer la *fine amor*, ce terme me paraissant le plus conforme au sens profond de l'expression. À la lumière de cette étude, ce qui n'était pour moi autrefois qu'un jeu de cour raffiné en accord avec les règles de la morale chrétienne, devenait un enchevêtrement de rituels archaïques peu conformes à des normes habituelles dans l'orthodoxie chrétienne. La *fine amor* prenait tout à coup une étrange allure, et son odeur était nettement sulfureuse. J'avais tant de fois lu que la poésie des Troubadours avait été influencée par l'Islam : mais ce n'était certes pas la civilisation arabe que je retrouvais là-dedans. De toute évidence, il s'agissait d'un chemin initiatique pré-chrétien et pré-islamique, et je commençais à penser que les Cathares devaient y être pour quelque chose. On verra que cette intuition était loin d'être éloignée de la réalité. Et ce chemin initiatique menait

incontestablement à la forteresse de Montségur. Le problème était de calquer l'histoire des Cathares sur le schéma ainsi dégagé. Montségur me paraissait encore bien loin.

Il y avait aussi d'autres signes, et parmi ces signes, l'un me déroutait : c'était l'étrange ouvrage d'Otto Rahn, *La Croisade contre le Graal*. Ce n'est pas le contenu du livre qui m'inquiétait : j'avais déjà lu sur les Celtes en général, et sur le Graal en particulier, des élucubrations autrement plus invraisemblables que les visions d'Otto Rahn, visions qui n'étaient d'ailleurs que la copie de celles d'un personnage plus énigmatique, Antonin Gadai. Ce n'était pas non plus le fait qu'un Allemand se fût intéressé au problème du Graal ou à celui des Cathares : je ne savais rien de précis sur Otto Rahn, et les recherches faites par Christian Bernadac à ce sujet n'avaient pas encore été publiées. Il était par contre facile de comprendre que dans les années 1930, lors de la montée du nazisme, des intellectuels allemands, non pas des dissidents, mais des « officiels », donc agissant en accord avec l'idéologie national-socialiste, cherchaient *quelque chose* dans les Pyrénées, chez les Cathares, et plus précisément à Montségur. Toujours ce rapprochement Montségur-Montsalvage. Et je savais qu'Adolf Hitler avait prévu de célébrer la victoire finale du III^e Reich par une représentation exceptionnelle et grandiose du *Parzival* de Wagner. Je savais aussi que la naissance du nazisme, en Allemagne, avait été entourée par d'étranges fées, des associations plus ou moins secrètes et de tendances nettement occultistes, tel le groupe dit de Thulé, qu'on qualifiait de « Polaires », et qui, toutes, prétendaient à la restauration d'un ordre nordique aryen face au cosmopolitisme méditerranéen et sémitique. J'avais parfaitement conscience que le Graal, *celui de Wagner et de Wolfram von Eschenbach*, mais non pas le Graal celtique, pouvait avoir été un symbole de la pureté raciale : l'ambiguïté du texte médiéval allemand permet les interprétations les plus folles. Mais qu'en était-il des Cathares dans tout cela ? Le mot « cathare » signifie « pur » : suivez mon regard...

Dans ces circonstances, voyant que toute investigation du côté des Cathares m'amènerait à envisager des hypothèses que je répugnais à faire, étant, par profonde conviction, à l'extrême opposé de l'idéologie national-socialiste, je décidai d'abandonner le chemin de Montségur. Je n'irais point dans les Pyrénées, que je ne connaissais pas et qui ne m'attiraient pas. Je laisserais les Cathares où ils étaient, et peu m'importait qu'on ait pu mettre le Graal en relation avec eux. Mon Graal était ailleurs et je me faisais fort de le démontrer, ne serait-ce que par une énigmatique gravure perdue sur un support de granit à l'intérieur du tertre de Gavrinis, dans le golfe du Morbihan. Je ne pouvais d'ailleurs guère cacher mon irritation chaque fois qu'on me parlait de Montségur et du Graal, et j'entreprenais de savants discours pour démontrer l'incompatibilité de la pensée dualiste des Cathares et du système moniste des Celtes. Les Cathares n'étaient que des hérétiques, comme tant d'autres, qui n'avaient pas eu la chance d'être protégés par des princes aussi puissants que ceux qui avaient aidé Luther ou Calvin. Et Montségur n'était qu'une forteresse perchée sur un sommet rocheux, comme il y en a tant en France, notamment dans les Pyrénées et le Massif Central. En Bretagne, bien que les Bretons appellent leurs collines des « montagnes », il n'y a pas de forteresses sur les sommets. Mais il y a des sanctuaires, souvent de fort modestes chapelles. Ce sont elles qui retinrent mon attention, et c'est dans leurs substructures que je retrouvais la trace des druides. Et les druides, il faut bien le dire, me parlaient davantage que les Parfaits.

En 1978, je poursuivais une série d'émissions radiophoniques, que j'avais intitulée « Petite anthologie des croyances populaires », et qui consistait à donner la parole aux derniers témoins de ces croyances populaires à travers les diverses régions françaises. Je venais de terminer la série sur la Bretagne en compagnie de mes vieux complices Pierre-Jakez Hélias et Charles Le Quintrec, et j'avais décidé de continuer par le Languedoc. Mon interlocuteur était tout trouvé : René Nelli. Mais le temps pressait, et Nelli n'étant pas libre, je dus changer

mes plans à la dernière minute. C'est ainsi qu'arrivant de Belgique, où j'avais fait une émission en direct pour la radio, je me retrouvai un matin à Toulouse où m'attendait un technicien de FR 3 mandaté pour me piloter et enregistrer mon travail. Je commençai par engager un intéressant dialogue avec Daniel Fabre, l'un des meilleurs spécialistes de la tradition orale occitane, qui enseignait alors à l'université du Mirail.

Puis nous partîmes pour Verniolle, un petit bourg aux environs de Pamiers, où j'avais rendez-vous avec Adelin Moulis, cette figure mémorable, qui a été l'un des artisans les plus sincères de la renaissance intellectuelle occitane de l'après-guerre. C'est alors que, pour la première fois de ma vie, je m'engageai vraiment dans le pays cathare. La route de Foix débouchait sur des sommets à demi cachés par les nuages où je distinguais de la neige. Les Pyrénées m'apparaissaient comme une sorte de monde enfoui où j'avais presque peur de m'aventurer. Cette impression de vertige qui m'avait saisi quand j'avais vu le générique du téléfilm sur les Cathares revenait en moi. Mais en passant à Saverdun, je ne pus m'empêcher de penser, avec ma manie de l'étymologie, que je me trouvais encore en pays celtique, ce nom comprenant incontestablement le terme gaulois *duno*, « forteresse ». Quelle forteresse ? L'image de Montségur vint de nouveau me hanter.

Nous enregistrâmes de longues heures avec Adelin Moulis. Il parlait de tout, et s'égarait souvent, se laissant aller à la passion qu'il avait pour son pays et pour les « observances » qu'il y avait découvertes. Quand il me parlait d'Esclarmonde de Foix, j'avais l'impression qu'il la connaissait bien et qu'il l'avait rencontrée de nombreuses fois dans des chemins tortueux, au confluent de deux torrents. Pourtant, dans le petit pavillon qu'habitait Adelin Moulis, tout était calme, paisible. Les Cathares n'étaient point là. Cependant, ils étaient très près. Je les sentais présents, comme des ombres familières qui me faisaient des signes. Nous fîmes un étrange repas dans un restaurant de Pamiers. Adelin Moulis était agnostique. Le technicien était israélite. J'étais ce que j'ai toujours été, un chrétien de naissance englué dans les

pièges du druidisme. Nous discutâmes beaucoup. Là, j'ai compris que je me trouvais ailleurs, dans un pays qui portait en lui tous les germes de l'hérésie, dans un pays qui n'était pas comme les autres, et où les Cathares vivaient toujours, à l'insu de tous, sans le dire et sans même y penser. La moindre pierre me semblait un vestige. Le moindre toit recélait des mystères. J'aurais bien voulu aller plus loin. Cette fois, je savais que j'irais jusqu'à Montségur. Adelin Moulis m'avait conduit à la frontière : le reste dépendait de moi.

Mais j'étais là pour une mission bien précise qui ne me permettait pas d'autres approches. Après une dernière errance dans les rues de Toulouse, où je tentai de démêler les nœuds inextricables des rapports du comte Raymond VII avec le roi de France, je repartis sur Paris, où j'eus bien du mal à « monter » les discours d'Adelin Moulis pour les faire tenir dans le cadre de mes émissions. Mais le poison cathare s'était infiltré dans mes veines. Ce n'était plus un monde lointain et quelque peu abstrait qui s'ouvrait devant moi, mais quelque chose de tenace, comme une vérité révélée qu'on accepte sans pouvoir trouver d'arguments pour la contredire.

Une première constatation était qu'il devait exister une permanence cathare. Une doctrine de cette sorte, vécue intensément par des gens qui n'avaient pas hésité à mourir plutôt que de la renier, est digne d'intérêt, même si on ne la partage pas. Et, de plus, il est impensable que, malgré la persécution et le parti pris d'anéantissement, une telle doctrine se soit tout entière perdue. Je sentais les Cathares autour de moi, même si j'étais incapable de reconnaître le visage sous lequel ils évoluaient dans la société française méridionale du XX^e siècle. Je sentais que ce pays était imprégné d'un esprit *différent*. J'en arrivais ainsi à une seconde constatation : je ne savais rien du catharisme en dehors de ces généralités banales qu'on dispense dans les manuels d'histoire ou dans les guides touristiques. Peut-être, après tout, y avait-il dans cette doctrine autre chose qu'un dualisme primaire où le mal et le bien s'affrontent en un combat sans merci sous l'aspect du diable et

du Bon Dieu. Cela cachait sûrement une réalité beaucoup plus nuancée, beaucoup plus originale. Mais étais-je prêt à affronter cette réalité ?

La réponse était négative. Je ne m'étais pas débarrassé complètement de mes méfiances instinctives. Aller jusqu'à Montségur, c'était peut-être un acte de curiosité, un acte d'ouverture, mais c'était aussi plonger dans un inconnu quelque peu inquiétant. J'avais trop entendu d'affabulations au sujet des Celtes et du druidisme en particulier pour ne pas craindre d'en découvrir encore davantage à Montségur. Et l'ombre d'Otto Rahn ne me disait rien qui vaille. S'il n'y a pas de *ragnarök*, de « crépuscule des Dieux », dans la mythologie celtique, l'eschatologie germanique que je voyais se dessiner derrière l'aventure d'Otto Rahn contribuait à m'éloigner de toute recherche fondamentale. Je me disais aussi que le pays cathare se trouve dans cette Septimanie wisigothique qui a laissé de nombreuses traces sur le sol occitan. Les Wisigoths venaient de Suède. Le Graal de Montségur était celui de Wolfram von Eschenbach : c'était un Graal germano-iranien gardé par des chevaliers aux allures de S. S. Je n'avais aucune envie d'écrire l'histoire du III^e Reich, même sous une forme symbolique.

Pourtant, cette année 1978 fut importante pour moi dans ces manœuvres d'approche vers la citadelle des Cathares, et cela je le dois à Marie Môn. Un peu bretonne, un peu catalane, mais surtout languedocienne, et qui plus est, huguenote, elle avait tout ce qu'il fallait pour me conduire au cœur de l'hérésie. Elle s'était plongée dans l'eau froide et bouillonnante de la fontaine de Barenton et prétendait, à juste titre, je le pense, que les calvinistes d'Occitanie sont les lointains descendants des « Bonshommes » pourchassés par l'Inquisition. Elle était allée se recueillir, en solitaire, derrière les murailles de Montségur, à l'abri du vent froid qui, happé par la vallée, déferlait des montagnes environnantes comme un long cri d'angoisse venu du fond des âges. Elle avait toutefois senti que le lieu prêtait à toutes les ambiguïtés, que rien n'était net ni définitif, et que des

ombres parfois inquiétantes se profilait, au coucher du soleil, dans les touffes d'arbres maigres et le long des roches éclatées.

Ce fut Marie Môn qui m'entraîna sur le *pog* de Montségur. Venant de Toulouse où j'avais évoqué une fois de plus l'Or maudit que la légende prétend être celui de Delphes, rapporté par le Gaulois Brennus et profané par un proconsul romain, je retrouvai Saverdun et les platanes de la place de Pamiers. Mais, cette fois, j'allai plus loin. Rassuré par la masse tutélaire du château de Foix, gardien vigilant d'un pays qui me déroutait et me fascinait, je voyais monter les sommets de ces Pyrénées dont le nom évoquait pour moi le « feu » et la « pureté ». Héraklès, nous dit-on, s'y est égaré, et c'est là qu'il a rencontré la jeune Pyrène. Cette histoire est tirée à de multiples exemplaires ; une autre version nous apprend que ledit Héraklès, errant à l'autre extrémité de la Gaule, tomba amoureux d'une jeune princesse nommée Galathée, en profita pour fonder Alésia, et eut un fils du nom de Galatès, ancêtre des Galates et des Gaulois. On sait que cet Héraklès, qui a bien peu de rapports avec le demi-dieu grec, recouvre le personnage devenu folklorique de Gargantua, lui-même avatar du dieu celtique Ogmios ou Ogma, géant protecteur des chemins et qui enchaîne les humains par le charme de sa parole. Les Pyrénées sont dignes d'un tel géant, et il faudrait savoir pourquoi, non loin de Montségur, de l'autre côté des gorges de la Frau, on découvre un col de la Gargante. Du reste, au sud de Montségur, à 1 619 mètres d'altitude, le roc de la Gourgue domine le paysage, semblant même prendre sous sa protection le *pog* où a été bâti le château cathare. Or le nom de Gourgue est incontestablement apparenté à celui de Gargantua.

C'est dire que mon approche de Montségur était entourée d'une atmosphère mythologique particulièrement complexe où se mêlaient des éléments proprement cathares, des sous-entendus germaniques et des réalités celtiques. Sans aller jusqu'aux ultimes exaspérations de l'imaginaire, il m'était permis de me poser des questions et de vouloir essayer d'y répondre.

Nous arrivâmes par la route qui passe à Montferrier, tournoyant au gré des contreforts des Monts d'Olmes. Plus loin, là-bas, sur un sommet parmi tant d'autres, il y avait des ruines. Mais étaient-ce vraiment des ruines ? Dans ce pays où les roches éclatent sous le gel de l'hiver et sous le soleil brûlant de l'été, on ne sait plus si ce qu'on voit est dû à la destruction des hommes, à celle du temps ou d'une nature toujours en mouvement. La terre est crénelée, comme pour se défendre des invasions qui viennent d'ailleurs. Mais les gardiens, ceux qui autrefois assuraient des rondes sur ces lignes inextricables de fortifications, ceux-là ont maintenant disparu. Et des routes violent aujourd'hui le flanc des montagnes, à travers les bois de sapins, les étendues rases où ne surgissent que des buis dont le vert se confond parfois avec la couleur des pierres délavées. La végétation est étrange parce qu'elle tient à la fois de la montagne et des garrigues. J'y retrouvais cependant quelque chose de familier : cette même dimension qu'offrent certaines landes de Bretagne, à l'écart du monde humain, et comme hantées par le souvenir des habitants mystérieux, surnaturels, qui les avaient ravagées autrefois. En Bretagne, les landes sont le domaine des Korrigans, de ces êtres nocturnes qui égarent les voyageurs quand ceux-ci n'ont pas le signe de reconnaissance qui leur permet de franchir les zones interdites. Qu'en était-il ici ? Qui donc se cachait derrière les buissons, guettant un signe de ma part pour m'accepter ou me rejeter ?

Nous arrivâmes ainsi sous le *pog*. Vu d'en bas, il prenait une allure fantastique que je n'avais pas espérée. Il était plus grand, plus haut, plus inaccessible que ce que j'avais pu en voir, sur des photos ou des gravures. Encore plus farouche dans son site même que cadré habilement par les cinéastes qui l'avaient filmé pour ce générique qui m'avait tant impressionné. Alors, j'étais prêt. Il me fallait m'élancer vers le sommet, car c'est là que je trouverais la lumière.

Je crois que je n'ai jamais grimpé si vite, ni avec tant d'aisance, le flanc d'une montagne. Les pierres avaient beau rouler sous mes pas, l'herbe se dérober sous mes semelles, je

montais, je montais. Je pensais à cet épisode de *La Fin de Satan* de Victor Hugo, où le poète met en scène le chasseur Nemrod s'envolant dans le ciel dans une cage construite avec les débris de l'Arche de Noé et tirée par quatre aigles. Et les aigles montaient... Pourquoi pensais-je ainsi aux aigles ? Dire que Montségur est un nid d'aigle est un lieu commun d'une effarante banalité : évidemment que cette forteresse perchée sur un piton est un nid d'aigle. Et alors ? Les aigles montent plus haut que là où peuvent aller les hommes dans leur tentative pour arracher au Ciel ses secrets.

C'est ainsi que j'atteignis les murailles. Sans réfléchir davantage, je les franchis par la porte du sud, ayant seulement remarqué, sous la dalle qui sert de seuil, une bizarre figure en forme de pentagramme, maladroitement tressée avec une petite branche souple. Après tout, pourquoi pas ? Je m'étais laissé dire que le pentagramme était un symbole d'usage courant chez les Cathares : il fallait bien que les visiteurs de ce haut lieu accomplissent un geste symbolique pour pénétrer dans le « saint des saints ». En passant la nuit sur une lande bretonne, il faut porter à la main un bâton fourchu pour conjurer les Korrigans. À Montségur, le *rameau d'or* pouvait très bien être une forme pentagonale. Je ne devais m'étonner de rien.

À l'intérieur des murs, le vent soufflait, comme furieux de mon intrusion. Je l'entendais gémir le long des remparts, cherchant à pénétrer les moindres orifices, les moindres recoins d'ombre. Où étais-je donc ?

À vrai dire, j'ai eu le sentiment de me trouver dans une prison située entre ciel et terre. J'eus très peur de ne plus pouvoir en sortir et d'être obligé d'y rester pour toute l'éternité. Cette impression fugace, de quelques dixièmes de seconde, me paraît inexplicable. Avais-je en mémoire les nombreux contes populaires où il est question d'un château suspendu dans les airs, mystérieusement fixé par quatre chaînes d'or à quelque chose qui n'est pas dit, mais qui est situé plus haut et qui est invisible ? Ou alors, pensais-je à cette « Chambre de Cristal » où, dans le très beau texte médiéval de la *Folie Tristan*, le héros,

sous l'apparence d'un fou, déclare au roi Mark qu'il emmènera la reine Iseult ? Cette « Chambre de Cristal » n'est-elle pas la même que la « Chambre de Soleil » des légendes irlandaises, et où quiconque y séjourne est revivifié par la lumière céleste ? N'est-ce pas encore le « Château invisible », la « prison d'air » où la fée Viviane a enfermé l'enchanteur Merlin ? N'est-ce pas l'*éplumoir Merlin*, comme le dit un texte du XIII^e siècle ?

Toutes ces pensées affluaient en moi sans que j'y pusse mettre un ordre quelconque. Elles me frappaient au même rythme que les coups de vent. L'imagination est une belle chose. Le tout est de savoir s'en servir, et pour ce faire, il convient de la maîtriser. Je persiste à croire, encore aujourd'hui, que ce ne furent que des images extrêmement brèves, et qu'en aucun cas, lors de cette entrée dans la forteresse de Montségur, je ne fis un quelconque rapprochement entre ces légendes qui m'étaient familières et l'hypothèse maintes fois avancée que cette construction est en réalité un temple solaire. Je me contentais de vivre l'instant.

Et je l'ai mal vécu.

Dans la cour, deux hommes étaient en train de relever des mesures à l'aide d'une chaîne d'arpenteur. Ils notaient fébrilement des chiffres sur un calepin. Un autre homme rasait les murs et tentait de repérer l'alignement. Sur la plate-forme orientale où l'on peut accéder par un escalier, quelqu'un déclamait un poème en allemand. Je montai à mon tour. Là-bas, au loin, des sommets, rien que des sommets. Le vent emportait la voix du diseur de poème.

Alors, je regardai *en bas*.

Je n'ai jamais ressenti un vertige aussi intense, aussi douloureux que cette fois-là. En regardant ces pentes déchiquetées, ces ravins qui s'ouvraient sous moi comme un abîme infernal, je n'ai pu lutter contre la sourde terreur qui m'envahissait. J'avais beau me raisonner, rien n'y faisait. Pascal raconte quelque part, ou plutôt imagine, que si on mettait une planche très solide, mais très étroite, entre les deux tours de Notre-Dame de Paris, et que si on obligeait le plus brave

philosophe du monde à passer ainsi d'une tour à l'autre, il aurait une telle peur qu'il refuserait d'aller plus loin. Pascal veut démontrer que la certitude intellectuelle est impuissante en face de la puissance de l'imagination, et que celle-ci est une donnée viscérale. Il est vrai que Pascal n'avait pas le vertige, lui qui s'était livré à la fameuse expérience de la colonne de mercure sur le Puy-de-Dôme. Mais, moi, j'avais le vertige, un vertige atroce qui m'a fait revenir à l'intérieur des murs. Là, au moins, en dépit de cette sensation d'emprisonnement, j'avais l'illusion de la sécurité.

Mais quand il me fallut redescendre, ce fut bien pire. Je crois ne jamais avoir éprouvé un tel vide en moi. Et ce vide était provoqué par la pente que je n'avais point remarquée en montant allégrement, mais qui, maintenant, s'imposait à mes yeux dans toute son immensité. J'ai dû ramper, me faufiler à quatre pattes à travers les broussailles, n'ayant aucune confiance dans les cailloux du sentier que je voyais rouler sous mes pieds et provoquer de gigantesques avalanches dans lesquelles je m'impliquais évidemment. Jean-Jacques Rousseau, qui prenait certain plaisir à souffrir, passait des heures penché sur des précipices redoutables, et il allait même jusqu'à y lancer des cailloux en imaginant que ces cailloux étaient lui-même précipité dans les abîmes les plus ténébreux de la peur. Tout précipice est un ventre maternel ouvert. Avons-nous peur de nous y engloutir, avons-nous peur de faire le chemin *en sens inverse*, de rompre ainsi la ligne continue du devenir, de nous dissoudre dans l'océan primordial de la non-existence ? Je serais tenté de répondre par l'affirmative. Mais était-ce seulement cela ?

La pensée humaine semble aller plus vite que son expression verbale. Que contenait ce vertige insurmontable ? L'imaginaire s'étalait sous moi et je pouvais le saisir : il n'était donc pas irréel, et ce n'est pas le vide matériel qui me hantait, cet après-midi-là, tandis que je redescendais tant bien que mal les pentes du *pog* de Montségur. Je me demande si je n'ai pas eu la vision fulgurante de la tragédie qui s'est déroulée en cet endroit en

cette année 1244 qui vit périr dans les flammes, au bas du *pog*, deux cent cinq « parfaits ». Et par-delà ce sacrifice, dont la fumée n'est pas éteinte, je pense qu'il y avait aussi le vide immense que constitue l'énigme cathare. Le mystère fait toujours peur. Mais il attire. Il y a une certaine jouissance à se trouver en proie au vertige : pénétrer les abîmes de l'ombre est un acte aussi excitant, aussi exaltant que de s'envoler vers les flammes du soleil. C'est sans doute parce que l'ombre et la lumière sont les deux aspects apparemment contradictoires d'une réalité essentielle unique.

Le dualisme des Cathares serait-il un faux dualisme ?

Je suis revenu à Montségur, quatre ans plus tard. Je n'avais aucune raison de n'y point revenir et de ne point grimper jusqu'en haut. Mais, cette fois, lorsque je suis monté, je l'ai fait lentement, prudemment, en m'arrêtant à chaque palier, à chaque bizarrerie du terrain, *pour me retourner* et pour regarder le chemin que je venais de parcourir, comment il se présentait, la distance qui me séparait du bas.

Dans le château, il n'y avait pas de vent. Et il n'y avait personne. En cette matinée d'automne, le soleil était doux, caressant, familier. Vers le nord, flottait un peu de brume. Vers le sud, la grande masse des Pyrénées se fondait dans un ciel encore très pâle. La pierre des murailles avait des teintes d'autrefois, et là-haut, sur la plate-forme, je pouvais regarder l'horizon et les ravins gigantesques dans lesquels je n'avais aucune crainte de m'engloutir. L'espace qui se déployait sous moi était le mien. Et le village de Montségur m'offrait ses toits rouges comme un appel au repos et au calme paisible de la vie, très loin des tourmentes et des tempêtes qui secouent le monde. Je savais qu'il existait, quelque part dans ces montagnes, un havre de paix où je pourrais trouver le sommeil du voyageur.

Mais j'avais également compris qu'il faut toujours regarder derrière soi lorsqu'on s'aventure sur des sentiers inconnus : c'est en repérant soigneusement le chemin parcouru qu'on tire profit de toute quête, parce que ce qui compte, en définitive, ce

n'est pas l'objet mystérieux qui brille derrière un écran de brume, mais la quête elle-même qui y conduit...

II

LE CHÂTEAU DE MONTSÉGUR

L'envoûtement provoqué par Montségur, quel que soit son degré d'intensité, tient à deux principales causes : d'une part, la forteresse qui porte ce nom se trouve dans une situation tout à fait remarquable ; d'autre part, elle a été le théâtre d'une tragédie historique dont les zones d'ombre sont suffisamment importantes pour susciter les fantasmes les plus délirants. À cela, il faudrait d'ailleurs ajouter les motivations spécifiques de tous ceux qui s'intéressent à Montségur et aux Cathares, et qui, très vraisemblablement, n'y cherchent point la même chose.

La forteresse de Montségur se trouve sur un *pog*, c'est-à-dire sur un *puy* (*pech* ou *puig*), terme qu'on a cru provenir du latin *podium* (endroit élevé) mais qui, en réalité, remonte beaucoup plus loin, aux époques préceltiques, semble-t-il, et qu'on retrouve dans le français *pic*.

Cela dit, la forteresse n'occupe pas tout le *pog* de Montségur. Le *pog* lui-même, est un énorme bloc de roches calcaires d'une longueur voisine d'un kilomètre et d'une largeur allant de trois à cinq cents mètres. L'altitude maximale est de 1 218 mètres. Ce bloc rocheux se détache du massif du Tabe (que certains veulent absolument nommer Thabor), massif formé par les Monts d'Olmes, les Monts de la Frau (1 925 mètres), les pics du Saint-Barthélémy (2 348 mètres) et du Soularac (2 368 mètres). De ce sommet, la vue est imprenable dans toutes les directions, et l'on comprend que le site ait été occupé depuis la plus haute antiquité : il constituait, encore plus qu'un « mont sûr », un

véritable « beau-voir », un poste d'observation privilégié grâce auquel il était possible de dominer le pays.

Mais la hauteur n'était pas le seul élément favorable. La disposition du lieu, très exceptionnelle, fait de ce *pog* une forteresse naturelle dont le château n'a été, par la suite que l'un des aménagements parmi d'autres. En effet, ce bloc est à peu près inaccessible, sauf sur le versant méridional où il s'incline pour rejoindre un socle qui entoure le sommet de façon irrégulière, quelque cent cinquante mètres plus bas. Ailleurs, des falaises de soixante à quatre-vingts mètres de haut constituent des fortifications tout aussi efficaces que des murailles bâties. À l'est de la forteresse, qui est le côté le plus impressionnant, la plate-forme du sommet se prolonge par une crête très étroite, de quelques mètres seulement, qui n'avait nul besoin d'être aménagée puisqu'elle est naturellement protégée par de redoutables falaises verticales d'une centaine de mètres. C'est à l'extrémité de cette crête que se trouvait un poste avancé de la défense de Montségur, la fameuse barbacane qui fut, pendant le siège de 1244, prise d'assaut en pleine nuit, non sans de terribles pertes, par des mercenaires basques au service des Inquisiteurs. C'est de cette barbacane occupée que ceux-ci allaient faire bombarder, grâce à une pierrière, les murailles et l'intérieur du château, provoquant ainsi la prochaine reddition de la garnison et la tragédie que l'on sait.

C'est toujours l'histoire cathare qui marque la mémoire. C'est pourtant oublier que le site, à l'origine, n'a rien à voir avec les hérétiques, et que le Montségur cathare n'a duré qu'une quarantaine d'années. Les fouilles qui sont régulièrement pratiquées sur le *pog* depuis le début de ce siècle, mais surtout depuis 1956, ont fait apparaître des époques bien différentes dans l'occupation de l'espace. D'abord, il est nécessaire de rectifier une erreur commune : les ruines du château, telles qu'on les voit actuellement, ne sont pas celles du château assiégé par les Inquisiteurs ; tout au moins, elles ne correspondent pas tout à fait à ce qu'était celui-ci. Après le siège de 1244, en effet, la forteresse a été occupée par une garnison

royale, et elle a été aménagée à la fin du XIII^e siècle, comme l'ont été tous les châteaux dits cathares de la région. Ils constituaient de tels points stratégiques dans un pays peu sûr, et près des frontières catalanes, qu'il aurait été impensable de ne pas les utiliser, quitte à les modifier pour les rendre encore plus sûrs.

Ensuite, il faut bien dire que le plan d'ensemble de la forteresse date du tout début du XIII^e siècle, cela est incontestable, même si on observe des anomalies qui permettent diverses spéculations. Mais il est absolument impossible de dire *comment se présentait l'édifice avant l'an 1200*. Et là, nous disposons d'un renseignement qui ne manque pas d'intérêt : au XII^e siècle, Montségur ne se trouve pas sur la liste des forteresses du fief de Mirepoix, lequel fief était alors rattaché au comté de Foix. Cela prouve qu'avant l'établissement des Cathares, vers 1206, il n'y avait plus que des ruines sur le *pog* de Montségur.

Car l'occupation du terrain remonte à bien plus loin. Les fouilles ont permis de repérer, au nord de la forteresse, mais toujours sur la plate-forme, les ruines d'un véritable village. Mais comme l'endroit est exigü, cette occupation du sol s'est faite verticalement, les différentes civilisations bâtissant leurs établissements au-dessus des anciennes structures. Et comme l'occupation médiévale a été de loin la plus importante, il est difficile de définir avec précision ce qui appartient à une époque ou à une autre.

On a cependant trouvé des vestiges de la Préhistoire, plus exactement du Néolithique : une pointe de flèche tranchante du type chasséen récent (de 3000 à 2000 avant notre ère), ainsi que des petites lames, un percuteur et une pointe de flèche perçante du type chalcolithique (de 2000 à 1800 avant notre ère). De toute façon, la région de Montségur a été très fréquentée par les peuples préhistoriques. Des traces importantes de civilisation ont été découvertes, en particulier aux grottes de Las Morts, du Tuteil, ou dans le chaînon de Morenci, sans parler du groupe de grottes de la haute vallée de

l'Ariège, autour d'Ussat-les-Bains, site privilégié par ses sources d'eaux chaudes, et qui a été le centre d'un important peuplement. Quant à l'Âge du Bronze et à l'Âge du Fer celtique, ils se manifestent également par des vestiges d'abris ou de sépultures assez nombreux dans le voisinage.

L'occupation romaine du site de Montségur est probable, mais à part une monnaie en bronze du III^e siècle de notre ère, les documents manquent : il est vrai que les Romains ne s'installaient guère sur les hauteurs, préférant établir leurs camps et leurs postes de surveillance dans les vallées, à des endroits où ils pouvaient facilement contrôler les routes, très rares en montagne. En fait, c'est à la fin de l'Empire romain, et à l'arrivée des Wisigoths, que la région de Montségur semble prendre une certaine importance.

On sait que les Wisigoths ont laissé une empreinte indélébile sur une grande partie de l'Occitanie. Entre Narbonne et Agen, les Rouergue et le Périgord, les Pyrénées moins la Cerdagne et le Comminges, ils ont occupé un vaste territoire. Ces Wisigoths, venus de Suède en plusieurs vagues, étaient loin d'être des « Barbares » au sens où on veut nous le faire croire : d'abord, ils n'étaient pas plus cruels que tous les autres peuples de cette époque, et ensuite, s'ils détruisaient parfois des villes, ils en rebâtissaient d'autres et y faisaient régner une brillante civilisation dont l'archéologie rend témoignage. C'est ainsi qu'ils formèrent cette fameuse Septimanie, devenue ensuite le Razès, bientôt divisé en trois comtés, Carcassonne, Narbonne et Razès proprement dit, c'est-à-dire Rennes-le-Château ou Rennes-les-Bains. Dans le cadre de cette administration wisigothique, se dessine déjà la seigneurie de Mirepoix qui englobe la région de Montségur. Après les invasions musulmanes et la reconquête du pays par les Francs, la structure féodale fit son apparition : alors apparut le comté de Foix, et la seigneurie de Mirepoix, donc Montségur, y fut rattachée.

En ce premier Moyen Âge, la vie des habitants de Montségur devait être semblable à celle de tous ceux qui s'étaient installés dans les montagnes : en dehors de l'élevage et d'un vague

artisanat, qu'auraient-ils pu faire d'autre en ce pays pauvre, mais non pas inhospitalier, à vrai dire plus favorable pour se cacher que pour se livrer à des activités rentables ? Si une communauté cathare n'était pas venue s'installer sur le *pog*, soit pour s'y réfugier, soit pour y méditer dans la solitude ou accomplir le rituel, personne ne parlerait aujourd'hui de Montségur, et les ruines du château ne dresseraient pas ainsi vers le ciel leur appel énigmatique *en une langue que nous ne comprenons même pas*.

Donc, au début du XIII^e siècle, les Cathares commencent à fréquenter le *pog* de Montségur. De petites maisons ont été bâties sur la face nord, formant un véritable village. L'une de ces maisons est la propriété personnelle d'une certaine Forneira, qui est la mère du seigneur du lieu, Ramon de Perella, un des vassaux de Ramon-Roger, comte de Foix. C'est l'époque où l'hérésie gagne du terrain dans tout le Languedoc, protégée par le comte de Toulouse, Raymond VI. Mais les Cathares sentent le danger venir du nord : les prétentions du roi de France se font plus précises sur les terres occitanes, et ils savent que Philippe-Auguste se servira du moindre prétexte pour faire intervenir ses troupes et procéder ainsi à l'annexion d'un pays qui gêne la monarchie capétienne. Ce prétexte est tout trouvé : l'hérésie albigeoise qui bat en brèche les prédications officielles et qui, surtout, porte tort aux ecclésiastiques de la région, abandonnés par leurs fidèles. Philippe-Auguste tente d'obtenir du pape l'autorisation de procéder à une croisade pour arrêter les progrès de l'hérésie.

Alors les chefs cathares demandent à Ramon de Perella de fortifier les ruines de Montségur. Ramon fait rebâtir la forteresse, sachant, lui aussi, qu'une épreuve de force est inévitable. En 1206, Esclarmonde, la sœur du comte de Foix, reçoit le *consolamentum*, le sacrement suprême, à vrai dire le seul sacrement cathare, affirmant ainsi son adhésion aux « Parfaits » parmi les « Croyants ». C'est à la même époque qu'un Espagnol, Dominique de Guzman, qui deviendra le célèbre saint Dominique, s'installe à Fanjeaux, en plein cœur

d'un pays qu'il a reçu pour mission de convertir à la doctrine orthodoxe. Puis, en 1206, c'est l'assassinat de Pierre de Castelnau, légat du pape, et cet assassinat sert de prétexte au pape Innocent III pour prêcher la croisade. Le sort en est jeté. Simon de Montfort, à la tête des troupes royales, ravage le pays et obtient des succès incontestables. Mais si l'Occitanie cathare semble perdue, la forteresse de Montségur n'est pas attaquée, et de plus en plus nombreux, des « Croyants » viennent s'y installer. En 1213, la défaite de Muret sonne le glas de l'Occitanie libre, et en même temps de la tranquillité des Cathares. Désormais, pour survivre, ils devront se cacher et tenter d'échapper aux redoutables agents de l'Inquisition, cette énorme machine à opprimer les consciences et à brûler les corps, qui a été confiée aux religieux de saint Dominique, sous la responsabilité du Saint-Siège. Simon de Montfort meurt en 1218, saint Dominique en 1221, Raymond VI de Toulouse en 1222. Le fils de celui-ci, Raymond VII, est excommunié en 1226 parce qu'il se montre trop tolérant à l'égard des Cathares et qu'il manifeste le désir de reconquérir l'ensemble des domaines que les Croisés du nord ont commencé à lui prendre. Mais, en 1229, le comte de Toulouse est obligé de se soumettre, par le traité signé à Meaux entre lui et Louis IX, en réalité entre lui et Blanche de Castille qui tient les rênes du gouvernement royal pendant la minorité de son fils.

Le traité de Meaux porte un coup très dur au catharisme : même si Raymond VII joue un double jeu évident, il est obligé de sacrifier certains hérétiques trop voyants pour en sauver d'autres. Les Cathares, généralement très bien acceptés par la population même catholique, parce qu'ils représentent la résistance à l'occupation française, doivent s'organiser. En 1232, sous l'impulsion du diacre Guillabert de Castres, ils tiennent un important synode. Au cours de cette réunion, ils demandent officiellement à Ramon de Perella, qui n'était pas des leurs, mais qui les protégeait, d'accepter l'établissement dans le village de tous les Cathares qui voudraient s'y réfugier, ainsi que le renforcement des défenses du château. Ramon de Perella

hésite : il sait qu'en acceptant ce que lui demandent les Cathares, il se met hors la loi et qu'il risque de voir se dresser contre lui l'Église et le roi de France. Mais il a confiance dans la situation du *pog* de Montségur, jugé imprenable. Il finit par accepter et ordonne de renforcer la place et la garnison.

Il faut dire que les Cathares ont les moyens de payer leur part dans ces préparatifs de défense. Ils possèdent un immense trésor, dont l'origine demeure toujours quelque peu mystérieuse, et ils l'entreposent dans les caves du château. Ils paient largement Perella et contribuent à l'entretien de la garnison.

Montségur devient alors le véritable phare du catharisme, la « synagogue de Satan », comme le disent certains chroniqueurs de l'époque. De nombreux pèlerins y affluent de toute l'Occitanie, pour écouter les sermons des « bons hommes ». Ce qui est surprenant, c'est que les sénéchaux du roi n'aient fait alors aucune tentative pour s'emparer de Montségur avant le renforcement des défenses, et qu'ils n'aient également rien entrepris de sérieux contre les pèlerins. Il semble que Blanche de Castille, pour des raisons qui nous échappent, ait voulu ménager, en pratique, les Cathares tout en affirmant bien haut la nécessité de les détruire. L'attitude de la régente à l'égard de Raymond VII est loin d'être nette¹.

Cependant, Raymond VII, en position inconfortable, devait donner des gages tant au pouvoir royal qu'à la papauté. Certes, il protestait régulièrement contre les agissements de l'Inquisition sur ses domaines : il savait très bien que les évêques et les prêtres du clergé local étaient bien moins sévères que les frères de saint Dominique dans leur lutte contre les hérétiques, et il aidait ceux-ci de cette façon. Il obtint d'ailleurs la suspension de l'Inquisition dans ses États, pour quatre ans, de 1237 à 1241, ce qui constituait un succès relatif. Mais, en compensation, il devait se montrer lui-même sévère à l'encontre

¹ Sur les étranges indulgences de Blanche de Castille pour le comte de Toulouse, voir J. Markale, *Le Chêne de la sagesse : un roi nommé saint Louis*, éd. Hermès, Paris, 1985.

de certains « bons hommes » trop voyants : il dut ainsi faire venir de Montségur le diacre albigeois Johan Cambitor, ainsi que trois autres hérétiques, et les faire condamner au bûcher, à Toulouse.

C'est alors que meurt Guillabert de Castres, en 1240. Cette figure marquante du catharisme est entrée dans la légende : on racontait qu'il avait administré le *consolamentum* et prêché dans plusieurs centaines de localités sous le nez des Inquisiteurs, et sans doute avec la protection du comte de Toulouse. Guillabert de Castres, véritable chef de la religion cathare, est remplacé par Bertrand d'en Marti. Et un an plus tard, de plus en plus aux abois, Raymond VII doit promettre au roi Louis IX de détruire le château de Montségur. Il vient y mettre le siège, mais, bien entendu, cela ne tire pas à conséquence : ce siège est de pure forme, et d'ailleurs la forteresse paraît imprenable.

On peut se faire une idée de ce que pouvait être Montségur à ce moment-là, grâce aux documents écrits, en particulier les récits des chroniqueurs, et surtout par l'étude systématique du terrain, tel qu'il apparaît à la lumière des fouilles les plus récentes.

Le château lui-même ne constitue qu'une partie du système de défense : il n'occupe qu'une faible surface par rapport à l'ensemble du *pog*. C'est seulement la partie essentielle d'un complexe très vaste, correspondant à l'ensemble de l'éperon rocheux, bordé de falaises plus ou moins abruptes sur tout son périmètre. Quand on observe attentivement cet éperon du haut des murailles, on s'aperçoit que tout le plateau a été aménagé. Ce sont évidemment les agencements militaires qui se repèrent le plus facilement. En dehors du château, qui est le point le plus élevé, on peut remarquer les défenses sur le versant sud, qui est le plus exposé à cause de la relative facilité d'accès qu'on peut expérimenter aujourd'hui. Il y a aussi les défenses avancées sur le versant nord, qu'on distingue à peine parce qu'elles sont dissimulées actuellement sous la végétation. À l'est, un poste avancé qui pouvait surveiller la sortie des gorges du Carroulet

était doublé, un peu plus au nord, par le poste de guet du Roc de la Tour, permettant le contrôle de l'entrée de ces mêmes gorges.

Le village, lui, était compris entre le château, sur le versant nord, et les chicanes qui en protégeaient les abords. À l'est et à l'ouest, la montagne suffisait pour isoler l'établissement. C'est dans ce village qu'était établie la communauté des Parfaits et des Croyants. Il est impensable en effet que ceux-ci, qui se livraient à la méditation et aux spéculations intellectuelles, aient pu vivre à l'intérieur de la forteresse : dans celle-ci se trouvaient les soldats mercenaires de Ramon de Perella, et ce n'est qu'en cas de danger que les Cathares se réfugiaient à l'intérieur des murailles.

Le château comprend à peu près sept cents mètres carrés de surface. Au centre, il y avait une petite cour dallée à ciel ouvert d'environ cent mètres carrés. C'est autour de cette cour qu'étaient répartis et disposés, sur trois étages, des bâtiments à usages divers, des échoppes, des ateliers, des salles d'armes et des réserves. Trois escaliers permettaient d'accéder au chemin de ronde et aux défenses des ouvertures. C'est dans cette partie du château que résidaient les hommes d'armes qu'avait amenés Ramon de Perella et qui, au moment du siège, étaient commandés par Pierre-Roger de Mirepoix. On estime généralement ces hommes d'armes à cent cinquante, mais la plupart d'entre eux avaient amené, comme cela se faisait, leur famille, ce qui constituait un accroissement de population certain. Il y avait aussi des écuries, car les chevaux et les mulets pouvaient parvenir jusqu'au château par un chemin aménagé. On sait que les chevaux étaient de très petite taille, et qu'ils convenaient parfaitement aux chemins escarpés de la montagne. Les fouilles montrent que les hommes de la garnison disposaient d'un armement très complet : lances, javelines, poignards et dagues, projectiles de fronde et flèches. On a retrouvé également de gros boulets de pierre, d'un poids de 60 à 80 kilos, qui étaient débités sur place, et qui servaient de projectiles à des armes de jet, du type trébuchet.

Les occupations de ces hommes d'armes étaient assez variées. Ils assuraient la surveillance des défenses, aménageaient ou réparaient l'armement, accompagnaient les convois de ravitaillement ou étaient commis à la garde de tel ou tel personnage quittant les lieux ou y revenant. En dehors de leur service, ils devaient passer le temps à jouer aux dés : on a retrouvé en effet, dans les fouilles, de nombreux dés en os et en ivoire.

La plate-forme orientale du château constitue la partie la plus épaisse des murailles, 4,20 mètres, ce qui est considérable. Ce point, entièrement couvert de hourds, était à la fois l'endroit le mieux adapté pour la surveillance et le centre même de la défense.

À l'ouest, en réalité au nord-ouest, se trouvaient le donjon et une vaste citerne. Celle-ci était alimentée par l'eau récupérée des toitures au moyen de canalisations de pierre ou de terre cuite ; un trop-plein permettait d'approvisionner le village qui était sur la terrasse, au-dessous du donjon. On estime que cette citerne pouvait contenir cinquante mètres cubes d'eau.

La salle basse du donjon était percée de cinq fentes pour l'éclairage. Quatre de ces fentes sont opposées deux à deux, et sont orientées vers le lever du soleil au solstice d'été. Cette particularité, on s'en doute, constitue un argument de poids pour ceux qui voient dans la forteresse de Montségur un *temple solaire*, mais ce n'est qu'un argument : il y a bien d'autres édifices qui tiennent compte, dans leur architecture, du lever solsticiel, sans qu'il soit besoin d'y voir une motivation religieuse d'aucune sorte. Mais comme l'ensemble de la construction tient également compte du lever solsticiel d'hiver, on ne peut pas éliminer d'office cette hypothèse du temple solaire combiné avec un système de défense remarquablement efficace.

Dans cette salle basse, une porte donnait accès à un escalier hélicoïdal menant à un étage éclairé par quatre grandes fenêtres. C'était là que se trouvait le logis seigneurial. Cet étage était pourvu d'une grande cheminée adossée au mur sud, et

communiquait, par un accès unique, avec le corps de logis. Le tout était recouvert de terrasses et de tuiles. Mais, dans cette architecture compliquée, rien n'est vraiment spécifique. La construction a tenu compte, avant tout, des caractéristiques du terrain, et les travaux qui ont été entrepris après le siège de 1244 faussent la vision que nous pouvons avoir du château cathare proprement dit.

Sur le versant sud, trois chicanes étaient aménagées sur le chemin qui permettait d'accéder au château. Ce chemin, à quelques mètres de la forteresse, est taillé dans le roc et forme une sorte d'escalier en « pas-d'âne » d'une vingtaine de marches. La porte sud est particulièrement grande, 1,95 m sur 3,25 m, et elle était protégée par des hourds, c'est-à-dire des galeries de bois montées sur le sommet des murailles pour en défendre l'accès. Ces hourds reposaient sur des « corbeaux », c'est-à-dire des pierres en saillie qui servaient à soutenir l'extrémité des poutres. Ces « corbeaux » sont encore visibles à l'heure actuelle. L'accès au seuil se faisait par un ensemble de paliers en menuiserie qui étaient en partie amovibles, prouvant que cette porte, la plus vulnérable, était aménagée dans les meilleures conditions possibles de défense.

Protégés par cette masse imposante, les habitants de Montségur, les Cathares, vivaient dans une agglomération qui s'étendait au pied du château et sur une partie du *pog*. Pendant la première partie du XIII^e siècle, le quartier le plus important du village ceinturait le donjon. Les fouilles récentes ont permis de dégager, sur une surface de six cents mètres carrés, et sur cinq niveaux, trois habitations, avec leurs dépendances et leurs réseaux de communication. À l'une de ces demeures était juxtaposée une citerne pour l'alimentation en eau. Ces constructions en bois et en pierre communiquent entre elles par d'étroits escaliers. Elles sont imbriquées les unes dans les autres, et toutes les surfaces planes semblent avoir été utilisées. Il est même probable qu'on a fabriqué, grâce à du remblai, ou en creusant le rocher, d'autres surfaces planes pour y établir des demeures. Il y a une cinquantaine d'habitations de ce type dans

l'ancien village de Montségur. Après le siège de 1244, les quelques habitants qui restaient, et peut-être de nouveaux venus, s'installèrent plus bas, au pied du *pog*, au lieu-dit *Prat de la Gleiso*, au-dessous de l'actuel parking, et ce n'est qu'après les guerres de Religion qu'ils vinrent s'établir à l'emplacement qui est aujourd'hui le village de Montségur, au-dessus des gorges du Carroulet, à l'abri des vents du nord et plus près des terres fertiles de la vallée.

Car il fallait vivre, sur le *pog* de Montségur. L'hiver, les habitations étaient chauffées par de simples feux allumés entre des pierres, la fumée s'échappant par un trou dans le toit ou par la porte. La cheminée murale, qui n'apparaît pas avant le XI^e siècle, n'était pas encore répandue partout et, à Montségur, seule la grande salle du donjon en bénéficiait.

Le mobilier des habitations était fort rudimentaire, consistant en un grabat, des coffres, des tabourets et des bancs. Des portes en bois avec des serrures de fer permettaient de fermer les pièces. On s'éclairait avec des chandelles et des lampes à huiles du type *calèlh*, c'est-à-dire à quatre becs, fabriquées en fer. La vaisselle se composait de cruches, de différents récipients en terre cuite, de verres à boire et de couteaux. Chaque demeure possédait au moins une petite citerne.

On peut se demander de quoi vivaient ces gens isolés sur une montagne aride et sans ressources. En fait, la subsistance était assurée essentiellement par l'élevage, possible sur les pentes, et par une maigre agriculture. Il ne faut pas non plus négliger la chasse et la pêche dans les torrents voisins. De plus, le ravitaillement extérieur n'a jamais manqué à Montségur, même pendant les périodes les plus difficiles du siège : il y avait toujours une communication possible avec l'extérieur. Restait le problème de l'eau, et c'est ce problème qui a conduit à la reddition.

D'après les découvertes archéologiques, la nourriture était à base de céréales, blé et seigle. On a retrouvé de nombreux ossements de bœufs, de moutons, de chevreuils, de sangliers,

d'oies et de poules, ainsi que des débris d'arêtes de poissons. Il est probable que les viandes étaient conservées salées ou fumées, et qu'il en existait toujours en abondance dans les réserves. Si la subsistance n'était pas de premier choix, elle suffisait largement, et les chroniques concernant le siège ne constatent pas de famine.

Les Cathares établis là ne passaient pas seulement leur temps en méditations ou en exercices religieux. Ils avaient une activité matérielle indispensable, en complément de la vie pastorale et agricole. Ils confectionnaient des vêtements avec la laine des moutons, avec les peaux des bêtes, et produisaient même les teintures végétales ou minérales nécessaires à la coloration de ces vêtements. On filait la laine avec des fuseaux. On taillait et on cousait avec des ciseaux de fer et des dés à coudre en bronze. On fabriquait des boucles et des clous de ceinture. On n'oubliait pas les éléments de décoration, pendeloques, bagues et croix pectorales, ainsi que les objets de toilette, notamment les pinces à épiler qui étaient indispensables pour retirer les échardes et les épines. Et, bien entendu, on ne peut négliger les objets proprement religieux ou simplement symboliques comme ces fameux méreaux de plomb qui jouaient vraisemblablement le rôle de jetons de reconnaissance pour participer aux réunions secrètes, ou encore ces mystérieux pentagrammes dont la signification exacte est loin d'être connue.

On aurait tendance à considérer Montségur comme une sorte d'établissement monastique : protégés par la forteresse et par la garnison qui occupait celle-ci, les Cathares, dans le village proprement dit, auraient mené une vie analogue à celle des moines de l'orthodoxie catholique. Cela est loin d'être la réalité. D'abord, il faut faire la différence entre deux catégories de Cathares, les « Parfaits » et les « Croyants ». Les « Parfaits », c'étaient ceux qui étaient parvenus à un haut degré non seulement d'initiation mais également de « pureté » de vie. Ayant reçu le *consolamentum* sur leur demande, ils peuvent être tenus pour les seuls vrais Cathares. Pratiquant l'austérité, l'abstinence sexuelle, le végétarisme, ils étaient, selon la

croyance cathare, prêts à retourner au royaume de Dieu sans avoir besoin de se réincarner une nouvelle fois pour se purifier et se débarrasser de l'esclavage de la matière, création satanique. Ils ne pouvaient porter les armes, ni effectuer des travaux considérés comme dégradants, et ils se livraient à des méditations, des prédications et des pratiques cultuelles. Les Croyants, eux, n'étaient pas tenus à une telle austérité parce qu'ils n'avaient pas atteint le même degré de sagesse et de « pureté ». Eux savaient qu'ils devraient revivre afin de compléter leur initiation et de se purifier entièrement. Ils n'avaient donc pas exactement les mêmes interdits, notamment en matière alimentaire et sexuelle. Mais, par respect pour la vie, aucun Cathare n'avait – théoriquement – le droit de porter les armes et de faire la guerre.

Or, à Montségur, l'aspect militaire incontestable fait supposer qu'une grande partie des occupants n'étaient pas cathares. De plus, les ossements d'animaux laissent penser que les habitants n'étaient pas tous végétariens. De plus, les Parfaits et les Croyants participaient à la vie active, et il n'y avait pas de distinction fondamentale dans la vie quotidienne des uns et des autres. Tout cela montre qu'à Montségur, en ce début du XIII^e siècle, il y a eu une communauté cathare hétérogène plus proche des monastères celtiques chrétiens d'Irlande que des abbayes cisterciennes de l'époque. Et, de plus, la signification religieuse était absolument liée à la signification politique. S'il est possible qu'on ait considéré, vers 1240, Montségur comme une capitale cathare, il est tout à fait certain qu'on l'a tenu pour le haut lieu, le véritable symbole, de la résistance occitane à la colonisation capétienne. D'où les événements qui ont conduit à la tragédie de 1244.

On sait qu'en 1241, Raymond VII de Toulouse avait été contraint de réaffirmer au roi de France son allégeance à la monarchie et sa volonté de poursuivre la lutte contre l'hérésie. Il avait même mis le siège sous le *pog*, sans trop insister, ce qui lui avait permis d'affirmer aux envoyés du roi et aux Inquisiteurs que c'était peine perdue que de vouloir s'emparer de Montségur.

Raymond VII joue parfaitement le double jeu. Il n'attend qu'une occasion favorable pour chasser les troupes françaises et récupérer l'intégralité de ses domaines. De plus, comme il n'a pas d'héritier mâle légitime, il tente par tous les moyens de faire annuler son mariage avec Sanche d'Aragon, qui est stérile, pour épouser une femme qui lui donnera un fils. Mais Louis IX et Blanche de Castille multiplient les manœuvres pour empêcher qu'il puisse contracter une nouvelle union : le plan est tracé d'avance : la fille de Raymond, Jeanne de Toulouse, épousera Alphonse de Poitiers, frère de saint Louis, ce qui fera tomber tôt ou tard le comté de Toulouse dans la mouvance de la famille royale.

Dans ces conditions, Raymond VII veut gagner du temps. Incontestablement, il se sert des Cathares, en les protégeant, parce que ce sont les ennemis du roi de France et parce qu'ils représentent, aux yeux de la population, en majorité catholique, la résistance à l'oppression du nord. Raymond VII eût aidé n'importe quelle secte hérétique pourvu qu'elle eût manifesté son désaccord avec la politique royale. Et, en 1242, il est l'âme d'un vaste complot qui réunit l'éternel opposant à Blanche de Castille, Hugues de Lusignan, comte de la Marche, Henry III Plantagenêt, roi d'Angleterre *et duc d'Aquitaine*, les comtes de Foix, de Comminges, d'Armagnac et de Rodez, ainsi que les vicomtes de Narbonne et de Béziers. C'est presque toute l'Occitanie qui forme cette coalition encore secrète, et l'empereur Frédéric II, ravi de susciter des difficultés à la monarchie capétienne, en est le complice avisé.

Malheureusement pour les Occitans, et bien entendu pour les Cathares eux-mêmes, la révolte va éclater trop tôt, à la faveur d'un drame qui a l'allure d'un incident mineur, mais qui est peut-être le résultat d'une provocation voulue et mise en œuvre par le gouvernement royal. En effet, Louis IX et Blanche de Castille avaient leurs informateurs, pour ne pas dire leurs espions, dans tout le comté de Toulouse. Ceux-ci n'étaient pas sans avoir averti leurs maîtres que quelque chose de grave se préparait. On peut alors proposer l'hypothèse suivante : vue de

Paris, la révolte devait éclater le plus tôt possible, avant d'être vraiment mise au point par les conjurés, afin de justifier une intervention rapide des troupes royales et de rendre cette intervention plus efficace par suite du manque de préparation des adversaires. Les preuves font défaut, mais l'hypothèse tient parce qu'elle semble appuyée sur les événements qui ont suivi.

C'est le mois de mai 1242. À Avignonnet, une petite localité du Lauragais située sur les terres du comte de Toulouse, deux inquisiteurs, le frère Arnaud Guilhem, de Montpellier, et le frère Étienne, de Narbonne, se sont établis avec leur tribunal. Ils logent au château d'Avignonnet que commande Ramon d'Alfaro, *bayle* (c'est-à-dire bailli) de Raymond VII. Ramon d'Alfaro envoie un messenger à Pierre-Roger de Mirepoix, chef de la garnison de Montségur, pour avertir celui-ci de la présence des deux inquisiteurs, lesquels se sont signalés par leur fanatisme et leur cruauté. À Montségur, la réaction ne se fait pas attendre : bon nombre de Cathares et de soldats de la garnison ont un parent qui a été maltraité ou brûlé par les deux inquisiteurs signalés. Une cinquantaine de chevaliers et d'hommes d'armes se groupent et se dirigent vers Avignonnet. À leur passage, des sympathisants qui, eux aussi, ont à venger l'un de leurs proches, viennent grossir leurs rangs. L'expédition est en effet loin d'être secrète : tout le monde sait que cette troupe est décidée à massacrer les Inquisiteurs. Mais, curieusement, il ne se trouve personne pour aller avertir les futures victimes. Cela ne fait que renforcer l'hypothèse de la provocation.

C'est Ramon d'Alfaro lui-même qui attend les conjurés et qui les guide dans le château, jusqu'aux chambres où dorment le frère Arnaud et ses compagnons. C'est le massacre, chacun voulant participer à cette « épuration ». Tous les membres du tribunal, y compris le notaire et les huissiers, sont tués. Au cas où les Inquisiteurs auraient pu s'échapper, des groupes de cavaliers les attendaient sur les chemins qui partaient d'Avignonnet. Ils ne pouvaient donc échapper à la « justice » cathare. Les hommes de Montségur reprennent le chemin de leur forteresse, et dès que la nouvelle est répandue, l'Occitanie

tout entière se soulève. Et Raymond VII occupe Albi dont il avait été frustré par le roi de France.

La réaction du pouvoir royal est extrêmement violente. La papauté réclame un châtimement exemplaire, et il faut profiter de la situation pour venir à bout définitivement de tout ce qui s'oppose à l'annexion du comté de Toulouse. Une suite de batailles mal préparées fait apparaître une trop grande précipitation de la part des Occitans. De plus, à la suite de louches tractations, le comte de Foix fait défection, et bientôt Raymond VII, vaincu sur le terrain et abandonné par ses alliés, se trouve contraint, une fois de plus, de demander son pardon au roi Louis IX. Celui-ci ne croit pas un mot de toutes les paroles de repentir manifesté par le comte de Toulouse, mais Raymond a pris soin de s'adresser non pas à lui directement, mais à la reine mère Blanche de Castille. Celle-ci, pourtant irritée par le comportement de son cousin occitan, oblige Louis IX à composer avec lui, lui laissant le comté que voulait lui confisquer son fils.

Cette attitude de Blanche de Castille reste inexplicable et provoque de nombreuses questions. On peut se demander si Raymond VII ne possédait pas des moyens de pression occultes pour bénéficier ainsi de l'indulgence royale alors qu'il était excommunié et rebelle affirmé, donc passible de la confiscation de ses domaines. De toute façon, on sait que la reine Blanche a laissé un curieux souvenir dans la mémoire populaire des pays cathares, notamment dans le Razès, où un mystérieux trésor lui est attribué. Il est vrai que le nom de la reine, Blanche, se superpose ici à la croyance très répandue dans l'ensemble des Pyrénées à l'existence de « dames blanches », c'est-à-dire de femmes-fées, qui règnent sur l'univers souterrain des grottes, fort nombreuses dans cette région.

Quoi qu'il en soit, le massacre des Inquisiteurs à Avignonnet provoque une sanglante répression. Montségur, d'où venaient les assassins, devient alors réellement la « synagogue de Satan », et il apparaît bien que, dès ce moment-là, on ait mis tout en œuvre, du côté du clergé catholique comme du côté du

pouvoir royal, pour s'emparer de la forteresse et détruire matériellement et symboliquement tout ce qu'elle représentait. Louis IX a l'espoir de « récupérer » Raymond VII, d'autant plus qu'il a besoin de chevaliers braves et expérimentés pour partir en Terre sainte : il se range à l'opinion de Blanche de Castille qui veut ménager le comte de Toulouse. Mais si le roi peut pardonner, ou tout au moins se montrer magnanime, l'Église n'a aucune raison d'oublier le massacre de ses Inquisiteurs. Pour elle, il faut détruire Montségur. Mais, pour cela, on ne compte pas sur Raymond VII. On préfère le laisser partir pour Rome, lui laissant la possibilité de plaider sa cause auprès du pape et d'obtenir la levée des sentences d'excommunication qui le frappent. Son absence est bénéfique. On en profite pour confier la mission de « trancher la tête du dragon » à un homme sûr : et c'est ainsi qu'on choisit Hugues des Arcis, le sénéchal de Carcassonne.

Par le traité de Lorris, en janvier 1243, Raymond VII de Toulouse doit reconnaître sa défaite et la défaite de l'Occitanie tout entière. Il est pardonné, mais à des conditions très dures : il doit en particulier s'engager par écrit à châtier les assassins d'Avignonnet, à cesser toute relation avec l'empereur et à investir toutes les forteresses abritant des Cathares. Le comte de Toulouse signe.

En mai 1243, une armée qui comprendra dix mille hommes, ce qui est surprenant, à la fois compte tenu de l'époque et du relief montagneux de la région, va se mettre en place autour de Montségur, sous la direction du sénéchal de Carcassonne, et sous l'autorité théoriquement spirituelle de Pierre Amiel, archevêque de Narbonne. Un long siège d'une année va commencer.

L'armée prend son temps et aménage ses quartiers, formant une sorte d'ellipse tout autour de la montagne, sauf du côté oriental, où une gorge très profonde, creusée par un torrent venu du massif du Tabe, offre un terrain trop abrupt pour être utilisé. Les différents campements sont à des niveaux irréguliers, et une dénivellation de quatre à cinq cents mètres

peut les séparer, sur le versant sud-est, des campements du versant opposé. Devant tous les postes, il y a des falaises verticales qui peuvent défier toute escalade et représenter également un danger d'attaque par surprise. Au-dessus, sur le *pog*, l'ensemble de la forteresse et du village cathare est clôturé par une forte palissade en bois qui contourne les abîmes, laissant de part et d'autre des accès qu'utiliseront les plus expérimentés des assiégés, durant tout le siège, pour communiquer avec l'extérieur. Car le front des troupes royales n'a jamais été étanche : il n'aurait pu en être autrement dans ce paysage irrégulier, tourmenté, et lui-même insaisissable.

Sur le *pog*, le maître incontesté, c'est Bertrand d'en Marti, l'évêque cathare, qui a succédé à Guillabert de Castres. Mais il y a aussi Pierre-Roger de Mirepoix, qui n'est pas un Cathare, mais qui a la haute main sur toutes les opérations de défense. La garnison comprend des chevaliers et des hommes d'armes, ceux-ci ayant emmené leur famille avec eux. Comme il est possible qu'il y ait eu une cinquantaine de « Parfaites », autant de Parfaits et à peu près deux cents « Croyants », cela fait une population d'environ cinq cents personnes sur le *pog* de Montségur, au moment du siège.

Ce siège apparaît d'abord comme parfaitement inutile. Commencé en mai 1243, il n'est pas plus avancé six mois plus tard. Quelques engagements se sont produits aux endroits les moins escarpés, mais sans aucun résultat, la nature du terrain permettant à une poignée d'hommes de résister avec profit à des forces bien supérieures en nombre. C'est alors que les assiégeants reçoivent des renforts, en la personne de l'évêque d'Albi, Durand, et d'un groupe de stratèges experts en machines de guerre. Mais, de l'autre côté, les assiégés reçoivent une recrue de choix, Bertrand de la Beccalaria, lui-même expert en machines, qui venait de Capdenac et qui mettait sa science au service de la cause cathare. Des deux côtés, on est, en somme, à égalité. Mais les assiégeants, persuadés qu'une attaque ne peut se faire que si elle est préparée par des spécialistes et par des

gens qui connaissent tous les secrets de la montagne, font appel à des mercenaires basques.

Au mois de novembre 1243, un groupe de ces Basques réussit à prendre pied sur le versant sud, à cent cinquante mètres au-dessous de la forteresse. C'est une position peu confortable, mais elle peut permettre d'engager d'autres opérations, d'autant plus qu'on réussit à s'y maintenir fermement. On met en batterie un trébuchet qui, malgré sa position en contrebas, parvient à expédier quelques boulets de pierre dans la barbacane orientale du château. C'est d'ailleurs dans cette direction que va porter l'effort des assiégeants. Pendant la nuit, à la fin du mois de décembre, un groupe de volontaires, armés à la légère, s'engage dans les falaises méridionales, sous l'éperon rocheux qui termine le *pog*, vers l'est. Ils sont conduits par un guide, qui connaît les sentiers secrets, et qui est, selon toute vraisemblance, un Cathare renégat. Ils parviennent sur la crête et massacrent les gardiens de la barbacane. Les Basques, qui attendaient, à l'abri dans leurs positions, interviennent à leur tour, font irruption dans la barbacane, et malgré la résistance acharnée des défenseurs de cette barbacane, réussissent à s'en emparer. On raconte que, le jour venu, les volontaires de l'expédition nocturne frémirent d'horreur à la vue du précipice le long duquel ils avaient rampé pendant la nuit sans s'apercevoir du danger qu'ils couraient. On ajoute qu'ils assurèrent à leurs camarades que jamais ils n'auraient osé s'y aventurer s'ils avaient connu la difficulté ou s'ils avaient pu voir le précipice.

Cette prise de la barbacane orientale va changer le sort de la bataille et raccourcir considérablement la durée du siège. En effet, sur cette position qui permet de surveiller les ennemis presque au même niveau que la forteresse, les hommes de l'évêque d'Albi commencent le montage d'une énorme pierrière, et cela à quatre-vingts mètres des remparts du château. Cette pierrière permet de lancer à l'intérieur des fortifications des boulets de pierre de soixante à quatre-vingts livres qui causent beaucoup de dégâts, à la fois sur les toitures et sur les murs. La

situation qui, jusque-là, était plutôt favorable aux assiégés, prêts à narguer pendant des années les forces royales, tourne à l'avantage des assiégeants.

Pierre-Roger de Mirepoix, le chef de la garnison de Montségur, ne se fait plus d'illusions sur l'avenir. Il parvient à convaincre l'évêque Bertrand d'en Marti de faire évacuer le trésor cathare. Grâce à la complicité de quelques sentinelles de l'armée royale, que l'on achète purement et simplement, on peut ainsi faire transporter une grande quantité d'or et d'argent dans une grotte fortifiée de la haute vallée de l'Ariège, et, ensuite, au château d'Usson, dans le Donnézan. Là, les porteurs du trésor essaient de recruter une troupe d'élite : il s'agit de se ruer sur les Croisés, de rompre leurs rangs et de se jeter dans Montségur par la crête orientale après avoir détruit la pierrière ou après l'avoir retournée contre les assiégeants. On se met d'accord avec un chef catalan, plus ou moins bandit de grands chemins, un dénommé Corbario, qui se charge de conduire les opérations. La tentative échoue, surtout parce que les hommes de Corbario s'égarent, dans la nuit sombre, au milieu de la gorge du Lasset, sans pouvoir prendre pied sur la position convoitée. Et la pierrière de l'évêque d'Albi continue à faire des dégâts considérables.

Le premier jour du mois de mars 1244, les assiégés, bien préparés et prêts à tout, tentent une sortie. Ils sont repoussés. Pierre-Roger de Mirepoix comprend que cela ne peut plus durer longtemps. Ce n'est pas que l'on manque de provisions, ni de possibilités d'échanges avec l'extérieur. La nuit, des groupes d'hommes d'armes forcent le blocus de l'armée royale et, conduits par des hommes sûrs, arrivent jusqu'à la forteresse. D'autres apportent des messages à l'évêque Bertrand d'en Marti. On peut donc faire venir des armes et même du ravitaillement. Mais le problème de l'eau devient préoccupant : les citernes sont polluées à cause des rats qui y sont tombés en grand nombre. On pense d'ailleurs que ce n'est pas un accident, mais une trahison, un membre de la garnison ayant dû être

soudoyé pour cette besogne. Il est donc grand temps de prendre des décisions pour éviter le pire.

On fait savoir à tous la situation réelle : les Cathares s'en remettent à Ramon de Perella et à Pierre-Roger de Mirepoix, leur donnant tout pouvoir pour négocier une reddition honorable. Les deux chefs envoient un messenger au sénéchal de Carcassonne pour demander à quelles conditions ils pourraient accepter de rendre Montségur.

Le siège dure depuis près d'un an. Les chefs des troupes royales sont excédés par cette durée. Ils savent aussi que jamais ils ne pourront prendre d'assaut la place. Hugues des Arcis, l'archevêque Pierre Amiel et l'inquisiteur Ferrier acceptent la plupart des conditions posées par les assiégés. Tous ceux qui se rendront auront la vie sauve et ne seront pas inquiétés s'ils acceptent une confession sincère de leurs fautes. Ils sortiront avec leurs armes et leurs bagages, et aucune sanction ne sera prise pour la participation à l'attentat d'Avignonnet. On laisse aux assiégés un délai de quinze jours, et ils devront se rendre le 16 mars.

Ce délai pose une question : pourquoi cette mansuétude ? On a avancé une hypothèse : peut-être pour permettre aux Cathares de célébrer une dernière fois une fête solaire, probablement d'origine manichéenne, à l'équinoxe de printemps. Mais il paraît surprenant que les vainqueurs, si acharnés contre l'hérésie, aient pu se montrer aussi tolérants. D'ailleurs, cette autre mansuétude qui consiste à laisser aller tous ceux qui confessaient leurs fautes, est en réalité un redoutable piège : les vainqueurs savent très bien que les Cathares authentiques, en particulier les « Parfaits », ne renieront pas leur foi et qu'ils préféreront mourir sur le bûcher.

La nuit précédant la reddition, Pierre-Roger de Mirepoix fait évader quatre Parfaits qu'il a, au préalable, séparés des autres, et cachés dans les souterrains du château. Il les fait descendre par des câbles, le long de la grande paroi occidentale de la montagne. Qui étaient ces quatre hommes ? Probablement des Cathares qui connaissaient certains secrets, peut-être

l'emplacement du trésor, ou tout au moins des « missionnaires » chargés de perpétuer la doctrine. À moins qu'ils aient emporté des documents pour les mettre en lieu sûr. On comprend en tout cas que cette évasion, au dernier moment, dans des conditions invraisemblables, et avec tout le mystère que cela suppose autour de l'événement, ait pu provoquer tant d'hypothèses, et aussi tant d'interprétations sans preuves. On parle aussi d'un glacier souterrain, sur la montagne, en face de Montségur : les fugitifs auraient enfoui des documents ou un trésor dans ce glacier, lequel glacier descend chaque année : il suffit d'attendre patiemment le moment où la glace restituera ce qu'on lui a confié. Mais cela risque d'être long.

Alors, le 16 mars 1244, les occupants de Montségur quittent le sommet du *pog*. Deux cent cinq Cathares refusent de confesser leurs erreurs et persistent dans leur foi. Parmi eux, il y a bien entendu l'évêque Bertrand d'en Marti, mais aussi des femmes, en particulier Esclarmonde de Perella, la fille du seigneur du lieu, sa mère Corba de Perella, et sa grand-mère, Marquésia de Lantar. On dresse immédiatement le bûcher, peut-être sur ce qu'on appelle le *Prat del Cramats* (Pré des Brûlés), là où se trouve le monument commémoratif. Mais on n'est pas sûr du lieu exact. Toujours est-il que le bûcher fut allumé et que les « hérétiques » s'y précipitèrent en chantant, comme des gens qui étaient assurés de revenir à la pureté originelle, quand le Mal n'avait point encore perturbé la marche du monde.

Quelques semaines plus tard, à Paris, le roi Louis IX, que nous appelons saint Louis, fut averti de la prise de Montségur et de l'autodafé qui s'ensuivit. On lui dit aussi que Gui II de Levis avait pris possession de la place au nom du roi et qu'il y avait établi une garnison d'hommes fidèles. Pour Louis IX, c'était cela qui était important : posséder, en plein cœur d'un pays suspect, une forteresse inexpugnable où son autorité pourrait se manifester. Le reste, c'est-à-dire les hérétiques brûlés, ce n'était qu'une opération de police, et ce n'était pas la première fois qu'un tel fait se produisait. D'ailleurs, sa conscience était en

repos : on avait laissé aux hérétiques le choix de leur destin, et s'ils avaient préféré mourir, cela engageait leur propre responsabilité. Telle était la dure loi de l'époque, et personne ne s'en offusquait, pas même les Cathares, pour qui le mépris du monde constituait une règle de vie.

On oublie un peu trop cet aspect du problème. Il était normal, en ce temps-là, de brûler des gens pour leurs opinions religieuses, la règle d'or étant d'éliminer tout ce qui n'était pas orthodoxe pour le plus grand bien de la majorité des croyants. Ce n'était qu'une application d'une parole de l'Évangile : quand une branche est pourrie, on la coupe et on la brûle, il y va de la survie du reste de l'arbre. Jamais les Inquisiteurs, en dehors de quelques fanatiques dont les névroses et le sadisme ne sont plus à démontrer, n'ont eu le sentiment de commettre des injustices en envoyant des hommes et des femmes au bûcher, après les avoir fait torturer. Autres temps, autres mœurs. D'ailleurs, si les Cathares avaient dominé l'Occitane, ils auraient probablement agi de la même façon vis-à-vis des catholiques qui n'auraient pas voulu abjurer leur foi. On a vu ce qu'une telle attitude peut provoquer, au moment des guerres entre Protestants et Catholiques : la tolérance n'existait ni d'un côté, ni de l'autre. La violence, par contre, était dans les deux camps.

Le bûcher de Montségur nous semble une ignominie. Mais on oublie de dire que les Cathares qui y ont péri *étaient heureux* : les flammes leur permettaient d'accéder à la Perfection qu'ils avaient recherchée toute leur vie. Est-ce choquant de faire cette remarque ?

Il est vrai que le bûcher brûle toujours, comme le dit André Breton, dans un de ses poèmes. Et il n'est pas près de s'éteindre dans nos esprits enfumés.

C'est par lui que Montségur est entré dans l'Histoire. Et aussi dans la Légende. Mais où se situe la différence entre l'Histoire et la Légende ?

III

LE CHÂTEAU DE QUÉRIBUS

Montségur n'a pas été l'unique citadelle des Cathares, et le bûcher allumé le 16 mars 1244, s'il a porté un coup très dur à la résistance occitane, n'a pas marqué la fin du catharisme. D'ailleurs, une autre de ces forteresses tiendra onze ans après la prise de Montségur, une forteresse aussi importante et imposante, celle de Quéribus, beaucoup plus à l'est, aux limites de l'Occitanie et de la Catalogne, donc dans une région frontalière dont l'histoire a toujours été aussi tourmentée que son relief.

Ici, ce ne sont plus les Pyrénées, mais les Corbières. Il s'agit d'un massif montagneux aride, délimité au nord par la vallée de l'Aude, au sud par celle de l'Agly, et qui forme une sorte de zone intermédiaire entre le Massif Central et les Pyrénées. Ici, le climat est méditerranéen, ce qui ne l'empêche pas d'être rude certains hivers. Pays de la vigne, du moins sur les pentes bien exposées et protégées de la tramontane, c'est pourtant une « gaste terre », pour reprendre l'expression utilisée dans *La Quête du Saint-Graal* pour désigner le pays désolé qui entoure le château du Roi-Pêcheur : la pierraille et les arbustes y dominant, comme si le vent et le soleil s'étaient ligués pour détruire longuement et patiemment ces arrogantes éminences rocheuses que le ciel ne peut supporter.

C'est au sommet de l'une des émergences calcaires de la barrière méridionale du massif des Corbières que le château de Quéribus se dresse, comme un fantôme pétrifié qui surveillerait

à la fois la montagne et la mer. La crête rocheuse qui le supporte, traçant la limite des départements de l'Aude et des Pyrénées-Orientales, s'étire d'est en ouest depuis Tautavel jusqu'à Bugarach, dans le comté de Razès, autre endroit étrange où rôde le souvenir des plus anciens Cathares. Cette crête peut être franchie à l'heure actuelle par trois passages, dont le Grau de Maury, autrefois nommé Grau de Quéribus, dominé d'un côté par la Roque de la Poucatière, qui culmine à 770 mètres, et le Roc du Courbas, à 939 mètres, de l'autre par la puissante masse du château qui en était le verrou. Car cette barrière méridionale des Corbières est difficile à franchir du nord au sud, et c'est la raison pour laquelle elle a longtemps constitué une frontière entre le Languedoc et la Catalogne, entre la France et le Roussillon, comme on dit dans les livres d'Histoire.

Vers le nord, les pentes de cette crête rocheuse où dominant tantôt la pierre brûlée par le soleil ou fendue par le gel, totalement dénudée, tantôt la garrigue parsemée de pins, de thyms et de romarins, sont bordées par le ruisseau de Cucugnan, un affluent du Verdoube. C'est en effet là que se trouve le village de Cucugnan, célèbre depuis Alphonse Daudet – ou plutôt depuis son « nègre » Paul Arène, qui écrivit pour lui les *Lettres de mon moulin* – que l'on a tendance à situer en Provence en oubliant que Daudet était languedocien. Mais après tout, le sermon bien connu du curé de Cucugnan n'est-il pas dans le ton des Inquisiteurs et des Frères Prêcheurs qui promettaient l'Enfer aux sectateurs de l'hérésie dualiste ?

Vers le sud, la falaise rappelle les abîmes de Montségur. On s'y sent pris du même vertige. La pente plonge brusquement vers la rivière de Maury, affluent de l'Agly, et qui a donné son nom à un village et au terroir qui produit des vins réputés. Le paysage est grandiose, peut-être moins prestigieux qu'autour de Montségur, peut-être moins dressé vers le ciel, moins en contact avec la neige, mais tout aussi impressionnant, en tout cas plus chaotique, plus fragmenté, en fait beaucoup plus secret. Quand on parcourt la montagne, on peut découvrir, çà et là, dans les petites vallées ou sur les parties abritées des versants, des

bergeries abandonnées ou en ruines, qui témoignent d'une importante vie pastorale dans les siècles passés. Et puis il y a les vignes qui grimpent le plus haut possible, la seule richesse actuelle de ce pays déshérité.

Pourtant l'homme a toujours habité ce massif des Corbières. Les fouilles archéologiques font apparaître un peuplement du Paléolithique supérieur le long de la vallée du Ver-double, à Tautavel et dans les grottes du Grau de Padem, très proches du site de Quéribus. À l'époque mégalithique, il y a eu également des établissements, et quelques vestiges ont été signalés, comme un menhir, près de Cucugnan, menhir aujourd'hui disparu comme bien d'autres témoins. Et, à l'Âge du Fer celtique, la région était occupée par le peuple gaulois des Volques Tectosages, ceux qui sont vraisemblablement à l'origine de la célèbre croix occitane, récupérée ensuite par les Cathares, puis par les Huguenots.

À l'époque romaine, quand le pays fut devenu une province, la Narbonnaise, les hauteurs des Corbières devinrent d'excellents belvédères pour observer ce qui se passait sur le littoral : il ne faut pas oublier que la côte languedocienne a constitué une importante voie de migrations. Hannibal et ses Carthaginois y passèrent, venant du sud de la péninsule Ibérique et se dirigeant vers l'Italie. Les Romains y créèrent la voie Domitienne qui leur assura la maîtrise de cette même péninsule Ibérique. Comme les Romains avaient découvert des gisements métallifères dans les Corbières, de nombreuses routes secondaires furent tracées pour assurer leur exploitation. Le long de ces voies, dont l'une passait par Cucugnan, venant de Tuchan et se dirigeant vers Bugarach, furent bâties de nombreuses villas gallo-romaines dont on a retrouvé de substantiels vestiges.

Puis, cette voie Domitienne fut la route d'invasion des Wisigoths qui, en 419, supplantèrent les Romains. De là, les Wisigoths s'éparpillèrent dans ce qui allait devenir la Septimanie, avant d'être vaincus par les Francs en 507. Dès lors, les Corbières devinrent la frontière septentrionale du royaume

wisigoth. Mais la Septimanie tomba bientôt aux mains des Musulmans qui n'en furent délogés qu'en 759 par Pépin le Bref : au début du IX^e siècle, le pays de Peyrepertuse, qui englobait le site de Quéribus, faisait partie d'un important territoire donné par Charlemagne à son cousin Guilhem, en récompense de ses victoires sur les Sarrasins.

Mais le pays supportait mal la domination carolingienne. Le peuplement était en effet très disparate et les différents peuples qui s'y étaient établis avaient chacun laissé des marques profondes. L'ombre mérovingienne subsistait en certains endroits, et des troubles éclatèrent, ce qui détermina Charles le Chauve à partager en deux la Septimanie pour mieux la maîtriser. En 865, elle fut donc divisée en Gothie proprement dite et en Marche d'Espagne. Cette Marche devint en 874 l'apanage de Wilfrid le Velu, comte de Barcelone, qui partageait avec le seigneur de Carcassonne la suzeraineté sur le pays de Sault, le Donnezan, le pays de Fenouillède, celui de Peyrepertuse et le comté de Razès.

En 1020, le nom de Quéribus est cité pour la première fois dans un document écrit, et, en 1066, Béranger, vicomte de Narbonne, prête hommage à Guilhem, comte de Bésalu, pour le château de Quéribus, dont son épouse, Garsinde, avait reçu les revenus en dot, de son père Bernard Taillefer. Au XII^e siècle, par le jeu des successions et des alliances diverses, le château de Quéribus faisait partie d'un grand ensemble territorial dépendant de quatre maisons comtales : Bésalu, Cerdagne, Barcelone et Provence. Mais à cause de la situation particulière de ce pays, toujours en zone controversée et disputée par les uns et les autres, les ruines s'étaient accumulées, et il ne restait presque rien de la grandeur passée. C'est donc dans un pays vidé de ses habitants et de ses ressources que vinrent se réfugier, à la fin du XII^e siècle, de nombreux Cathares fuyant les persécutions dont ils commençaient à être l'objet.

Mais il faut attendre 1209 pour que s'engage la fameuse Croisade contre les Albigeois. Le 22 juillet de cette année 1209, les habitants de Béziers sont tous massacrés. Les places fortes

occupées par les rebelles hérétiques tombent les unes après les autres sous la poussée des troupes commandées par Simon de Montfort. En août, Carcassonne capitule. L'année suivante, en juillet 1210, cent cinquante Cathares sont exterminés à Minerve. Au mois de novembre, le château de Termes est pris après un siège de quatre mois. En 1211, c'est au tour de la place de Lavaur : les massacres se font systématiques. La défaite de Muret, le 12 septembre 1213, marque la fin de la première Croisade : tout le pays cathare est occupé, excepté le Fenouillèdes et le Peyrepertusès dont fait partie Quéribus. Les petits seigneurs de la région sont tous des sympathisants cathares, mais en tant que tels, ils sont dépossédés officiellement de leurs fiefs : ils deviennent ce qu'on appelle des « faidits ».

Mais la croisade guerrière est définitivement terminée par le traité de Meaux, signé en 1229. Désormais, la lutte contre l'hérésie – et pour la mainmise française sur l'Occitanie qui en est inséparable – est confiée aux Inquisiteurs, ceux-ci pouvant à tout moment demander le secours des troupes royales et des vassaux apparemment ralliés au roi de France. Dans les Corbières, on assiste alors à un grignotage patient des dernières places fortes occupées par les Cathares ou leurs sympathisants.

Quéribus est alors sous la responsabilité du chevalier Chabert de Barbaira, ancien ingénieur militaire du roi d'Aragon et qui, à la mort du vicomte Pierre de Fenouillet, en 1242, est investi de la totalité du pouvoir militaire sur les châteaux encore indépendants de la région. C'est un homme acquis aux idées cathares et qui s'efforcera de protéger les rescapés des bûchers et des batailles de la Croisade. En 1230, l'évêque cathare du Razès, Benoit de Termes, est venu s'installer à Quéribus. Il y mourra en 1241. Un document de l'époque précise qu'à Quéribus, on pouvait rencontrer de hauts personnages de l'hérésie, en particulier le diacre Pierre Paraire, un certain Raymond de Narbonne, et un autre hérétique du nom de Bugaraig : ce dernier nom semble en rapport avec l'un des lieux les plus étranges du Razès, Bugarach, à la fois sommet

occidental de la crête méridionale des Corbières et probable souvenir des Bulgares, ou des « Bougres », qui semblent être les ancêtres des Cathares d'Occitanie.

Bien entendu, au lendemain de la chute de Montségur, Quéribus, qui est une forteresse aussi inexpugnable, prend une importance considérable et fait figure d'une seconde « synagogue de Satan ». Mais rien n'est tenté contre Quéribus. Les sénéchaux de Carcassonne se contentent de s'emparer de châteaux moins bien défendus et moins bien situés, comme Padern et Molhet, en 1248, ou encore Puylaurens et Saint-Paul de Fenouillet, en 1250. Cependant, l'étau se referme inexorablement sur Quéribus.

À son retour de croisade, en 1255, Louis IX, qui veut assurer à Carcassonne une ceinture défensive de premier ordre, décide de tout tenter pour faire tomber Quéribus sous le contrôle royal. Il nomme Pierre d'Auteuil sénéchal de Carcassonne et lui confie la mission de mener l'opération à bien.

Les événements qui se déroulent alors sont mal connus et demeurent assez obscurs : les textes qui concernent le siège et la chute de Quéribus sont assez vagues et souvent contradictoires. Une chose est sûre, cependant : au mois de mai 1255, Pierre d'Auteuil commence à encercler le château de Quéribus.

Ce n'est pas plus facile qu'à Montségur. Quéribus est construit sur une sorte de piton rocheux qui domine lui-même une crête escarpée. Ses défenses naturelles sont impressionnantes : ceinturée de vide, protégée efficacement du côté le moins abrupt de la crête par un donjon massif, la forteresse peut braver longtemps les efforts d'une armée nombreuse. De plus, le sénéchal a eu du mal à lever le contingent nécessaire à l'action. Il semble que les prélats du Languedoc lui refusent leur aide, sans doute par pur chantage, le clergé de la région étant alors en conflit avec les sénéchaux du roi pour de sordides raisons d'intérêt matériel. Pierre d'Auteuil demande alors assistance à l'archevêque de Narbonne. Celui-ci ne répond pas. Pierre d'Auteuil envoie un message auprès de Louis IX pour protester, mais le roi ne peut rien faire d'autre

que d'ordonner au sénéchal de Beaucaire d'aller secourir son collègue de Carcassonne. L'aide demandée par Pierre d'Auteuil s'explique non pas par le siège lui-même, qui ne nécessitait qu'un millier d'hommes bien répartis, mais par la menace que faisait peser le roi d'Aragon, lequel faisait savoir qu'il n'hésiterait pas à traverser le Languedoc avec son armée pour aller à Montpellier, où ses sujets s'étaient révoltés. Or le roi d'Aragon avait toujours entretenu d'excellents rapports avec le défenseur de Quéribus, Chabert de Barbaira. Finalement, après bien des tergiversations, l'archevêque de Narbonne envoie des secours, « parce que le château de Quéribus est le refuge des hérétiques et des larrons et qu'ainsi cette affaire concerne l'Église ».

Mais les conditions dans lesquelles se déroule le siège ne sont pas favorables au sénéchal de Carcassonne. D'une part, il comprend qu'il ne pourra jamais venir à bout de la résistance de Chabert de Barbaira dans sa forteresse, parce qu'on ne peut même pas l'approcher, comme à Montségur, pour installer une pierrière ; d'autre part, il s'inquiète de ce qui se passe de l'autre côté de la frontière catalane : immobilisé sous Quéribus, il laisse le champ libre aux entreprises du roi d'Aragon. Le danger principal étant ailleurs, Pierre d'Auteuil lève le siège de Quéribus en septembre 1255, bien décidé à ne pas recommencer une aventure inutile. Pourtant, à la fin de l'année, la forteresse de Quéribus est officiellement restituée au roi de France qui l'avait achetée – théoriquement – à son propriétaire Nuno Sanche, en 1239. Que s'est-il donc passé ?

Une hypothèse a toutes les chances de présenter une version correcte des faits, et cette hypothèse met en scène Olivier de Termes, l'un de ceux qui, en compagnie de Raymond Trencavel, ont déclenché la révolte des *faidits* de 1239 afin de récupérer les terres qui leur avaient été confisquées. Par suite des hésitations de Raymond VII de Toulouse, la révolte avait tourné court : Trencavel et Olivier de Termes avaient été contraints de se rendre. Et Olivier s'était définitivement réconcilié avec le roi de France, l'accompagnant ensuite à la Croisade et s'y comportant

en héros. Bénéficiant des faveurs de Louis IX, et probablement bien payé, il avait quelque peu oublié qu'il était le fils de ce Raymond de Termes qui était mort dans les cachots de la cité de Carcassonne, après la prise de son château en 1211, lors de la première Croisade contre les Albigeois. Il avait également oublié qu'il était le neveu de l'évêque cathare Benoit de Termes, réfugié à Quéribus et mort en 1241.

Selon toute vraisemblance, Olivier de Termes, qui connaît très bien les montagnes des Corbières pour y avoir souvent mis à mal les troupes royales, attire Chabert de Barbaira dans un guet-apens. Fait prisonnier, Chabert de Barbaira échange sa liberté et sa vie contre la reddition de la forteresse. Un document précise qu'il promet d'observer les conditions qui lui ont été dictées « à peine de mille marcs d'argent sous caution de Philippe de Montfort et de Pierre Voisins ». Par la suite, Chabert de Barbaira est mentionné trois fois dans des actes officiels, notamment le 12 septembre 1278, lors de la signature du partage d'Andorre, entre l'évêque d'Urgel et le comte de Foix. Cela prouve qu'il était rentré en grâce.

Quant aux Cathares qui avaient trouvé refuge à Quéribus, on ne sait pas ce qu'ils sont devenus, aucun document ne signalant leur sort. Il est cependant probable que, la forteresse de Quéribus n'ayant point été prise, ni rendue sous la contrainte d'un siège, les Cathares se sont éparpillés dans la nature, comme on dit, cherchant à se faire oublier, et peut-être émigrant en Italie du nord. Le « dernier boulevard de l'indépendance méridionale » venait de tomber, sans gloire, mais aussi sans massacres inutiles. C'est peut-être pourquoi Quéribus n'a pas la réputation de Montségur. Il eût fallu pour cela qu'on y brûlât des hérétiques.

Par la suite, la forteresse devient, sous l'autorité du roi de France, le pivot de tout le système de défense entre le Roussillon et la France. En 1258, d'importants travaux y sont entrepris, ce qui, comme à Montségur, fausse considérablement la vision qu'on peut avoir du bâtiment cathare. En 1260, la garnison, peu nombreuse, mais efficace, comprend un châtelain

et dix sergents d'armes. En 1321, les murailles sont encore complétées et renforcées. En 1473, le château est pris par les troupes du roi d'Aragon venues libérer le Roussillon d'une occupation française, mais la place est reprise par les Français en 1475. Et c'est en 1659, lors du traité des Pyrénées, qui confirme l'annexion du Roussillon par la France, que Quéribus perd toute importance stratégique. Occupée jusqu'en 1789 par la famille Castéras Sournia, la forteresse va bientôt être la proie du vent et des souvenirs.

Il faut cependant admettre que Quéribus est non seulement impressionnant par sa situation, aussi étonnante que celle de Montségur, mais également énigmatique. Ce n'est peut-être pas seulement en raison de sa « sûreté » que les Cathares, comme à Montségur, s'y sont rassemblés. Certes, toujours comme à Montségur, il est impossible d'arriver à des certitudes tant par le manque de documents écrits que par les transformations qui ont été apportées au château primitif, mais des questions se posent. Et d'abord cette volonté folle de se trouver sur un sommet, dans des conditions de vie très difficiles, mais en contact avec le ciel, renforcerait les hypothèses controversées et contestables émises à propos des « temples solaires » des Cathares.

Quéribus est évidemment un « nid d'aigle », et comme on l'a dit, « un faucon solidement cramponné au poing fermé d'un rocher ». L'expression, qui est due à Gaston Mouly, est tout à fait juste, et en plus, elle est jolie. Quand on s'avance sous la forteresse, on ressent d'autant plus une sensation de puissance et de témérité que l'architecture, telle qu'elle apparaît au premier abord, est d'une sobriété exemplaire. Un large sentier monte régulièrement le long du versant nord de la montagne, le moins escarpé, jusqu'à un terre-plein délimité au nord-ouest par une muraille aujourd'hui arasée. De là, un escalier parfois creusé dans le roc, parfois construit en pierres de taille, franchit les vestiges d'un premier seuil et amène, au travers de chicanes, à l'entrée de la forteresse. Et là, contrairement à Montségur, il y

a trois enceintes successives, disposées en paliers et dominées par le donjon.

L'enceinte basse comporte trois parties. La première est destinée à défendre l'escalier d'accès, et elle est constituée par une muraille orientée du nord au sud. La seconde, qui va dans le sens est-ouest, protège l'entrée, avec un « assommoir » ménagé dans un retrait du parement intérieur et voûté en plein cintre. Un troisième mur remonte vers l'est, enfermant cette première enceinte. À l'intérieur, un escalier suit l'abîme et débouche dans la deuxième enceinte, formée d'une gigantesque muraille, où se voient encore les vestiges d'une grande salle rectangulaire, probablement un poste de garde, en face de laquelle se trouvait une citerne aux parois internes étanchéifiées par un enduit rose dit « mortier de tuileau ».

On parvient ainsi à la troisième enceinte, de loin la plus importante, construite à l'aide de pierres calcaires, et qui abrite plusieurs salles ainsi que la masse imposante du donjon. Sur la gauche, en entrant, une longue salle voûtée est éclairée au sud par une meurtrière et prolongée au nord-ouest par une échauguette qui protégeait vraisemblablement la première citerne. À droite, on peut voir un corps de logis à trois niveaux, largement éclairé au sud par de nombreuses ouvertures. À l'extérieur, sur deux niveaux différents, il y a deux cours, et au-dessous d'une petite salle, une seconde citerne. Au fond, vers le sud, c'est le donjon, l'un des plus remarquables du genre dans toute l'Occitanie.

On découvre en effet, dans ce donjon, tout ce qu'il faut pour assurer une défense efficace du château, et également de tout le versant oriental de la montagne. Mais ce qui surprend, c'est de trouver, au cœur même du bâtiment, un ensemble architectural de toute beauté : la fameuse « salle du pilier », au sujet de laquelle on a pu exprimer des hypothèses aussi audacieuses que variées.

La première impression qu'on ressent est celle de se trouver à l'intérieur d'un sanctuaire. Il s'agit donc d'une salle, qui nous apparaît aujourd'hui plus grande qu'elle n'était, car elle était

divisée en deux niveaux. Mais ce qui surprend, c'est cet unique et immense pilier qui s'élance vers le sommet où il éclate en quatre voûtains à croisées d'ogives, construction insolite dans la sévérité des lieux. La lumière extérieure passe par de curieuses baies jumelées, en fait une baie unique dont le meneau cruciforme délimite deux fenêtres inférieures rectangulaires et deux fenêtres supérieures en arc brisé. Cette baie se trouve dans un renfoncement, et, le long des murs, courent deux banquettes de pierre appelées « coussièges ». Les murs de la salle ont sept mètres de côté.

On ne sait pas si cette salle servait de chapelle. La majesté du lieu, avec ce pilier qui évoque irrésistiblement un palmier aux branches irrégulières, tendrait à le faire penser. Mais où serait l'emplacement de l'autel ? Alors, s'agit-il d'un sanctuaire cathare ? Est-ce un lieu de culte ésotérique ? Autant de questions qui demeurent sans réponse. Mais il faut bien dire que partout où les Cathares sont passés, ils ont laissé un étrange souvenir, et en tout cas des éléments assez ambigus pour susciter l'imaginaire...

Mais Montségur et Quéribus ne sont pas les seuls châteaux cathares, ou tout au moins que l'on dit cathares. Non loin de Quéribus, donc toujours dans les Corbières, mais plus à l'intérieur, de l'autre côté de Cucugnan, se trouve Peyrepertuse. Le nom même du château témoigne du caractère insolite d'une garrigue pleine de trous et de bosses : Peyrepertuse, c'est la « Pierre Percée ». Le chemin qui mène à cette forteresse est étroit et rude, et, devant soi, se profile un curieux monument que l'on hésite d'ailleurs à qualifier de château : on croirait plutôt à une sorte de fortification naturelle taillée dans la pierre par les intempéries. Mais on s'aperçoit, en approchant, qu'il n'est pas toujours facile de faire la distinction entre ce qui est naturel et ce qui ne l'est pas, d'autant plus que Peyrepertuse, contrairement à Quéribus qui est très ramassé, s'étale largement jusqu'à se perdre dans les arêtes rocheuses qui le prolongent. Ce n'est plus en effet un bâtiment avec une cour, comme à Quéribus, et aussi comme à Montségur, mais un

véritable village, « une Carcassonne céleste », selon l'expression de Michel Roquebert qui est hanté par les « citadelles du Vertige ». Le château proprement dit n'est que le cœur d'un vaste ensemble, perché sur un énorme rocher qui domine toute la région.

Peyrepertuse est impressionnant par son site, très différent des autres châteaux de ce genre. Mais là, l'Histoire n'a guère laissé de traces vraiment visibles. Il est même tout à fait possible que les Cathares ne s'y soient jamais installés et que la résistance occitane n'y ait trouvé aucun appui. Très mal préparée à suivre le soulèvement de 1239, Peyrepertuse a succombé tout de suite, après un siège de quelques jours, à la poussée française, lorsque les troupes royales, ayant triomphé de Trencavel, refluèrent sur les Corbières. En fait, le seul personnage illustre à avoir séjourné à Peyrepertuse est le fameux Henri de Trastamare, grand d'Espagne et prétendant au trône de Castille. Il trouva refuge à Peyrepertuse en 1367, avant de réussir son entreprise et de devenir Henri le Magnifique. Mais il y a longtemps qu'on avait oublié les Cathares.

Toujours dans les Corbières, le château d'Aguilar dresse au-dessus de Tuchan ses ruines quelque peu romantiques. À vrai dire, il ne subsiste guère que des débris de la grande enceinte et du donjon, avec une chapelle romane. Il est fort possible qu'au début de la Croisade contre les Albigeois, de nombreux Cathares, fuyant les villes avoisinantes, ou rescapés des massacres, se soient réfugiés pendant un certain temps dans le château d'Aguilar. Mais les documents manquent à ce sujet.

Nous connaissons mieux le château de Termes, également dans les Corbières, mais plus au nord-ouest, au voisinage du Razès. Termes a été l'un des plus importants châteaux des environs et il a donné son nom au pays, le Termenès. Lors de la première Croisade, ses défenseurs opposèrent une farouche résistance aux troupes royales. En 1210, la forteresse tint pendant quatre mois sous les bombardements incessants des pierres. Finalement, Simon de Montfort vint à bout de cette résistance désespérée et s'empara du seigneur du lieu, Raymond

de Termes. Celui-ci, sans être cathare, s'était toujours montré conciliant envers les hérétiques, et, de toute façon, il ne pouvait supporter l'intrusion des gens du nord en Occitanie. Simon de Montfort le fit enfermer dans un cachot à Carcassonne, et c'est là qu'il mourut. Son frère était évêque cathare. Quant à son fils, Olivier, il participa activement à la révolte de 1239 avant d'être obligé de céder ses forteresses d'Aguilar et de Termes, de faire amende honorable, et de trahir, comme on sait, le dernier défenseur de Quéribus. Termes demeure un nom lié incontestablement au catharisme. Mais du château, il ne reste plus qu'un amas de ruines.

Des ruines, on en trouve aussi à Puilaurens, à mi-chemin entre Quillan et Saint-Paul de Fenouillet. Mais ici, ce sont des ruines somptueuses qui surgissent au milieu de montagnes boisées, dans un paysage qui rappelle davantage Montségur que Quéribus. Le sentier qui mène à la forteresse n'est qu'un passage entre deux haies d'énormes genêts avant de s'enfoncer littéralement dans une faille coupée d'une série de murs de défense. La porte d'entrée s'ouvre sur une souricière : en fait, c'est une fausse entrée, un réduit à ciel ouvert où il est impossible d'échapper aux flèches tirées des meurtrières convergentes de la véritable entrée et aux pierres projetées du haut de la courtine. La cour est basse : c'est un simple enclos bordé de hautes murailles qui s'élancent en éperon. Le chemin de ronde suffirait presque à la défense, tant le précipice qui s'ouvre immédiatement sous les murailles est abrupt et profond. Deux tours seulement viennent l'assister. Le donjon est du XII^e siècle.

À Puilaurens, tout est petit, même la salle voûtée en croisée d'ogives qui occupe l'intérieur de la tour. Mais cette petitesse, qui n'exclut aucunement des prolongements vers le ciel, donne à l'ensemble une allure étrange, presque inquiétante. Le fait que les alentours soient boisés fait de cette forteresse une sorte de repaire de fantômes, ou même de vampires, comme dans les Carpates.

Mais ce ne sont pas les vampires qui ont fréquenté Puilaurens. De nombreux Cathares y ont en effet séjourné pendant la première moitié du XIII^e siècle. Il est vrai que pour certains catholiques du nord, les hérétiques passaient pour des démons assoiffés de sang ! Malheureusement, les documents manquent concernant cette période, et si l'on est certain que Puilaurens a été l'un des derniers refuges des Cathares, comme Montségur et Quéribus, on ne sait rien des événements qui ont provoqué sa reddition ni des circonstances dans lesquelles celle-ci s'est produite. Quant aux Cathares qui s'y trouvaient, eux aussi ont disparu. Ils n'ont laissé derrière eux que des légendes, notamment celle de la Dame blanche en qui quelques-uns ont reconnu la reine Blanche de Castille, une fois de plus. Mais en 1880, on croyait encore à cette Dame blanche, comme le rappelle Louis Fédié, patient historien du comté de Razès et du diocèse d'Alet : « La Dame blanche, ce souvenir toujours vivant de l'époque gallo-celtique, personnification de prêtresses du culte druidique qui se livraient, il y a deux mille ans, aux mystères de leur rite sauvage, est toujours vivante dans la contrée. La Dame blanche du château de Puilaurens apparaît à certaines époques, pendant les nuits d'hiver qu'éclaire la lune à l'état de croissant, et parcourt, traînant après elle ses voiles de fantôme, les ruines si imposantes des tours et des remparts de l'ancienne forteresse. »

Nous sommes ici dans les Pyrénées, en face des Corbières. Les Dames blanches, c'est bien connu, hantent toutes les vallées des Pyrénées, jusque sur le versant atlantique. On en a même vu une, un jour, à Lourdes, dans la grotte de Massabielle. Ces Dames blanches n'hésiteront même pas d'ailleurs à passer dans les Corbières, notamment dans le comté de Razès, où on les verra de nombreuses fois. Certes, l'image de la Velléda de Chateaubriand encombre un peu trop les mémoires, car historiquement parlant, il n'y a aucune preuve qu'il y ait eu des druidesses. Par contre, les fées sont d'origine celtique, gallo-celtique comme dirait Louis Fédié. Il est vrai qu'en 1880, on ne parle pas tellement des Cathares dans cette région : par contre,

on est en pleine époque de celtomanie. On repère partout des monuments druidiques qui datent d'au moins deux mille ans avant le druidisme. On prétend que la langue bretonne est la plus ancienne langue du monde et qu'elle était parlée au paradis terrestre. On prétend que Jésus n'était pas juif, puisqu'il était galiléen, donc « gaulois ».

Ces détails, concernant l'état d'esprit de la région de Puilaurens, de Montségur et du comté de Razès, à la fin du XIX^e siècle, ne sont pas gratuits. Ils constituent une réalité qui va compter, dans les décennies qui suivront, dans la redécouverte du catharisme. On verra ressurgir d'étranges traditions concernant Jésus et Marie-Madeleine – une Dame blanche, elle aussi – à propos du Razès. On associera curieusement les Cathares aux Templiers gardiens du Graal et aux héritiers des anciens druides, ces victimes de la répression catholique romaine. Et, dans l'ombre, à cette même époque, un certain abbé Boudet, qui sera curé de Rennes-les-Bains, prépare un ouvrage sur la « véritable langue gauloise », ouvrage aussi farfelu que fascinant, mais qui n'est assurément pas né du hasard.

IV

LA HAUTE VALLÉE DE L'ARIÈGE

Dans notre esprit, le pays cathare, c'est l'Occitanie. Ce n'est pas vrai : le catharisme n'a concerné que des régions bien précises du midi de la France, et l'on oublie d'ailleurs que l'hérésie s'est également manifestée sporadiquement dans le nord, notamment en Champagne, sans parler de l'Italie du nord qui semble être la zone où elle est apparue pour la première fois. Il faut aussi rappeler que les contemporains n'appelaient pas les hérétiques des cathares : cela, c'est le nom que certains d'entre eux se donnaient parfois. Ils étaient connus sous le nom théologique de « dualistes », sous le nom vulgaire de « patarins », terme qui, de toute évidence, provient d'une déformation de cathare, et d'une façon générale, surtout à partir de 1209, sous le nom générique d'Albigéois. Est-ce à dire que le centre même de l'hérésie était la ville d'Albi et ses environs immédiats ?

Certainement pas : les Cathares n'étaient pas plus nombreux à Albi que dans les autres cités du Languedoc. Il semble même qu'Albi ait été beaucoup moins touchée par l'hérésie que les autres villes, et ses habitants ont été très nombreux à s'enrôler dans les milices qui participaient à la lutte armée contre les hérétiques. Il est possible que le nom recouvre le souvenir d'un incident caractéristique : au début du XII^e siècle, l'évêque d'Albi, Sicard, avait essayé de faire brûler des hérétiques, mais la population, respectueuse de la liberté d'opinion, les avait délivrés. On peut également y voir le souvenir des discussions

théologiques qui eurent lieu en 1176 à Albi même entre l'archevêque de Narbonne et des hérétiques, discussions qui furent surtout un dialogue de sourds et qui se terminèrent sur un échec. En réalité, les gens du peuple, en Occitanie, avaient plutôt l'habitude d'appeler les Cathares les « bons hommes », ce qui était une façon de reconnaître leur valeur morale, mais ce qui ne comportait aucune connotation géographique.

Il est difficile de situer avec précision l'implantation cathare dans l'Occitanie médiévale, car elle a été très irrégulière, souvent en fonction des conditions sociales ou économiques, souvent en fonction de la présence de « diacres » cathares plus ou moins efficaces dans leurs prédications ou leur exemple. Cette difficulté est accentuée par le fait que l'hérésie touchait toutes les classes de la population sans aucune distinction. Benoit de Termes et Raymond de Mirepoix étaient, par exemple, des héritiers de nobles et riches familles. Esclarmonde de Foix était vicomtesse. Mais à côté d'eux, il y avait des bourgeois, riches ou pauvres, des paysans, des artisans, des soldats de métier – qui abandonnaient leurs activités incompatibles avec la doctrine du respect de la vie – des vagabonds, des clercs renégats bien entendu, bref une masse hétéroclite et hétérogène. Dans certains villages, tout le monde était cathare. Dans d'autres, il n'y en avait pas un seul, ou très peu, parfois obligés de se cacher. Il en était de même dans les villes où les catholiques orthodoxes dominaient. Mais Toulouse, avec son université, avec sa concentration de population, était néanmoins une ville profondément et plus ou moins secrètement cathare. Enfin, il y avait les sympathisants qui, sans se convertir, admettaient fort bien la présence des hérétiques parmi eux, et au besoin les aidaient de leur mieux. Combien de Cathares ont été ainsi sauvés des geôles ou des bûchers de l'Inquisition par d'authentiques catholiques !

On peut cependant faire coïncider la zone cathare avec la région qui se trouvait dans la mouvance des comtes de Toulouse : le comté de Toulouse lui-même, d'abord, l'un des États les mieux organisés de l'époque, et des plus florissants.

Avant la Croisade de 1209, ce comté s'étendait sur une quinzaine de nos départements actuels, avec le Haut-Languedoc, l'Armagnac, l'Agenais, le Quercy, le Rouergue, le Gévaudan, le Comtat Venaissin, le Vivarais et la Provence, cette dernière relevant du Saint-Empire. À cela, il faut ajouter les domaines des vassaux des comtes de Toulouse, c'est-à-dire ceux des vicomtes de « Carcassonne, Béziers, Albi et Razès » (dynastie des Trencavel), ceux, très réduits, des vicomtes de Narbonne, et surtout, au sud, les terres du comte de Foix. La répartition de l'hérésie sur ce vaste ensemble est évidemment très inégale : très faible en Provence et dans le Vivarais, elle atteint son maximum de concentration dans le Toulousain proprement dit, dans le Razès et dans le comté de Foix.

On peut se poser des questions concernant ce succès du catharisme dans la zone d'influence des comtes de Toulouse : et ces questions sont liées au problème de la civilisation occitane.

Pour le sens commun, tout ce qui est occitan est marqué par la latinité, par l'esprit méditerranéen. Le comté de Toulouse est de droit écrit, par opposition aux États du nord qui sont de droit coutumier. L'influence romaine paraît évidente, comme dans le domaine linguistique : la langue occitane, ou plutôt les divers dialectes occitans, sont dits plus proches du latin que les dialectes de langue d'oïl. Ce ne sont que des contre-vérités. La langue occitane a subi une évolution parallèle à celle de la langue d'oïl, mais ce qu'on oublie de dire, c'est que cette langue a subi moins de brassages que la langue du nord. Elle est restée plus pure, c'est-à-dire que, d'une façon générale, il s'agit de l'évolution d'un bas-latin parlé par des populations qui, à l'origine, utilisaient la langue gauloise, et cela jusqu'à une époque avancée. Le fonds celtique est important dans les dialectes d'oc, *beaucoup plus important* que dans les dialectes d'oïl. Quant au droit, s'il était écrit, et s'il présentait d'évidentes marques romaines, il était équilibré par les coutumes locales, bien différentes de celles du nord, très marquées de germanité.

En fait, à la fin du XII^e siècle, l'Occitanie des comtes de Toulouse constitue une synthèse harmonieuse entre la

civilisation latine et la civilisation celtique, un creuset où sont en train de se développer les germes d'une autre civilisation qui eût pu submerger l'Europe occidentale si elle n'avait pas été cassée, brisée, détruite, systématiquement et consciemment, par le pouvoir royal capétien et les seigneurs du Nord, avec la complicité de l'Église romaine, et sous couvert d'une croisade pour défendre la vraie foi.

L'Occitanie n'est pas un bloc monolithique, bien au contraire. Les nombreuses seigneuries qui sont plus ou moins vassales de la Maison de Toulouse ne le sont que d'une façon très élastique : la vassalité dépend de la bonne volonté de chacun. À l'intérieur même de leurs domaines, les grands feudataires sont payés de retour par leurs vassaux, pour la plupart possesseurs de forteresses imprenables, et qui n'en faisaient pratiquement qu'à leur tête. Les rapports entre les seigneurs étaient avant tout des rapports d'hommes à hommes, et n'étaient pas régis par des règles hiérarchiques dictées par un centre absolu, comme sur le modèle romain. Au contraire, la société occitane apparaît nettement de type horizontal, comme c'était le cas dans les sociétés celtiques primitives². Et, bien que l'urbanisation, phénomène méditerranéen par excellence, et non pas celtique, soit parvenue à un très haut degré, la vie réelle a toutes les marques d'une sorte de fédération de bonnes volontés dans un esprit à tendances démocratiques.

Les villes du Midi étaient alors très peuplées et très riches. Toulouse était la troisième ville d'Europe après Venise et Rome. Ces villes avaient gardé le sens de l'indépendance et de la liberté, et l'on voyait s'établir les premières « bastides », administrées par les habitants eux-mêmes, qui allaient contribuer à un bouleversement socio-économique. Des consuls ou des « capitouls », élus par les habitants, les gouvernaient démocratiquement et finissaient par imposer leurs volontés aux seigneurs. Et s'il existait des classes sociales – la société reposait

² Je me suis expliqué longuement sur les structures et les caractéristiques de la société horizontale de type celtique dans J. Markale, *Le roi Arthur et la société celtique*, Paris, Payot, 3^e éd., 1981.

sur cette structure – il n’y avait pas de cloisonnement étanche entre celles-ci, puisque le serf pouvait être facilement émancipé et devenir bourgeois, et le fils de celui-ci pouvait espérer entrer un jour dans la chevalerie. Dans ce milieu composite, on prend l’habitude de se côtoyer, de se connaître, et l’on manifeste plus de compréhension envers ceux qui pensent différemment. Il ne s’agit certes pas de tolérance, mais d’un effort considérable pour essayer de vivre ensemble.

Toutes ces conditions favorisent les échanges tant commerciaux que culturels. La littérature occitane en témoigne, qui est le résultat d’une synthèse entre différentes traditions. Et c’est à Toulouse qu’au moment de la révolte des étudiants et des professeurs de l’Université de Paris, en 1229, à la suite d’une maladresse de Blanche de Castille, on verra affluer les plus brillants intellectuels de l’époque, attirés par l’esprit de liberté qui règne sur les études universitaires. Tout cela ne peut que favoriser dans cette région le développement de la religion dualiste, qui avait le mérite de poser des problèmes fondamentaux, même si elle avait bien du mal à essayer de les résoudre. En tous cas, cela explique l’implantation du catharisme.

Après 1244, c’est-à-dire après la reddition de Montségur, le catharisme devint encore plus secret qu’il n’était auparavant. Certes, l’Inquisition avait porté un coup fatal à son développement. Mais les religions ont la vie dure et on ne les supprime pas définitivement par de nouvelles lois ou par des autodafés : une religion persécutée se réfugie dans la clandestinité, perpétue le souvenir de ses martyrs, maintient sa doctrine et parfois la modifie en l’adaptant à des circonstances qui peuvent être nouvelles, quitte, par la suite, à disparaître faute de recrutement et d’enseignement véritable. C’est ce qui s’est passé pour le druidisme tout au long du Bas Empire : il s’est éteint de sa belle mort ou a été absorbé par le christianisme naissant. C’est ce qui va se passer pour le catharisme. Mais il mettra au moins un siècle pour disparaître.

On sait que les assiégés de Montségur ont pu faire sortir leur trésor, et que la nuit précédant la reddition, quatre Parfaits se sont évadés, en emportant des « secrets ». Ailleurs, à Quéribus comme dans les autres repaires des dualistes, il y a eu des survivants, des gens qui avaient pour mission de sauver le catharisme et de le maintenir. Il fallait bien qu'ils pussent reconstituer une vague Église cathare. Le problème est de savoir où se sont réfugiés ces derniers « bons hommes », et comment certains d'entre eux ont pu narguer l'Inquisition et vaincre l'indifférence qui gagnait la population occitane à leur égard.

Entre 1150 et 1240, époque ultime du développement de l'hérésie, les Cathares avaient dû se doter d'une solide organisation en quelque sorte ecclésiale. Cela n'était guère conforme à leurs traditions ni à leurs buts, puisque le catharisme excluait toute référence au sacerdoce et à la hiérarchie, mais devant la répression, ils s'étaient vus obligés de constituer une contre-Église. C'est ainsi qu'il y eut des diocèses, avec un évêque à la tête de chacun. À vrai dire, ces diocèses ne sont que des territoires et l'évêque n'est qu'un Parfait parmi d'autres, mais que l'on a choisi parce qu'on juge qu'il est le plus capable de maintenir la doctrine et de la répandre.

D'après toutes les sources dont on dispose, on peut admettre l'existence de sept évêchés cathares en Italie, et de sept autres en France. Il y a un immense diocèse dans le nord de la France, dont le siège était probablement en Champagne, et les six autres se trouvent en Occitanie, ce qui prouve l'implantation restreinte de l'hérésie. Ces six diocèses sont ceux d'Albi, de Toulouse, de Carcassonne, de Comminges, du Razès et d'Agen : ils recouvrent, on le voit, approximativement les domaines du comte de Toulouse.

Mais après 1244, il devient difficile de maintenir cette organisation. Tout se désagrège pendant la répression, et le catharisme, devenu totalement clandestin, doit se concentrer en des endroits écartés, telle la haute vallée de l'Ariège, autour de Tarascon. Une grande quantité de Parfaits et de Croyants abandonnent l'Occitanie, fuyant la terreur dominicaine, vers la

Lombardie où ils espèrent se fondre dans l'anonymat de ses villes et de leurs faubourgs. D'autres restent et constituent ce qu'il faut bien appeler la dernière Église cathare, une sorte de diocèse du Sabarthès, puisque c'est le nom du pays situé autour de la haute vallée de l'Ariège.

Pourquoi le Sabarthès ? D'abord, parce que c'est un endroit peu fréquenté, à l'abri sous les hauteurs des Pyrénées, qui ne sont pas infranchissables à ceux qui en connaissent les chemins secrets, et protégé également par le massif du Tabe. D'autre part, cela n'est pas loin de Montségur, et il est vraisemblable que le trésor de Montségur, si trésor il y a eu, a été caché dans l'une des nombreuses grottes de la région. En tout cas, il est à peu près certain que, dans la seconde moitié du XIII^e siècle, le Sabarthès a constitué un lieu de refuge pour les derniers Cathares. Et c'est là que l'évêque Pierre Authier, revenu de Lombardie, a exercé, à la fin du siècle, et pendant une dizaine d'années, une véritable mission apostolique en déjouant tous les pièges des Inquisiteurs. Ceux-ci tentèrent par tous les moyens de s'en emparer, et ils soudoyèrent un Croyant pour que celui-ci leur livrât Pierre Authier. Mais le traître fut démasqué à temps, et précipité dans un gouffre par les autres Croyants.

Pierre Authier semble avoir organisé le diocèse du Sabarthès d'une façon particulière. Sa doctrine ne paraît pas avoir été entièrement la même que celle du début du siècle : il est vrai que Pierre Authier avait subi les influences des Cathares italiens, et que, de toute façon, la pensée dualiste, qui n'a jamais été fixée, avait également évolué en une cinquantaine d'années. C'est en tout cas à cette époque qu'on voit apparaître la fameuse pratique de l'*endura*, qui a provoqué d'innombrables commentaires et aussi d'innombrables légendes. Il s'agit en fait d'une sorte de suicide mystique consistant à se laisser mourir de faim ou de froid, et à y réfléchir, ce n'est, tout compte fait, qu'une forme religieuse de la pratique profane observée chez les Esquimaux.

Mais, en 1320, Pierre Authier, ses parents et ses amis sont faits prisonniers à la suite d'un habile coup de filet. Ils sont

brûlés. Ainsi finit le dernier évêque cathare répertorié. Cependant, quelques Croyants se sont échappés, sous la conduite du Parfait Guillaume Belibasta, et ils s'enfuient dans le nord de l'Espagne. Mais Guillaume Belibasta n'est guère digne de ceux qui furent brûlés à Montségur : il se dit « Parfait », il a reçu le *consolamentum* qui, normalement, lui interdit toute relation sexuelle, ce qui ne l'empêche pas de négliger la spiritualité pour sa concubine et son enfant. Au reste, la tentative de Belibasta ne dure pas : attiré, en 1321, dans un guet-apens aux environs de Toulouse par des agents de l'Inquisition, il est capturé et livré au bûcher.

Dans cette haute vallée de l'Ariège, c'est le territoire d'Ussat qui retient le plus d'attention, parce qu'il renferme de nombreuses grottes dans lesquelles on a retrouvé des nécropoles, et sur les parois desquelles on a relevé d'étranges gravures ou peintures. De là à prétendre que ces grottes du Sabarthès ont servi de cachettes, voire de temples, aux derniers Cathares, il n'y avait qu'un pas. Et ce pas a été allégrement franchi au XIX^e siècle par certains personnages qui avaient intérêt à mettre en valeur la région d'un point de vue touristique. Le flambeau a été rallumé d'une façon encore plus durable au cours du XX^e siècle, notamment par Antonin Gadal, instituteur en retraite, amoureux de son Sabarthès d'origine, et, ce qui explique beaucoup de choses, président du syndicat d'initiative d'Ussat-les-Bains.

Ussat-les-Bains est une petite station thermale, connue vraisemblablement par les Gaulois et les Romains, remise à l'honneur au XV^e siècle pour les vertus curatives attribuées aux eaux chaudes qui surgissent de nombreuses sources, et passablement tombée en désuétude à la fin du XIX^e siècle. Visiblement, cette « ville d'eaux » avait besoin d'une nouvelle jeunesse. Alors, on y a « retrouvé » les Cathares, et ce qui est encore plus fort, le Saint-Graal lui-même. Pourquoi se gêner ? On a fait la même chose pour mettre en valeur Alise-Sainte-Reine (Côte-d'Or) en y plaçant, *au mépris de tous les textes latins et grecs*, l'Alésia de Vercingétorix alors que cette Alésia ne

peut se trouver que dans le Jura. Mais à Alise-Sainte-Reine, il s'agit d'histoire officielle, Vercingétorix étant l'ancêtre de tous les Français, comme chacun sait, et la certitude est appuyée sur un décret impérial de Napoléon III, soutenue par les archéologues officiels de la République, et patronnée par les syndicats d'initiative ainsi que par les groupements de commerçants. C'est donc indéracinable. Mais dans le Sabarthès, les souvenirs cathares ne tiennent pas devant l'archéologie officielle, et ne sont même plus soutenus sérieusement. Cela ne veut pas dire qu'on ne puisse pas y découvrir la trace des « bons hommes ». Il faut faire la part des choses et éviter de tomber dans le délire d'interprétation.

Le territoire d'Ussat est constellé de grottes et de sources. L'activité volcanique souterraine y est évidente, ce qui a dû provoquer, chez les peuples de la Préhistoire, des attirances à la fois profanes et religieuses : les eaux chaudes qui surgissent des entrailles de la terre sont nécessairement d'origine divine : il est probable que la région a été un immense sanctuaire dédié à une divinité tellurique nourricière et tutélaire. Dans la paroi verticale où s'ouvre la grotte de Ramploque, la vapeur s'échappe de temps à autre, et manifeste une vie intérieure. Ce « trou qui fume » communique par un gouffre avec le lac souterrain d'eau chaude qui est le trop-plein de la source thermale. Il y a quinze ou vingt mille ans, l'eau devait se perdre dans les prairies qui bordent actuellement l'Ariège, formant des ruisseaux, des mares et des borbiers chauds. Cette eau chaude a dû attirer les tribus de chasseurs, puis de pasteurs établis du côté de Niaux. D'ailleurs, on pouvait venir de Niaux jusqu'à Ussat par la célèbre grotte de Lombrives, l'une des plus vastes de toute l'Europe. Et les boues chaudes guérissaient les blessures, soulageaient certaines maladies. Or, on sait bien que les sources des fleuves et les eaux curatives ont toujours donné lieu à un culte dans les anciens temps, médecine et religion étant intimement liées. Ne va-t-on pas aujourd'hui encore à Lourdes plus pour des raisons médicales que pour des manifestations religieuses gratuites ?

Certes, la grotte de Lombrives excite la curiosité et l'admiration. Elle est immense. Les différentes salles rocheuses qui s'y succèdent montrent une rare multitude de formations calcaires, stalactites et stalagmites. En plus, on y découvre une floraison de dessins énigmatiques, de quoi faire rêver le plus rationaliste des visiteurs, et une importante moisson de « matériel » archéologique. Pendant tout le XIX^e siècle, les chercheurs, bénévoles ou intéressés, se sont abondamment servis.

En 1877, l'archéologue Gustave Marty décrit ainsi son exploration de la grotte de Lombrives : « Quand on construit les escaliers du fond de la “Grande Salle”, on retira du plancher stalagmitique des pièces, sorte de dalles volumineuses pour établir les marches ; on trouva alors des ossements humains en grande quantité. J'en obtins... Le cimetière est à l'extrémité du défilé. On entre dans cette salle lugubre où plus de 500 personnes ont été enterrées, mais qui ont été recouvertes par des couches stalagmitiques. Cette pièce a 82 mètres de longueur ; sa largeur moyenne est de 18 mètres, y compris le grand enfoncement qui se trouve à droite ; sa hauteur varie de 8 à 15 mètres ; cette salle est plénière. On a découvert en ce lieu une grande quantité d'ossements humains, là est l'origine du nom que les guides lui ont donné... On en a retiré en quantité des pièces de l'époque du bronze, très remarquables, des haches de pierre polie, des hameçons en bronze, des dents de loup, de chien et de renard percées ; quelques-unes de ces pièces sont déposées aux musées d'histoire naturelle de Toulouse et de Bordeaux.

« À l'extrémité du cimetière, on trouve le passage dit le Désert de Sahara, ainsi nommé par les guides... Un peu plus loin, le passage fait une petite courbe très peu sensible ; au centre de cette courbe, il y a un enfoncement qui est aussi garni de sable ; j'y ai trouvé, en le remuant, des ossements humains et des dents de loup et de renard percées. Dans cette pièce, j'ai trouvé des ossements humains, des foyers avec du charbon, quatre moules en pierre schisteuse, un pour les épingles à

cheveux, un autre pour les lacets, le troisième formant une sorte de grosse épingle ou étui, le quatrième pour couler la flèche d'une lance d'un joli travail et parfaitement bien conservé. L'intérieur de ce moule formé de deux pièces contenait le noyau en bronze destiné à former le passage du manche : j'y ai trouvé aussi quelques restes de poterie³. »

Il semble acquis que les sépultures et les ateliers découverts dans la grotte de Lombrives soient incontestablement de la Protohistoire, pour ne pas dire de la Préhistoire. Le journaliste Jules Metman, qui ne s'est jamais prétendu archéologue, et qui ne s'est jamais préoccupé d'histoire scientifique, prétendait seulement imaginer à partir de décors naturels de belles histoires à faire pleurer dans les chaumières. Il écrivait ceci en 1892 dans le journal *La Mosaïque du Midi* :

« La grotte de Lombrives s'ouvre dans le flanc de la montagne, presque en face de l'établissement thermal ; je l'ai visitée l'année dernière avec un grand plaisir ; je n'ai point vu de cathédrale dont les voûtes fussent plus hardies et les nefs plus spacieuses ; je ne connais point de palais dont les galeries soient plus vastes, plus sonores, plus régulièrement prolongées. Je me rappelle encore avec émotion le moment où, parvenus tous les quatre dans la plus grande salle de cette grotte merveilleuse, chacun tenant une faible lumière, dont les pâles reflets éclairaient à demi les blanches stalactites qui pendaient de la voûte, ou dressaient sur le sol leurs formes fantastiques, nous avons, d'une voix creuse et lugubre, entonné les premiers versets du *Dies irae*, puis chanté à pleine gorge l'admirable chœur du troisième acte de *Robert le Diable*⁴. »

Le ton est donné. Et Jules Metman en profite pour raconter un événement qui se serait déroulé en 1802 dans la région d'Ussat et dans la grotte de Lombrives. Des contrebandiers devenus des brigands aguerris se seraient alors servis de cette grotte comme repaire, et leurs exactions étant devenues

³ Gustave Marty, *Les grottes de l'Ariège et en particulier celle de Lombrives*, Toulouse, 1877.

⁴ Cité par Christian Bernadac, *Le mystère Otto Rahn*, Paris, France-Empire, 1978.

insupportables, il fallut faire appel à la troupe. Les soldats engagèrent alors une terrible bataille contre les brigands, ce qui déclencha, à l'intérieur même de la grotte, un horrible massacre de brigands et de soldats. Et Jules Metman, après son récit mené tambour battant, c'est le cas de le dire, avec un sens certain de l'épopée et un authentique talent littéraire, conclut ainsi : « La grotte porte encore, en maints endroits, les vestiges des scènes de carnage que nous venons de raconter, et la quantité de crânes et d'ossements humains dont le sol, en certains endroits, est comme pétri, prouve que, malgré le soin qu'on mit à recueillir et à transporter au-dehors les restes des victimes de cette sanglante expédition, leur nombre fut si considérable que beaucoup ont échappé à toutes les recherches et gardent pour tombeau le lieu même où elles avaient perdu la vie. »

Il est fort possible que des brigands aient utilisé les grottes d'Ussat comme repaire, ou comme dépôt, surtout à une époque où la croyance populaire plaçait dans les entrailles de la terre des mondes intermédiaires, voire inquiétants, que ne fréquentaient que des êtres diaboliques. Peuplées au moment des grandes glaciations de la Préhistoire parce qu'elles constituaient le seul refuge possible, les grottes, surtout celles qui sont profondes et ténébreuses, ont suscité les pires terreurs et les fantasmes les plus divers pendant les périodes où il faisait bon vivre à la surface de la terre. Ce ne peut être qu'en cas de besoin absolu qu'on pénètre dans ces cavernes du diable, sauf pour quelques audacieux qui prétendent y découvrir les trésors de l'autre monde, ou bien s'y livrer à des liturgies inavouables. Le légendaire de tous les pays, et particulièrement celui des Pyrénées, ne manque pas de signaler d'étranges apparitions près des grottes de ce genre : la fameuse Dame blanche, bien entendu, y demeure, et c'est là qu'elle entraîne les enfants qu'elle dérobe dans les villages ; il y a aussi des ogres qui s'y réunissent, en festoyant joyeusement de chair humaine ; il y a les diables qui y tiennent sabbat en compagnie des sorcières, les

seules qui n'aient point peur d'y pénétrer. Les grottes, c'est le monde interdit.

Mais, par conséquent, un monde attirant.

En cette même fin du XIX^e siècle, alors que les érudits de chef-lieu de canton, comme on les appelle si joliment, recueillent tout ce qu'ils peuvent découvrir de traditions populaires orales pour en remplir les bulletins des sociétés savantes, un écrivain occitan, Napoléon Peyrat, très épris de son pays, publie une *Histoire des Albigeois* en trois volumes. Dans le troisième tome, on peut lire ces lignes à propos de la grotte de Lombrives :

« Comment rendre au jour ce drame obscur, perdu depuis plus de cinq cents ans, à 2 000 mètres dans les profondeurs de la terre, et dont il ne reste plus d'autre témoignage qu'un muet amas d'ossements à demi pétrifiés ? » Et nous débouchons brutalement dans l'univers cathare de 1244 : « Depuis le jour où le pieux Loup de Foix venait prier dans la grotte d'Ornolac, cinq ou six cents montagnards, fugitifs de leurs hameaux, s'étaient établis, hommes, femmes, enfants, dans ces ténèbres et formaient autour du pasteur cathare un mélange de colonie mystique et de camp sauvage. Un nouveau Montségur s'était organisé, non plus chevaleresque comme l'autre, et perché dans les nuées, mais rustique au contraire, et perdu dans un antre de montagne, un gouffre perforé par un torrent diluvien. »

On s'y croirait. Mais ce n'est pas tout : repérée par l'Inquisition, la grotte de Lombrives va être investie par les troupes royales, avec la bénédiction du seigneur de Castilverdun, possesseur du territoire d'Ornolac, sur lequel se trouve la grotte, seigneur qui vient de se convertir au catholicisme authentique. « Le sénéchal pénètre sous le vaste porche, force le goulot intérieur, et croit les envelopper tous d'un coup de filet, comme un nid de bêtes fauves, dans un fond de tanière, sous la rotonde sans issue de Loup de Foix. Mais la grotte est double, ou plutôt le couloir oriental qu'il venait de parcourir, d'une étendue d'un quart de lieue, n'est que le

vestibule d'une galerie supérieure trois fois plus profonde qui forme la caverne mère.

« On gravit celle-ci par un escarpement d'une hauteur perpendiculaire de quatre-vingts pieds, vertical mais divisé par cinq ou six ressauts, dont les entablements supportent les échelles de bois dressées contre le rocher. Les Cathares, retirant après eux les échelles, furent en un instant inexpugnables dans l'obscurité de leur aire souterraine. L'ost catholique, qui croyait les acculer dans l'impasse de la rotonde, y fut lui-même transpercé, écrasé, foudroyé par un orage de flèches sifflantes, de rocs bondissants et de hurlements sauvages, roulant de cette gueule sombre qui, selon les géologues, vomit le torrent océanien. »

Le style épique de cette description est indéniable. Le malheur veut que Napoléon Peyrat ne se prétend pas écrivain, mais historien. Il continue ainsi : « Le sénéchal recula, ramassa ses morts, mura l'étroit goulot oriental et scella les Cathares vainqueurs dans leur fort devenu leur tombeau. Il campa quelques jours encore sur la bouche de la caverne, au-dessus de l'Ariège, puis, quand il n'entendit plus rien remuer dans les entrailles de la roche, pensant que tout était fini, il descendit tranquillement et s'en revint à Toulouse. »

Tout cela semble d'une logique implacable. C'est en tout cas un événement qui est dans le ton des luttes inexpiables de l'époque. Le problème est que Napoléon Peyrat est le seul à raconter cette histoire et qu'il n'en cite aucune source. Il se livre même à une description de l'agonie des Cathares emmurés :

« Ils se soumirent doucement à leur sort et sourirent tristement à leur tombeau. Frugivores, longs jeûneurs, s'imposant volontiers l'*endura* qu'ils gardaient pour leurs dernières douleurs, ils acceptèrent tranquillement ce supplice de la faim, leur suicide habituel et religieux... Ils vécurent encore quelque temps : ils avaient des pots d'argile, des amas de légumes dans les creux de rocher, et, non loin de là, un petit lac d'eau pure. Mais un jour tout leur manqua... Alors ils se groupèrent selon leurs familles... Pendant quelques instants, au-

dessus du pieux murmure des prières, s'entendit encore la voix du ministre cathare, confessant la Parole qui était en Dieu et qui était Dieu. Le fidèle diacre donna aux mourants le baiser de paix et s'endormit à son tour. Tous reposaient dans le sommeil et les gouttes d'eau qui tombaient lentement des voûtes troublèrent seules le silence sépulcral pendant des siècles. »

Voilà qui forme assurément un excellent reportage. Mais Napoléon Peyrat craint sans doute qu'on n'accorde pas foi à son récit. Et comme il ne cite aucun document contemporain pour appuyer ses dires, il va passer tout de suite à l'époque des Huguenots : « Jacques de Castelveudun était seigneur d'Ornolac et de sa grotte sinistre, scellée depuis deux siècles et demi. Le temps, à cette époque, rouvrit ce grand ossuaire albigeois. Les protestants qui peut-être se cherchaient des ancêtres dans les antres des montagnes, conduits par de vagues et tragiques souvenirs, pénétrèrent dans ces cryptes funéraires. Ils entrent, ils arrivent à l'oratoire de Loup de Foix, montent *par les échelles encore dressées* à la grotte supérieure, et découvrent, ô prodige effrayant ! tout un peuple endormi et couché, presque pétrifié lui-même comme dans des cercueils de pierre. » On remarquera que Napoléon Peyrat ne s'est plus souvenu des détails qu'il avait si bien décrits auparavant : les échelles que les Cathares avaient retirées avant d'être murés dans leur antre, sont maintenant *encore dressées*, ce qui est pour le moins surprenant. Cela dit, il est tout à fait possible que des protestants aient pénétré, pendant les guerres de Religion, dans la grotte de Lombrives, non pas pour se trouver des ancêtres hypothétiques, mais simplement pour s'y cacher. Et s'ils avaient forcé l'entrée de la caverne centrale, ils auraient fatalement découvert des ossements, puisqu'il y en avait depuis la Préhistoire. Mais on ne possède aucun document sur une telle découverte au XVI^e siècle, et Napoléon Peyrat ne cite évidemment pas ses sources.

Il y a mieux. Cette évocation de la découverte des squelettes des martyrs cathares par les protestants se termine par une vision fantastique : « La montagne, qui pleurait ses enfants

depuis trois siècles, leur avait construit, de ses larmes congelées, des tombes de stalagmites. Bien plus, elle leur avait élevé comme un monument triomphal et transformé l'affreuse caverne en une basilique merveilleusement décorée de moulures, de sculptures symboliques. On y voyait une chaire, des candélabres, des urnes ; puis des ornements sacerdotaux, un pallium, des tiaras ; puis encore des fruits répandus autour de ces morts, des melons, des champignons, emblèmes de vie ; et enfin une cloche de bronze, dont l'énorme capsule, comme tombée de sa voûte, gisait à terre, symbole d'éternel silence et signe en même temps de la victoire remportée par ces martyrs sur le prince de l'Air dont le clairon muet décorait leur caveau sépulcral. »

Bien qu'on ne comprenne pas très bien ce que viennent faire les tiaras et les riches ornements sacerdotaux – même résultant de l'illusion d'optique – chez des Parfaits qui ont renoncé au monde et aux vaines richesses de Satan, cette évocation délirante a quelque chose d'émouvant. Et elle peut demeurer symbolique. Le tort de l'auteur est d'avoir fait passer cela pour de l'Histoire.

Or, dans un opuscule sans nom d'auteur, publié en 1963 à Ussat-les-Bains, mais reprenant des textes fragmentaires d'Antonin Gadal qui fut président du syndicat d'initiative d'Ussat, on peut lire ceci : « Les Cathares habitaient, après l'an mille, les grottes, immenses habitats sûrs et agréables ; ils fortifièrent certaines d'entre elles pour en faire de véritables châteaux forts. Ces dernières s'appelaient des *spoulgas* ou grottes fortifiées. Et c'est ainsi que la *spoulga* de Bouan, séjour d'un évêque, devint l'église de Bouan. » Et puis ailleurs, à propos des salles de la grotte de Lombrives : « De mystérieux symboles et des inscriptions de tous les siècles recouvrent leurs parois. On y trouve, cœur grandiose de la caverne, la « Cathédrale des Cathares » (en 1244, après la chute de Montségur, la grotte devint le siège de l'évêque cathare Amiel Aicard). Depuis longtemps, les vallées de l'Ariège et de Sos communiquaient entre elles à volonté par les grottes de

Lombrives et de Niaux. En sorte, qu'en toute sécurité, secrètement, les membres du temple de l'esprit avaient entre eux une voie de communication. » Et dans un autre opuscule également publié à Ussat-les-Bains, mais cette fois sous le nom d'Antonin Gadal, on peut lire une version contractée du récit de l'emmurement des Cathares, visiblement démarqué de celui de Napoléon Peyrat. On y trouve aussi tous les renseignements désirables concernant la « république troglodyte du Sabarthès », accompagnés d'un vibrant hommage à Napoléon Peyrat qualifié de « clairon d'Aquitaine » et à un certain abbé Vidal qui aurait compulsé dans la bibliothèque du Vatican un document « de toute première importance » mais que seules « quelques mains, encore peu expertes » ont pu feuilleter. On attend toujours la publication de ce document.

De plus, Antonin Gadal, président du syndicat d'initiative d'Ussat, a été l'ami, le maître à penser et l'initiateur du mystérieux Otto Rahn. Il a fait découvrir à celui-ci non seulement les refuges et les cathédrales des Cathares du Sabarthès, mais encore les signes symboliques qui se trouvent dans les grottes, à Lombrives notamment. Cela nous vaut cette magnifique page d'Otto Rahn dans *La Cour de Lucifer* : « Ce sont naturellement les témoignages de l'époque albigeoise qui m'ont le plus ému. Il y en a beaucoup, mais ils sont très difficiles à découvrir. Je suis passé toute une année, sans la voir, devant l'image qu'une main cathare a tracée au charbon sur la paroi de marbre et dans l'éternelle nuit de la caverne il y a sept siècles : elle représente un bateau des morts qui a pour voile le soleil, le soleil qui dispense la vie et renaît chaque hiver !... Je vis aussi un arbre – l'arbre de vie – dessiné également au charbon ; et en tout dernier lieu, dans une anfractuosité très mystérieuse, le tracé, gravé dans la pierre, d'une colombe dont on prétend qu'elle était le symbole de Dieu-esprit et qu'elle figurait sur le blason des chevaliers du Graal. »

Nous y voici donc : le Graal est dans le Sabarthès, bien que d'autres prétendent qu'il se trouve à Montségur. C'est d'autant plus irritant que, dans la vallée parallèle de Vicdessos, le

château de Montréal-sur-Sos contient un dessin énigmatique dans lequel même des scientifiques ont cru discerner une figuration du Graal. Mais le dessin date de la fin du Moyen Âge, ou peut-être même du XVII^e ou du XVIII^e siècle, et il n'a rien à voir avec les Cathares. Quant à la colombe, à l'arbre de vie et à la barque des morts, Antonin Gadal et Otto Rahn sont probablement les seuls – en dehors de ceux qui les croient sur parole – à les avoir vus. Mais par là, Gadal, – car c'est lui l'*inventeur* – rattachait les Cathares au culte solaire et à la légende du Graal dans sa version allemande.

Il y a naturellement beaucoup de graffiti dans les grottes du Sabarthès, et de toutes les époques. Il y a même d'innombrables dessins et gravures qui remontent au Paléolithique supérieur et qui sont parfaitement authentiques : la grotte de Niaux est particulièrement riche et intéressante à ce point de vue. Mais quel rapport avec les Cathares ? Les affirmations fantaisistes d'Antonin Gadal ont débouché sur de vrais romans : les grottes d'Ussat devinrent des sanctuaires d'initiation pour les Cathares – et aussi pour les chevaliers du Graal. Et puisque les graffiti n'étaient pas assez formels, on se chargea d'en faire d'autres ou de trafiquer les relevés qu'on en faisait⁵. Christian Bernadac, originaire d'Ussat, et qui a bien connu Antonin Gadal, fait justice de toutes ces allégations dans l'enquête serrée qu'il a entreprise sur *Le mystère Otto Rahn*. Il rappelle que les préhistoriens qui se sont intéressés aux figurations pariétales des grottes du Sabarthès ont fait depuis longtemps la lumière sur les différentes origines de ces peintures : aucune ne date de l'époque des Cathares.

⁵ J'ai moi-même été témoin de ce genre de triturations dans les dolmens du Morbihan qui comportent des supports gravés. Comme les gravures sont difficiles à photographier par suite des outrages du temps et des intempéries, on peut accentuer le tracé des lignes en y passant de la craie. Mais, ce faisant, on peut très facilement compléter ou « arranger » une représentation selon ce qu'on veut lui faire signifier. Sur la photo ainsi obtenue, le trucage n'est pas repérable, ce qui permet à certains « inspirés » de se livrer à des commentaires qui défient non seulement le bon sens mais l'honnêteté la plus élémentaire. Christian Bernadac a été témoin de procédés semblables dans les grottes d'Ussat.

Ces Cathares ont résidé dans le Sabarthès, c'est évident. La haute vallée de l'Ariège leur a offert, pendant un certain temps, un refuge assez sûr contre les Inquisiteurs. Mais nous n'en avons pas la preuve, et en tout cas aucune preuve de leur établissement dans ces fameuses grottes dites initiatiques, dites sanctuaires secrets. Christian Bernadac est formel sur ce point : « Jamais les Cathares, dit-il, n'ont vécu dans les cavernes. Jamais les Cathares n'ont été initiés dans les cavernes. Jamais les Cathares n'ont tracé le moindre signe sur les parois de Lombrives, Bethléem ou l'Ermite (deux autres grottes d'Ussat). Jamais les Cathares n'ont fortifié le moindre porche de grotte. Jamais les Cathares n'ont été poursuivis dans les "sombres corridors". Jamais les Cathares n'ont célébré le moindre culte dans les cathédrales de pierre au fin fond de Lombrives... Une seule fois, dans les registres de l'Inquisition, un accusé avoue qu'il s'est caché dans l'entrée de la grotte de Bédeilhac, quelques heures, pour échapper à des poursuivants. On connaît parfaitement aujourd'hui les emplacements des "maisons amies", des "séminaires", des "cabanes", des "clairières" en forêt, qui abritaient les poursuivis. Chaque témoignage devant l'Inquisition mentionne avec précision les itinéraires, les centres d'accueil. »

En un mot, pourvu qu'on veuille bien rester objectif, il est impossible de considérer les grottes de la haute vallée de l'Ariège comme ayant servi aux Cathares de refuges ou de sanctuaires. C'est peut-être dommage pour les amateurs de mystère ou de pittoresque ésotérique, mais c'est ainsi. De toute façon, il n'y a pas à regretter cette réalité : le mystère est ailleurs.

V

LE COMTÉ DE RAZÈS

Le Razès est certainement l'un des plus étranges pays qui soient, à la fois par la beauté de ses paysages rocaillieux qui évoquent encore une fois la Gaste Terre qui entoure le château du Graal, de ses vastes horizons qui s'ouvrent vers la mer, vers les sommets pyrénéens et les vagues déroulements du Massif Central. Quand on se trouve dans le pays, on a l'impression d'être ailleurs, un peu comme sur les landes qui entourent la forêt de Brocéliande, en Bretagne. Ce n'est d'ailleurs pas le seul lien subtil qui unit le Razès à la Bretagne armoricaine.

Il y a d'abord le nom même du Razès, terme qui provient de l'évolution d'un ancien *Rhedae*, attesté par de nombreux et anciens documents. Comme l'implantation wisigothique a été très importante dans la région, on a supposé que le nom est germanique. Ce seraient les Wisigoths qui auraient fondé la forteresse de Rennes-le-Château, au cœur du *Rhodesium* ou du Pagus *Reddensis*. C'est de cette dernière appellation que provient le nom actuel de Rennes-le-Château et de Rennes-les-Bains. On remarquera qu'il s'agit exactement du même nom que celui de la capitale bretonne qui, s'étant d'abord appelée *Condate* (confluent), a pris le nom du peuple gaulois qui l'habitait, les *Rhedones*. La racine de *Rhedae* et de *Rhedones* est strictement identique, mais elle n'a rien à voir avec les Wisigoths : elle est mentionnée par César (*Rhedis equitibus comprehensis*, VI, 30) et par d'autres auteurs latins à propos de chars de combat très rapides. Le sens étymologique primitif

semble être « courir vite », et on le retrouve dans le nom du Rhin et du Rhône qui sont des fleuves « courant vite », ainsi que dans le verbe breton moderne *reded*, (courir). Il ne peut y avoir aucun doute là-dessus, malgré les délires d'interprétation de certains qui y voient « Red, dieu de la foudre et des orages, dont les temples étaient souterrains », probablement parce qu'ils y reconnaissent l'anglais *red*, (rouge). Que viendrait faire la langue anglaise dans cette région ? Mais le comble du ridicule est atteint par certains personnages qui se prétendent écrivains et surtout « initiés » (à quoi ?), dont les productions sont largement diffusées par les syndicats d'initiative locaux, et qui, intégrant dans leurs élucubrations un salmigondis de langues aussi disparates que surprenantes, font provenir le nom du Razès d'un « Aer-Red, le serpent coureur ou la Wouivre mystique ». Certes l'étymologie est celtique, la légende de la Wouivre – qui deviendra Mélusine dans le Poitou – l'est également, et *aer* signifie réellement « serpent », mais en breton moderne. Que vient faire la langue bretonne, moderne en plus, dans le Razès ? On objectera que les rapports entre le Razès et l'Armorique sont certains. Oui, mais à cette nuance près que jamais le peuple des Rhedones n'a parlé le breton : sa langue était le gaulois, langue perdue parce que les druides interdisaient l'usage de l'écriture, et dont les linguistes, tels Georges Dottin, entre les deux guerres mondiales, ont eu bien du mal à reconstituer le vocabulaire essentiel. On dira aussi qu'une bourgade du Razès se nomme « La Serpent ». Mais qu'est-ce que cela prouve ? Il y a des vipères dans le Razès, comme ailleurs, et autrefois le terme était féminin : pourquoi y découvrir absolument l'image mémorisée d'une ancienne divinité ophidienne ? Du reste, il paraît bien difficile d'intégrer *aer* dans *Rhedae*. Ce genre d'interprétations délirantes, tout en prétendant donner des solutions aux problèmes qui se posent, ne fait qu'épaissir davantage les ténèbres. Et cela n'élimine nullement les problèmes. Au contraire, cela les pose encore plus. Car il n'y a pas de légendes, pas d'acharnement à pratiquer

des déchiffrages fantaisistes, sans une réalité profonde qui se cache par derrière. C'est cette réalité que nous devons traquer.

Une chose est sûre à propos du Razès : le peuple qui a donné son nom au pays était un peuple gaulois, les *Rhedones*, que nous retrouvons en Armorique, dans le bassin de la Vilaine. Il peut paraître curieux, à première vue, qu'un même peuple se soit ainsi établi dans deux endroits très éloignés l'un de l'autre. Mais ce n'est pas une exception, loin de là, et les migrations ont toujours existé. Pour ce qui est des Gaulois, on trouve des Atrébates à Arras – où ils ont laissé leur nom – et en Grande-Bretagne, des Boiens en Bohême (où l'on reconnaît leur nom) et à La Teste-de-Buch, près d'Arcachon, où ils ont également laissé leur nom, des Bituriges *Vivisci* à Vevey, sur les bords du lac Léman, à qui ils ont donné leur nom, et dans le Médoc, des Osismes dans le nord-Finistère et à Exmes (Orne) qui porte leur nom. Quant aux Gabales, établis dans les Cévennes, ils ont fondé un établissement à Gavaudun (*Gabaloduno*), dans le Lot-et-Garonne, en plein pays occupé par le peuple des Nitobroges, aux limites de celui des Petrocores (Périgueux). Le processus est bien connu. Tous les Gaulois viennent du Harz. Au deuxième âge du Fer, à l'époque dite de la Tène, vers 400 av. J.-C., ils ont tous franchi le Rhin. Parmi eux se trouvait le peuple des Rhedones qui s'est scindé en deux groupes : l'un est allé vers l'ouest, en Armorique, l'autre vers le sud, dans les Corbières. À moins qu'il n'y faille voir une émigration ultérieure, en 56 av. J.-C., venant du bassin de la Vilaine, à la suite de la défaite de la confédération armoricaine devant César, confédération dirigée par les Vénètes de Vannes et à laquelle participaient les Rhedones. Ils se seraient alors établis dans les régions les plus déshéritées d'un immense territoire occupé par les Volques Tectosages, en un pays qui était déjà soumis à une forte influence romaine.

Du reste, la toponymie du Razès est fortement marquée d'éléments celtiques, surtout dans les environs de Rennes-le-Château. On peut y remarquer le mot *bec*, c'est-à-dire « pointe », dans Saint-Julia de Bec et la Coume de Bec. Le mot

coume est gaulois, et signifie le « creux » (la combe) et se retrouve dans la Comme de Hadras. Le Bézou est soit le « bouleau », soit le « tombeau », et se retrouve un peu partout. Le nom d'Alet paraît être le même que celui de l'ancienne appellation de Saint-Servan (Ille-et-Vilaine), dans le pays des Rhedones d'Armorique, comme par hasard. Artigues provient de la racine *arto-*, « ours ». Le nom du pic de Chalabre provient du radical *calo* qui signifie « dur ». Le torrent du Verdoube provient d'un ancien *Vernodubrum*, c'est-à-dire « cours d'eau des aulnes ». Cassaignes est dérivé du mot gaulois *cassano*, « chêne ». Belvianes et Belestas, comme d'autres composés de « Bel », proviennent plus vraisemblablement du nom du dieu solaire gaulois Belenos, le « Brillant », que de l'adjectif exprimant la beauté, encore que l'ancien français « bel », qui n'a rien à voir avec le latin *bellum*, ne soit issu de la même racine exprimant la beauté lumineuse. Précisément, à propos de divinité solaire, on retrouve le surnom de l'Apollon gaulois Grannus dans le village de Granès : mais l'Apollon gaulois (qui est le Dianecht irlandais) est beaucoup plus un dieu guérisseur qu'un dieu solaire. Quant à Limoux, la ville la plus célèbre du Razès à cause de sa fameuse « blanquette » et de son carnaval, son nom, qui est le même que Limours, en Ile-de-France, est bâti sur l'appellation gauloise de l'orme qu'on retrouve aussi dans le lac Léman et dans Limoges, la ville des Lemovices. On pourrait multiplier les exemples : ils montreraient une forte implantation celtique dans ce pays dont le caractère méridional ne fait pourtant aucun doute, du moins en surface.

Ce n'est donc pas sans raison que l'abbé Henri Boudet, qui fut curé de Rennes-les-Bains aux alentours de 1900, écrivit et publia en 1886 un ouvrage intitulé *La vraie langue celtique et le cromleck de Rennes-les-Bains*. Ce digne ecclésiastique, qui mena une vie sage et retirée, prétendait retrouver cette langue gauloise perdue à travers les pierres de sa région. Pour ce faire, il utilisait hardiment de nombreuses langues, et tout particulièrement la langue anglaise, on se demande encore

pourquoi, et la caution d'auteurs qui, tel Chateaubriand, ne connaissaient strictement rien à la linguistique.

C'est ainsi que l'abbé Boudet interprète le nom de Rennes, et celui de Rhedae, d'une façon plutôt originale : le peuple des Rhedones, ceux d'Armorique et ceux des Corbières, aurait été la « tribu des pierres savantes, – *read (red)* savant, – *hone*, pierre taillée. L'étude et la science étaient indispensables pour connaître le but de l'érection des mégalithes, et ceux-là seuls en possédaient l'intelligence et le sens qui l'avaient appris de la bouche même des druides ». C'est reconnaître que les druides possédaient une grande science, ce que s'accordent à confirmer tous les auteurs de l'Antiquité grecque et latine. Mais le malheur est que les monuments mégalithiques appartiennent à une tout autre civilisation que celle des Celtes et qu'ils ont été construits au moins deux mille ans avant l'arrivée des druides. C'est plutôt fâcheux pour la thèse de l'abbé Boudet. Et l'on se demande pourquoi cette explication par un anglais approximatif. Il est probable que l'auteur avait absolument besoin de pierres *savantes* pour justifier sa démarche. Mais comme un malheur ne vient jamais seul, on peut remarquer qu'il n'y a même pas de cromlech, et qu'il n'y en a jamais eu, aux alentours de Rennes-les-Bains.

Qu'à cela ne tienne : l'abbé Boudet n'est pas à court d'arguments. « On pourrait se demander pourquoi le nom de Rennes est appliqué à notre station thermale ; on en trouve aisément la raison lorsqu'on examine de près cette étrange contrée : en effet, ses montagnes couronnées de roches forment un immense Cromlek de seize ou dix-huit kilomètres de pourtour. » C'était simple, il suffisait d'y penser. À ce compte, il n'est pas douteux qu'*en y regardant de près*, on ne puisse découvrir un cromlech encore plus impressionnant dans la chaîne des Puys d'Auvergne, probablement en l'honneur du dieu Lug-Mercure : je préconise qu'un chercheur aussi doué que l'abbé Boudet – un de ses multiples émules, car il y en a ! – veuille bien examiner la situation *de près*. Mais cette obsession de la pierre gravée à propos d'un peuple qui n'a jamais utilisé

l'écriture est assez surprenante. *Vue de près*, « une réunion de fortes roches portant le nom de Cugulhou » prête à une intéressante interprétation : « Cette masse n'est point en entier naturelle ; le travail des Celtes (*sic*) y apparaît fort clairement dans les huit ou dix grosses pierres rondes transportées et placées sur le sommet du mégalithe. » Après tout, le mot mégalithe veut dire « grande pierre » et peut s'appliquer à une montagne, mais il faut admirer au passage l'imprécision de l'observateur qui ne sait même plus s'il y a huit ou dix grosses pierres rondes sur un site qui est l'une des clefs de son système. « Heureusement, le nom même de *Cugulhou* fait la lumière sur ce sujet. Ces roches sont de vrais menhirs (passons...), mais vilains et ne présentant point la forme ordinaire des autres pierres levées, *to cock*, relever, redresser, – *ugly* (*eugly*), laid, difforme, vilain, – *to hew* (*hiou*), tailler. » Voilà une étymologie plutôt acrobatique, et bien entendu entièrement anglaise, avec ceci en prime : un jeu de mots que le digne ecclésiastique n'a sûrement ni voulu, ni compris, *to cock* étant, en anglais familier, l'équivalent du français non moins familier « bander ».

Du point de vue linguistique ou toponymique, comme au point de vue historique, l'ouvrage de l'abbé Boudet n'est même pas une plaisanterie : c'est un invraisemblable tissu de contre-vérités, d'à peu près aberrants, de niaiseries et de naïvetés que rien ne peut justifier, même si on est enclin à la plus extrême indulgence. C'est d'ailleurs ce qu'ont compris certains « hermétistes » ou journalistes attirés par les mystères de Rennes-le-Château et alentours : bien embarrassés par un texte qu'ils avaient autrefois encensé, ils finissent par y discerner un cryptogramme génial et subtil. Du coup, l'abbé Boudet devient un précurseur de Jacques Lacan et son livre est un plan codé pour retrouver le « trésor » caché dans le Razès, pourquoi pas le trésor des Cathares. On souhaite bien du plaisir aux amateurs. Et ceux-ci sont fort nombreux, à ce qu'il paraît.

On est quand même bien obligé de se poser une question, une question essentielle : l'ouvrage de l'abbé Boudet constituant une telle énormité, *est-on sûr qu'il ne l'a pas fait exprès ?* On

sait très bien que les grands textes classiques du Moyen Âge, notamment ceux de Chrétien de Troyes et ceux concernant la Quête du Graal, sont truffés de chausse-trappes, d'incohérences, de paradoxes, d'impasses, de faux témoignages et d'exagérations manifestes, et cela du plein gré des auteurs. Ces textes sont effectivement codés, et il faut de la patience pour démêler l'écheveau qu'ils constituent tous *ensemble*. Or, il semble bien que le livre de l'abbé Boudet soit de même nature et fasse partie d'un tout. Ce n'est donc pas sur le plan de la linguistique, de l'histoire ou même du jeu de mots, voire de la contrepèterie, qu'il convient de l'examiner, mais dans un ensemble.

Car le Razès, s'il constitue une entité propre, un pays spécifique, ne peut être séparé du reste, c'est-à-dire du domaine cathare, dont, avec le Sabarthès et la région de Montségur, il est l'incontestable centre. Rechercher les composantes celtiques du Razès, c'est bien, mais celles-ci sont une sorte de miroir à travers lequel d'autres images viennent interférer. Quand on s'acharne à ne considérer que la partie émergée de l'iceberg, on risque de sombrer en heurtant la partie immergée qui est autrement plus considérable. Or le Razès a une histoire.

Cette histoire commence tôt. Des fouilles entreprises en 1930 sous le promontoire de Rennes-le-Château ont permis de mettre à jour des sépultures solutréennes, donc du Paléolithique supérieur, vers – 30000. L'occupation humaine s'est poursuivie sans interruption, laissant quelques vestiges de l'époque magdalénienne, à la fin du Paléolithique, et, à partir du IV^e millénaire avant notre ère, le sol du Razès fut hérissé de monuments mégalithiques dont il reste quelques exemplaires, dont le menhir de Peyrolles, appelé *Peiro Dreito*, la « pierre droite ».

Vint l'âge du Fer et l'occupation celtique des Volques Tectosages et des Rhedones. Le culte des eaux, attesté à Rennes-les-Bains et à Alet, laisse à penser que le territoire du Razès, assez isolé et parsemé de forêts, a dû comporter de nombreux lieux de culte, les fameux *nemetons*, sanctuaires ou

clairières consacrés à des divinités tutélaires ou guérisseuses comme Grannus.

En 121 avant J.-C., les Romains occupent ce qui deviendra la *Gallia Togata* ou la « Narbonnaise ». La trace des Romains est encore visible à Alet et à Rennes-les-Bains où ils utilisèrent les sources et les aménagèrent comme ils le firent à peu près partout en Gaule. On a également retrouvé les vestiges d'une voie romaine d'Alet à Rennes-les-Bains, fragment d'une grande route qui devait joindre Carcassonne à la côte catalane en passant par ce qu'on appelle aujourd'hui le Col de saint Louis. Mais il n'y a aucune trace d'occupation romaine à Rennes-le-Château, ce qui s'explique parfaitement par les habitudes romaines de s'établir dans les vallées pour mieux surveiller et entretenir les voies de communication, système vital pour une administration responsable d'un territoire immense et dispersé.

C'est sous la domination des Wisigoths que le Razès prend une importance particulière. Il y a eu dans le pays une forteresse importante, du nom de Rhedae, qu'on persiste à voir, sans preuve, à Rennes-le-Château. Et, en 507, après la bataille de Vouillé remportée par Clovis et les Francs qui s'avancent jusqu'aux Pyrénées, la place forte de Rhedae semble demeurer aux mains des Wisigoths. Il semblerait également que le pays ait bénéficié, vers cette époque, d'un peuplement d'origine juive, probablement du fait de Juifs de la Diaspora fuyant des régions menacées par la guerre ou voulant échapper à de possibles persécutions.

Au moment de la prise de pouvoir par les Carolingiens, le comté de Rhedae fut sans doute la terre d'exil du prince mérovingien Sigisbert IV (676-758), probablement fils de Dagobert II, assassiné sur ordre de Pépin d'Héristal. Et l'on croit que les descendants de Sigisbert IV durent se cacher dans les montagnes du Razès pour échapper aux menaces des Carolingiens, avant d'émigrer en Bretagne armoricaine, pays qui n'a jamais été soumis aux Carolingiens, et où ils auraient fait souche. Au XIII^e siècle, par exemple, figurent parmi leurs

possibles descendants Hugues de Lusignan, comte de la Marche, et Alix, duchesse titulaire de Bretagne.

C'est la période la plus contestée de l'histoire du Razès, mais aussi la plus riche en événements de toutes sortes. Charlemagne s'intéresse beaucoup à la région, et pour se tenir au courant de ce qui s'y passe, il y envoie l'évêque d'Orléans, un certain Théodulfe. Celui-ci a composé un poème sur son voyage, signalant Rhedae non loin de Carcassonne. C'est sans doute la première mention officielle qu'on ait de ce nom. Et le texte fait comprendre qu'à ce moment-là, Rhedae avait autant d'importance que Carcassonne. La tradition méridionale voit dans la ville de Rhedae 30 000 habitants et sept étals de boucherie, plus un couvent de moines pourvu de moyens de défense. Tout cela paraît suspect. Bien sûr, la tradition méridionale exagère, mais l'importance de Rhedae est confirmée par des documents ultérieurs. Or il est impossible qu'une telle agglomération ait alors occupé le site de Rennes-le-Château, beaucoup trop restreint, beaucoup trop étroit sur son promontoire, pour faire figure de grande ville. Et rien, dans les substructures de Rennes-le-Château, ne peut confirmer cette identification. Tout au plus Rennes-le-Château a été un poste d'observation contenant une faible garnison, et il est plus que probable que le Rhedae primitif se trouvait à l'emplacement de Limoux.

Quoi qu'il en soit, Charlemagne s'intéressait à la région. Pour défendre cette Septimanie constamment exposée aux incursions des Sarrasins, il nomma responsable de cette Marche un personnage du nom de Guilhem de Gellone. Celui-ci, après avoir accompli un grand nombre d'exploits, alla finir sa vie dans le monastère de Saint-Guilhem-du-Désert, qu'il avait fondé. Or Guilhem de Gellone est sans doute un Mérovingien, descendant de Sigisbert IV. De plus, il est consacré par la légende : il est en effet devenu Guillaume d'Orange, le héros des Chansons de Geste du cycle dit de Garin de Montglane, valeureux pourfendeur de Sarrasins et protecteur de Louis le Pieux.

En 813, le comte de Rhedae, Béra IV, fonde l'abbaye d'Alet, du moins si l'on en croit un acte de donation qui paraît bien être un faux. Tout ce dont on est sûr, c'est qu'à la fin du X^e siècle, l'abbaye d'Alet, solidement implantée, fait partie d'une sorte de congrégation dirigée par l'abbé de Saint-Michel de Cuxa. Et, un siècle plus tard, en 1096, le pape Urbain II séjourne à Alet, ce qui témoigne de l'importance qu'avait prise l'abbaye. Une période de décadence s'ouvre pour Alet à la fin du XII^e siècle, au moment où les Cathares deviennent de plus en plus nombreux dans le Razès. En 1317, le pape Jean XXII crée le diocèse de Limoux, mais par suite de querelles à propos de revenus sur Limoux, revenus tenus par des religieuses, l'évêché est transféré à Alet en 1318 : l'église abbatiale devient alors cathédrale.

Mais en 870 le comté de Razès était passé à la Maison de Carcassonne. La ville de Rhedae, quelle qu'elle soit, Limoux ou Rennes-le-Château, fut l'objet de disputes seigneuriales entre les comtes de Carcassonne et les comtes de Barcelone, et elle fut rattachée tantôt aux uns, tantôt aux autres, et cela jusqu'à ce que la comtesse Ermengarde, en 1067, vendît, pour une somme de mille cent onces d'or, sa souveraineté sur Carcassonne et le Razès à son parent Raymond-Béranger, comte de Barcelone.

C'est alors le temps des Cathares. Le Razès se trouve sous la bannière de Raymond-Roger Trencavel, vicomte de Carcassonne et de Béziers, protecteur reconnu des hérétiques et champion de l'indépendance occitane. Lors de la Croisade en 1209, Raymond-Roger est fait prisonnier par Simon de Montfort et meurt dans les cachots de Carcassonne. Son fils avait été confié au comte de Foix et élevé à sa cour où, ce n'était un mystère pour personne, fourmillaient les hérétiques de tous bords qui avaient cependant quelque chose en commun : la haine des Français. Et le jeune Trencavel affirme bien haut que le but de sa vie est la reconquête de l'héritage dont il a été frustré, c'est-à-dire les comtés de Carcassonne, d'Albi et de Razès.

Curieux personnage que ce Trencavel. C'est lui qui est l'âme de la révolte des « faidits » (les seigneurs dépossédés) en 1239

et 1240, en compagnie d'Olivier de Termes, un de ses vassaux qui tient encore les Corbières, le Termenès et les forteresses de Quéribus et de Peyrepertuse. Trencavel obtient des succès foudroyants qu'il n'exploite pas, et il semble qu'à ce moment-là, Raymond VII de Toulouse ne l'ait pas aidé par suite d'une trop grande hésitation. Olivier de Termes fait sa soumission au roi, après une vigoureuse contre-offensive française, et, sans doute acheté par les Capétiens, il trahit la cause de Trencavel. La révolte se termine par un échec, et le Razès est occupé par les troupes royales qui pourchassent les hérétiques. Ceux-ci, fort nombreux, comme en témoigne la création, en 1225, d'un diocèse cathare dans le comté, sont obligés de se réfugier dans des endroits inaccessibles. Et le Razès n'en manque pas. Trencavel fait officiellement soumission au roi, mais il ne récupère pas ses domaines, et il se résout à séjourner en Aragon.

Une chose est sûre : Trencavel a tenté désespérément de reconquérir le Razès qui semble avoir eu pour lui une importance exceptionnelle. Et de la même façon, Louis IX et Blanche de Castille ont tout fait pour maintenir leur domination sur le Razès et éliminer Trencavel. C'est cette double détermination qui a attiré l'attention des historiens et aussi des commentateurs sur le personnage de Trencavel : connaissait-il un secret quelconque lié au Razès, ou était-il au courant de la présence d'un immense trésor dans ce pays ? Il s'en est suivi une multitude d'interprétations aussi diverses que surprenantes. On est allé jusqu'à affirmer que Trencavel avait été le modèle de Perceval-Parzival (Antonin Gadál, encore !...) en ajoutant un argument d'onomastique : Trencavel signifie « Tranche bien » et Perceval « Perce bien ». Il n'y a pourtant aucun rapport entre les deux noms, et Perceval peut aussi bien signifier « Perce-Val » que « Perd-ce-Val », la seconde hypothèse paraissant d'ailleurs la meilleure dans le contexte. Quant à cette identification, suscitée en grande partie par la vie de Trencavel, elle est d'une flagrante absurdité : le jeune Trencavel n'était pas encore né lorsque Chrétien de Troyes, vers 1190, écrivit son *Conte du Graal* où il mettait en scène, pour la

première fois dans l'histoire littéraire, le personnage de Perceval. Serait-ce alors son père, Raymond-Roger ? La victime de Simon de Montfort est morte en 1209, et l'identification ne tient pas davantage.

Ce qu'il faut signaler, c'est que le Razès était également très fréquenté par les Templiers qui y avaient établi une commanderie à Bézu. Il semble bien que ces Templiers aient joué un rôle très ambigu au moment de la Croisade contre les Albigeois. *Ils n'y ont pas participé*, restant apparemment à l'écart de cette affaire. De plus, ils auraient, en 1209, conclu un accord avec la famille d'Aniort, laquelle possédait la région de Rennes-le-Château. Cet accord aurait consisté en une cession fictive aux Templiers de biens appartenant à la famille d'Aniort et susceptibles d'être saisis par l'autorité royale, en particulier Lavaldieu et Coume Sourde, ce qui veut dire que les Templiers avaient accepté d'aider les Cathares du Razès. Ils avaient agi, au siècle précédent, un peu de la même façon vis-à-vis des Juifs, car un document précise qu'en 1142, ceux des Juifs du Razès qui possédaient des terres les donnèrent en fermage aux Templiers.

En 1156, Bertrand de Blanchefort est élu Grand Maître de l'Ordre du Temple⁶. C'est alors que les Templiers établis à Bézu font venir une véritable colonie de travailleurs allemands, des fondeurs plus exactement, pour travailler dans les mines des environs. Ces mines, de plomb, d'argent, de cuivre et d'or, peu importantes à vrai dire, avaient déjà été exploitées du temps des Romains. Mais ce qui est étonnant, c'est d'avoir fait venir non pas des mineurs, ce qui paraît logique, mais des *fondeurs*. De quel travail s'agissait-il donc ? De plus, ce n'étaient pas des gens de la région, ni même des Français : tout se passe comme si on avait voulu utiliser des travailleurs parlant une langue étrangère et ne pouvant être compris de la population locale. On comprend alors pourquoi les traditions locales sont nombreuses concernant un trésor caché dans les environs de Rennes-le-Château. Parfois, il s'agit d'un or magique gardé par le diable

⁶ On a cru que c'était un membre d'une famille du Razès, mais en réalité il appartenait à la famille des Blancafort de Guyenne.

dans une caverne, sous le château de Blanchefort. Parfois, il s'agit de l'or maudit de Toulouse. Parfois, il s'agit du Trésor du Temple de Jérusalem. Parfois, il s'agit du Trésor des Templiers. Parfois même, il s'agit du Graal. Mais surtout, il s'agit du Trésor des Cathares.

Tout cela est évidemment en rapport avec Montségur. Il est maintenant établi que les tractations entre les Inquisiteurs et les défenseurs de Montségur, Pierre-Roger de Mirepoix et Ramon de Perella, ont été menées sous la garantie de Ramon d'Aniort, seigneur de Rennes-le-Château et de Rennes-les-Bains. On sait aussi qu'après l'évasion des quatre Parfaits chargés de convoier le « Trésor » (quel que soit celui-ci), un feu fut allumé sur le sommet de Bidorta pour avertir les assiégés de Montségur que l'opération avait bien réussi. Or, ce feu a été allumé par un nommé Escot de Belcaire, envoyé spécial de Ramon d'Aniort. Et il est très vraisemblable que les quatre évadés furent recueillis et cachés dans le Razès.

La famille d'Aniort paraît d'ailleurs avoir joué un rôle discret mais efficace, et singulièrement troublant, dans les affaires albigeoises. De toute évidence, ils se trouvaient du côté des Cathares lors de la Croisade de 1209. Les quatre frères d'Aniort, Géraud, Othon, Bertrand et Ramon, auxquels s'étaient joints deux de leurs cousins, s'opposèrent violemment à Simon de Montfort et furent bien entendu excommuniés. On leur confisqua leurs châteaux, mais curieusement, très peu de temps après, l'excommunication fut levée et on leur rendit même une partie de leurs domaines. Le château d'Aniort devait être rasé, mais au dernier moment, Louis IX envoya un messenger pour décommander l'opération. De plus, on sait que Ramon d'Aniort fut reçu à la cour par Louis IX qui lui manifesta des égards surprenants si l'on considère que c'était un rebelle et un allié des hérétiques. Des questions se posent, qui risquent fort de n'être jamais résolues. Mais elles permettent de lancer une hypothèse qui corrobore une autre hypothèse faite à propos de la mansuétude de Blanche de Castille à propos de Raymond VII de Toulouse : il est possible que Ramon d'Aniort ait eu en sa

possession, tout au moins savait où se trouvait un « trésor », en l'occurrence des documents prouvant l'existence et la survie d'une lignée mérovingienne, dynastie légitime occultée et chassée par les usurpateurs Carolingiens et par leurs successeurs, les Capétiens. *C'est une hypothèse, sans plus.* Elle paraît logique, et elle aurait le mérite d'expliquer l'attitude ambiguë de Louis IX et de Blanche de Castille à l'égard de certains chefs cathares ou de certains de leurs alliés, ainsi que leur acharnement à s'emparer des territoires occitans. Cette hypothèse aurait également le mérite d'expliquer le cas de l'énigmatique abbé Béranger Saunière, curé de Rennes-le-Château de 1885 à 1917. Voulant restaurer son église, la paroisse étant très pauvre et lui-même très démuné, il aurait découvert, dans un pilier, un « trésor » qui lui aurait permis de mener à bien cette restauration et même d'entreprendre un bien étrange embellissement du sanctuaire et de ses alentours. Quelle que soit la réalité du « trésor », l'abbé Saunière devint subitement très riche, mais ne révéla jamais d'où il tenait cette fortune⁷. N'aurait-il pas monnayé certains documents, ou tout au moins promis, contre récompense, de les garder secrets ? C'est encore une hypothèse qui tient, mais seulement une hypothèse, la seule certitude étant la fortune de l'abbé Saunière et les réalisations entreprises par celui-ci.

Quoi qu'il en soit, la famille d'Aniort protégea les Cathares et les Templiers qui se trouvaient dans le Razès. La famille de Voisins, que le roi avait établie comme « gardienne » du Razès, fut également en très bons termes avec les Templiers, et l'un des membres de la famille, lors de la condamnation des Templiers provoquée par Philippe le Bel, fit en sorte d'en sauver quelques-uns qui se réfugièrent en Espagne.

Précisément, on retrouve Philippe le Bel dans le Razès en 1283. Il accompagnait son père, le roi Philippe le Hardi, fils de saint Louis, au cours d'un voyage dans le Languedoc. Le roi s'arrêta chez Pierre de Voisins, seigneur de Rennes, et qui tenait

⁷ Voir, chez le même éditeur, *L'Énigme sacrée* de M. Baigeut, R. Leigh et H. Lincoln.

l'ensemble du Razès pour le compte du royaume. Philippe le Hardi avait pour but d'obtenir la neutralité des seigneurs locaux, dont certains étaient vassaux du roi d'Aragon, dans une guerre qu'il préparait contre l'Aragon. D'où sa visite à Pierre de Voisins. Mais le roi se rendit également chez Ramon d'Aniort et y fut fort bien reçu, tant par Ramon que par sa femme Alix de Blanchefort et par son jeune frère Udaut d'Aniort dont Philippe le Bel aurait aimé faire son compagnon d'armes, mais qui préféra devenir Templier.

Pourquoi cette visite à une famille suspecte, ô combien ? Deux des oncles de Ramon étaient des Cathares reconnus et Alix de Blanchefort, la fille d'un seigneur faidit hérétique, ennemi juré de Simon de Montfort. Il s'agissait peut-être de conclure un mariage : en effet, par la suite, Pierre III de Voisins, qui était veuf de sa femme, épousa Jordane d'Aniort, cousine de Ramon. Ainsi les deux familles se trouvaient-elles alliées. Mais pourquoi ce mariage, sans aucun doute décidé par le roi, et qui réhabilitait en quelque sorte les d'Aniort ?

Plus tard, en 1422, l'héritière des Voisins, Marcafava, épousa Pierre-Raymond d'Hautpoul, héritier d'une des plus anciennes et des plus illustres familles d'Occitanie. On avait nommé ses fondateurs les « rois de la Montagne Noire ». Au moment de la Croisade contre les Albigeois, ils avaient été dépouillés de leurs terres et de leurs châteaux pour avoir protégé les hérétiques. Et en 1732, François d'Hautpoul épousa Marie de Negri d'Ables, qui était l'unique héritière des possessions de la famille d'Aniort. Ils eurent trois filles : Élisabeth, qui vécut et mourut célibataire à Rennes-les-Bains, Marie qui épousa son cousin d'Hautpoul-Félines, et Gabrielle qui se maria avec le marquis de Fleury.

Or, Élisabeth d'Hautpoul eut des différends avec ses sœurs à propos du partage des biens. Et à cette occasion, elle refusa de leur communiquer les papiers et les titres de la famille, sous le prétexte qu'il était dangereux de compulsier ces documents, et qu'il convenait de « faire déchiffrer et distinguer ce qui était titre de famille et ce qui ne l'était point ». Cela semble vouloir

dire que les d'Hautpoul, héritiers des D'Aniort, possédaient dans leurs archives des papiers *qui n'étaient pas de famille* et qu'il était préférable de ne pas trop regarder. Quels étaient ces mystérieux papiers ? Nous ne le saurons probablement jamais. On raconte qu'en 1870, le notaire, auprès duquel étaient déposés les papiers de la famille, refusa de les communiquer à Pierre d'Hautpoul sous prétexte qu'il ne pouvait se dessaisir de documents aussi importants sans commettre une grave imprudence. Et l'on ajoute que, parmi ces documents, figuraient des généalogies marquées du sceau de Blanche de Castille, prouvant la permanence de la lignée mérovingienne. Comment peut-on le savoir, puisque le notaire n'a pas voulu communiquer ces documents ? Mais tout cela est irritant : de coïncidence en coïncidence, on s'enfonce dans le mystère. Et quand l'abbé Saunière a fait sa trouvaille dans l'église de Rennes-le-Château – car il a effectivement trouvé *quelque chose* –, on a prétendu que c'était le Trésor de Blanche de Castille.

C'est dire que, dans toute cette affaire, on découvre une complicité active et évidente entre les Cathares et les Templiers. N'a-t-on pas suggéré, avec quelque raison, semble-t-il, que les Templiers ont été le bras séculier des Cathares, lesquels s'interdisaient de porter les armes ? Dans le Razès, en tout cas, il est démontré que leur collusion a fonctionné à plein.

Ils avaient bâti une redoutable forteresse à Bézu, forteresse dont on peut voir encore aujourd'hui les ruines. Sur le plateau du Lauzet, au sud-est de Rennes-le-Château et au nord-est de Bézu, se trouve un site désigné sous le nom de « Château des Templiers ». C'est une appellation récente, puisqu'en 1830, la carte d'état-major porte encore le nom de « ruines d'Albedun ». Là, le nom est celtique, *albo-duno*, et curieusement, il est traduit en franco-occitan à quelques kilomètres de Rennes-le-Château et de Rennes-les-Bains, où il désigne le château de Blanchefort, lieu d'origine de la lignée des Blanchefort. C'est en

effet une « blanque fort », une « forteresse blanche »⁸. Il faut signaler qu'un peu partout, sur le territoire de l'ancienne Gaule, les emplacements de forteresses, de camps, ou même de villes, sont désignés par une appellation très fréquente : la Ville Blanche. Et c'est aussi la signification du nom de Vienne, dans l'Isère, autrefois *Vindobona*, « l'enceinte blanche », bâtie sur d'autres mots gaulois, *vindo*, blanc, et *bona*, enceinte fortifiée.

« Or, sur le plateau du Lauzet, j'ai relevé les vestiges de trois vastes enceintes concentriques dont j'ai pu prendre des photos saisissantes. Elles portent incontestablement l'empreinte wisigothique pour plusieurs raisons : tout d'abord, on y voit des blocs dits cyclopéens, pesant chacun de trois à quatre tonnes, qu'on ne peut donc pas confondre avec des murets ; ensuite, les vestiges des murailles sont la facture dite « en arête de poisson », caractéristique de l'époque wisigothique et qui n'a plus été employée ensuite. Cet endroit semble donc mieux convenir que le village de Rennes-le-Château proprement dit comme site de l'ancienne Rhedae⁹. »

Il est en effet possible que le site d'Albedun soit l'emplacement de l'antique Rhedae. Mais il peut aussi bien avoir été une forteresse parmi beaucoup d'autres dans ce pays qui se prête très bien à la multiplication de postes sur les hauteurs pour mieux surveiller les alentours. Cela indique en tout cas que

⁸ Certains affirment que Bézou provient de *Albedun*, ce qui est phonétiquement impossible. D'ailleurs, le nom de *Bézou* (bouleau, ou tombeau, comme dans le Grand-Bé, à Saint-Malo) est extrêmement répandu, et à des endroits où il n'y a jamais eu de forteresse.

⁹ Jean-Luc Chaumeil, *Le trésor du triangle d'or*, Paris, A. Lefevre, 1979, p. 114. L'auteur rejette catégoriquement la thèse selon laquelle Limoux serait l'antique Rhedae, ce que je crois personnellement. En effet, le nom de *Rennes* ne peut pas provenir du nom de *Rhedae*, comme Jean-Luc Chaumeil et bien d'autres le prétendent, au mépris de la plus simple phonétique : d'où proviendrait le *n* doublé ? *Rennes* est une forme fixée anciennement en français qui découle logiquement de *Redones* (comme en Ille-et-Vilaine), à moins que ce ne soit du deuxième terme de *Pagus Reddensis*, désignant le pays tout entier et non pas seulement une place forte. La forme évoluée occitane est *Razès*, tout comme en breton moderne, *Rennes* se dit *Roazhon*. Dans le Razès, *Rennes* est un nom générique qui s'est maintenu sous cette forme pour deux localités, mais *Razès* recouvre à l'origine la même signification de *pagus*. Par contre, *Rhedae* désigne une place forte, mais rien ne nous indique qu'il s'agit de Rennes-le-Château.

le Razès constitue un endroit idéal pour se cacher et y cacher des fugitifs ou des secrets. On est sûr qu'ils seront bien gardés.

Et après tout, pourquoi le « Trésor » des Cathares n'aurait-il pas été caché dans l'église de Rennes-le-Château ? Dans ce genre d'affaire, tout est possible : il n'y a pas de preuve pour étayer cet argument, mais il n'y a aucune preuve pour affirmer le contraire. Il serait d'ailleurs profitable de se pencher sur l'*aménagement* qu'a fait subir l'abbé Saunière à son église et à ses alentours après sa fameuse découverte, et cela quelles que soient les motivations réelles de l'ecclésiastique, et surtout sans entrer dans les querelles et les interprétations aussi divergentes que délirantes qui se sont succédées sur cet étrange cas depuis la Seconde Guerre mondiale.

Cette église a subi maints remaniements, mais l'abside est du XII^e siècle. C'est la partie la plus ancienne, ce qui ne veut pas dire qu'il n'existait pas auparavant un autre sanctuaire. Elle se trouve placée sous le vocable de sainte Marie-Madeleine, ce qui donne tout de suite une connotation orientale, Marie-Madeleine, selon la tradition, ayant débarqué en Provence, chargée d'un message pour le monde occidental. Mais, « par la malencontre d'une laideur flamboyante, qu'on qualifia injustement de sulpicienne, maint visiteur a ressenti dans le petit sanctuaire surchargé de stuc un malaise bien inattendu en un lieu consacré. Mais le moyen de se recueillir et de prier devant ces peintures outrées jusqu'à la vulgarité, ces statues qui auraient mérité les imprécations du Huysmans de la Cathédrale »¹⁰. Et cela commence dehors, quand on voit l'inscription qui surmonte le porche : *terribilis est locus iste*, c'est-à-dire « ce lieu est terrible », avec cette remarque concernant l'emploi du mot latin *iste* qui comporte une nuance péjorative ou qui indique la possession à la deuxième personne. Faut-il comprendre : « terrible est ce *vilain* lieu », ou bien : « terrible est *ton* lieu » ? Les amateurs de mystères et les

¹⁰ Jean Robin, *Rennes-le-Château, la colline envoûtée*, Paris, G. Trédaniel, 1982, p. 28.

décrypteurs de kabbale phonétique apprécieront et feront leur choix selon leurs propres convictions.

Je me souviens du jour ensoleillé, presque torride, d'un mois de septembre, où j'abordai Rennes-le-Château. Venant de Couiza, nous avions, Marie Môn et moi, suivi la route qui s'élève sur le flanc de la montagne pour passer de l'autre côté, vers un nouvel horizon. J'avais vraiment l'impression de passer une frontière, un de ces cols où, selon d'anciennes légendes, des êtres mystérieux attendent pour guider ou perdre, selon leur humeur, les voyageurs qui se risquent jusque-là. Et nous pénétrâmes dans cette bourgade inondée de soleil, cette ville fermée, cette ville qui semblait morte, comme appesantie par une torpeur qui surgissait des entrailles de la terre. Sur le bout du promontoire, la tour Magdala agressait le ciel et semblait s'ouvrir à flanc d'abîme sur un paysage désolé de rocailles que couronnaient, vers l'ouest, des montagnes au front bleuâtre. Paysage grandiose s'il en fût, mais quelque peu inquiétant : qui pourrait bien se cacher dans la vallée, ou derrière ces blocs erratiques qu'on pourrait confondre avec des guerriers changés en pierre par un saint magicien comme le fut saint Kornely, dans mon pays ? Et derrière nous, derrière un écran de verdure, il y avait l'église, à peine plus haute que les maisons, à peine plus repérable dans cette masse endormie.

À Montségur, j'avais eu le vertige, une peur panique du vide. Ici, le vide était absent. Et je sentais qu'il était peuplé. De fantômes, sans doute, de tous ces personnages mystérieux qui s'étaient égarés dans ce pays au cours des siècles. Ils avaient fatalement laissé leurs traces, et c'est ce que j'essayais de discerner sans trop croire au succès de la tentative. Ces fantômes me guettaient, sans aucun doute, dans l'attente d'un signe que je ferais vers eux. Mais ce signe, je ne voulais pas le faire parce que je ne savais pas la nature réelle de ces êtres. Excès de prudence, sans doute, mais qui s'expliquait par le sentiment que j'avais d'être observé par d'autres êtres, parfaitement réels ceux-là, qui savaient qui j'étais et qui se demandaient pourquoi j'avais abandonné les halliers de

Brocéliande pour me perdre dans un labyrinthe auquel je n'aurais pas dû avoir accès¹¹. Mais il faisait si bon, ce jour-là, à Rennes-le-Château, que j'en oubliais de réciter les litanies de la brume. Nous voulions voir l'église : elle était fermée, et il fallait attendre l'après-midi pour la visiter. Nous déjeunâmes sous les arbres, tranquillement, paisiblement, ayant pleine conscience de vivre un instant privilégié. Une impertinente fillette papillonnait entre les tables, entre les arbres, comme elle papillonnait dans les rues du village. Étrange fillette : elle s'appelait Morgane. Ces choses-là ne s'inventent pas, et il me faut avouer que si, depuis mon enfance, je vis dans la familiarité de Merlin et des fées de Brocéliande, celles-ci ne manquent jamais une occasion de me rappeler qu'elles sont mes guides dans le monde des réalités obscures.

Nous allâmes ensuite vers l'église. L'église elle-même, le petit parc qui se trouve au sud du chevet, et le cimetière, forment un étrange ensemble qui n'est pas sans analogie avec les fameux « enclos paroissiaux » du Léon, dans le nord-Finistère, la majesté et la beauté en moins. Car ce qui frappe avant tout, ici, c'est la médiocrité de tout ce qu'on peut voir. Le portail qui conduit au cimetière, avec un crâne qui rit de ses vingt-deux dents, a quelque chose de sordide : où est la sobre et sombre majesté des « porches triomphaux » bretons dont il s'agit ici d'une imitation grossière ? Certes, il y a des objets curieux : un bassin, un calvaire dont la croix est située au milieu d'un cercle comme chez les Égyptiens de l'Antiquité, une fausse grotte, un reposoir des morts qui est encore une imitation de l'art funéraire breton (le fameux ossuaire), et surtout une statue de la Vierge sur un socle en réemploi datant de l'époque carolingienne, retaillé, scié et présenté à *l'envers*. On se demande bien pourquoi. On nous dit que tout cela est symbolique. Bien entendu, tout cela est symbolique, puisqu'on peut constater l'utilisation de symboles appartenant à différentes traditions. Mais un mélange hétéroclite de symboles

¹¹ Ce sentiment correspondait à une réalité. Trois mois plus tard, quelqu'un, qui n'était pas présent ce jour-là, me fit un récit détaillé de ma visite à Rennes-le-Château.

ne signifie pas forcément quelque chose : le syncrétisme est toujours une dégénérescence qui apparaît lorsqu'on ne connaît plus la valeur exacte des symboles et qu'on s'empare de ceux-ci pour *fabriquer* du mystère. Et tant pis s'il y a une tombe maçonnique dans le cimetière : après tout, celui qui repose là avait parfaitement le droit de se faire faire un caveau selon ses convictions personnelles, il n'y a rien d'étonnant à cela.

Dès que je fus entré dans l'église, je fus saisi d'un malaise intérieur. À première vue, tout cela était malsain, à commencer par cette hideuse statue du diable Asmodée qui se trouve près de la porte. Ses yeux exorbités sont tournés vers le bas et fixent le carrelage noir et blanc. Il a un genou ployé, le gauche bien entendu, et il porte un lourd bénitier. Sa main droite forme un cercle et tenait autrefois une fourche : voilà une image d'un diable très conventionnel. Au-dessus, quatre anges exécutent chacun une partie du signe de la Croix, et sur le socle sont écrits ces mots : *par ce signe tu le vaincras*, et aussi, dans un petit cercle, les deux lettres B. S. qui sont les initiales du curé Béranger Saunière.

Sur le mur du fond, vers le haut, une fresque représente le Christ sur une montagne fleurie, entouré de nombreux personnages, avec, au bas de la montagne, une sorte de sac crevé d'où semblent s'échapper des grains de blé, et dans l'arrière-fond un paysage dans lequel se devinent plusieurs villages. On en a déduit que cela représente les alentours de Rennes-le-Château et que les grains de blé sont le symbole du fabuleux « trésor » qui y est caché. De chaque côté du chœur, des statues de plâtre de la plus pure tradition saint-sulpicienne d'avant-guerre, représentant Joseph et Marie, portent chacune un enfant Jésus, ce qui paraît bizarre. On découvre également une statue et une peinture dont le sujet est Marie-Madeleine, patronne de l'église, avec, à ses pieds, un crâne humain posé sur un livre ouvert. Quant au chemin de croix, on s'aperçoit tout de suite qu'il comporte une anomalie : il est en effet disposé exactement à l'envers de ce qui se fait habituellement dans toutes les églises. Et parmi les autres statues, laides et sans

intérêt, on remarque deux saint Antoine : l'un est saint Antoine de Padoue, l'autre saint Antoine l'Ermite, et ce dernier tient un livre fermé.

Qu'y a-t-il de cathare, ou tout au moins d'esprit cathare dans tout cela ? Peu de chose, en vérité. La présence privilégiée du diable rappelle peut-être que les Cathares croyaient à l'existence d'un principe du Mal incarné par Satan, un presque dieu du Mal s'opposant au dieu du Bien. Cette conception dualiste est également illustrée par les deux saint Antoine, et surtout par les deux enfant-Jésus. On a pu dire que l'enfant tenu par Joseph représentait l'élément mâle, c'est-à-dire *ce qui est apparent*, et que l'enfant tenu par Marie représentait l'élément femelle, l'élément subtil, c'est-à-dire *ce qui est caché*. Pourquoi pas ? Cela pourrait également illustrer une croyance qui apparaît dans certains textes cathares : Jésus et Satan sont *les deux fils* de Dieu le Père, les deux manifestations d'une divinité à la fois bonne et mauvaise. Cet aspect de la doctrine cathare, qui est généralement négligé par les commentateurs, et qui démontrerait que le catharisme est en réalité un faux dualisme et un *monisme* authentique, semble avoir été consciemment mis en valeur dans cette église par ce duo insolite.

Mais ce qui fausse tout, c'est le parti pris d'inversion, qu'on dénote déjà à l'extérieur avec le socle carolingien placé à l'envers. Joseph se trouve à gauche en regardant l'autel, sur le côté *sinistre* : autrefois, la place des femmes lors des cérémonies était dans cette partie *sinistre*, et c'est sur la façade nord qu'on représentait le diable et les scènes de « diableries » si fréquentes au Moyen Âge dans la sculpture des cathédrales. Ici, dans cette église Sainte-Marie-Madeleine, Joseph, l'*apparence*, l'homme, est à gauche : l'enfant qu'il porte est-il donc Satan ? et l'enfant porté par Marie, à droite, donc la *réalité cachée*, est-il le Jésus de l'Évangile ? Mais alors, pourquoi la grotesque statue de Satan se trouve-t-elle à droite, et pourquoi le chemin de croix est-il inversé ? La visite de cette église laisse sur une curieuse impression, une sensation malsaine : ce sanctuaire paraît plus propice à une messe noire qu'à une messe « normale ».

Il n'y a qu'une seule église, de mêmes dimensions, qui peut être comparée à Sainte-Marie-Madeleine de Rennes-le-Château : l'église Sainte-Onenne de Tréhorenteuc (Morbihan), dans la forêt de Brocéliande. Je la connais bien pour avoir participé dans une certaine mesure à sa restauration et à son ornementation, qui sont très récentes, et qui se sont déroulées non pas dans les mêmes circonstances que celles de Rennes-le-Château, mais selon un processus quelque peu parallèle. Mais à Tréhorenteuc, même si la qualité artistique reste discutable, les choses sont nettes : il ne s'agit pas de dualisme, encore moins de « trésor », et il n'y a aucune ambiguïté dans l'appareil symbolique.

Ce qui frappe en effet, à Rennes-le-Château, c'est l'accumulation de détails qui apparemment s'enchaînent d'une façon logique, et qui, après examen, se retrouvent divergents, voire contradictoires. En plus, on y observe des emprunts aux formules maçonniques et rosicruciennes. De toute évidence, le sol, qui représente un échiquier, avec ses cases blanches et ses cases noires, orienté aux quatre points cardinaux, évoque le « pavé mosaïque » des Francs-Maçons. Il est vrai qu'on peut y retrouver encore une allusion au dualisme : la partie d'échecs est un affrontement entre les fils de la Lumière et les fils des Ténèbres. Pourquoi pas ? De toute façon, le manichéisme est inscrit dans la toponymie : en face de la citadelle en ruines de Blanchefort se dresse la crête déchiquetée du Roco Negro. Mais il y a d'autres allusions maçonniques : la huitième station du chemin de croix, où une femme avec un voile de veuve tient par la main un enfant vêtu d'un tissu écossais, et la neuvième station présente un cavalier qui n'a rien à y faire, mais qui évoque le grade de Chevalier Bienfaisant de la Cité Sainte du Rite écossais rectifié. De plus, des roses et des croix décorent toutes les stations du chemin de croix, ce n'est pas un hasard. Il faut d'ailleurs signaler que l'un des membres les plus connus de la famille d'Hautpoul, François, fut, au XIX^e siècle, vénérable de la Loge « Carbonari » de Limoux. D'autre part, il est bon de savoir que, par suite des fantasmes d'Antonin Gadai sur le Graal

du Sabarthès, une secte rosicrucienne a fondé un établissement à Ussat-les-Bains, et y a même érigé un monument à Galaad, fils de Lancelot du Lac, le découvreur du Graal cistercien. À Montségur, on trouve les Cathares, la légende du Graal et les « nordiques », pour ne pas dire les nazis. Dans le Sabarthès, on trouve les Cathares, la légende du Graal et les Rose + Croix. Dans le Razès, on trouve tout : les Cathares, les Templiers, les Francs-Maçons, les Rose + Croix, la légende du Graal, les Mérovingiens et, bien entendu, les « nordiques », mais ceux-là beaucoup plus britanniques, en raison sans doute de l'origine écossaise de la Maçonnerie. Encore faut-il y ajouter les Druides – mais oui –, que je croyais avoir disparu depuis au moins mille cinq cents ans.

« L'Aude a toujours été terre accueillante aux magiciens et aux sorciers, et ce n'est pas l'évêché de Carcassonne qui nous démentira si nous affirmons que les *pratiques interdites* (du moins en était-il ainsi lorsque sévissait l'Inquisition) y ont plus qu'ailleurs sans doute droit de cité. L'abbé Saunière, enfant du pays et que l'on nous disait de surcroît si près du peuple, ne pouvait ignorer que la majorité des rites de sorcellerie ne sont que des rites religieux effectués à *l'envers*, et tous les folkloristes, à défaut des exorcistes, ont dans leurs dossiers abondance de prières à rebours et d'histoires de vieilles femmes faisant leur chemin de croix à reculons en proférant d'inaudibles menaces¹². »

De plus, nous savons que l'abbé Saunière est allé à Paris, soi-disant pour faire examiner les documents qu'il avait trouvés dans son église auprès de l'abbé Bieil, directeur de Saint-Sulpice, qu'il y a rencontré un futur prêtre versé dans l'ésotérisme, Émile Hoffet, qu'il a fréquenté la cantatrice Emma Calvé, dont il devint l'amant, et un cénacle d'illuminés et d'hermétistes groupés autour d'authentiques artistes comme Claude Debussy, Stéphane Mallarmé, Maurice Maeterlinck, par conséquent le *milieu symboliste et décadent* dont les liens avec

¹² Jean Robin, *Rennes-le-Château*, p. 144.

les membres de la Société de théosophie, avec les Francs-Maçons (de rite écossais) et les Rose + Croix sont bien connus. Ce milieu très parisien vient de découvrir Wagner et notamment *Parzival*. Et c'est l'époque où l'on traduit et publie des textes médiévaux comme la *Quête du Saint-Graal* et *Tristan et Yseult*, ou encore des textes jusque-là inconnus de l'ancienne littérature celtique, galloise ou irlandaise. Ce n'est un secret pour personne que le *Pelléas* de Maeterlinck et Debussy (dont le nom est celui du Roi-Pêcheur) est un drame lyrique *initiatique* construit sur un fonds germano-celtique. En somme, l'abbé Béranger Saunière a été le pont qui reliait l'occultisme mondain et intellectuel de Paris à la sorcellerie opératoire du Razès. En était-il capable ?

À regarder attentivement ce qu'il a fait de l'église de Rennes-le-Château, la réponse ne peut être que négative. L'abbé Saunière n'a fait que reproduire au premier degré et avec un mauvais goût vraiment exceptionnel des discours qu'il a reçus. À moins que tout cela ne soit que de la poudre aux yeux.

Car une telle accumulation de laideurs, de symboles hétérogènes, d'inversions puériles, est trop remarquable pour avoir été l'effet du hasard. L'église Sainte-Marie-Madeleine de Rennes-le-Château n'est qu'un vulgaire miroir aux alouettes destiné à détourner l'attention. Le « Trésor » des Cathares est nécessairement ailleurs, et c'est perdre son temps que de chercher le plan qui y conduit dans cette église qui est une véritable « synagogue de Satan ».

Mais Rennes-le-Château n'est pas tout le Razès. Ce n'est même pas l'antique Rhedae. Il y a d'autres lieux, dans ce pays étrange et magnifique. Il n'y a pas qu'un seul Rennes, il y en a deux. Pourquoi oublier Rennes-les-Bains qui a été, de toute évidence, un lieu de culte du temps des Gaulois, et qui recèle bien des mystères, encore qu'ils aient cette qualité propre aux mystères, c'est-à-dire le silence ? Il est vrai que dans la notoriété publique, l'abbé Saunière, curé de Rennes-le-Château, a éclipsé complètement l'abbé Boudet, curé de Rennes-les-Bains, son

confrère et néanmoins ami, qui a eu le tort de mener une vie simple et exempte de tout scandale.

On aurait tort de négliger Rennes-les-Bains. C'est une étonnante petite station thermale rongée par le temps et qui se désagrège lentement dans l'indifférence des quelques curistes qui viennent encore « prendre les eaux »¹³. Cette petite bourgade nichée dans la vallée, dans un creux de verdure qui fait contraste avec l'aridité du plateau avoisinant, possède un charme étrange, parfaitement désuet, au goût de passé révolu pour lequel on éprouve une nostalgie non dénuée de plaisir. Là, on se sent dans un autre univers, en un autre siècle, dans un calme douillet que seul vient troubler le bruit des chutes d'eau du Sals dont le cours traverse la ville dans toute sa longueur et qui vient nous rappeler opportunément l'existence de nombreuses sources salées.

À Rennes-les-Bains, il y a en effet une source thermale dite « Bain de la Reine », avec une tradition qui prétend qu'elle est ainsi nommée à cause de la reine Blanche de Castille, qui serait venue s'y soigner. C'est une eau qui sort à 41°, qui a une saveur franchement saline, et son analyse fait apparaître une teneur assez forte de chlorure de sodium. Un peu plus loin, à la source de la Madeleine, ou de la Gode, une composante sulfureuse s'ajoute au sel. On sait qu'aux alentours des sources d'eaux salées, il y a eu, dès l'époque gauloise, d'importants lieux de culte, comme en témoignent les Fontaines salées, à Saint-Père-sous-Vézelay, en Bourgogne, ou Salins, dans le Jura, non loin de l'authentique Alésia, qui est une forteresse-sanctuaire. Cela confirme le rôle de Rennes-les-Bains, véritable centre religieux de tout le Razès. Ici se concentrent d'étranges souvenirs : celui de Blanche de Castille, encore une fois, et par derrière, l'ombre de la Dame blanche, autrement dit la Fée des Eaux qui réside dans une grotte, image folklorique d'une ancienne déesse des

¹³ Un détail qui ne manque pas de pittoresque : sur la façade d'un hôtel thermal actuellement fermé, on peut lire une liste des maladies soignées en cet endroit, et parmi celles-ci, les *catarres*. Non, cela ne s'invente pas, surtout dans un pays où l'on abuse des jeux de mots, pour ne pas dire du « langage des oiseaux ».

temps druidiques ; le souvenir de Marie-Madeleine, personnage parfaitement obscur dont la légende prête à des commentaires pouvant mener très loin ; celui enfin d'une entité divine que l'on connaît, grâce à César qui la nomme Apollon, et qui est non pas un dieu solaire, mais un Apollon *Grannus* (dont le nom se retrouve à Granès), équivalent du dieu irlandais Dian Cécht, celui qui, pour guérir les blessés ou ressusciter les défunts, avait constitué, selon un récit épique en gaélique, une « Fontaine de Santé »¹⁴.

Et puis, l'église mérite qu'on s'y arrête. On y accède sous une voûte, et lorsqu'on y pénètre, on a vraiment l'impression de se trouver dans un lieu de recueillement et de prière, et non pas dans un bazar, comme à Rennes-le-Château. Cette église est d'une simplicité qui confine à l'austérité janséniste. Restaurée pour l'essentiel, tenue en bon état et non encombrée d'élucubrations diverses, elle parle à ceux qui savent l'écouter. Et aussi à ceux qui savent regarder. Car il y a là un bien étrange tableau, assez ancien, qui représente *Le Christ au lièvre*. Il s'agit d'une peinture offerte à l'église par Paul-Urbain de Fleury, comme tant d'autres œuvres données à des sanctuaires par des bienfaiteurs. Mais ce *Christ au lièvre* ne doit pas être là par hasard. On s'aperçoit d'ailleurs que c'est une copie un peu modifiée et surtout *inversée* d'une toile peinte par Van Dyck en 1636, laquelle est conservée au musée des Beaux-Arts d'Anvers.

Quant au cimetière, il renferme une curieuse tombe, ou plutôt une double tombe : en effet, on y découvre deux sépultures attribuées au même homme, le donateur du tableau, Paul-Urbain de Fleury, dont les dates de naissance et de décès gravées sur les monuments sont contradictoires, et où se lit cette inscription : « Il est passé en faisant le bien », inscription incontestablement d'inspiration rosicrucienne. Pourquoi ces erreurs de dates volontaires ? Pourquoi deux tombes pour un seul et même individu ? Laquelle des deux est la bonne ? Autant

¹⁴ Jean Markale, *Le Druidisme*, Paris, Payot, 1985.

de questions que devraient se poser tous ceux qui sont en quête du « Trésor ».

Il existe aussi, plus au nord, sur la route qui va de Couiza à Arques, sur le territoire de Peyrolles, une tombe isolée qui a déclenché bien des controverses. Elle semble avoir servi de modèle au peintre du XVII^e siècle Nicolas Poussin pour son tableau *Les Bergers d'Arcadie*, conservé au Louvre, à Paris. On y reconnaît le même paysage, la même forme pour le monument, et le peintre y fait déchiffrer une inscription identique par ses bergers : *Et in Arcadia ego*, ce qui signifie littéralement : « Moi, je suis en Arcadie. » Et cette même inscription aurait figuré sur une tombe de Rennes-le-Château, celle de la marquise d'Hautpoul, mais l'abbé Saunière l'aurait fait disparaître en grattant la pierre. Tout cela est bien confus. Les amateurs de mystère expliquent que Nicolas Poussin, qui était initié (à quoi ?), aurait pris sciemment cette tombe comme modèle. Mais il semble bien, à l'analyse, que ce soit le contraire qui se soit produit : la tombe de la route d'Arques a été fabriquée d'après le tableau de Poussin. *C'est un faux*. Mais cela ne résout rien, car on peut se demander : pourquoi ce faux ? D'autant plus que le tableau de Poussin existe, qu'il demeure très énigmatique, et que sa genèse est chargée d'obscurités.

En 1656, Nicolas Fouquet, alors surintendant des Finances de Louis XIV, avait chargé l'abbé Louis Fouquet, son frère cadet, de contacter à Rome le peintre Nicolas Poussin, qui était âgé de soixante-deux ans, pour lui commander un tableau. L'abbé répondit au surintendant, signalant que Poussin avait accepté, mais qu'il avait projeté quelque chose qu'il ne pouvait pas révéler dans une lettre. Et les termes de cette lettre, si ce n'est pas un faux (il y a tellement de faux dans l'histoire du Razès qu'il est nécessaire de se méfier de tout), sont assez curieux. L'abbé parle en effet de « choses dont je pourrai vous entretenir à fond dans peu, qui vous donneront par M. Poussin des avantages que les rois auraient grand-peine à tirer de lui, et qu'après lui peut-être personne au monde ne recouvrera dans les siècles à venir... ». Or, Nicolas Fouquet sera arrêté, en 1661,

comme on sait, par ordre du roi, et remplacé par Colbert, pour des raisons qui n'ont jamais été vraiment élucidées.

De quoi s'agit-il donc ? Quelles sont donc ces *choses* grâce auxquelles Fouquet pourrait tirer des avantages sur le roi Louis XIV ? Suivez mon regard : les généalogies revêtues du sceau de Blanche de Castille, et authentifiant la lignée mérovingienne ne sont pas loin. Est-ce cela, le « Trésor » ? Décidément, on tourne en rond. De plus, on sait que Colbert ordonna d'effectuer certaines recherches dans les archives de la région et qu'il fit également procéder à des fouilles. Dans ces conditions, peu importe que le tombeau soit antérieur ou postérieur au tableau de Poussin : le problème reste le même.

Il y a encore l'église de Bézu. L'ensemble n'offre guère d'intérêt, mais on y découvre quand même une figuration qu'on s'attendait inconsciemment à rencontrer dans le Razès : le Graal. L'époque de cette peinture est incertaine, mais elle ne peut remonter au-delà du XVI^e siècle. Elle n'est donc pas cathare. Mais ce calice, qu'il est peut-être abusif de qualifier de Graal, a ceci d'étrange, qu'il est présenté comme le Beaucéant des Templiers, en noir et blanc. Il est vrai qu'une commanderie de Templiers se trouvait sur le territoire de Bézu. Et l'on sait que les Templiers, ou tout au moins leurs successeurs, passent pour être les initiateurs du mouvement maçonnique. Là aussi, on tourne en rond.

Il y a enfin Bugarach. C'est le nom d'un sommet montagneux de 1 230 mètres d'altitude, et d'un village, tous deux sis au sud-est de Rennes-les-Bains, le village ayant vraisemblablement donné son nom à la montagne. Mais ici, nous rejoignons directement l'histoire des Cathares.

Le village paraît en effet avoir reçu son appellation au XI^e siècle, si l'on en croit une charte de l'an 889 confirmant les possessions des abbés de Saint-Polycarpe (Aude), où le nom apparaît sous la forme latinisée *burgaragio*. En 1231, on trouve la forme *Bugaaragium* ; en 1500, *Bigarach* ; en 1594, *Bugaraïch* ; en 1647, *Beugarach* ; la forme actuelle étant fixée en 1781.

Quel est donc le sens de ce toponyme, qui n'est pas unique, puisqu'on le retrouve au sud de Toulouse sous la forme Bougaroche, et près de Bordeaux sous la forme Bougarach ? Le radical pourrait être le radical germanique *burg*, désignant la forteresse (équivalent du *duno* celtique), mais ce radical n'est jamais employé anciennement en Occitanie. Il est plus vraisemblable qu'il s'agit d'un mot provenant d'un terme ethnique ayant donné entre autres, au cours du Moyen Âge, les mots *bulgari*, *bugares*, *burgars*, *bougres*, ainsi que le français moderne *bulgare*. Les chroniques du VIII^e siècle font état des démêlés entre les Francs, les Avars et les Bulgares. Et en 1201, un religieux de l'abbaye Saint-Marien d'Auxerre signale une « hérésie qu'on appelle bulgare » et des « hérétiques appelés Bulgares ». En 1207, le même religieux écrit que « l'hérésie des Bulgares a pris de l'expansion ». Il ne peut y avoir aucun doute sur ces hérétiques bulgares : ce sont les Cathares qui, la preuve en est maintenant certaine, sont les successeurs des hérétiques Bogomiles, lesquels sont originaires de Bulgarie et ont transité par Byzance avant de se répandre en Europe occidentale.

Ainsi Bugarach pourrait très bien porter le souvenir d'une primitive implantation de « Bougres » (le terme est resté, avec une nuance péjorative) dans le Razès. C'est une explication logique et qui a toutes les chances d'être la bonne. De plus, il semble y avoir un rapport entre Bugarach et Montségur, et Fernand Niel formule là-dessus une hypothèse séduisante. Il suppose en effet que les constructeurs – ou les reconstruteurs – du Montségur cathare, donc vers 1200, auraient aligné consciemment la forteresse sur la position moyenne du lever du soleil. Or « cette direction ouest-est tombe sur le Pech de Bugarach, point culminant des Corbières dont, non seulement l'altitude, 1 231 m, est très voisine de celle de Montségur, mais encore la latitude, 42° 52', est égale à celle de ce site... À mesure qu'ils serraient de près leur direction ouest-est, ils voyaient se profiler le sommet de Bugarach au bout de leur alignement.

Ainsi sollicités, ils auraient définitivement adopté ce repère offert par la nature »¹⁵.

Si l'on accepte cette hypothèse et si l'on se réfère à la probable étymologie du nom, le pech de Bugarach serait une sorte de double de Montségur. À moins que ce ne soit le contraire : mais de toute façon, il y a une relation évidente et privilégiée entre les deux sommets comme il en existe une entre les *Bougres* et les Cathares. À ce moment-là, ce n'est plus une hypothèse, mais une certitude : on peut très bien affirmer que Bugarach – la montagne et le village – a joué un rôle prépondérant dans l'implantation du catharisme non seulement dans le Razès, mais encore dans toute l'Occitane. Si Bugarach est antérieur à Montségur, peut-être, nouvelle hypothèse, faut-il y voir un sanctuaire central, une sorte d'*omphallos* primitif autour duquel se serait développée l'hérésie. Il ne s'agit donc pas de cachette secrète pour un éventuel « Trésor » des Cathares, mais d'une montagne sacrée, analogue au fameux Mont Mérou, un véritable pôle autour duquel tourne l'univers dualiste, un peu comme, en Irlande, autour de la colline sacrée de Tara, se sont constituées non seulement les grandes options religieuses, druidiques d'abord, chrétiennes ensuite, mais encore les structures de la société gaélique et sa répartition en multiples royaumes renvoyant leur spécificité sur le centre idéal absolu.

Une œuvre étrange, une œuvre romanesque très peu connue d'un auteur pourtant connu mondialement, peut nous aider à comprendre ce rôle d'*omphallos* qu'a pu jouer le site de Bugarach. Il s'agit d'un roman de Jules Verne intitulé *Clovis Dardentor*. Jules Verne, Breton de Nantes, en dehors de son talent littéraire incontestable et de sa brillante imagination, était un passionné de sciences parallèles ou secrètes. Cela apparaît constamment dans tous ses ouvrages, même dans les plus « faciles », les plus populaires, et c'est au deuxième degré dans des romans plus « alambiqués » comme *Vingt mille lieues*

¹⁵ Fernand Niel, *Les Cathares de Montségur*, Paris, Seghers, 1976.

sous les mers, qui est un périple initiatique à la façon des célèbres « navigations » de la tradition irlandaise, *L'Île mystérieuse*, qui se réfère au mythe de l'île d'Avalon, ou *Les Indes noires*, dont l'inspiration maçonnique n'est plus à démontrer. Jules Verne était lui-même un des « enfants de la Veuve », ou un « Fils de la Lumière », si l'on préfère, selon toutes les probabilités. Et même s'il n'était pas initié, il fréquentait de nombreux Francs-Maçons, dont son éditeur Hetzel, fort curieux personnage, Jean Macé et son ami Hignard, avec qui il fit un voyage en Écosse. Et il était fort au courant des doctrines et des pratiques des Rose + Croix : son roman *Robur le Conquérant* en témoigne, ne serait-ce que par les initiales de son héros, R. C.

Cela dit, on trouve d'étranges aventures dans le roman *Clovis Dardentor* : il s'agit d'une quête d'un trésor, accomplie par des personnages dont les noms sont à eux seuls des indications¹⁶. Cette quête se déroule sur mer et sur terre, dans un pays qui est nommément l'Afrique du Nord, et qui, en réalité, n'est que la transposition du Razès, aux environs de Rennes-le-Château. Comment Jules Verne connaissait-il le Razès ? Probablement par ses amis maçons et rosicruciens, et aussi par un certain Jules Doinel, conservateur en chef des archives de l'Aude, lequel publia, sous un pseudonyme, le rituel d'intronisation du C. B. C. S. (Chevalier Bienfaisant de la Cité Sainte), le plus haut grade du Rite écossais rectifié, et qui joua un rôle non négligeable d'inspirateur auprès de l'abbé Béranger Saunière. Par ailleurs, Jules Doinel fut l'évêque d'une secte agnostique quelque peu suspecte de tendances lucifériennes. En somme, on prend les mêmes et on recommence. À tourner en rond autour de l'église de Rennes-le-Château.

¹⁶ Voir à ce sujet l'ouvrage de Michel Lamy, *Jules Verne initié et initiateur*, Paris, Payot, 1984. On y trouvera une profusion de détails sur ce problème, et des indications tout à fait intéressantes. Mais le livre est à lire avec précaution, l'auteur ne paraissant pas faire la différence entre les informations sérieuses et les élucubrations de certains passionnés qu'il prend pour argent comptant sans en vérifier l'authenticité. C'est fort dommage, car le mérite de Michel Lamy est grand d'avoir ouvert de larges horizons à propos d'un auteur que tout le monde croyait connaître et qui se révèle en définitive très complexe.

Mais Jules Verne ne se contente pas de plaquer le Razès sur le pays oranais, à partir de Sète et en passant les Baléares. À Oran, dont le nom évoque évidemment l'*or*, et qu'il appelle la « Gouharan des Arabes », ce qui fait songer au village de Gourg d'Auran, sur la commune de Quillan, les héros se retrouvent au *Vieux Château*, dans le quartier de la *Blanca*. Il y est question du « Bain de la Reine », près de Mers-el-Kébir, dont les eaux ont une saveur « franchement saline », avec « une légère odeur de soufre ». On pourrait multiplier les allusions de ce genre.

Ce qui est le plus important, dans ce roman, c'est le personnage du capitaine du navire qui transporte les héros de l'histoire. Il offre ceci de particulier qu'il ne quitte jamais son navire : et pourtant, il est le maître d'œuvre, celui qui paraît tout diriger, et guider les autres. On s'efforce toujours de trouver une « bonne place à table », c'est-à-dire près du capitaine. Et Jules Verne précise que sous son commandement, « rien à craindre. Le vent favorable est dans son chapeau, et il n'a qu'à se découvrir pour l'avoir grand large ». Ces paroles sont très claires : c'est le capitaine qui connaît la direction et qui est le maître des vents. On sera peut-être surpris d'apprendre que le nom de cet étrange capitaine est *Bugarach*.

Que peut-on conclure de tout cela ? Rien de précis, si l'on veut respecter tant soit peu la vérité historique et ne pas affabuler à tout prix sur des choses qui n'en valent peut-être pas la peine. Mais, tout de même, il y a trop de coïncidences pour qu'elles soient toutes fortuites, cela est une certitude.

Le Razès, surtout dans le quadrilatère formé par Couiza, Arques, Granès et Bugarach, est un pays qui pose des énigmes. *Tout y est faux*, ou presque, exactement comme dans la forêt de Brocéliande de la Bretagne armoricaine : documents apocryphes, légendes importées tardivement, monuments falsifiés, reconstitués ou fabriqués pour les besoins de la cause, commentaires délirants, tout y est. Oui, tout est faux. Sauf *une* chose. Dans la forêt de Brocéliande, la seule chose qui ne soit pas *fausse*, c'est incontestablement la fontaine de Barenton. Ici, qu'est-ce que c'est ?

Comme en Brocéliande, tout est organisé pour attirer l'œil vers des sentiers fort larges et qui se perdent complètement dans les broussailles. Dans certaines versions de la Quête du Graal, des chevaliers en quête de l'objet sacré sont parfois reçus dans des châteaux qui ont toutes les apparences du Château du Graal. Mais ils s'aperçoivent bientôt qu'ils traversent les domaines enchantés de Klingsor. Ou de Merlin, le maître de l'illusion, mais *celui qui sait*, parce qu'il est la figuration du druide primordial. S'il fallait d'un mot qualifier le Razès, je dirais que c'est un pays *déroutant*.

Est-ce l'ultime piège des Cathares ?

Une légende locale de Rennes-les-Bains prétend que lorsque les rochers de Laval-Dieu se tourneront, alors viendra la fin des temps. Il existe bien d'autres traditions eschatologiques de ce type un peu partout. Mais, dans un pays qui a sans doute vu les derniers Cathares d'Occitanie, la fin des temps ne peut advenir que lorsque la dernière âme humaine aura pu être sauvée : alors l'humanité aura réintégré l'état angélique qu'elle avait perdu à l'aube des temps, et les pierres, débarrassées du poids d'un Satan désormais impensable, pourront se tourner vers la nouvelle aurore.

DEUXIÈME PARTIE

Qui étaient les Cathares ?

I

LE DUALISME

Le catharisme n'est pas une religion qui est apparue brusquement par suite de la prédication d'un prophète groupant autour de lui un premier noyau de fidèles qui mettront en pratique les préceptes du maître. Le catharisme n'est pas ce qu'on appelle une religion « révélée ». C'est le résultat de la longue maturation d'un courant de pensée qui n'est pas spécifique du christianisme. Au reste, si les Cathares ont été considérés comme des hérétiques, c'est-à-dire comme des déviationnistes chrétiens, et traités comme tels par les tenants de l'orthodoxie, il n'est pas certain qu'on puisse y voir objectivement une religion chrétienne. À celle-ci, le catharisme emprunte de nombreux éléments, une certaine tradition, des textes auxquels il fait subir une relecture, mais on peut difficilement prétendre qu'il s'agisse d'une véritable déviance de la doctrine chrétienne.

Le courant de pensée dont il est l'aboutissement existe dans tous les systèmes religieux depuis la plus haute antiquité : c'est le *dualisme*, c'est-à-dire la thèse selon laquelle l'univers, et tout ce qui s'y rapporte d'une façon ou d'une autre, sont le résultat d'une confrontation entre deux principes antagonistes. Cette formulation est évidemment une simplification : en réalité, les choses sont beaucoup plus complexes, ne serait-ce que par les nuances apportées dans la conception propre des deux principes et dans les appréciations faites au sujet de l'action réciproque de ces deux principes et dans les appréciations faites au sujet de l'action réciproque de ces deux principes. Dans ce domaine, les spéculations sont innombrables, et parfois contradictoires. Et les Cathares eux-mêmes, surtout au

XIII^e siècle, d'après tous les témoignages, n'ont pas échappé à ces contradictions.

Car le catharisme ne se présente pas comme une religion solidement constituée, avec un dogme reconnu et définitif, considéré comme officiel. Il n'y a d'ailleurs pas de hiérarchie absolue chez les Cathares, comme dans l'Église romaine. Il y a des « églises » cathares et, souvent, autant de spéculations divergentes que d'églises. En premier lieu, il existe une distinction fondamentale entre ceux qui professent un dualisme absolu et ceux qui penchent pour un dualisme relatif, distinction qui ne peut apparaître que si l'on aborde le problème le plus près possible de ses origines.

Il est vraisemblable que ce problème a commencé à être formulé dès que l'humanité, se libérant des trois préoccupations « biologiques » (se nourrir, se protéger et procréer), s'est mise à réfléchir sur sa destinée. Cela entraînait fatalement une spéculation qu'on peut qualifier déjà de métaphysique, puisque la constatation de la mort mettait en évidence un principe nécessairement mauvais, donc l'idée d'une lutte contre ce principe et une interrogation angoissée sur ce qui se passe après. Au premier degré, la mort ne se justifie pas : on n'en est pas encore à considérer la vie *et* la mort comme les deux visages d'une même réalité : on constate seulement qu'il y a la vie et la mort, et que ces deux états sont en flagrante opposition, comme la nuit est en opposition avec le jour, le froid avec le chaud, la douleur avec le plaisir.

Toutes les mythologies se font plus ou moins l'écho de ces premières spéculations métaphysiques. Les mythologies, sous quelque forme qu'elles soient, épiques ou plastiques, traduisent en images facilement transmissibles des données abstraites appartenant à une tradition, c'est-à-dire à un ensemble de croyances, de souvenirs, d'observations et de structures sociales. Il est certes bien difficile de démêler, dans les récits mythologiques, qui nous sont parvenus la plupart du temps sous une forme littéraire, donc élaborée, savante, codifiée, et peut-être altérée, ce qui est ancien de ce qui est récent. Quand

on parle de mythologie grecque, par exemple, s'agit-il de la mythologie de l'époque hellénistique ou de celle de la période archaïque ? Même dans Hésiode, qui est pourtant le premier en date à avoir « mis en scène » les rapports des dieux entre eux et des dieux et des hommes, mais qui est aussi déjà l'héritier d'une longue tradition, le doute est permis quant aux structures mêmes des mythes représentés. À vrai dire, il s'agit d'une interprétation du mythe et non du mythe lui-même. Est-ce à dire que le mythe est incompréhensible ? Assurément, puisqu'il constitue une entité abstraite qui a besoin, pour être transmis, d'une matérialisation sous forme d'événements historiques. C'est ainsi qu'apparaissent, dans tous les récits mythologiques, des conflits, des guerres inexpiables, des crimes, des catastrophes qu'on ne peut pas prendre à la lettre, mais qui sont autant de points de repères d'une démarche intellectuelle.

Dans cette mythologie grecque, du moins dans celle qui nous est connue par Hésiode, on découvre les traces d'un dualisme primitif dans l'opposition qui se fait jour entre Khronos et Zeus. Le fils, Zeus, se révolte contre le père, Khronos. Il prend la place du père et châtie celui-ci, la castration étant l'équivalent symbolique de la mort. Mais le conflit existait à l'état latent en Khronos lui-même : le thème du père qui donne la vie à ses enfants et qui les dévore lorsqu'ils sont nés est déjà suffisamment ambigu par lui-même. Et c'est lui qui pose le véritable problème.

En effet, Khronos a deux attitudes contradictoires, même si le récit prétend que c'est à cause d'une prédiction selon laquelle il serait détrôné par l'un de ses enfants, qu'il les avale, c'est-à-dire qu'il les *refoule* en lui-même, dans son inconscient. Il peut donc être celui qui donne la vie et celui qui donne la mort, et cela existe en dehors même de sa volonté consciente : c'est une loi beaucoup plus secrète, la moins exprimable qui soit, qui fournit son sens à cette attitude paradoxale, d'où l'apparition de la notion de Nécessité, de Destin, auquel sont soumis les dieux comme les hommes. Khronos n'est donc pas tout-puissant, puisque des forces contradictoires agissent en lui. Est-ce à dire

que le personnage du dieu primordial (Khronos, dans la théogonie, n'est pas le dieu primordial, mais il en tient le rôle) contient à la fois la vie et la mort ? On serait tenté de le croire.

En tout cas, c'est beaucoup plus sur cet aspect ambivalent de Khronos qu'est construite l'opposition, que sur la guerre des Olympiens contre les Titans révoltés ou contre les Géants qui montent à l'assaut de l'Olympe. Cette guerre n'est qu'un des effets de la *dualité* de Khronos, répartie héréditairement sur ses descendants ou par nature sur les êtres qui lui sont consubstantiels (Khronos est lui-même un Titan). Il en sera de même dans la mythologie germanique, selon les textes tardifs mais archaïsants révélés par les Islandais : la lutte entre les dieux Ases et les dieux Vanes n'est que le résultat d'un conflit qui met en valeur les contradictions internes de la divinité, contradictions qui seront ensuite réactualisées par la rivalité sournoise et presque inconsciente entre Odhin-Wotan et l'énigmatique Loki, ce qu'a d'ailleurs magnifiquement senti Wagner dans sa *Tétralogie*. Et bien que la mythologie celtique ne comporte pas, à proprement parler, de théogonie, on y découvre également des guerres entre deux factions rivales de dieux, ne serait-ce que celles qui opposent, dans l'épopée irlandaise, les Tuatha Dé Danann aux Fir Bolg, deux envahisseurs successifs de l'île d'Irlande.

En réalité, ces luttes impressionnantes ne sont que des manifestations très secondaires. La mythologie grecque ne rend plus compte – parce que des éléments ont dû se perdre – du conflit véritable qui oppose les deux forces antagonistes. Par contre, on le reconnaît de façon précise dans les épopées mythologiques des Germains et des Celtes, épopées moins littéraires, moins savantes peut-être, et plus proches d'une tradition vécue dans le quotidien.

Chez les Germains, le monde n'existe que parce que les dieux, ayant construit la forteresse d'Asgard, refoulent les Géants, puissances de l'ombre, qui n'attendent qu'une occasion pour se lancer à l'assaut du bastion divin, le détruire et détruire ainsi l'univers. C'est pourquoi Odhin-Wotan envoie ses

Valkyries sur les champs de bataille des humains pour recueillir l'âme des guerriers les plus valeureux et les emmener au Valhalla (la *Valhöll*), lequel constitue une réserve de combattants, le rempart nécessaire pour protéger la survie du monde en même temps que son équilibre. Et cet équilibre est instable, toujours remis en question.

Chez les Celtes, d'après la tradition irlandaise, les dieux, quels qu'ils soient, doivent continuellement se battre contre le mystérieux peuple des Fomoré, un peuple très mal défini, qui vit quelque part au-delà des mers, et qui menace sans cesse l'équilibre du monde. Battus plusieurs fois dans l'histoire mythologique, les Fomoré réapparaissent à des époques différentes : ils sont constamment présents dans l'ombre, dans l'inconscient, prêts à surgir à la moindre défaillance. Leur aspect monstrueux en fait l'équivalent des Géants, mais ils sont aussi autre chose : la puissance de négation qui existe chez les dieux eux-mêmes, lesquels, sans leur menace, n'auraient pas la possibilité d'affirmer leur existence.

La différence entre la tradition celtique et la tradition germanique est cependant visible dans les conclusions hypothétiques du conflit. Chez les Germains, Odhin-Wotan sait que la bataille est perdue d'avance et son action ne vise qu'à reculer le plus possible l'échéance, à gagner du temps. Et l'eschatologie germanique paraît plutôt sinistre : la destruction du monde par le feu, avec un seul espoir, peut-être introduit plus tard dans la tradition, la naissance d'un nouveau monde régi par le fils mystérieux d'Odhin-Wotan, le jeune Baldr, tué à cause de la perfidie de Loki, mais qui ressuscitera. Chez les Celtes, par contre, il ne semble pas y avoir d'eschatologie : le combat final est évité grâce à l'apparition d'un dieu hors classe et hors fonction, Lug le Multiple-Artisan, qui est à *la fois Fomoré et Tuatha Dé Danann*, et qui participe donc lui-même des deux natures contradictoires.

De toute façon, la rivalité sournoise de Loki et d'Odhin-Wotan comme la double nature du Celte Lug, pose le problème de fond sous une apparence anecdotique. Comment une divinité

qui, par définition, ne peut être que parfaite, est-elle amenée parfois à commettre des actions qui semblent imparfaites. En d'autres termes, comment un dieu peut-il être à la fois bon et mauvais, puisqu'on suppose que le Bien, sacralisé et placé au plus haut degré de l'échelle des valeurs, est l'essence même de ce dieu ? Toutes les religions, tous les systèmes théologiques ont posé comme postulat l'existence d'un dieu infiniment intelligent, infiniment bon, et l'on ne comprend pas que, tout à coup, ce dieu bon puisse commettre le mal, ou tout au moins qu'il puisse permettre l'existence parallèle en lui, ou à côté de lui, d'un être infiniment intelligent, certes, mais aussi infiniment mauvais.

Tous les théologiens, tous les idéologues de toutes les religions passées, présentes – et à venir – se sont heurtés – ou se heurteront – au problème fondamental qui hante l'humanité depuis que celle-ci a pris conscience de son état, le problème de l'existence du mal. Dans la Genèse, le sujet est évoqué par l'Arbre de la Science du Bien et du Mal, et le mythe y est très significatif. Avant de manger le fruit de cet arbre, Adam et Ève étaient heureux au Paradis terrestre. Après avoir mangé le fruit, ils se sont retrouvés malheureux et ont été obligés de quitter le Paradis terrestre.

Traduit sur le plan de la psychologie, la chute, quelles qu'en soient les motivations, et quelle que soit la raison de l'interdit, consiste en une prise de conscience. On peut comprendre qu'avant, l'humanité vivait dans un état de parfaite innocence, ne sachant pas discerner ce qui était mal de ce qui était bien. Un événement s'étant produit – l'être humain se mettant à réfléchir sur son sort et prenant brutalement conscience d'une dichotomie – tout change : et il devient impossible de rester plus longtemps dans le Jardin du Paradis. On nous dit qu'Adam et Ève furent honteux de se voir nus, c'est-à-dire dans la réalité de leur état. Vision insupportable : réveillés de leur rêve doré, ils s'apercevaient qu'ils étaient imparfaits dans un univers parfait. Il ne leur restait plus qu'à s'exiler. Le glaive flamboyant de

l'Ange n'est pas autre chose que la conscience qu'ils eurent alors de leur indignité.

Mais cette indignité, ils ne purent la saisir que par rapport à une valeur supérieure. C'est toujours sur des critères que l'on construit une attitude d'appréciation. Adam et Ève, quels que soient les éléments que ces personnages symboliques recouvrent, ont *apprécié*. Et pour apprécier, il faut *avoir conscience*. Si, auparavant, ils avaient été incapables d'apprécier, c'est qu'ils n'avaient pas conscience. Lors de cette séparation brutale d'avec la quiétude antérieure, ils ont découvert le malheur, la souffrance, la mort, le Mal d'une façon générale. Mais en découvrant le Mal, ils ont aussi découvert le Bien, celui-ci étant le souvenir de leur état antérieur, maintenant projeté en avant comme un idéal à atteindre, un espoir à vivre, donc une valeur absolue par rapport à la valeur relative qu'ils s'attribuaient. Allons plus loin : avant la « chute », Adam était *un* ; après la « chute », il se retrouve *deux*. Et pourtant le *deux* était dans le *un*. C'est comme s'il avait, dans le cadre d'un conte fantastique, extirpé de lui-même son double et que ce double se soit mis à vivre de façon indépendante, parallèle mais aussi antagoniste. On se souvient du conte de *l'Homme qui a perdu son ombre* : à partir du moment où son ombre s'est mise à vivre de façon autonome, elle n'a plus eu aucune raison de suivre l'homme de qui elle était l'ombre. Mais l'ombre n'en est pas devenue pour autant un être à part entière, tandis que l'homme a perdu une partie importante de ce qui constituait son être. Rien ne va plus, ni pour l'un, ni pour l'autre.

Le texte de la Genèse, même s'il provoque de nombreux commentaires et de multiples interprétations, demeure d'une profonde obscurité : il se borne à constater qu'à un moment de l'histoire des hommes, ceux-ci sont passés brusquement d'un état d'insouciance à un état de *souci*. Les hommes se sont sentis coupables. Coupables de quoi ? Nous n'en savons rien. Mais qui dit coupable dit faute, et une faute est indubitablement

un manquement à quelque chose, un manquement à une réalité supérieure.

Le thème de l'Arbre de la Science du Bien et du Mal n'est pas le seul obscur, dans le texte biblique, à propos de la « chute ». Quand on nous dit que les Anges, séduits par la beauté des femmes, descendirent sur terre et s'unirent à elles, engendrant ainsi des Géants qui peuplèrent le monde avant le déluge, le plongeant dans l'ignominie, on peut se demander, en dehors de toute explication rationalisante qui ferait intervenir des « extra-terrestres », s'il ne s'agit pas d'une fiction symbolisant l'emprisonnement des âmes célestes dans la matière, élément qui figure en bonne place dans la pensée de Platon, dans celle de Pythagore et dans les postulats cathares.

Du reste, les Anges qui « connaissent » les filles des hommes ne sont pas nommés ainsi : le texte parle des « fils de Dieu », et il n'est absolument pas question, en ce verset VI, 2, des Chérubins qui, au verset III, 24, gardent le chemin de l'Arbre de Vie. L'angéologie est confuse dans la Bible, particulièrement dans la Genèse, où l'*Ennemi* n'est même pas cité. Ce n'est pas le Serpent tentateur : celui-ci est seulement « le plus rusé de tous les animaux des champs que l'Éternel Dieu avait faits » (III, I). Et si l'on assimile le Serpent à Satan, on est bien obligé de reconnaître qu'il s'agit d'une créature émanant de Dieu. Au fait, comment se fait-il que Dieu ait pu créer un être *mauvais* ?

Les textes officiels restent muets sur la révolte de Satan, le plus grand et le plus beau des archanges. D'ailleurs, ils sont également peu explicites sur l'existence de ces Êtres supérieurs. Les Chérubins apparaissent brutalement sans qu'on sache qui ils sont. À moins que, partant des fameux *Élohim* du verset I, 2, que l'on s'efforce de traduire par « l'esprit de Dieu » alors qu'il s'agit d'un mot pluriel signifiant « les seigneurs », il ne faille comprendre que l'Éternel Dieu de la Bible hébraïque n'est que le premier – *primus inter pares* – d'une mystérieuse cohorte d'Êtres supérieurs, archanges, chérubins et séraphins. Le Serpent ne dit-il pas à Adam et Ève : « Si vous mangez de ce fruit, vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le

mal » (III, 5) ? Et après la faute, l'Éternel Dieu prononce ces paroles ambiguës : « L'homme est devenu comme l'un de nous pour la connaissance du bien et du mal » (III, 22). Satan n'est aucunement désigné comme le responsable de la faute, et cette faute ne semble rien en elle-même, sinon procurer la connaissance du bien et du mal, apanage des *Élohim* et que ceux-ci se réservaient jalousement.

Mais cet Arbre de la Science du Bien et du Mal n'est pas le seul à être interdit. Il y a aussi, dans le Jardin d'Éden, au milieu très exactement, *L'Arbre de Vie*, et si l'on comprend bien, l'on ne peut accéder à l'Arbre de Vie qu'après avoir mangé le fruit de l'Arbre de la Connaissance du Bien et du Mal. Car, dans sa malédiction, l'Éternel Dieu, après avoir déploré que l'homme ait « dérobé » cette connaissance du Bien et du Mal, déclare : « Empêchons-le maintenant d'avancer sa main, de prendre de l'Arbre de Vie, d'en manger et de vivre éternellement » (III, 22). D'abord, il faut bien constater que cet Éternel Dieu a mauvais caractère, qu'il est affreusement jaloux et qu'il se conduit en capitaliste nanti qui n'a pas l'intention de partager son éternité avec les autres. Où serait le plaisir si tous les hommes faisaient comme moi ?

Ces versets de la Genèse se réfèrent aux croyances primitives des Hébreux : pour ceux-ci, en effet, l'âme humaine n'était pas immortelle, et la seule utilité de la religion était d'établir des rapports privilégiés entre l'homme et Dieu afin de bénéficier d'une vie la plus longue et la plus heureuse possible. Le dogme de l'immortalité de l'âme n'a pénétré qu'assez tard chez les Hébreux, et encore était-il discuté : au temps de Jésus, seuls les Pharisiens et les Esséniens l'admettaient. L'origine en est évidemment à chercher dans la philosophie grecque qui, elle-même, avait subi des influences orientales.

C'est dire que, dans la Bible, le problème du Mal est simplifié à l'extrême. D'un côté, les Juifs fidèles à l'alliance conclue avec l'Éternel Dieu : c'est le Bien ; de l'autre, les Juifs qui ne sont pas fidèles à l'alliance, mais aussi, les autres peuples : c'est le Mal. Peu leur importait alors de savoir qui était exactement Satan ou

de discuter de son origine. Le personnage de Satan, sous quelque nom qu'on puisse le rencontrer, est le résultat d'une influence iranienne, et la légende de Lucifer, le « Porte-Lumière » déchu et plongé dans les Ténèbres, n'apparaît que dans les gloses chrétiennes. La portée métaphysique de l'Ennemi était, chez les Juifs, éclipsée au profit de sa signification pragmatique et utilitaire. D'une façon allégorique, faire le mal, c'était suivre les conseils de l'Ennemi et s'exposer à la vengeance de l'Éternel Dieu.

Il est vrai que les composantes sociologiques ne sont pas négligeables dans la formation du concept d'un Satan, incarnation du Mal absolu. Car le Mal est présent dans la vie quotidienne, sous de multiples aspects. La pauvreté, la souffrance, la maladie et la mort ne peuvent être que des manifestations évidentes de ce principe abstrait qui aura de plus en plus tendance à prendre corps – un corps horrible – dans l'imagination.

Mais si l'on admet que l'immense majorité des peuples s'est trouvée dans un cadre social régi par le Mal, on peut concevoir que ces peuples se sont posé certaines questions. On leur disait que les dieux avaient créé le monde, créé les êtres vivants. Mais, dans leur passivité, ces peuples avaient quand même conscience d'une injustice : le sort n'était pas le même pour tous, et certains privilégiés profitaient largement de la vie tandis que d'autres, le plus grand nombre, travaillaient et souffraient au profit exclusif des premiers. Ils avaient compris qu'ils vivaient dans un monde mauvais, ou dominé par de mauvais maîtres. Pourquoi les dieux, qu'on disait immortels (première injustice) et tout-puissants, en avaient-ils décidé ainsi ? La tragédie grecque est un excellent exemple de cette interrogation : comment se fait-il que les êtres humains, même lorsqu'ils sont remplis de bonne volonté, soient ainsi écrasés impitoyablement par les dieux ? De plus, ces dieux semblent même prendre plaisir à faire souffrir les hommes, un peu comme les spectateurs de l'amphithéâtre à Rome, quand ils applaudissent les condamnés qui s'entre-tuent ou qui sont dévorés par les lions. Le Jansénisme n'est pas loin,

qui prétend que Dieu peut refuser sa grâce même à des êtres justes, et cela parce que les desseins de Dieu sont incompréhensibles. Alors, qu'est-ce que le Mal, et pourquoi les dieux tolèrent-ils l'existence de ce Mal ?

On sait que poser le principe d'un Bien absolu conduit à poser immédiatement le principe contraire : le principe du Bien, dans notre pensée logique, ne peut se concevoir sans contrepartie d'un principe du Mal. Tout le problème est de savoir lequel des deux est soumis à l'autre. À moins que ce ne soient deux principes égaux. Ainsi est ébauchée une doctrine qu'on peut qualifier de dualisme et qui, au cours des siècles, empruntera ses arguments aux différentes traditions mythologiques et aux spéculations religieuses les plus diverses.

La philosophie s'en est évidemment mêlée. Diverses solutions ont été proposées, souvent intéressantes, mais la plupart du temps contradictoires, et de toute façon parfaitement théoriques. La vie religieuse quotidienne a besoin de certitudes et non pas d'hypothèses, fussent-elles les plus logiques et les plus satisfaisantes pour l'esprit. Dans certains cas, on accepte le Mal comme une nécessité et on laisse aux divinités, dont les buts demeurent incompréhensibles, le soin de résoudre le problème : c'est le système traditionnel des Grecs avant la philosophie. Et l'on se contente de constater l'existence du Mal en justifiant cette existence par une punition infligée aux êtres humains par suite d'une faute commise à l'origine des temps : l'audace de Prométhée, la boîte de Pandore, l'Arbre de la Science du Bien et du Mal, la fin de l'Âge d'Or et bien d'autres mythes en sont le résultat.

Mais, à partir du moment où la réflexion philosophique intervient, il est difficile d'accepter dans n'importe quelles conditions le concept d'un Dieu dispensateur du Bien et du Mal, et cela d'autant plus que s'ébauche également le système de logique auquel Aristote, en l'exprimant avec précision, donnera son nom : en vertu du principe du tiers exclu, le Bien est antinomique du Mal et vice versa. On se refuse alors à croire que le Mal procède de la nature divine, du moins directement.

Le Mal devient alors une entité distincte et l'on en arrive à opposer les puissances mauvaises, génératrices du Mal, aux puissances bonnes qui émanent du vrai Dieu. Il ne s'agit pas à proprement parler de deux divinités parallèles et également toutes puissantes, mais de deux principes dont l'origine exacte n'est pas définie. C'est du faux dualisme dans la mesure où l'on suppose que ces deux principes sont créés par Dieu, qui est unique. Mais, dans les faits, on finit par croire à l'existence personnalisée de ces deux entités, donc on en revient à un dualisme authentique. Le peuple ne fait guère de différence entre une *entité* et un *être* : ce sont là raffinements de philosophes.

Il arrive cependant un moment où l'explication du monde par le dualisme n'est plus satisfaisante : on retombe sur le même problème, l'impossibilité de croire qu'un dieu parfait ait pu tolérer l'existence de l'imparfait. Comment un dieu bon peut-il, même indirectement, susciter le Mal ? Répondre qu'il ne l'a pas voulu serait reconnaître que ce dieu n'est donc pas omnipotent, comme on le prétend. Sa responsabilité ne peut être qu'engagée. On opère alors une subtile distinction entre le Bien apparent et le Bien réel, et cela va jusqu'à la fameuse formule : « L'Enfer est pavé de bonnes intentions. » Et surtout, on se rassure en disant que Dieu, qui est parfait, ne pouvait que créer un monde imparfait : sinon les êtres humains eussent été eux-mêmes des dieux, et le Dieu unique ne l'aurait plus été. Cela nous ramène à la formulation hégélienne d'un dieu absolu qui équivaut au néant parce qu'il ne sait pas qu'il existe. Il ne peut le savoir que parce qu'il y a les *autres* en face de lui. Et ces autres, pour qu'il les perçoive comme *des autres*, il faut qu'ils soient *différents*. Logiquement, ils ne peuvent pas être différents dans le sens de la supériorité, puisque Dieu ne serait plus dieu tout-puissant, infini et parfait. Il faut donc que ces autres soient différents dans le sens de l'infériorité. Et qui dit infériorité dit manque de moyens, imperfection. C'est ce qu'il fallait démontrer.

On en arrive ainsi à établir une identification entre l'imperfection et le Mal. Et comme ce sont des notions abstraites, toujours aussi incommunicables, on les cristallise sur un objet. En l'occurrence, cet objet est le Diable, le Démon, Satan, Lucifer ou quelque nom qu'on lui donne. Il est le prisme vers lequel convergent tous les rayons du *soleil noir*. Et le monde devient le champ de bataille où s'affrontent les hordes de Satan et les légions angéliques de Dieu. Dans tout cela, l'être humain n'a plus qu'à choisir son camp. Mais peut-il vraiment le faire ?

C'est alors que se pose la question du libre arbitre. Si l'homme est entièrement libre, il peut effectivement choisir, comme l'a toujours prétendu Pélage. Mais s'il n'est libre qu'en apparence, ce choix lui est imposé par un destin aveugle, comme dans la tragédie grecque. Et si l'homme n'est pas libre, est-il vraiment responsable ? Au cas où cette responsabilité serait nulle, on tomberait dans un déterminisme absolu qui est une autre forme du fatalisme. Et cela renvoie au problème d'origine, puisqu'on pourrait dire qu'être obligé de faire le mal n'est pas mal. Mais on pourrait avancer une autre proposition : si certains hommes sont destinés – *prédestinés* peut-être – à faire le mal, c'est qu'ils appartiennent à une vaste cohorte de « maudits ». Cette cohorte doit avoir un chef : d'où le diable, sous son aspect le plus terrifiant, qui s'oppose ainsi au dieu des armées. On tourne en rond, car nous retrouvons la problématique de la Bible où le Dieu « cruel et jaloux » conduit son peuple élu à la conquête de la Terre promise, en massacrant tout ce qui se trouve sur son passage. Est-ce un mal ? Sûrement pas, puisque, dans l'optique hébraïque, le peuple élu doit se conformer au plan secret de l'Éternel. Ce sont *les autres* qui sont les incarnations du Mal, et la Guerre sainte est un bien, on l'a vu à la fois dans les prédications de Mahomet et dans les différentes Croisades, dont celles contre les Albigeois. « Tuez-les tous ! Dieu reconnaîtra les siens ! » C'est l'aveu, par un prélat catholique romain, que l'être humain n'est pas libre et qu'il doit s'en remettre à Dieu pour le choix. Mais c'est contraire

à la doctrine officielle de l'Église romaine, et finalement plus proche de la pensée cathare. Pour les Cathares, en effet, le libre arbitre n'existait pas. Mais ils faisaient intervenir une nouvelle notion, celle des réincarnations nécessaires pour se purifier à travers la matière et remonter ainsi aux sources, du côté de l'Arbre de Vie, ou dans le monde des Essences cher à Platon. C'est finalement nier le Mal en tant qu'être absolu, puisqu'à la fin des temps, la dernière âme aura fini de se purifier dans la matière et parviendra au monde suprême qu'elle n'aurait jamais dû quitter. Le catharisme serait-il un faux dualisme ?

Ces multiples problèmes qui s'imbriquent les uns dans les autres montrent la complexité du dualisme. Au demeurant, les doctrines qui se teignent de dualisme, se contredisent selon les époques, et selon les adversaires qui les attaquent. On ne s'y reconnaît plus.

Pour essayer de démêler cet écheveau, il est préférable d'examiner certaines des conceptions dualistes qui se sont manifestées au cours des âges, dans différentes aires de civilisation. On peut remarquer que les religions dites polythéistes – il faudrait d'ailleurs réexaminer le problème de polythéisme en tenant compte des fonctions sociales incarnées par les soi-disant dieux – se sont beaucoup moins trouvées aux prises avec le dualisme du fait de l'éparpillement fonctionnel de la divinité que les religions de type monothéiste, celles-ci s'empêtrant continuellement dans des contradictions inhérentes à l'unité des fonctions divines. C'est donc dans l'ancienne Perse et dans la tradition judéo-chrétienne qu'il faut chercher les dualistes, et, par conséquent, les ancêtres des Cathares.

II

LE MAZDÉISME

Le mazdéisme est l'ancienne religion des Perses indo-européens, probablement depuis le troisième millénaire avant Jésus-Christ et jusqu'à l'époque hellénistique. Cette religion s'est constituée dans le nord de l'Iran, englobant des croyances autochtones et de nombreuses traditions venues de la vallée de l'Indus. Le nom *mazdéisme* est récent et a été forgé sur Ahura-Mazda, qui est, selon la croyance persane, le dieu de la lumière. Cette religion n'a d'ailleurs jamais disparu complètement : elle s'est fondue dans d'autres religions, a influencé durablement le christianisme naissant, surtout les sectes hérétiques, et elle a perduré localement, comme on peut le voir chez les Parsis de Bombay, en Inde, au nom significatif, et qui sont des Mazdéens ayant subi une longue maturation. C'est une doctrine de haute spiritualité, qui combine harmonieusement des rituels archaïques propres aux Indo-Européens primitifs, une classe sacerdotale analogue à celle des Brahmanes, à celle des Flamines et à celle des Druides, la classe des Mages, et un système philosophique extrêmement subtil, surtout après la réforme entreprise par Zarathoustra, autrement dit Zoroastre. Le Livre sacré des Mazdéens, équivalent de la Bible ou du Rig-Véda indien, est l'*Avesta*, recueil de préceptes religieux et moraux, de recettes plus ou moins magiques, de récits mythologiques et de prophéties diverses. N'oublions pas que les seuls membres d'une classe sacerdotale à avoir visité Jésus enfant, selon la tradition chrétienne, sont les Mages qui, dit-on, sont venus à Bethléem guidés par une étoile. Que l'histoire soit

vraie ou fausse nous importe peu : cette visite des Mages au fondateur de la future religion chrétienne est un geste symbolique qui en dit long sur la dette qu'avaient les premiers Chrétiens envers la religion iranienne.

La notion fondamentale du mazdéisme apparaît comme le triomphe du dualisme. Tout repose en effet sur le conflit permanent entre deux principes, celui du Bien, représenté par le dieu Ahura-Mazda, ou Ormuzd, et celui du Mal, représenté par le dieu Ahriman ou Angra Mainyu. Il s'agit d'un combat sans merci au cours duquel chacun des deux adversaires prend successivement l'avantage, ce qui délimite certaines périodes dans l'histoire universelle, certaines de ces périodes étant sous la coupe du Mal, d'autres sous celle du Bien. En somme, la vie est le résultat de cette opposition entre les deux principes. Mais à la fin des temps, Ahriman sera vaincu et retournera au néant, laissant la victoire à Ahura-Mazda. Ainsi le dualisme n'est-il que provisoire, tout se résolvant par un monisme final.

Ainsi présentée sous la forme mythologique d'une lutte entre deux dieux, ce qui apparaît dans bien d'autres traditions, la conception mazdéenne simplifie le problème, mais ne le résout pas entièrement, dans la mesure où l'existence d'Ahriman n'est justifiée que par de vagues postulats. Ahriman semble d'ailleurs un héritage de l'antique religion des Indo-Européens avant leur dispersion, et surtout avant que ceux-ci ne viennent s'installer dans la vallée de l'Indus, sur le plateau iranien et dans l'Europe du nord. Ahriman représente en effet le dieu générique des *Aryas*, c'est-à-dire de ce noyau de peuples que nous appelons maintenant Indo-Européens d'après leurs langues, toutes dérivées d'un fonds commun, leurs structures sociales (la fameuse tripartition) et certains usages techniques. On le retrouve dans quelques traditions du continent indien sous la forme Aryaman.

Tel qu'il se présente, Ahriman est donc une divinité qui recouvre un groupe social spécifique, une classe de conquérants qui tentent de garder leur pureté originelle et qui sont en position de domination sur les autres classes, ces autres classes

correspondant à des peuples soumis. À y réfléchir davantage, et en dépassant le contexte racial, on s'aperçoit qu'il s'agit du dieu de l'action humaine, le dieu de la manifestation. Il représente la relativité par rapport à Ahura-Mazda qui symbolise l'absolu. En somme, la théologie mazdéenne est double. D'un point de vue public, exotérique en quelque sorte, elle est transmise sous forme mythologique concrète : la lutte des deux divinités antagonistes justifie les turbulences du monde et l'instabilité de toutes choses. Mais d'un point de vue plus ésotérique, elle correspond à une ontologie très sophistiquée : si Ahura-Mazda était seul, non seulement le monde n'existerait pas, mais Ahura-Mazda n'aurait pas conscience d'exister. C'est déjà la formulation hégélienne de l'absolu et du relatif. Ahriman, qui représente d'abord les Aryas, puis l'ensemble des créatures, est Ahura-Mazda manifesté, et c'est pour cela que le monde existe. Mais, bien sûr, étant donné la précarité de l'existence, les turbulences, les injustices et les malheurs de la vie, Ahriman se charge d'éléments plus « sulfureux » et devient le responsable de tout ce qui apparaît comme un Mal. Et de ce fait, on en vient à exprimer une lassitude devant les difficultés de l'existence, lassitude suivie d'un désir de retourner d'où l'on vient, dans le monde des Essences, ou des Idées. À la limite, on y retrouve la conception bouddhique de l'Être et du Non-Être. Mais attention : l'Être, c'est Ahriman, et le Non-Être, c'est Ahura-Mazda dans son éternel Nirvâna. La conception est inversée par rapport à la conception occidentale. Le tout est de savoir si l'on veut être ou ne pas être. C'est dire que le mazdéisme est beaucoup plus en harmonie avec la pensée de l'Extrême-Orient qu'avec celle de l'extrême Occident.

Il faut s'en souvenir pour comprendre le catharisme. Car il est bien évident qu'Ahriman est l'image qui a servi de base au Satan judéo-chrétien. Mais les Cathares ne se sont pas contentés de prendre l'image, ils ont accaparé la signification ésotérique d'Ahriman et fait de celui-ci le créateur de la matière, celui qui disperse l'énergie primitive de la divinité dans un monde illusoire qu'il convient de démystifier pour pouvoir

retourner au monde des réalités suprêmes, celui de la Lumière spirituelle que symbolise Ahura-Mazda.

Dans ces conditions, il n'est pas certain que le mazdéisme soit un dualisme. Il l'est de façon relative, mais le dieu suprême est quand même Ahura-Mazda, dont le nom signifie « Seigneur-Sagesse ». Ce dieu suprême, dans les croyances mazdéennes, est entouré d'entités lumineuses, les *Immortels bienfaisants*, qui sont présentés exactement comme les archanges judéo-chrétiens et à qui l'on donne des noms caractéristiques : Immortalité, Vertu parfaite, Piété bienfaisante, par exemple. L'élément symbolique de ce dieu suprême est la Lumière ; donc tout ce qui mène à la lumière, le feu en premier lieu, est classé dans le camp du Bien absolu.

De l'autre côté, Ahriman est présenté comme le reflet imparfait d'Ahura-Mazda. Il prend un aspect caricatural qui n'est pas sans avoir laissé des traces dans la tradition populaire chrétienne : le Diable, sous son aspect grotesque, monstrueux, répugnant, avec son désir de bâtir un contre-monde, avec sa réputation, dans les contes populaires, de construire des ponts *auxquels il manque toujours quelque chose*, ne serait-ce qu'une pierre, est en effet la nouvelle image d'Ahriman. Et elle apparaît en concordance avec ce que pensaient les Cathares : l'âme étant d'essence et de création divines, la matière et le corps sont les créations de Satan, mais ces créations sont imparfaites, périssables, le Diable n'ayant pas le pouvoir de créer l'éternité.

Ainsi se trouve esquissée, mais d'une façon remarquablement nette, la théorie qu'on appelle dualiste, et qui va se retrouver sous-jacente dans la plupart des religions et prendre une importance exceptionnelle, en éliminant le reste, dans le catharisme occidental. Le Diable est la caricature de Dieu. Et Ahriman, lui aussi, est entouré d'entités, qui ne sont pas lumineuses, mais obscures, à qui l'on donne les noms de Cruauté, Erreur et Mauvaise Pensée. Ce sont évidemment tous les diables qu'on verra surgir de l'inconscient médiéval.

Tout cela débouche sur une normalisation des modes de vie. Une morale est nécessaire, car toute bonne action favorise la

future victoire d'Ahura-Mazda comme toute mauvaise action, en accroissant l'importance d'Ahriman, retarde cette victoire. Le choix est net : c'est bien pour cela que les Parfaits du catharisme seront si intransigeants. Les devoirs du croyant mazdéen consistent en une triple formule : avoir de bonnes pensées, prononcer de bonnes paroles et accomplir de bonnes actions. On remarquera que cette formulation tient compte de trois plans fondamentaux : la Pensée qui appartient au domaine de l'Esprit, la Parole qui appartient au domaine de l'Âme, et l'Action qui appartient au domaine de la Matière et du Corps. Cette « Triade », bien connue de la théologie chrétienne primitive, mais quelque peu oubliée dans l'Église romaine officielle, réapparaît nettement dans la doctrine des Cathares.

Il y a donc une eschatologie précise dans le mazdéisme. Après la chute définitive d'Ahriman, c'est-à-dire lorsque Ahriman n'aura plus sa raison d'être (il n'existe que par l'intermédiaire des créatures qui le suivent, c'est-à-dire dans les créatures qui ne font pas le bien ou le font imparfaitement), Ahura-Mazda procédera au Jugement dernier. Il ouvrira le Livre où se trouve consignée l'attitude de chacun. Ceux qui auront observé les commandements de l'*Avesta*, c'est-à-dire en fait l'ensemble de l'humanité enfin réconciliée avec elle-même, seront accueillis dans le Paradis de la Lumière, le royaume d'Ahura-Mazda. On ne peut manquer d'établir des rapprochements avec l'eschatologie chrétienne.

Il y a d'ailleurs bien plus. La défaite définitive d'Ahriman et des puissances du Mal sera annoncée par des prophètes et surtout par un Messie, le *Saoshyant*, c'est-à-dire le Sauveur. Il viendra proclamer que les temps sont proches et que chacun doit se préparer, par la prière et par des rites de purification, au jour du Jugement dernier. Il n'y a rien de tout cela dans la tradition hébraïque, et ceux qui continuent à se persuader que le Nouveau Testament est la suite de l'Ancien Testament feraient bien d'étudier l'*Avesta* pour déterminer quelles sont les véritables origines du Christianisme. Ce n'est pas pour rien que le fondateur de la religion chrétienne est saint Paul, de culture

grecque hellénistique, et non pas saint Pierre, le Juif impénitent, ravalé au rang de simple symbole de la continuité.

Comme cela se passe dans la plupart des religions antiques, le mazdéisme comportait un certain nombre de rites sacrificiels, ce qui suppose une tendance aristocratique : seuls les riches pouvaient se permettre d'offrir des animaux en sacrifice. Mais le prophète et réformateur Zoroastre supprima ces sacrifices, jugeant à juste titre que cette coutume cruelle ne faisait que renforcer les puissances du Mal. Cela conduisit évidemment à une certaine démocratisation de la religion, puisque désormais, riches et pauvres étaient à égalité pour ce qui est des manifestations cultuelles. De plus, Zoroastre réduisit ces manifestations cultuelles à leur plus simple expression, et nous retrouvons cette simplification dans toutes les sectes religieuses qui se réclament du dualisme, les Cathares en particulier.

On ne sait pas trop si le mazdéisme eut des temples. La question reste controversée, mais s'il y en eut, ce ne furent que des emplacements sur des montagnes, sur des hauts lieux, où les Perses, selon Hérodote, aimaient à sacrifier. Il semble que les Mazdéens pensaient comme les Druides : la divinité ne pouvait être enfermée dans des sanctuaires bâtis, et la meilleure façon d'honorer la divinité et d'entrer en contact avec elle était de se placer en pleine nature, notamment sur des sommets qui, symboliquement, reliaient le Ciel à la Terre. Il en a été de même chez les Celtes où le *nemeton* était soit une clairière au milieu de la forêt, soit le sommet d'une colline, mais sans aucune construction fermée.

On a les preuves de l'existence d'un culte du Feu. Le Feu était en effet le symbole de la gloire lumineuse d'Ahura-Mazda, et aussi de la purification par laquelle toute créature doit passer avant de retrouver la lumière des origines. Le mot grec signifiant le « feu » est curieusement relié à l'idée de « pureté ». Ce feu était allumé en plein air, sur des autels d'architecture fort curieuse, et l'on appelle de nos jours ces emplacements des *Atech-gah*, c'est-à-dire des « places du feu ». Le plus souvent, ces autels étaient doubles, l'un étant légèrement plus élevé que

l'autre, tous deux de forme cubique, avec une cavité aménagée sur le plan supérieur. Il est d'ailleurs possible de voir dans ces autels jumelés une illustration du dogme primordial du mazdéisme, l'existence des deux principes qui luttent l'un contre l'autre. L'écrivain et géographe grec Strabon affirme avoir vu de semblables monuments en Cappadoce, sur lesquels des Mages entretenaient une flamme sacrée.

Il est évident que Zoroastre, qui était avant tout philosophe, a modifié quelque peu le mazdéisme primitif. On ne sait pas exactement à quelle époque a vécu ce personnage essentiel de l'aventure intellectuelle humaine : il est probable que sa réputation a été telle qu'on en a fait un héros de légende, mais à travers celle-ci, on peut quand même discerner quelques traits de l'homme réel qu'il a été, sans doute à la fin du VII^e ou au début du VI^e siècle avant notre ère. C'est l'époque du Bouddha historique, en Inde. C'est le début de la brillante civilisation athénienne. Zoroastre paraît avoir été ignoré d'Hérodote, mais Platon le cite dans son *Alcibiade*, et Pythagore, autre personnage semi-légendaire, aurait figuré, d'après saint Clément d'Alexandrie, parmi ses meilleurs disciples. On pense qu'il serait né en Médie et qu'il aurait été tué en Bactriane, lors d'un de ces massacres collectifs qui sont malheureusement fort nombreux dans l'histoire de l'Antiquité, mais la légende rapporte qu'il aurait été tué par la foudre, mort évidemment plus conforme à l'idée qu'on se fait de ce prophète inspiré. Son nom de *Zarathoustra*, en langue zend, pourrait signifier « Astre d'Or », ou encore « Astre brillant », ce qui fait supposer qu'il s'agit en fait d'un surnom, encore que l'étymologie moderne soit plus proche d'une signification qui serait « l'Homme aux vieux chameaux » en langue avestique. Mais Zoroastre aurait appartenu à une famille noble du nom de *Spitamas*, ce qui signifie les « Blancs ». On ne peut que penser au nom générique des Vénètes de Vannes, très ancien peuple d'origine controversée mais entièrement celtisé, dont l'appellation veut dire également « blancs », mais aussi « de pure race ». Quoi qu'il en soit, cette idée de « blancheur », de « lumière », de

« pureté », s'accorde parfaitement avec la doctrine mazdéenne comme avec les croyances cathares.

On s'accorde à dire que Zoroastre a contribué à débarrasser le mazdéisme de ses éléments les plus « folkloriques » et qu'il s'est efforcé d'intellectualiser et de spiritualiser les vieux mythes qui étaient à l'honneur dans la tradition. C'est ainsi que le Soleil proprement dit figurait à l'origine parmi les « immortels bienfaisants », autrement dit qu'il était considéré comme un archange à part entière, en quelque sorte le lieutenant direct d'Ahura-Mazda : sous l'influence de Zoroastre, il devint un simple symbole, celui de la Lumière spirituelle et de la pureté divine à laquelle tout être humain doit parvenir. De plus, Zoroastre eut le mérite de codifier et d'ordonner les traditions ancestrales du mazdéisme et d'en faire un ensemble cohérent et logique. Après sa mort, on rédigea l'*Avesta*, qui est placé sous son patronage, et qui prétend rendre compte des paroles du prophète, paroles dictées, selon l'affirmation de Zoroastre, par la « Grande Lumière ». Le mazdéisme, revu et corrigé par Zoroastre, se présente donc presque comme une religion de type révélé, et, dans l'iconographie, Ahura-Mazda, au départ uniquement entité spirituelle incommunicable, devient une divinité anthropomorphique plus compréhensible, sous la forme d'un personnage qui émerge d'un disque solaire ailé. Cette représentation n'est pas sans avoir été influencée par celle d'Assur, le dieu des Chaldéens, et par le culte du Disque solaire chez les Égyptiens.

Car s'il y a eu contacts et brassages de peuples dans l'Orient antique, il y eut aussi interaction des différentes traditions. C'est particulièrement visible pour ce qui est de l'apport mazdéen sur le Judaïsme de l'époque de Jésus. Et si ce mazdéisme zoroastrien se développa surtout en Perse, après la mort du prophète, avec un succès indéniable, il déborda largement du plateau iranien. En fait, on s'aperçoit qu'il a perduré jusqu'aux invasions musulmanes, au VII^e siècle : c'est dire qu'il s'étend sur une dizaine de siècles au moins, ce qui est considérable. Les fameux Rois mages de l'Évangile sont des prêtres du mazdéisme

zoroastrien. Cette tradition a valeur de symbole, puisqu'une partie de la doctrine s'est répandue dans tout l'Orient et qu'elle a influencé valablement et durablement les systèmes religieux qui se sont succédés à partir de là.

La conception à la fois grandiose et dramatique de cette lutte entre le Bien et le Mal est cohérente et logique : cela ne pouvait qu'entraîner une adhésion, même assortie de nuances, à cette croyance. De plus, la victoire finale du principe de Lumière mettait l'accent sur l'espoir, comme les religions à mystères qui bouleversèrent la pensée grecque primitive et pénétrèrent même à Rome immédiatement avant l'introduction du Christianisme, préparant d'ailleurs de ce fait le triomphe de celui-ci. En séparant les puissances mauvaises du Dieu bon et parfait, on donnait l'explication d'un monde qui paraissait sinon incohérent, du moins soumis à la seule influence des démons. En posant comme fin dernière la victoire d'Ahura-Mazda sur Ahriman, on donnait également un sens à la vie : le devoir des humains était de se mettre au service des forces lumineuses pour en hâter la victoire et bénéficier ainsi du bonheur éternel.

Quelques siècles avant l'ère chrétienne, l'Orient est en pleine stagnation du fait de l'expansion assyrienne. Mais cette stagnation renferme cependant une sorte de bouillon de culture : d'une façon plus secrète, surtout à Babylone ou à Ninive, les diverses doctrines communiquent entre elles. La captivité des Hébreux à Babylone eut lieu vers l'an 600 av. J.-C., c'est-à-dire au moment où l'influence de Zoroastre commençait à se répandre. On sait que l'exil marque une cassure dans la vie politique d'Israël. Mais cette cassure est doublée par toute une réforme religieuse. Des conceptions nouvelles se font jour dans la tradition hébraïque. L'idée d'un Messie qui doit venir annoncer la fin des Temps pénètre dans la pensée juive qui, jusque-là, demeurait très vague à propos d'un hypothétique sauveur. Le personnage du Shatam hébraïque, très confus dans sa formulation, commence à se préciser et à emprunter le visage de l'Ahriman mazdéen. L'angéologie et la démonologie font leur apparition dans les textes sacrés, en même temps qu'une

certaine simplification du rituel religieux extrêmement compliqué et très formel, ce rituel se chargeant davantage de significations logiques. Bref, la captivité des Juifs à Babylone, grâce aux contacts qu'ils ont eus avec d'autres traditions, et surtout avec la tradition mazdéenne, a permis d'affiner la pensée hébraïque, et surtout de développer une mystique qui paraît avoir été totalement absente des premiers âges.

Mais l'influence mazdéenne a été tout aussi efficace sur le sud-est de l'Europe, en particulier sur les Grecs. C'est l'époque où, en Grèce, le dieu d'origine thrace, mais déjà à moitié hellénisé, Dionysos commence à pénétrer dans les habitudes religieuses, voire dans les mentalités. Les adeptes du culte dionysiaque, dont les plus importants furent les prêtres et errants des sectes orphiques, ont parcouru le monde grec en affirmant que le mal était inhérent au corps charnel de l'homme, et que ce corps était une prison pour l'âme, éternelle voyageuse tombée dans un piège, en cette vallée de larmes qu'est le monde apparent. La seule façon d'échapper à cette misère et de ne plus retomber dans les pièges du Mal était donc de préparer la délivrance de cette âme par l'ascèse et la célébration des *mystères*. L'orphisme sort tout droit de ces prédications, en même temps que la légende initiatique d'Orphée, lui-même originaire de Thrace, pays d'où nous verrons plus tard surgir les hérétiques connus sous le nom de Bogomiles et qui seront les ancêtres directs des Cathares.

Il va sans dire que la philosophie grecque n'a pas été sans tenir compte de la pensée mazdéenne. Pythagore, qu'il ait été ou non disciple de Zoroastre, exprime la même conception quant à la « prison de l'âme » que constitue le corps, et il se lance dans des spéculations qui rejoignent celle des Mages. Platon, bien au courant de ce qui se passait en Perse et dans l'Inde du nord, affirmait sa croyance en l'âme égarée, descendue du royaume de l'Esprit, du mystérieux mais lumineux domaine des Essences supérieures, et qui n'aspire qu'à retourner d'où elle vient. Cela devient une constatation générale dans le monde hellénistique dominé bientôt par Rome : l'univers est malade, soumis à des

puissances mauvaises ; la matière est une création inférieure, mais l'âme qui est d'essence divine appartient à un autre monde qui est bon. En passant de l'ontologie la plus subtile à la philosophie réaliste, le conflit primordial entre les deux principes constitutifs du monde devenait une doctrine dualiste au premier degré qui pouvait permettre aux gens de bonne foi de trouver un sens à la vie. Mais non d'en découvrir l'explication. D'intellectuelles qu'elles étaient, les perspectives mazdéennes, en s'adaptant à l'époque et aux préoccupations humaines, étaient devenues une suite de conseils pratiques en vue d'une régénération par la liturgie, l'ascèse et le renoncement, ce qui n'apparaissait pas chez Zoroastre.

On retrouve ce dualisme dans un système religieux qui connut, à la fin de l'Antiquité, une grande faveur et se répandit en Europe occidentale, colporté la plupart du temps par des légionnaires originaires d'Orient : le culte de Mithra. Dans les débuts du Christianisme, le culte de Mithra était si important qu'il s'en est fallu de peu pour qu'il ne supplantât le culte chrétien. Il y avait en effet un certain parallélisme entre la doctrine évangélique et celle des zéloteurs de Mithra, et les options fondamentales en étaient presque identiques.

Mithra emprunte son nom à la théogonie indienne primitive, celle des Aryas. On sait par exemple que la société archaïque indo-européenne fonctionnait autour d'un couple sacré formé par les dieux Mithra et Varuna, le second représentant la puissance spirituelle et magique, le premier le pouvoir temporel, guerrier et juridique. Cela correspond à l'image idéale d'une structure sociale, représentée dans le monde celtique par le couple druide-roi, et projetée sur le monde divin comme une sorte de modèle archétypal. Le Janus des Latins, le dieu aux deux visages, mais également le dieu des commencements, offre quelque chose de commun avec ce couple mythologique.

Mais ce n'est pas à cause de cela que le mithraïsme contient des éléments dualistes. Il n'y a jamais antagonisme ou lutte entre Mithra et Varuna : ce sont les deux visages d'une même réalité, et les idées de Bien et de Mal n'y ont aucune part. Mithra

et Varuna utilisent simplement des moyens différents pour un but unique. D'ailleurs, le Mithra d'Asie Mineure n'a plus grand-chose à voir avec le dieu indien : il est beaucoup plus proche de Dionysos ou d'Orphée, beaucoup plus proche d'Ahura-Mazda, et aussi de Jésus-Christ.

En effet, le culte de Mithra symbolise la régénération physique et psychique par l'énergie du sang, versé lors du sacrifice rituel du Taureau, puis par l'énergie solaire, qui est la suprême Lumière visible, et enfin par l'énergie divine subtile et ineffable. Cette régénération suppose une chute, une dégénérescence : les êtres sont en effet prisonniers d'une matière impure ou imparfaite, et il est du devoir des humains de contribuer à parfaire tout ce qui existe. C'est donc une lutte constante des Fils de Lumière contre les puissances de l'Ombre, qui peut rééquilibrer un monde perturbé et en proie à la souffrance physique et morale. Le croyant est invité à lutter par tous les moyens contre ces puissances de l'Ombre, c'est-à-dire contre le Mal, pour faire triompher la vérité, la pureté spirituelle, le don de soi et la grande fraternité universelle des êtres et des choses.

Mithra apparaît alors comme une figure légendaire qui devient le modèle absolu de l'action humaine. Il est le distributeur de l'énergie vitale, le souverain des armées, le garant de la pureté du jour. Il est le *Sol invictus*, c'est-à-dire le Soleil invaincu, celui qui meurt tous les soirs et qui renaît chaque matin. Il est à l'origine de tout ce qui vit et joue également le rôle de démiurge. On le représente sous la forme d'un héros – ce qui deviendra bientôt le héros solaire, ou héros de culture – qui égorge un taureau, symbolisant le premier être vivant, dont le sang répandu a donné naissance aux végétaux et aux animaux. Parfois, Mithra se reconnaît sous une forme héracléenne, un être humain à face de lion, dont le corps est entouré d'un serpent qui figure la renaissance perpétuelle. On dit qu'il naquit d'un rocher, le 25 décembre, jour où l'on célébrait, quelques jours après le solstice d'hiver, la renaissance du soleil. On voit tout de suite pourquoi les Chrétiens, après de

nombreuses hésitations, ont fixé la date de naissance de Jésus un 25 décembre, et dans une grotte. Mithra est le fils de la Terre-Mère, comme tous les êtres vivants : étant de même nature qu'eux, il peut donc les entraîner facilement à sa suite pour la reconquête de la Lumière. Mais le mithraïsme reste quasiment muet sur les puissances qui s'opposent à cette reconquête : on comprend qu'il s'agit avant tout de ce qui emprisonne l'être humain dans un égoïsme forcené, contribuant ainsi à son aveuglement, c'est-à-dire à sa mise à l'écart de la Lumière. On remarquera que le mithraïsme, contrairement au mazdéisme, ne pose pas le problème du dualisme sur le plan ontologique, mais seulement sur le plan matériel et psychologique, ce qui aboutit à la création d'un système de morale assez austère. Mais il s'agit bel et bien d'un dualisme qui se résout lui aussi par la victoire de la Lumière sur les Ténèbres.

Il existe également une variante du mazdéisme qui s'est développée parallèlement au mithraïsme : c'est le zervanisme, d'après le nom persan du Khronos grec, le dieu Zervan. Il est possible de voir dans ce zervanisme une évolution d'un mazdéisme primitif qui aurait ignoré l'influence de Zoroastre. De toute façon, nous sommes en présence d'une tentative pour résoudre une dualité qui n'est pas toujours très nette dans la pensée zoroastrienne, du fait de la supériorité essentielle d'Ahura-Mazda.

Dans les conceptions zervanistes, Ahura-Mazda et Ahriman sont à égalité, du moins à l'origine. L'un est le principe du Bien et de la Lumière, l'autre du Mal et de l'Ombre. Et ces deux personnages divins sont en conflit continu, ce qui explique les turbulences du monde. Mais Ahura-Mazda et Ahriman ne sont pas des dieux suprêmes : ils sont les émanations d'un principe supérieur qui est Zervan, ce qui signifie le Temps en langue zend, plus exactement *Zervan Akanara*, le « Temps Infini ». Il existe des rapports certains entre ce Zervan perse et le Khronos grec : ce sont tous deux des dieux créateurs et dévoreurs. Mais le cas de Zervan est intéressant dans la mesure où il donne naissance aux deux principes du Bien et du Mal. C'est donc qu'il

les contient tous les deux : Zervan est le dieu du Bien et/ou du Mal, et tout dépend du choix que l'on fait en s'adressant à lui. Le dualisme est ici résolu par une synthèse harmonieuse des deux principes antagonistes.

En effet, dans l'absolu, c'est-à-dire quand le dieu suprême, en l'occurrence Zervan, n'a pas encore créé, qu'il ne s'est pas encore manifesté, le Bien et le Mal coexistent en lui dans une sorte de nirvâna où il n'y a nulle action mais seulement contemplation passive. Mais, dans la relativité, c'est-à-dire à partir du moment où le monde créé par Zervan commence à entrer en action, cette action n'est possible que si les deux principes se séparent et se heurtent, un peu comme l'électricité n'existe que lorsqu'il y a affrontement entre un courant positif et un courant négatif : avant l'affrontement, l'électricité n'existait que dans la potentialité.

Zervan absolu, avant la création du monde, était un dieu suprême certes puisque rien ne s'opposait à lui, mais surtout un *dieu potentiel*. Et sa potentialité ne sert à rien, selon le principe hégélien. Mais lorsque la potentialité devient *action*, les deux composantes se mettent en mouvement et produisent les événements de l'Histoire. Ces deux composantes sont évidemment le Bien et le Mal parce que ce sont les plus antagonistes qui puissent être. Mais le monde n'existe que grâce à cette lutte perpétuelle entre les deux principes. On voit que le dualisme du zervanisme est résolu par un raisonnement dialectique de la meilleure veine. En fait, ce n'est même pas un dualisme, puisque les forces du Bien et du Mal ne sont rien en elles-mêmes que des manifestations d'une Totalité unique. Les zéloteurs de Zervan avaient-ils pensé aux conclusions ontologiques auxquelles aboutissait leur système ?

Le zervanisme s'est répandu dans une partie du monde hellénistique. Plutarque, qui fait allusion au mazdéisme, le présente sous sa forme zervaniste. Cette doctrine a d'ailleurs fortement marqué le mithraïsme, et par-delà les autres religions qui se sont succédées, y compris le christianisme. Il est à l'origine de ce qu'on appellera plus tard le *dualisme mitigé*,

dans lequel les deux principes du Bien et du Mal n'existent pas par essence, puisqu'ils ne sont pas indépendants, dérivant tous deux d'un principe souverain antérieur et unique. Mais dans l'optique de tous ceux qui ont professé le dualisme mitigé, le monde sensible, la matière et les êtres corporels sont toujours l'œuvre du principe du Mal, autrement dit de Satan. C'est ce que nous retrouvons dans le catharisme. Mais il faut bien reconnaître que la doctrine zervanienne était un compromis fort habile entre le monisme et le dualisme proprement dit, et en dernière analyse la reconnaissance d'un monisme absolu qui provoque l'apparition d'un dualisme relatif.

III

LE MANICHÉISME

Les premiers temps du christianisme ont été marqués par une étonnante prolifération de sectes de toutes natures, de toutes origines et de toutes opinions. Cela tient d'abord à ce que l'époque était une période où, dans le monde méditerranéen, les anciennes valeurs s'effondraient et que les peuples commençaient à ressentir une profonde angoisse métaphysique. La religion officielle de Rome n'était plus qu'une suite de rituels d'ordre politique, et personne ne croyait plus aux dieux d'un Olympe que Prométhée avait contribué à ébranler par un excès de rationalisme. La religion grecque s'était fondue dans les religions à mystères qui se développaient de part et d'autre de la mer Égée. Le mithraïsme gagnait les rives du Rhin, emporté dans les bagages des légions. Le druidisme se réfugiait dans les forêts, à l'écart des grandes voies romaines où commençait à se manifester une certaine persécution. Dionysos envahissait les rues de Rome par bacchanales interposées. Dans cet invraisemblable brassage de populations et d'idées, plus personne ne s'y retrouvait.

C'est alors que fut répandu le message christique. Il eut du mal à pénétrer les consciences, et il faut bien dire qu'au tout début, le christianisme n'était qu'une petite secte au milieu d'une quantité d'autres guère plus importantes qu'elle et plutôt moins que celle des fervents d'Isis et d'Osiris. De plus, il serait stupide de présenter le christianisme primitif comme une religion organisée et détentrice d'une doctrine. Le

christianisme, au premier siècle de notre ère, c'était avant tout la diffusion très restreinte d'un message. Et ce message était reçu très différemment selon les cas, selon les classes sociales, selon les lieux et selon les usages locaux. Le dogme était loin d'être fixé. Le rituel était très vague, la structure inexistante : seules des églises locales, groupées autour d'un missionnaire, pas forcément d'un disciple de Jésus, ou d'un « ancien », autrement dit un « prêtre » (le mot grec *presbutos* signifie « ancien, vieux »), prenaient forme çà et là, mais surtout en Asie Mineure. Les Juifs avaient été dispersés dans une « diaspora » qui n'allait pas cesser de sitôt, et les autorités avaient tendance à considérer les Chrétiens comme des Juifs dissidents. Du reste, la séparation entre judaïsme et christianisme n'était pas encore très nette, et des apôtres comme saint Paul combattaient vigoureusement cette idée de judaïté que saint Pierre continuait à mettre en valeur, prétendant même qu'on ne pouvait devenir chrétien si l'on n'était pas d'abord juif. Tout cela représente un état confusionnel comme jamais l'humanité n'en a connu.

C'est dire que le message christique va être interprété bien différemment par les uns et les autres. C'est dire que vont se multiplier, à l'intérieur même de ce qu'on commence à appeler le peuple chrétien, un nombre considérable de sectes, et que ces sectes vont, en s'organisant, devenir des groupes à part entière, parfois sans rapports directs avec les autres groupes. La première conséquence est une dispersion géographique. Mais la seconde conséquence, qui n'est pas moins importante, c'est que le message va se trouver commenté, trituré et finalement altéré de façons bien divergentes. Et cela va durer pendant quelques siècles au cours desquels, après la reconnaissance officielle de la religion chrétienne par Constantin, puis après l'édit de Milan qui en fait la religion de l'Empire, on va commencer à traiter ceux qui ne sont pas en harmonie avec Rome de déviationnistes et d'hérétiques. On n'en est pas encore à l'Inquisition, mais les germes de la répression apparaissent déjà. Ils vont trouver un terrain favorable à leur développement.

Parmi ces divers courants de pensée, qui tous récupéraient des notions anciennes provenant des religions dites païennes ou qui empruntaient franchement à la philosophie, les Gnostiques vont se tailler une part considérable.

Ce que l'on appelle aujourd'hui le *gnosticisme*, du mot grec *gnosis* qui signifie « connaissance », est le résultat d'une rencontre parfois tumultueuse entre trois traditions essentielles, le christianisme, bien entendu, le mazdéisme zoroastrien et la philosophie grecque de source platonicienne ou néo-platonicienne. Ce gnosticisme ne constitue pas une religion en soi, encore moins un bloc monolithique : on a pu dénombrer de soixante à quatre-vingts écoles qui se réclamaient de ce courant de pensée. Certes, il existait, entre ces écoles, des différences sur les méthodes et les points de détails, mais toutes se rattachaient à une direction d'idées qui en font un système parfaitement spécifique.

La tendance qui s'affirme, c'est le refus d'attribuer à Dieu la création du monde matériel qui est la cause première de l'existence du Mal. Les Gnostiques étaient donc des Chrétiens qui se souvenaient des enseignements des philosophes grecs et qui, parce que Dieu ne peut être que parfait, retranchaient le Mal de la création divine. Entre le monde immatériel, séjour et royaume du Dieu bon – qui ressemblait donc au monde des archétypes de Platon – et le monde matériel, sensible, œuvre imparfaite de Satan, ils supposaient l'existence d'un ou de plusieurs mondes. Ce monde intermédiaire était peuplé de demi-dieux, ce qu'ils nommaient les *éons* : c'étaient des êtres qui participaient à la fois de la nature divine et de la nature humaine. Or *Jésus était un de ces éons*, ce qui, évidemment, constitue une affirmation *hérétique* : mais à l'époque, on discutait âprement sur la question de savoir si Jésus était un humain élevé au rang des dieux, ou si c'était un dieu incarné, et la réponse officielle n'avait pas encore été donnée.

La position des Gnostiques est avant tout une position de synthèse : ils refusaient d'établir un fossé entre le message évangélique et la pensée humaniste des philosophes grecs et

prétendaient à une continuité dans l'évolution de l'esprit humain. Ils affichaient une grande méfiance vis-à-vis des livres bibliques de l'Ancien Testament dont ils rejetaient tout ou partie. Sur le plan de la religion vécue, on observait une grande diversité de pratiques. Certaines sectes recommandaient l'ascétisme le plus rigoureux pour parvenir à une purification totale de l'être. D'autres, au contraire, prenant appui sur l'affirmation que la chair est création satanique, voulaient en quelque sorte *brûler* celle-ci en allant jusqu'au bout de ses possibilités vers un anéantissement total. Cette dernière conception allait engendrer toute une série de pratiques plus ou moins magiques, de nature sexuelle et menant jusqu'à la débauche la plus décriée par les spectateurs contemporains qui n'en comprenaient pas le sens exact. De fait, cette catégorie de Gnostiques est allée très loin dans ce domaine, mais la dépravation apparente cachait de profondes motivations et se trouvait justifiée par elles.

En tout cas, c'était une révolution qui permettait de libérer la pensée de l'histoire telle qu'elle avait été conçue jusque-là, de l'Ancien Testament, ressenti comme le patrimoine exclusif du peuple juif et comme tel suspect de détournement ou d'altération, et enfin de la froide cosmologie grecque qui prétendait expliquer le monde scientifiquement. Cette forme de pensée, si variée dans ses manifestations, se répandit dans tout le Proche-Orient et domina largement Alexandrie, qui en fut la véritable capitale, ainsi que Babylone et la plupart des grandes villes. Les communautés gnostiques réunirent des savants et des érudits qui représentaient l'élite intellectuelle de l'époque. D'où ce mélange de magie, de philosophie et de mythologie symbolique qu'on découvre dans toutes les doctrines se réclamant du gnosticisme.

Les tendances gnostiques se reflétèrent bientôt sur les autres écoles de pensée, aussi bien sur les néo-Platoniciens que sur les Pythagoriciens qui n'appartenaient pas au monde chrétien. Mais les églises chrétiennes ne furent pas exemptes de leur influence, et ainsi se développèrent des groupes qu'on peut

classer comme hérétiques, ne seraient-ce que les Novatiens d'Afrique du Nord, qui exigeaient de leurs prêtres une pureté absolue et un détachement complet des liens terrestres allant jusqu'à une impossible désincarnation. Les théologiens de l'époque, ceux qu'on appellera les « Pères de l'Église », commencèrent à réagir vigoureusement, et bientôt, le dualisme ne fut pas considéré seulement comme une hérésie parmi d'autres, mais comme l'*hérésie* majeure et impardonnable.

C'est une nuance du gnosticisme, le *manichéisme*, qui a constitué l'exemple le plus parfait de l'hérésie dualiste, tout en devenant une véritable religion aux rites et aux dogmes spécifiques. Le nom est devenu célèbre, et a fini par désigner tout ce qui ressort d'une opposition fondamentale entre deux principes : il n'est pas rare, par exemple, d'entendre dire à propos d'un film policier, ou d'un western classique, que les thèmes évoqués dans l'œuvre, bien que n'ayant aucun rapport avec la religion ou la métaphysique et concernant seulement la lutte d'un justicier au grand cœur contre un horrible hors-la-loi, sont manichéens. Finalement, le terme finit par qualifier tout ce qui est tranché, tout ce qui est divisé, de façon même très primaire, en deux catégories apparemment distinctes.

Les noms de manichéens et de manichéisme proviennent du nom d'un Iranien, Mani, ou Manès, qui naquit en 217 de notre ère dans un bourg de la Babylonie centrale. Il était le fils d'un certain Patek, et sa mère s'appelait Maryam. Tous deux étaient d'origine perse et appartenaient, selon toute vraisemblance, à une famille noble, celle des Arsacides, dynastie qui régnait alors en Iran. On sait que son père, qui professait officiellement la religion mazdéenne, était, comme on dit, « en recherche spirituelle ». Il avait adhéré à une secte gnostique. Mani fut donc élevé dans un milieu qui se préoccupait de spiritualité, et en tout cas sous une influence gnostique.

L'histoire de Mani est assez confuse, car des traditions légendaires se sont mêlées aux éléments authentiques de sa vie. À l'âge de douze ans, il aurait reçu un message divin. Il aurait eu la vision d'un ange envoyé par le « Roi du Paradis des

Lumières », lequel lui aurait dit ces paroles : « Abandonne ces hommes (de la secte gnostique). Tu ne leur appartiens pas. Tu es destiné à régler les mœurs, mais tu es trop jeune et le temps n'est pas encore venu. » Douze ans plus tard, l'ange lui aurait confié un second message : « Le temps est maintenant venu. Fais-toi connaître et proclame bien haut ta doctrine. » Cela suppose que pendant ces douze années, il s'était plongé dans des études religieuses ou théologiques. Il fit alors un voyage aux Indes, et, à son retour, il se rendit à la cour de Shappur, de la dynastie des Sassanides, qui venait de remplacer la dynastie des Arsacides sur le trône de Perse. Il semble que Mani fut fort bien accueilli dans cette cour qui comportait de nombreux lettrés, car il y fit des adeptes dans l'entourage du roi et reçut l'autorisation de prêcher sa doctrine comme il l'entendrait et où il voudrait. On raconte même qu'il aurait converti le roi Shappur, et la légende ajoute que Mani aurait entraîné le roi au ciel, et qu'ils seraient restés tous les deux suspendus dans les airs pendant un certain temps.

Quoi qu'il en soit, de 242 à 273, Mani parcourut l'empire perse encore marqué par la vieille religion mazdéenne, et il semble y avoir fait des adeptes de plus en plus nombreux. Mais Shappur mourut en 273 : Mani perdait son soutien essentiel. Certes, le fils de Shappur, Ormuzd, continua d'assurer sa protection au prophète, mais il ne régna qu'un an et fut remplacé par son frère Bahram, lequel restait entièrement acquis à la religion mazdéenne et ne tolérerait pas qu'une religion différente fût prêchée dans son royaume. Les mages, qui détestaient évidemment Mani, en profitèrent pour le faire condamner. Emprisonné et attaché aux murs de sa prison, Mani mourut en 277. Après sa mort, ses disciples poursuivirent sa prédication et l'étendirent dans tout le Moyen-Orient. Ils réussirent à constituer une sorte d'Église très bien structurée qui résista longtemps aux attaques de tous ses adversaires, mazdéens ou Chrétiens orthodoxes.

Il ne s'agit pourtant pas de christianisme. La prétention de Mani était de fonder une religion universelle en tentant de

trouver le commun dénominateur de toutes les grandes religions existantes. Nous connaissons très bien sa doctrine grâce à des documents de première importance qui ont été retrouvés dans le Turkestan chinois et en Égypte. Mani se déclare le successeur du Bouddha, de Zoroastre et de Jésus. Ces trois-là étant des prophètes qui ont parlé pour leurs peuples respectifs, Mani parle à tous les peuples de la terre. Il prétend aussi que le Bouddha, Zoroastre et Jésus n'ont apporté qu'un enseignement partiel : chacun d'eux détenait une partie de la vérité et de la connaissance, mais la connaissance intégrale, c'est lui, Mani, qui la détient, parce qu'il est le dernier maillon d'une longue chaîne, l'ultime messenger de Dieu. Et pour que cette connaissance soit diffusée, Mani, contrairement aux autres prophètes qui se sont contentés de parler à leurs disciples, tient à écrire lui-même ce que Dieu lui a appris.

Cependant, le manichéisme n'est pas seulement une synthèse harmonieuse entre le mazdéisme, le bouddhisme et le christianisme : c'est aussi une *gnose*, puisque tout repose sur la Connaissance. On ne peut pas obtenir le salut sans savoir. Il ne faut pas « mourir idiot ». Voilà le maître mot de cette doctrine dont les prétentions sont donc hautement intellectuelles. De plus, le seul problème véritable, mais aussi le plus difficile à résoudre, c'est celui de l'amalgame d'une parcelle divine, autrement dit l'âme, avec un corps qui est un produit du monde terrestre, lui-même œuvre du Démon et cause initiale de l'existence du Mal. Par là est réintroduite la notion de dualisme absolu.

En effet, la doctrine de Mani pose l'existence de deux principes qui n'ont pas été engendrés, qui sont éternels et équivalents : le Bien et le Mal dont les images les plus simples sont la Lumière et les Ténèbres. Mais par derrière se profile une formulation beaucoup plus directe : Dieu est le Bien, la Matière est le Mal.

C'est là où les difficultés commencent. Apparemment, tout est simple. Or, si l'on se réfère à saint Augustin qui a longtemps été manichéen avant de se convertir et de combattre le

manichéisme, c'est un peu différent. Dans son *Contra Faustum*, il imagine un dialogue entre lui et le manichéen Faustus de Milève. Et, dans ce dialogue, Faustus soutient que dans la doctrine de Mani, il n'y a qu'un seul dieu : « Il est vrai que nous connaissons deux principes, mais il n'y en a qu'un que nous appelons Dieu ; nous nommons l'autre *hylè* ou la matière, ou comme on dit plus communément, le Démon. Or, si vous prétendez que c'est établir qu'il y a deux dieux, vous prétendez aussi qu'un médecin qui traite de la santé et de la maladie, établit qu'il y a deux « santés » ; ou qu'un philosophe qui discourt du bien et du mal, de l'abondance et de la pauvreté, soutient qu'il y a deux « biens » et deux « abondances ».

Le discours est tortueux, mais il revient à affirmer que les manichéens, tout en admettant l'existence de deux principes créés, croient en l'existence d'un Dieu unique. Tout est une question de terminologie, et cette terminologie n'a pas toujours été bien reçue par les adversaires du manichéisme, comme plus tard ce sera le cas pour les Inquisiteurs et les théologiens adversaires des Cathares.

En fait, l'existence d'un Dieu unique n'est pas contradictoire avec l'existence de deux principes créés. Le Mal, qui est le Démon, et qui est la matière, est en fait une affirmation opposée au Bien : c'est une sorte de Non-Être opposé à l'Être. Ces deux principes se trouvent dans le Dieu unique, mais ce ne sont que des principes et non des divinités. Et de plus, le Mal n'est que la négation du Bien, ou plutôt, ce qui réapparaîtra dans le catharisme, *le Mal est absence de Bien*. La difficulté est de savoir pourquoi le Bien peut parfois être absent. Mais cette formulation n'a rien qui puisse choquer un chrétien orthodoxe, habitué depuis longtemps à entendre parler des supplices de l'Enfer, donc le Mal absolu, qui sont éternelle privation de Dieu, c'est-à-dire du Bien absolu. Le danger, c'est qu'on peut aller très loin dans ce sens et prétendre, avec quelque raison si l'on suit la logique manichéenne, que Dieu peut volontairement se rétracter et, par son absence, provoquer le mal. C'est au fond la

position de saint Augustin lui-même, position qui sera ensuite aggravée par Calvin et Jansénius.

Bien entendu, cette doctrine manichéenne ne pouvait être transmise ainsi : seuls des philosophes auraient pu y comprendre quelque chose. Il fallait la diffuser sous forme de récits imagés, et donner au mythe un corps capable d'être saisi par une intelligence moyenne. Le manichéisme s'exprime donc par des éléments d'allure mythologique. Le Bien et le Mal étant deux principes opposés, ils ne peuvent cohabiter et se trouvent donc dans des régions séparées. Ainsi le Bien se trouvera au nord, ou en haut, tandis que le Mal sera au sud, en bas. Cela ne fait qu'emprunter à la tradition l'image traditionnelle du Paradis céleste et de l'Enfer souterrain.

Mais cette localisation, toute symbolique qu'elle est, prend un sens étrange que n'avait certainement pas prévu Mani, lorsqu'elle est récupérée par des idéologues animés par d'autres buts que la théologie désintéressée. Mani et ses disciples affirment en effet que c'est au nord, en haut, que réside le « Père de la Grandeur », le « Roi du Paradis des Lumières ». Quant au « Prince des Ténèbres », il est au sud, en bas. Les exégètes du XX^e siècle, inspirés par des théories racistes et éblouis par la mythologie nordique, avec tout ce qu'elle recèle de connotation de blancheur et de pureté, ne se sont pas fait faute d'exploiter ces thèmes manichéens, notamment à propos des Cathares et de la Quête du Graal. Les « Nordiques » qui se sont précipités – et qui se précipitent toujours – sur la haute vallée de l'Ariège, sur Montségur et sur le Razès seraient-ils des manichéens ?

Les symboles sont dangereux dans la mesure où ils peuvent être interprétés selon des critères discutables et qui ne prouvent rien. Sur un strict plan mythologique, la doctrine manichéenne ne vise à rien d'autre qu'à concrétiser par des images spatiales l'éloignement des contraires. Le Nord est envoûtant parce qu'il est mystérieux : pourquoi ne pas y placer le « Royaume suprême » ? Tout dépend du contexte socioculturel. Ainsi, les Celtes qui s'orientaient toujours face au soleil levant considéraient le nord comme la région sinistre, puisque c'était à

gauche, mais cela ne les empêchait pas de prétendre que le druidisme et la connaissance suprême venaient des « îles du nord du monde ». C'est un lieu commun de placer le siège de la Connaissance supérieure dans le nord. Et, bien entendu, pour les « Nordiques » dont il a été question, le Sud ne peut être que le royaume de Satan, celui des Sémites et des Noirs. Là-haut, dans le mystérieux « Royaume de Thulé », Dieu, quel qu'il soit, nous attend ; et il est entouré d'une cohorte d'éons qui gravitent sous le commandement des *archontes*. On voit se dessiner les contours d'une milice qui n'a rien de céleste, mais qui emprunte son « ordre » à cette organisation pure et parfaite. En bas, dans la chaleur moite du sud, les démons s'agitent autour du Prince des Ténèbres, en un mouvement désordonné – il ne peut y avoir d'ordre, puisque le Mal est la négation de ce qui se passe en haut – et perpétuel, au cours duquel ils s'entre-tuent et renaissent sans cesse. Le mythe en lui-même est absolument cohérent.

Mais tout cela débouche sur une cosmogonie. Dans cette agitation tumultueuse, et à un moment qui inaugure le Temps, le Prince des Ténèbres aperçoit brusquement le monde de la Lumière. Peut-être provient-il lui-même de ce monde de Lumière et en garde-t-il un peu la nostalgie, comme le Satan que décrit Victor Hugo, l'un des poètes qui a sans doute été le plus grand manichéen qui soit ? Cette vision fait naître en lui le désir de conquérir ce monde inconnu ou oublié, mais qui, de toute façon, est merveilleux et ne peut qu'exciter la convoitise. Le Prince des Ténèbres va donc lancer à l'assaut ses troupes de démons vers le royaume de la Lumière.

Le Père de la Grandeur est surpris par cette attaque. Pour se défendre, il émane une première forme, la « Mère de Vie », laquelle émane à son tour le « Premier Homme » qui est l'Ahura-Mazda des Mazdéens. Cet homme originel a pour alliés les cinq éléments qui sont l'Air, le Feu, la Lumière, l'Eau et le Vent. Ahura-Mazda tente désespérément de repousser l'attaque des Démons, mais il est vaincu et englouti avec les cinq éléments dans les Ténèbres d'en bas. C'est ainsi qu'une parcelle

de la nature divine est emprisonnée dans la Matière. On remarquera des analogies frappantes entre ce mythe manichéen et la mythologie germano-scandinave, notamment à propos de la menace représentée par les Géants toujours prêts à se lancer contre la forteresse d'Asgard où sont les Dieux, et aussi à la grande bataille eschatologique, le *Ragnarök*, ou Crépuscule des Dieux.

Cependant, tout n'est pas perdu. L'Homme primordial adresse alors à Dieu une prière qu'il répète sept fois, nombre symbolique d'une durée cyclique. Cette prière implore l'Être suprême de le délivrer. Alors le « Roi du Paradis des Lumières » suscite plusieurs créations, dont la dernière, l'« Esprit Vivant », descend en compagnie de la « Mère de Vie ». On reconnaît ici l'influence du christianisme : l'Être suprême envoie en quelque sorte le « Saint-Esprit » accompagné de la Vierge Marie. Alors l'Esprit Vivant tend la main à l'Homme primordial pour le tirer hors du monde des Ténèbres. Ainsi est expliquée et justifiée la célèbre « poignée de main » des manichéens, marquant symboliquement leur état d'élus.

L'Homme primordial est donc délivré. Il est remonté vers le royaume d'en haut. Mais il a dû abandonner les cinq éléments dans le royaume d'en bas, c'est-à-dire en quelque sorte son *âme*. Cette substance, qui découle du Bien, qui est lumineuse en soi, est souillée par le contact qu'elle entretient avec la Matière. Il faut donc organiser le monde en vue de récupérer un jour cette « âme » souillée, la purifier et la faire remonter au royaume de Lumière.

L'Être suprême va donc partager la matière qui se trouve mélangée de substance divine. La partie qui n'est pas souillée par les Ténèbres produira le Soleil et la Lune. Ainsi s'explique d'ailleurs le culte particulier que les manichéens rendaient au Soleil et à la Lune, ces deux astres étant considérés comme participant de la nature divine. Une autre partie, qui est souillée, mais non entièrement, provoquera l'apparition des étoiles. Puis, une troisième partie, entièrement contaminée par le Mal, servira à la formation des plantes et des animaux. Enfin,

pour punir les démons de leur attaque et de leur injustice, leur peau, leur chair, leurs os et leurs excréments composeront la terre, les montagnes et les eaux.

Les démons sont donc menacés de perdre à jamais toute trace de substance lumineuse, et ne voulant pas sombrer dans les ténèbres éternelles après avoir eu la vision du royaume de la Lumière, ils concentrent tout ce qu'il reste en eux d'énergie lumineuse dans deux êtres nouveaux qu'ils créent : Adam et Ève. Ainsi est expliquée la naissance de l'humanité : les humains sont un reste d'énergie divine rassemblée et concentrée par les démons. Mais l'âme humaine, cette étincelle divine qui demeure toujours, est si bien asservie à la matière qu'elle n'a plus conscience de son origine divine. Son état naturel est d'être éternellement ignorante. Elle est privée de connaissance. Mais l'espoir de salut persiste : une possibilité de délivrance sera offerte à l'humanité. La Connaissance lui sera octroyée par les envoyés de l'Être suprême, c'est-à-dire les Prophètes, dont les plus importants sont Ahura-Mazda et le Jésus transcendant des manichéens, appelé par eux « Jésus le Lumineux ». Et, à la fin des temps, on verra la victoire définitive du Dieu de la Lumière sur le monde de la Matière, lequel sera anéanti sous un gigantesque incendie. On peut constater ici une autre analogie avec la tradition germano-scandinave.

Cette vision de Mani ne manque ni de puissance ni de grandeur. C'est une mythologie qui tente d'expliquer rationnellement l'existence du monde visible et la présence du Mal. Pour ce faire, Mani n'a pas tout inventé : quelle que soit la réalité de sa « vision », il a puisé largement dans un fonds traditionnel qui était à sa portée, un fonds mythologique bien entendu, auquel il a ajouté des structures mazdéennes. Ce fonds traditionnel, ce n'est évidemment pas chez les Germains, en dépit, des analogies frappantes qu'on peut constater, qu'il est allé le chercher. Il est plus vraisemblable qu'il l'a trouvé en Iran même, et sur le pourtour immédiat, dans la zone d'influence des Scythes. On sait, depuis les travaux de Georges Dumézil, les rapports étroits qui existent entre les récits mythologiques des

peuples scythes et ceux des Germains et des Celtes. Et quand on analyse en détail la cosmogonie manichéenne, on est amené à de curieuses comparaisons, notamment à propos de la légende du Graal, surtout celle dont l'Allemand Wolfram von Eschenbach a fait le récit. Il y a une vision du Graal qui est germano-iranienne. En fait, elle est manichéenne : et certains Allemands qui ont cherché le Graal à Montségur ou dans le pays cathare ne l'ont pas fait sans raison.

Car il est évident que les Cathares sont les héritiers des manichéens. C'est dire aussi que le catharisme apparaît bien plus comme une *religion à part* que comme une hérésie chrétienne. Qu'a donc à faire la théologie chrétienne là-dedans ? Reconnaître Jésus comme un des envoyés du Dieu de Lumière n'est pas précisément conforme à la notion du Fils de Dieu unique qui vient, par son sacrifice, sauver l'humanité. Et ce qui frappe dans le manichéisme, c'est la tendance à ce grand détachement vis-à-vis de la matière, puisqu'elle est le Mal, allant parfois très loin, vers les pires aberrations. L'ascétisme peut être poussé à l'extrême, puisque l'idéal serait d'anéantir au plus tôt l'enveloppe charnelle qui nous enferme : cela conduit tout droit au suicide. Mais jamais Mani n'a encouragé le suicide, pas plus que les Cathares. Cependant une ambiguïté subsiste : cette tendance se manifeste constamment à travers l'histoire des sectes manichéennes et trouve son achèvement avec la fameuse *Endura* des Cathares de la fin du XIII^e siècle.

Les composantes extrême-orientales ne sont pas absentes non plus. Si le croyant parvient à se détacher de l'emprise du monde matériel extérieur, et à observer les règles de la morale, son âme, après la mort, accomplira une ascension triomphale et pénétrera au Royaume de la Lumière qui est un véritable *Nirvâna*. Ce salut est opéré principalement par une sorte d'illumination intérieure, permettant de nous convaincre de notre double nature. L'influence bouddhique apparaît sensible ici, mais à la différence de la doctrine orientale, qui met l'accent sur l'illumination pure, de nature sensible, provoquant le renoncement, la doctrine manichéenne considère l'illumination

d'un point de vue plus intellectuel : c'est une connaissance, une *gnose*. Au fond, Mani se rattache au courant gnostique.

La morale manichéenne, qui se propose d'aider les êtres à retrouver la pureté originelle, devient de ce fait une morale de la non-action, ce qui n'est pas non plus sans ambiguïté. Le monde extérieur est donc l'œuvre du Démon, et toutes les actions qu'on accomplit pour façonner ce monde, sous quelque forme que ce soit, sont un encouragement au Dieu du Mal. Allons plus loin : toute amélioration matérielle, tout progrès de civilisation, toute découverte scientifique, toute technique nouvelle, tout cela contribue à accroître la puissance de ce Dieu du Mal et à perpétuer son œuvre. Dans ces conditions, une stricte application de la morale manichéenne conduirait à un refus de vivre, à l'extinction de l'espèce. Il ne semble pourtant pas que les manichéens soient allés jusqu'à préconiser ces solutions extrêmes.

D'ailleurs, ils ont opéré des distinctions parmi leurs adeptes. D'un côté, il y avait les « Purs », les « Élus », et de l'autre, les « Auditeurs », ou simples croyants. Les premiers sont astreints à un ascétisme rigoureux, intransigeant ; mais les seconds vivent dans le monde, comme les autres, se mariant, travaillant et participant à la vie du groupe social auquel ils appartiennent. Leur devoir particulier était de subvenir à tout ce qui était nécessaire à la subsistance des Élus. Ainsi les Élus n'avaient-ils pas l'occasion de pécher. Cela peut choquer, et il y a là une certaine tendance à l'exploitation des autres. Mais toutes les religions ont pratiqué plus ou moins ce système : « Travaillez, prenez de la peine, nourrissez-nous, car ainsi nous pourrions prier pour vous. » Les bonzes bouddhistes et les moines mendiants ne font pas autre chose. D'ailleurs, les simples croyants manichéens semblent avoir très bien accepté ce système hiérarchique. Et on le retrouvera intégralement dans le catharisme : seuls les Parfaits sont astreints à l'ascétisme le plus rigoureux, et ce sont les Croyants, vivant dans le monde normalement, qui leur fournissent la subsistance.

Bien entendu, seuls les Purs pouvaient prétendre, après leur mort, à pénétrer dans le Royaume de Lumière. Mais les autres conservaient l'espoir, car, selon la doctrine de Mani, les croyants, après leur mort, se réincarnaient, et cela durait jusqu'au moment où ils devenaient, dans une vie ultérieure, eux-mêmes des Purs. Par contre, s'ils avaient mené une vie toute entière vouée à la Matière, ils risquaient de renaître sous forme d'animal. On retrouve tout cela dans le catharisme.

Le culte manichéen, comme le culte mazdéen dont il procédait, était réduit à sa plus simple expression. La religion manichéenne ne semble pas avoir eu recours aux sacrements dans le sens où la religion chrétienne l'entend. Le seul rite assimilable à un sacrement est celui de l'imposition des mains qui se pratiquait au moment où le Croyant entrait dans la catégorie des Élus. Par ce geste, analogue à celui de la Confirmation chrétienne, le Croyant recevait l'Esprit. On reconnaît là, bien sûr, le *consolamentum* des Cathares.

Pour le reste, le culte consistait en chants, prières, prédications, à la fois pour affermir la foi des croyants et pour convertir des incroyants, et en jeûnes parfois très rigoureux, durant parfois jusqu'à un mois. Il y avait aussi des confessions publiques, des croyants aux Élus, et des Élus entre eux, et une confession générale de la communauté à l'occasion de la fête de la *Bêma*. Le nom de cette fête signifie « chaire », et c'était une allusion à la chaire symbolique d'où Mani avait répandu son enseignement. On célébrait donc la cérémonie devant une haute estrade, où le prophète était censé être présent. Une autre cérémonie avait lieu, accompagnée de chants et de prières, lors de la commémoration de la passion de Mani et de son ascension au Royaume de Lumière.

La question des temples manichéens reste toujours controversée. On n'a pas retrouvé d'authentiques temples de la religion manichéenne. D'après le témoignage de saint Augustin, mieux placé que quiconque pour en parler, les manichéens avaient des lieux de réunions et aussi des temples. Il établit donc la distinction entre les deux. On suppose que les temples

manichéens étaient de construction très simple et dépourvus de toute ornementation. L'idée qui semble avoir dominé est celle du dépouillement par lequel on peut obtenir le contact direct avec l'esprit de Lumière. Il est donc permis de penser que ces temples étaient surtout des emplacements – analogues aux sanctuaires druidiques en pleine nature – choisis selon certains critères qui demeurent bien mystérieux, mais en rapport avec la lumière, donc avec le soleil. C'est pourquoi on a pu parler de « temples solaires », et prétendre que Montségur avait été autrefois, sinon un temple, du moins un *emplacement* solaire : on sait que la direction de la forteresse, du côté de l'est, indique, au-delà du Pech de Bugarach, le lever moyen du soleil tout au long de l'année.

Dans le mythe manichéen, le Soleil est ce qui reste de la substance spirituelle non contaminée par le mal lors de l'emprisonnement d'Ahura-Mazda dans la matière. Mais, en plus, le soleil, comme dans le mithraïsme, demeure le symbole le plus parfait de la Lumière spirituelle, exactement comme la Croix chez les Chrétiens. N'oublions pas que la Croix, que nous retrouverons en Occitanie comme un héritage du peuple gaulois des Volques Tectosages, est un très ancien symbole d'origine solaire, comme la *swastika* et comme le *triskel* celtique. Chez les manichéens, les prières étaient toujours récitées face au soleil, et l'on comprend pourquoi on cherche tant à relier le culte cathare et le « culte » du Graal (décrit par Chrétien de Troyes comme un vase d'où émane une lumière merveilleuse) à un antique culte du Soleil, celui-ci étant considéré à la fois comme symbole de la Lumière spirituelle et comme manifestation visible de la Divinité.

Le manichéisme apparaît donc comme une doctrine de haute spiritualité, une tentative pour donner une explication cohérente d'un monde en proie aux contradictions et au Mal. On peut affirmer que c'est une religion à part entière, une religion spécifique. Mais, curieusement, le manichéisme a déchaîné contre lui, à plusieurs époques, les répressions les plus féroces. Dioclétien, en 297, a donné le signal de la lutte contre

les manichéens qui commençaient à se répandre en Italie, en Gaule et en Espagne. En 389, Théodose les faisait condamner à mort.

Le manichéisme, en tant que religion constituée, n'allait pas tarder à disparaître. Les Chrétiens orthodoxes lui avaient porté les derniers coups. Mais une religion ne disparaît jamais vraiment. Les idées se réfugient dans l'ombre et réapparaissent parfois sous d'autres formulations. Et comme le problème de l'existence du Mal demeure toujours d'actualité, un jour ou l'autre les solutions manichéennes reviennent à la surface.



Montségur



Quéribus



Peyrepertus



Pilier provenant de l'église de Rennes-le-Château où l'abbé Saunière découvrit en 1891 les fameux parchemins codés !...



La tour Magdala à Rennes-le-Château



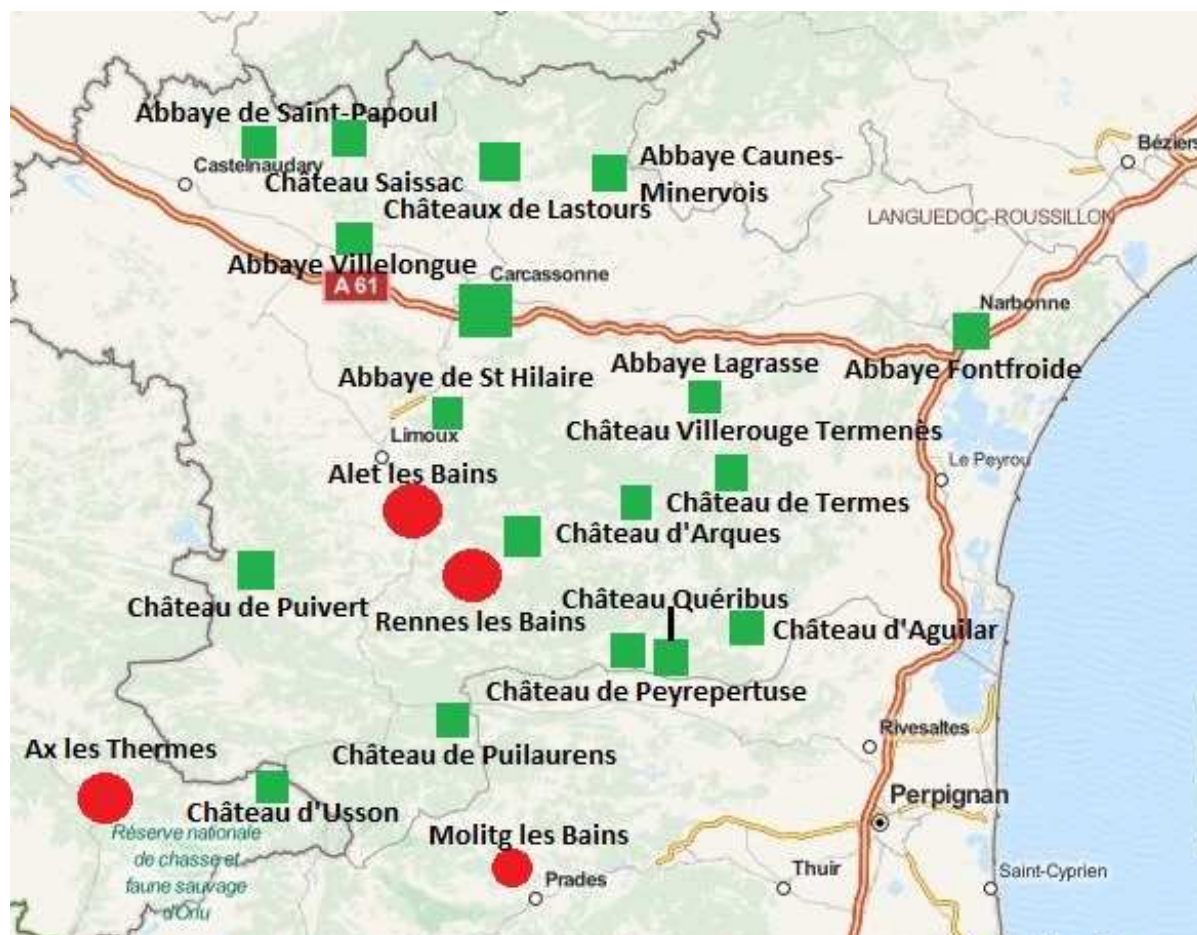
Puilaurens



Termes



Puivert



Carte du pays cathare

IV

LES BOGOMILES

Pendant la période qu'on appelle soit fin de l'Antiquité, soit haut Moyen Âge, les sectes les plus diverses sont apparues dans l'ensemble du monde chrétien et sur les régions limitrophes. La théorie dualiste, qui perdurait, s'est souvent manifestée à travers ces sectes, à côté de dogmes hérités de toutes les traditions possibles. Les invasions dites barbares et les brassages de populations favorisaient ce genre de systèmes syncrétiques : au milieu d'un monde en pleine instabilité et en pleine mutation, il était bien difficile de se référer à des valeurs sûres, à des valeurs universellement reconnues. Et pourtant, on cherchait désespérément ces valeurs, on tentait de découvrir la réponse aux questions angoissées que se posait le monde.

L'Église chrétienne apparaît évidemment comme la plus capable d'assurer cette universalité des valeurs. Mais l'Église se cherche, elle aussi. Le dogme qu'elle professe reste encore bien fragile, et, de plus, il est le résultat d'une série de compromis réalisés entre les grands théologiens de l'époque, qui ont chacun leur propre façon de voir les choses et d'apprécier le message évangélique. Ce n'est pas facile de s'y retrouver. C'est seulement face à ceux que l'on nomme des hérétiques que l'Église trouve une certaine cohésion, d'abord pour lutter contre un danger matériel (l'Église commence peut-être une institution temporelle et l'intérêt entre en jeu), ensuite pour clarifier une doctrine qu'on sent confuse et sans assise inébranlable.

Mais les adversaires de l'Église sont nombreux, principalement à l'intérieur même de cette Église qu'ils accusent souvent de corruption spirituelle et morale. Les adversaires de l'Église institutionnelle se prétendent, comme il se doit, des réformateurs et des détenteurs de la vérité. Et c'est pour prouver qu'ils détiennent la vérité qu'ils expriment leurs conceptions en les appuyant sur tout ce qu'ils peuvent trouver dans les textes sacrés, dans les systèmes philosophiques, dans les traités de morale. Ainsi apparaît un certain Priscillien, mort en 385. C'était un pieux Espagnol qui prêchait une vie monastique ascétique à l'image de l'érémétisme venu d'Orient et qui commençait à se répandre. Priscillien a sa propre interprétation, et il fait sa propre synthèse en incorporant au dogme chrétien qui est le sien des préoccupations qui semblent appartenir au paganisme, à l'ancien druidisme en particulier. Mais, contrairement aux Celtes, il croit à la présence dans le monde de deux principes opposés, le bien et le mal, et sa doctrine, qui a recueilli des partisans pendant un certain temps, se révèle finalement comme dualiste.

Aux environs de 660, un Arménien du nom de Constantin fonde, dans ce pays soumis à différents conflits de cultures et de religions, une nouvelle secte qui se distingue par l'admiration particulière qu'elle manifeste pour l'apôtre Paul. Ce seront les Pauliciens qui, pendant près d'un siècle, constitueront un groupe de guerriers farouches contre lesquels Byzance devra lutter en même temps que contre les Arabes. Vers la fin du VIII^e siècle, leurs missionnaires, fort actifs, atteignirent la Bulgarie, et jusqu'au XII^e siècle, cette secte demeura très influente dans les Balkans.

La doctrine des Pauliciens est mal connue parce qu'ils évitaient de la divulguer aux non-initiés et allaient même jusqu'à se conformer extérieurement aux cultes et aux règlements de l'Église chrétienne pour donner le change et éviter des répercussions. Mais cette doctrine, on le sait, repose sur la croyance en deux principes antagonistes. Pour les Pauliciens, c'est le Démon, c'est-à-dire le Prince des

Ténèbres, qui a créé le monde et les êtres vivants. Ils rejetaient absolument l'Ancien Testament et considéraient l'Eucharistie comme un geste vide de sens. Pour eux, la Croix, qu'elle soit l'instrument du supplice infligé à Jésus, ou un symbole solaire, n'offrait aucune valeur particulière. Malgré tout, ils ont cherché à se rapprocher du Christianisme, ne serait-ce que pour le « noyauter », et aussi pour découvrir dans les Écritures des arguments en faveur de leurs thèses. C'était une façon commode de faire du prosélytisme sans trop se marginaliser, et surtout de constituer une force d'autant plus agissante qu'elle se tenait dans l'ombre. De cette manière, les Pauliciens étaient suffisamment nombreux au début du VIII^e siècle pour influencer sur la politique des royaumes où ils se trouvaient. Sur le cours de l'Euphrate supérieur, ils avaient même fondé une colonie qui se maintint longtemps par la force des armes, à l'intérieur d'un pays déjà musulman. Vaincus en 878 par les Byzantins, bon nombre d'entre eux se retrouvèrent soldats dans les armées impériales, et d'autres furent déportés dans les Balkans. C'est là que les Pauliciens allaient trouver un terrain favorable à l'expansion de la doctrine dualiste.

Les Slaves avaient commencé à s'établir dans la péninsule balkanique à partir du VI^e siècle, y fondant des colonies dispersées et sans unité. Ce furent les Bulgares qui assurèrent plus tard la cohésion entre les différents établissements slaves et qui imposèrent leur nom au pays ainsi créé, au sud du Danube. Au milieu du IX^e siècle, des missionnaires chrétiens envoyés par Rome se mirent à évangéliser la Bulgarie qui, jusque-là, était demeurée au stade d'un néo-paganisme slave. Mais, pour des raisons évidemment politiques, le patriarche de Byzance, mécontent de voir que Rome s'intéressait à des régions qu'il considérait comme relevant de son autorité, envoya ses propres missionnaires. Il y eut donc une rivalité affirmée entre les Chrétiens de rite romain et les Chrétiens de rite grec (il n'y avait pas encore eu le schisme), et les sectes à tendances manichéennes profitèrent de la situation, les Pauliciens les premiers. Dans ce nouveau brassage de traditions, et compte

tenu des influences hétéroclites issues de Byzance, refuge plus ou moins avoué de tous les hérétiques du moment, une secte nouvelle fit son apparition, celle des *Bogomiles*.

Pendant le deuxième quart du X^e siècle, en Bulgarie, dans un district montagneux et inaccessible de la Macédoine, un prêtre de village nommé Bogomil se mit à prêcher devant la petite noblesse, le bas clergé et les paysans. Il ne prônait pas la révolte contre les grands nobles ou le haut clergé, mais au contraire la résignation et une recherche de la sérénité par une vie monastique, seul moyen de trouver la consolation en ce bas monde troublé et en proie aux forces du Mal. C'est ce premier précepte que les disciples de ce prêtre, appelés les Bogomiles du nom de leur maître, allaient s'efforcer d'appliquer : les témoignages concordent pour affirmer que les Bogomiles, dans les premiers temps, furent des ascètes et des ermites revêtus de vêtements simples, prêchant l'humilité et la douceur, accomplissant de nombreuses prières et de longues méditations. Ils rejetaient les fastes de l'Église et tous ses sacrements jugés inutiles et de pure forme, ainsi que tous les exercices du culte ostentatoires. Et surtout, ils étaient farouchement iconoclastes, ce qui n'était d'ailleurs pas fait pour déplaire à tout le monde, en ce temps-là, à Byzance. Sur un plan plus temporel, Bogomil et ses disciples dénonçaient la puissance et la richesse des États constitués qui, pour eux, n'étaient que vanité et néant. Ce qui est véridique, ce qui est modeste, ce qui est humble, c'est le Christ, mais un Christ plus symbolique que réel, et ce Christ ne peut attendre de cette terre que des injustices, des persécutions et des larmes.

La doctrine des Bogomiles nous apparaît un peu confuse parce que nous ne la connaissons que par leurs ennemis, et que ceux-ci ne s'accordent pas toujours sur les points qu'ils s'efforcent de réfuter. On peut cependant prétendre qu'il a existé chez eux deux tendances, l'une dualiste absolue, l'autre dualiste mitigée.

Dans la première tendance, la Matière était l'œuvre du Démon et l'Esprit, l'œuvre de Dieu. Il fallait donc rejeter tout ce

qui concernait la matière, pratiquer un ascétisme rigoureux, s'abstenir de tout commerce sexuel, ne pas boire de vin, ne pas manger de viande et mener une existence de privations et de renoncement. Quant à la Croix, ils la rejetaient parce qu'elle symbolisait la seule cruauté. La communauté bogomile de cette tendance se refuse à toute organisation qui serait terrestre, donc mauvaise, et ne reconnaît aucune hiérarchie. Cette position radicale conduisait à une totale marginalisation, voire à une intense persécution, mais celle-ci devait être supportée avec résignation à l'imitation du Christ, reconnu comme un modèle et un exemple.

La seconde tendance fait apparaître une pensée plus complexe. À l'origine, il existait un monde spirituel, sur lequel Dieu régnait. La Trinité existait en lui, le Fils et le Saint-Esprit n'étant que des modes du Père, ce qui constituait une négation du dogme officiel et faisait appeler « Monarchiens » les Bogomiles de Bulgarie. Mais Satan était également le fils de Dieu : il était même son fils aîné et avait reçu mission de gérer les cieux, aidé par une multitude d'anges qui lui étaient soumis. Cela n'est pas sans lien avec les traditions chrétiennes concernant Lucifer et qui se retrouvent dans certaines versions de la légende du Graal. Or Satan, par orgueil, s'était révolté, entraînant une partie des anges dans sa rébellion. Pourtant la révolte de Satan et des anges ayant échoué, ceux-ci furent précipités hors des cieux : c'est alors que pour se venger, ils créèrent la terre et un second ciel, celui des astres.

Dans cette conception, il n'existe à l'origine qu'un seul Dieu, et finalement qu'un seul principe. C'est seulement à partir d'une révolte que le Mal fait son apparition, déclenchant la création caricaturale de la matière. Mais on se garde bien d'expliquer *pourquoi* Satan s'est révolté. C'est là où les dualistes mitigés se heurtent constamment à une énigme qu'ils sont incapables de résoudre. Il est évident qu'un dualisme radical, en posant la coexistence éternelle des deux principes, élimine tout problème de ce genre. Mais, dans ces conditions, il n'y a plus d'espoir d'en

sortir : le monde sera toujours sous la coupe de Satan et toute vie religieuse est inutile.

Cependant, à l'intérieur de son monde, Satan créa l'homme avec de la terre et de l'eau. Il lui insuffla de son esprit, mais demanda à Dieu d'insuffler également un peu du sien dans l'être qu'il venait de créer, de façon que cet être soit un lien commun entre eux. Ce mythe est fort étrange : on se garde bien d'expliquer pourquoi Satan tient tant à ce que l'homme soit le lien entre lui et Dieu, et surtout pourquoi Dieu accepte le marché. On remarquera que ce mythe se retrouve, de façon larvée, dans la légende de la naissance et de la conception de Merlin, selon Robert de Boron, au XII^e siècle, sous l'influence des moines clunisiens : Merlin apparaît alors comme l'Homme primordial, fils d'un diable et d'une sainte femme, bénéficiant de pouvoirs issus des deux mondes. Mais comme dans le cas de Merlin qui, doué de pouvoirs « sataniques », les utilise pour le Bien, il y a dans le mythe bogomile une allusion très nette à la possibilité qu'a l'Homme, par le don qu'il reçoit de Dieu, de néantiser le principe mauvais et donc de revenir à l'état antérieur qui avait précédé la révolte de Satan. L'espoir est laissé quant à un salut, non seulement de l'individu lui-même, mais de la création tout entière, Satan compris.

Donc, pour reprendre le récit mythologique bogomile, Dieu accepta la proposition de Satan, mit une parcelle de son esprit dans Adam et en fit autant pour Ève, après que celle-ci eut été créée par Satan. Mais celui-ci, pour donner plus de poids à sa création, encouragea le Serpent, c'est-à-dire la Conscience, à persuader Ève d'avoir des relations sexuelles avec Adam et à procréer. Pour le punir, Dieu priva alors Satan de sa forme divine et lui ôta tout pouvoir de création. Mais il le laissa libre de gérer le monde qu'il avait déjà créé.

Ici, le péché originel est interprété comme l'œuvre de chair. Ce n'est peut-être pas par hasard si le texte biblique dit : « Adam *connut* Ève. » Il y a une connotation curieuse entre la Connaissance en tant que science ou conscience et le rapport sexuel. De plus, l'Arbre au fruit défendu est celui de la

Connaissance du Bien et du Mal, donc, sur un plan symbolique, la connaissance de la différence entre les deux sexes. Cela peut déboucher sur d'autres interprétations du Pêché originel, ce que les Bogomiles n'ont pas fait : ils se sont contentés de dénoncer le rapport sexuel comme une manœuvre de Satan pour perpétuer sa création. D'où l'interdit jeté sur la procréation, tout au moins pour la catégorie des croyants parvenue à une suffisante maturité, à une suffisante connaissance leur permettant de pratiquer la chasteté.

Car les Bogomiles, comme les manichéens, avaient deux sortes d'adeptes. Les Élus, parvenus à un stade supérieur, devaient observer rigoureusement tous les commandements et réciter des prières, sept pendant la journée et cinq pendant la nuit. Les autres étaient de simples Croyants qui n'étaient pas encore parvenus à éliminer en eux les tentations que Satan y entretenait du fait de la présence de son esprit.

Mais les Croyants avaient la possibilité de devenir des « Purs ». Cela se passait au cours d'une cérémonie qui a son équivalent chez les Cathares et qui ressemble à celui de l'imposition des mains chez les manichéens. C'était une sorte de baptême du Saint-Esprit, que les Bogomiles opposaient formellement au baptême chrétien qu'ils jugeaient sans valeur. Ce « sacrement », si l'on peut dire, était vraisemblablement conféré après une longue préparation ou initiation. Le nouvel Élu devait se confesser, passer un certain temps en prières et méditations, et observer le jeûne. Après quoi, en présence d'une assemblée d'Élus et de Croyants, il recevait sa consécration définitive qui l'intégrait dans la catégorie des Élus. Il semble que, durant cette cérémonie, on se bornait à mettre l'Évangile sur la tête du nouvel Élu et à réciter des *Pater* tandis que les participants à l'assemblée chantaient des hymnes en se tenant par la main.

Cette mythologie métaphysique s'accompagne d'une croyance en la réincarnation. Cela n'est pas dit explicitement dans les textes relatifs aux Bogomiles, mais cette croyance, comme chez les manichéens, ne peut être écartée, puisqu'elle

résout le problème des Croyants, lesquels seraient irrémédiablement condamnés s'ils n'avaient pas la possibilité de se réincarner et de purifier ainsi leur élément spirituel divin à chaque matérialisation bien vécue. Certaines sectes bogomiles, qui professaient un dualisme radical, niaient la Résurrection de la Chair et le Jugement dernier. Mais les Bogomiles semblaient admettre la transmigration des âmes, non pas pour les Purs qui étaient définitivement délivrés, mais pour les Croyants qui devaient en quelque sorte accomplir leur Purgatoire dans leurs vies terrestres successives. Il est vrai que le dogme de la Réincarnation est contraire au dogme chrétien de la Résurrection au Jugement dernier.

Les Bogomiles se sont maintenus assez longtemps en Bulgarie et tout autour de Byzance, à la fois dans les territoires soumis à l'Empire et dans ceux conquis par les Musulmans. Ils ont été pourchassés et persécutés, surtout par les Chrétiens. Mais ils se sont infiltrés à travers les Balkans en direction de l'ouest, surtout après 1140, date à laquelle l'empereur Manuel Comnène prend des mesures énergiques contre eux et contre leur influence dans la cité. On les retrouve alors en grand nombre sur les territoires qui forment aujourd'hui la Yougoslavie, sur la côte dalmate et dans l'Italie du nord. Bientôt ils s'infiltrèrent dans les villes italiennes, s'avancent vers l'Occitanie et la France du nord. Un document copié sur les registres de l'Inquisition de Carcassonne mentionne « le secret des hérétiques de Concorezzo, apporté de Bulgarie par l'évêque Nazaire ». Car, au Moyen Âge, en Occident, il n'est pas question des Bogomiles, mais des *Bulgares*, ou des *Bougres*, ainsi nommés à cause du pays où les Bogomiles ont connu leur implantation la plus durable.

Les Bogomiles sont-ils arrivés jusqu'à Montségur et ont-ils provoqué l'éclosion du catharisme ? On serait tenté de voir une filiation directe entre les Bogomiles et les Cathares : leurs doctrines respectives offrent des points communs plus qu'évidents, et ce sont des dualistes. De plus, ce nom de Bugarach, dans le Razès, témoigne bien, sinon de la présence

effective de Bogomiles bulgares dans la région, du moins d'un rapport entre les hérésies bulgare et albigeoise. D'ailleurs, on a retrouvé, en Occitanie, quelques monuments figurés qui évoquent irrésistiblement l'art bogomile, ne seraient-ce que les fameuses croix discoïdales. Ces croix, on en dénombre beaucoup en Occitanie. Il y en a en Bulgarie. Mais il y en a aussi en Suède, pays d'origine des Wisigoths.

Il est difficile de conclure quoi que ce soit à propos de ces croix de pierre. On sait que les Bogomiles refusaient d'honorer la Croix telle que les Romains l'imposaient. Pour eux, la Croix n'était pas l'instrument du supplice de Jésus, mais un symbole solaire, ou encore une représentation géométrique de l'homme-Jésus avec quatre branches qui sont la tête, les deux bras et les jambes. Il s'agit donc d'un *Christ vivant* et non d'un dieu mort sur un instrument de supplice réservé aux plus basses classes. Pour eux, comme plus tard pour les Cathares, on ne pouvait représenter Jésus que comme un Homme vivant, les bras largement ouverts, ou remplacer sa tête par une représentation solaire qui impliquait une tout autre signification. Et quand les Bogomiles et les Cathares utilisaient la croix latine, ils n'y figuraient jamais le corps de Jésus, pensant qu'une telle représentation montrait quelque chose d'humiliant et de bas. Plus tard, les protestants feront de même. Et, chez les Cathares, on utilisera parfois la rosace qui symbolise le Christ solaire.

Sans nier une possible influence bogomile sur certaines croix découvertes en Occitanie, il faut bien remarquer que ces croix sont normales dans un pays qui relevait des comtes de Toulouse. Pourquoi y voir à tout prix des symboles cathares ou bogomiles ? La croix à quatre branches inscrite dans un cercle fait partie des armes des comtes de Toulouse, et elle est très ancienne, fort antérieure à la période cathare. De nombreux exégètes se sont penchés sur le problème de ces croix. Des « ésotéristes » et des « hermétistes » de tous bords ont déversé des flots de paroles sur ces croix. Certes, elles intriguent. Mais si l'on avait la curiosité d'aller regarder, par exemple, au Cabinet des Médailles de la Bibliothèque Nationale de Paris, les

monnaies gauloises du peuple des Volques Tectosages qui occupaient le Languedoc à l'époque de César, on s'apercevrait qu'une grande partie de ces monnaies comporte la fameuse croix à quatre branches inscrite dans un cercle, la mystérieuse croix discoïdale. Dans l'Occitanie toulousaine, cette croix est indubitablement celtique, l'archéologie et la numismatique nous le disent bien. Elle n'a rien à voir avec les Bogomiles, ni avec les Cathares, sauf qu'elle appartient à la fois au domaine culturel bulgare et occitan. Et aussi, ne l'oublions pas, au domaine culturel suédois dont sont issus les Wisigoths.

Cela dit, il paraît impensable de nier les contacts entre Bogomiles et futurs Cathares. Leurs doctrines sont trop proches. Et certains monuments figurés autres que les croix montrent, comme le fait remarquer René Nelli, « qu'il y a eu, entre Bogomiles et Cathares, les mêmes contacts sur le plan de la symbolique figurée que sur le plan religieux et philosophique. Nous ne prétendons pas naturellement que les Bogomiles ont inventé ces thèmes, mais nous croyons que c'est à eux que les Cathares les ont empruntés¹⁷ ». La cause paraît entendue.

De toute façon, le bogomilisme est, dans son essence, un mélange original entre un sérieux effort pour réaliser en ce monde une morale chrétienne réformée, et un dualisme d'abord vécu dans le quotidien avant de devenir un dogme. « Le bogomilisme est apparenté de très près à l'extraordinaire mouvement hérétique de l'Occident et lui a apporté l'enseignement dualiste. Mais Bogomiles et Cathares ne sont absolument pas identiques. L'Occident n'est en aucune façon, non plus dans les hérétiques qu'il a pour la plupart persécutés, une simple copie de l'Orient. L'enseignement, les Écritures, les missionnaires pouvaient venir d'Orient. Mais l'hérésie avait en Occident, depuis le début de ce millénaire, ses lois et son visage bien à elle¹⁸. »

¹⁷ René Nelli, *Le Phénomène cathare*, Toulouse, Privat, 1964, p. 188.

¹⁸ Arno Borst, *Les Cathares*, Paris, Payot, 1974, p. 65.

Il faut en effet se méfier des ressemblances et éviter de superposer les unes sur les autres des cultures fort différentes d'origine et d'essence. Si des analogies sont évidentes, et réelles, entre deux modes religieux, cela ne veut pas dire automatiquement que l'un découle de l'autre.

Si l'Orient comptait ses hérésies, l'Occident n'en manquait pas. Il y avait eu de multiples discussions dans les conciles, et partout, de nouvelles idées suscitaient des mouvements allant jusqu'à la constitution de sectes, parfois seulement jusqu'à des prédications sans suite. La grande peur de l'an Mil n'avait fait que favoriser le prophétisme à la petite semaine, et il en restait quelque chose dans les esprits, même si l'on savait que la fin du Monde n'était pas pour le lendemain.

Dans les premières années du XI^e siècle, un paysan de Champagne rentre un jour de son champ, chasse sa femme et, après avoir brisé le crucifix de l'église, refuse au prêtre le paiement de la dîme et tient d'éloquents discours pour rejeter les livres de l'Ancien Testament. Il fait bientôt des adeptes parmi les paysans, mais finalement abandonné de tous, il se jette dans un puits. Était-il fou ? On peut cependant reconnaître dans sa folie quelques éléments bien connus du bogomilisme.

En 1018, en Aquitaine, se constitue un groupe important qui conteste le pouvoir de la Croix, le baptême et le mariage, et refuse certains aliments. En 1022, aux environs de Toulouse, des hérétiques aux enseignements mystérieux se rassemblent, venus de diverses régions occidentales. En 1022, un paysan du Périgord entraîne dans sa prédication quelques nobles et quelques prêtres de Sainte-Croix d'Orléans : ils vont porter la bonne parole jusqu'à Rouen. Et ce qu'ils proposent, soi-disant pour réformer l'Église, ce sont tout bonnement les théories bogomiles. Pour eux, la matière est impure ; le mariage, le baptême, la confession et l'eucharistie doivent être rejetés, de même que la hiérarchie ecclésiastique, les œuvres dites pieuses et les prières. Les « vrais chrétiens » vivent de la nourriture céleste, et le croyant est purifié par l'imposition des mains. Condamnés au bûcher par ordre du roi Robert II, ils sont allés

s'y installer en riant et ont subi leur sort en hommes sûrs de gagner immédiatement le « Paradis de Lumière ».

Les exemples de toutes sortes abondent en cette époque. L'ancien prêtre provençal Pierre de Bruis parcourt le sud de la France en affirmant qu'il faut démolir les églises, brûler le crucifix au lieu d'adorer l'instrument de supplice du Christ, et prier n'importe où, même dans une étable. Pierre de Bruis est brûlé en 1126. En Flandre, c'est un laïc, nommé Tanchelm, qui se déchaîne contre l'Église qui est devenue un véritable « bordel ». Il prétend que tout être humain est aussi près de Dieu que pouvait l'être le Christ, car il possède le Saint-Esprit et il est l'époux de la Vierge Marie. À la même époque, un ancien moine clunisien, Henri l'Hérétique, extraordinaire orateur, accomplit des missions dans tout le sud de la France. Il tempête contre l'Église, et ses adeptes, qui le considèrent comme un ange du ciel, donnent suite à ses sermons enflammés : ils profanent les églises, brûlent les crucifix, rossent les prêtres et contraignent les moines au mariage, généralement avec des prostituées, lesquelles doivent par la suite mener une existence honorable dans le mariage. En Bretagne, l'étrange Éon de l'Étoile se prend pour « Celui qui viendra juger les vivants et les morts ». Il réunit un groupe de fidèles avec lesquels il pille les églises, les châteaux et les monastères, puis il distribue une partie des richesses ainsi accumulées aux paysans. Son action se situe en forêt de Brocéliande, non loin de la fameuse fontaine de Barenton. Éon soutient avoir des pouvoirs magiques et s'en sert à l'occasion sur des étrangers. Ses adeptes le nomment « Seigneur des Seigneurs ». Il prétend qu'il jugera par le feu le monde que Dieu lui a confié. Son sceptre a la forme d'un Y. Quand les deux branches sont élevées vers le ciel, cela signifie que les deux tiers du monde appartiennent à Dieu le Père. Quand ces mêmes branches sont tournées vers le bas, les deux tiers de ce monde sont à Éon. Bien sûr, Éon de l'Étoile joue sur l'homophonie de son nom avec le *eum* de la liturgie (*Per Eum qui venturus est judicare vivos et mortuos*). En 1148, il est traîné devant un concile présidé par le Pape et condamné à la

prison où il mourra. Était-il fou ? Il faudrait remarquer le rapport indéniable entre son nom et les *éons* des gnostiques, ces demi-dieux qui règnent sur les mondes intermédiaires.

La plupart de ces hérétiques sont en réalité des « illuminés », parfois de bonne foi, souvent persuadés qu'ils vont accomplir des réformes profondes dans une Église qui est bien loin de donner l'exemple de la perfection. Ils recherchent tous une certaine forme de vie dépouillée par rapport à un monde où fleurit l'injustice et où les richesses de quelques-uns s'étalent scandaleusement devant la pauvreté de la grande masse. Ils se heurtent à forte partie : ils finissent tous sur un bûcher ou dans une prison.

Mais ce ne sont pas des intellectuels. Les arguments qu'ils mettent en avant sont d'une grande simplicité, pour ne pas dire élémentaires, et de toute façon parfaitement évidents. Cela n'a rien à voir avec la théologie. Or, les temps sont venus où une hérésie ne peut perdurer que si elle s'appuie sur un corpus dogmatique. Et ce *corpus*, ce sont les Cathares qui vont l'apporter.

V

LES CATHARES

C'est au XII^e siècle que les Cathares font vraiment leur apparition dans l'Europe occidentale en tant que représentants d'une secte spécifique et non plus en tant que Bogomiles. S'ils n'ont pas continué à être revêtus du nom de Bogomiles, c'est qu'ils ne l'étaient plus. Ils s'étaient en quelque sorte fondus dans autre chose, et si l'héritage bogomile est important, il ne constitue pas l'ensemble des croyances et des pratiques des Cathares.

De toute façon, le catharisme ne se présente pas comme un système cohérent et organisé, englobant toutes les sphères de la vie religieuse dans un cadre traditionnel. Ce n'est pas non plus le point de rencontre de sectes hétérogènes que seuls les hasards de l'histoire ont rassemblées. Ce serait plutôt un vague enchaînement d'expériences vécues et d'aspirations qui, peu à peu, se condensent en un dogme et une morale pratique. L'unité du catharisme réside en effet dans la mise en commun d'expériences qui, au départ, n'étaient que des tentatives pour donner un sens profond à la vie dans un monde incohérent et marqué par le Mal.

Le fondement de cette expérience spirituelle est évidemment l'irrémissible contradiction entre l'âme de l'homme pur et le monde qui est mauvais. Et quelles que soient les différentes écoles de pensée qu'on distingue dans le catharisme, notamment la position dite dualiste radicale et la position dite dualiste mitigée, on retombe sur le même postulat : « Au début,

il existait deux principes, celui du Bien et celui du Mal, et en eux existaient, de toute éternité, la Lumière et les Ténèbres. Du principe du Bien vient tout ce qui est Lumière et Esprit ; du principe du Mal vient tout ce qui est Matière et Ténèbres. » Ces paroles font partie d'une profession de foi de Cathares florentins. On se rend compte que les Cathares ont repris la thèse dualiste des Manichéens et des Bogomiles. Mais un problème n'a pas encore été vraiment expliqué, sinon résolu : celui de la chute des Anges. Pour quelle raison Satan s'est-il révolté et a-t-il entraîné avec lui d'autres anges (certains disent *tous* les anges), lesquels anges sont maintenant les âmes humaines, enfermées dans la Matière et soumises à l'Imperfection et au Mal ?

Les Bogomiles parlaient seulement de révolte. La tradition judéo-chrétienne penche pour l'orgueil, le Péché contre l'Esprit. C'est bien vague. Les Cathares, eux, sans le dire, en reviennent aux versets VI, I-3, de la *Genèse* : « Lorsque les hommes eurent commencé à se multiplier sur la face de la terre, et que des filles leur furent nées, les fils de Dieu virent que les filles des hommes étaient belles, et ils en prirent pour femmes parmi toutes celles qu'ils choisirent. Alors l'Éternel dit : Mon esprit ne restera pas toujours dans l'homme, car l'homme n'est que chair, et ses jours seront de cent vingt ans. »

Ces versets sont loin d'être clairs. Ils proviennent sans aucun doute d'une tradition archaïque qui n'était plus bien comprise au temps de Moïse et qui a été déplacée dans la chronologie de la *Genèse*. Mais l'essentiel en reste que les Fils de Dieu, c'est-à-dire les Anges, ont été saisis par la concupiscence. Encore faudrait-il savoir ce que sont les « filles des hommes » dans la réalité du mythe, car il est évident que, dans la problématique cathare, cette chute des Anges n'a pu se produire qu'avant la création du monde.

Les Cathares modérés rappelaient, comme le faisaient les Chrétiens orthodoxes, que Lucifer, l'Archange beau et bon, avait été abusé par un *esprit mauvais*. Mais en l'affirmant, ils soutenaient une opinion dualiste absolue en posant l'existence

en-soi d'un principe du mal. Les dualistes radicaux donnent une explication plus logique : Satan-Lucifer s'est révolté contre Dieu par jalousie, mais seul. Il a donc été rejeté. Mais il veut se venger et attirer vers lui les autres anges. Il attend trente-deux ans à la porte du ciel, et se cache, l'année suivante, dans le royaume de Dieu pour vanter secrètement aux autres anges ses trésors, et particulièrement les charmes d'une femme. Les anges, curieux, ignorent ce que peut être une femme. Alors Satan leur amène une femme – qu'il vient de former – et qui est peut-être la Lilith de la tradition hébraïque – et la leur présente. Les Anges, enflammés d'une folle convoitise, brisent l'étincelante voûte céleste et combattent aux côtés de Satan pour assurer la domination de celui-ci sur le royaume de Lumière. Mais leurs corps sont terrassés et leurs âmes tombent. Tout cela rappelle les combats décrits dans les cosmogonies indo-européennes. Mais les Vanes qui s'attaquent aux dieux Ases, dans la mythologie germano-scandinave, ne sont pas originaires du monde divin : ils viennent d'ailleurs. Et, de plus, après cette guerre inexpiable, les Ases et les Vanes font la paix et constituent un groupe unique, ce qui n'est pas le cas dans le mythe cathare. Seule, l'aventure de Prométhée, Titan révolté contre les autres Titans olympiens, présente des analogies certaines avec la chute des Anges, et elle se termine par l'enchaînement de Prométhée sur le Mont Caucase.

Toujours d'après le mythe cathare, neuf nuits et neuf jours se succèdent, longs et lourds, descendus du ciel, plus denses que les brins d'herbe ou les gouttes de pluie, jusqu'à ce qu'enfin, Dieu, plein de courroux, s'informe de ce qui se passe et décide que jamais plus une femme ne franchira les portes du royaume de Lumière.

Là, on peut remarquer un antiféminisme assez net, ce qui est un peu surprenant quand on sait que, parmi les Cathares, il y eut de nombreuses femmes, et qu'il ne manque pas d'exemples de « Parfaites » qui sont allées jusqu'au bout de leur foi. On peut aussi interpréter les neuf nuits et les neuf jours comme les « jours mondiaux », autrement dit les « siècles » (longues

périodes), dont parle le *Véda* (un jour de Brahma correspond à quatre milliards d'années), et penser à l'ère primaire de la science moderne.

Pour la compréhension du mythe cathare, il faut encore se référer aux versets I, 6-7, de la *Genèse* : « Dieu dit : Qu'il y ait une étendue entre les eaux et qu'elle sépare les eaux d'avec les eaux. Et Dieu fit l'étendue, et il sépara les eaux qui sont au-dessous de l'étendue d'avec les eaux qui sont au-dessus de l'étendue. » Les neuf nuits et les neuf jours *qui tombent* sont comparés aux gouttes de pluie et aux brins d'herbe. Il s'agit en fait de cette fameuse séparation des eaux du ciel et de la terre, autrement dit de la création d'un espace *différent*, celui qui sera le domaine de Satan. Ces notions mythologiques ne sont pas sans rapport avec les observations scientifiques modernes. En effet, la position de la Terre, à 150 millions de kilomètres du Soleil, la place tout près du centre d'une zone où les températures permettent à l'eau d'exister sous forme solide, liquide et gazeuse. Cette zone est très réduite, environ 2 % du rayon du système solaire. L'existence de l'homme paraît donc liée à ces deux conditions : l'eau, sous ses trois formes, et la gravitation universelle. C'est dire combien juste est l'importance de l'eau dans les mythologies. Ce n'est pas pour rien non plus que l'eau joue un rôle essentiel dans les religions. Mais ce qu'il faut retenir avant tout du mythe cathare, c'est qu'il fait coïncider l'apparition de la vie terrestre avec la chute des Anges.

Bien entendu, le mythe ne résout rien. Il se contente de poser des questions insolubles. Comment Satan révolté parvient-il à rentrer dans le royaume de Lumière ? Est-ce que Dieu en avait connaissance (puisqu'il s'informe de ce qui se passe) ? Dieu est-il témoin impuissant ou *veut-il* le Mal ? Comment les Anges pouvaient-ils pécher si aucun mal n'était en eux ? Qu'est-ce que le péché ? Le moins qu'on puisse dire, c'est que le mythe cathare ne brille pas par sa logique. Mais le texte de la *Genèse* non plus.

Toujours est-il que c'est le Démon qui a créé toutes les choses visibles et périssables, et entre autres, les corps humains. Dieu, lui, a créé ce qui dure, l'Invisible et l'âme humaine

incorruptible. Les Cathares modérés ajoutent alors quelque chose : lorsque Satan a fini de créer le monde avec ses Anges déchus, Dieu envoie sur terre un Ange qui lui est resté fidèle, et cet Ange, c'est Adam, dont les Cathares se prétendent les héritiers directs. Cet Ange a malheureusement été capturé par Satan : il a dû revêtir une forme humaine, mais du fait de cette contrainte involontaire, il sera finalement sauvé, et tous ses descendants avec lui.

Dans d'autres versions du mythe cathare, Satan essaie péniblement d'insuffler la vie aux formes inertes qu'il a créées. Cela dure trente ans. Mais à chaque fois que ces corps de boue sèchent au soleil, l'eau, c'est-à-dire le sang, s'évapore. Dieu, qui sait tout, ordonne aux Anges qui rôdent dans le monde d'en bas, de ne pas s'endormir pendant leur séjour sur la terre. Bien entendu, les Anges succombent au sommeil, et pendant ce temps-là, Satan s'empare d'eux et les introduit dans les corps sans vie qu'il avait formés.

Variante du mythe principal, cette version s'y rattache cependant étroitement : il s'agit, en un langage plus ontologique, de la capture de l'Archétype divin par l'Archétype humain. Mais cela ne peut se faire sans connotation sexuelle. Les Anges endormis sont soumis à la concupiscence nocturne. D'ailleurs, dans certains textes cathares, les constellations passaient pour commettre la luxure nuitamment, et cette luxure cosmique était appelée *coitus* en astrologie. Sur un plan plus psychologique, et dans le contexte médiéval, nous retrouvons là la fameuse croyance aux incubes et aux succubes, ces démons mâles ou femelles qui viennent s'unir aux êtres humains durant la nuit, en profitant de leur sommeil : Merlin l'Enchanteur représente le type parfait du produit de cette union entre un démon incube et une femme. Il va sans dire qu'au-delà de l'intervention des incubes et des succubes, il faut voir certaines réactions physiologiques érotiques nées pendant le sommeil et conduisant à ces pollutions nocturnes dont on mettait en garde les bons chrétiens.

Cette version est également importante à considérer parce qu'elle met en évidence le lien qui unit l'être humain au cosmos : son corps est peut-être fait de boue, mais son âme est angélique : elle appartient au monde d'en haut. Et tout le comportement humain va être une recherche constante de l'équilibre entre le poids de la matière et la légèreté de l'élément céleste qui l'anime. Évidemment, le problème primordial n'a toujours pas été résolu : comment une âme de nature subtile, céleste et immatérielle, a-t-elle pu être enfermée ainsi, aussi facilement, dans un corps grossier et lourd ? C'est alors que les Cathares partisans du dualisme absolu proposent une solution : l'âme angélique, qui est bien prisonnière du corps humain, a cependant laissé son corps angélique au Ciel. L'être angélique, devenu humain, est donc déchiré, *séparé*. Et il va fatalement aspirer à quitter son corps de chair pour retrouver son corps angélique.

La solution est habile en ce sens qu'elle explique le besoin de spiritualité qui caractérise l'être humain, cette transcendance qui est en lui. Mais les mêmes Cathares radicaux imaginent un troisième terme à ce qui va devenir un véritable raisonnement dialectique : il existe, disent-ils, un lien entre le corps et l'âme de l'ange *séparé*. Ce lien, c'est l'Esprit, qui flotte entre le Ciel et la Terre, cherchant l'âme qu'il reconnaît pour son double. Lorsqu'il l'a trouvée, c'est l'illumination : à ce moment-là, l'Homme devient *Cathare*, c'est-à-dire « Parfait ». Et comme il n'est plus *séparé* (c'est le sens de *sexué*), il n'a plus de désirs sexuels, plus de concupiscence, et il se trouve prêt à réintégrer le Ciel.

On retrouve ici la notion de triade déjà vue dans le mazdéisme : l'existence humaine est due à trois principes, le Corps, l'Âme et l'Esprit, quelles que soient les acceptions particulières qu'on donne à chaque terme. Cette explication a le mérite de proposer une solution au problème de la résurrection de Jésus.

On sait, en effet, par des études scientifiques récentes, que le célèbre saint suaire de Turin a enveloppé un homme mort

supplicié. Était-ce le Christ ? Là n'est pas la question. Actuellement, les scientifiques de toutes opinions, qui ont examiné et analysé le suaire, aboutissent à la constatation suivante : on a enveloppé un cadavre dans ce linceul, mais on ne l'a pas déroulé, et il ne contient plus rien du corps. Cela veut dire que le corps enfermé dans le suaire a pu sortir du suaire enroulé sans le dérouler. Comprenne qui pourra, puisque c'est un défi aux lois naturelles et à la logique la plus courante. Les scientifiques n'en concluent rien, et ce n'est pas leur rôle. Ils constatent. Mais si l'on reprend la thèse cathare selon laquelle les Anges capturés par Satan avaient laissé leur corps au Ciel, on peut supposer que Jésus, qui n'est qu'un Ange pour les Cathares, est venu sur terre sans être enfermé dans un corps charnel et démoniaque, mais avec son corps céleste.

Le cas de Jésus-Christ est évidemment fondamental pour les Cathares. C'est même là qu'ils diffèrent le plus, quant à la place et à l'essence qu'il convient de conférer à Jésus, des autres Chrétiens. D'une façon générale, pour les Cathares, Jésus n'est ni le Fils de Dieu, ni le Fils de l'Homme, ni la pierre angulaire des Écritures. Son rôle entre la chute primordiale et le retour au Ciel n'est pas plus significatif que son existence : il est prédicateur, et non pas sauveur. Les dualistes radicaux prétendaient que le Christ était un ange qui, contrairement aux anges déchus, n'avait aucun rapport avec le péché, c'est-à-dire avec le corps charnel : d'où sa résurrection – qui n'en est pas une – et son ascension au Ciel. Quant à Marie, elle est un ange et elle n'est pas la mère du Christ au sens charnel du terme. Jésus s'est contenté de *pénétrer par l'oreille de Marie* et de prendre une apparence humaine dénuée de toute faiblesse charnelle. C'est le fameux thème de la fécondation par l'oreille, c'est-à-dire *par le Verbe*, qu'on retrouve étrangement dans la figuration celtique d'Ogmios-Ogma, dieu de la force et de l'éloquence.

Les dualistes modérés ont repris cette thèse. Mais comme, pour eux, Dieu est néanmoins le créateur de la matière, ils ne sont pas opposés à l'incarnation du Christ. De leur point de vue,

l'Ange Christ s'est fait Homme en Marie, et s'est dépouillé de son corps de chair lors de son ascension. La résurrection peut alors être considérée comme réelle. Mais les Cathares ne semblent pas s'être mis d'accord sur le personnage de Jésus.

S'il est venu sur terre, disent certains, c'est qu'il a péché, lui aussi, et qu'il a été soumis à toutes les faiblesses humaines. D'autres répliquent qu'il est apparu sur terre seulement sous une apparence charnelle, mais en réalité avec son corps angélique. On en vient même à supposer l'existence parallèle de deux Christ. Le Christ terrestre, celui qui est mort à Jérusalem, a sans doute été mauvais, et cette Marie-Madeleine, femme adultère et dévergondée dont il a pris la défense, fut, à n'en pas douter, sa concubine. Le vrai Christ, le Christ céleste, qui ne buvait ni ne mangeait, est né et a été crucifié dans un monde invisible. Curieuse conception... L'affirmation de l'existence d'un Christ terrestre concubin – ou mari – de Marie-Madeleine va provoquer, bien plus tard, d'étranges récits centrés autour de Rennes-le-Château, où se trouve précisément une église dédiée à Marie-Madeleine. Selon ces récits évidemment invérifiables, Marie-Madeleine, épouse du Jésus terrestre, serait venue s'installer dans le Razès, *avec ses enfants* – donc avec les enfants du Jésus terrestre – et ce sont eux qui, alliés à une famille franque, auraient été les ancêtres de la lignée mérovingienne¹⁹. La théologie cathare débouche parfois sur de mystérieux domaines...

Finalement, le vrai problème consiste à savoir ce que Jésus – terrestre ou céleste – est venu faire sur terre. Certains disent qu'ayant lui aussi commis le péché de la chair, il a dû faire pénitence pour sa propre faute et, par la même occasion, racheter la faute de tous les autres Anges. Une autre thèse prétend que le sacrifice de Jésus sur la Croix n'a servi à rien : ce n'est qu'un événement mythologique, et pendant que Jésus était crucifié sur terre, Satan était crucifié dans le Ciel. Le dualisme revient toujours à la charge et finit par faire concevoir l'idée que

¹⁹ Voir, chez le même éditeur, *L'Énigme sacrée* de M. Baigent, R. Leigh et H. Lincoln.

Jésus et Satan sont tous les deux fils de Dieu : il y a le fils bon et le fils mauvais. C'est en tout cas cette opinion que les restaurateurs de l'église de Rennes-le-Château ont privilégiée en présentant deux enfants Jésus de part et d'autre de l'autel. Mais les derniers Cathares ont eu tendance à accepter de plus en plus la doctrine chrétienne orthodoxe sur le Christ à la fois Dieu et Homme. Il faut dire qu'à force de discuter sur ce sujet et d'émettre des opinions aussi divergentes qu'étranges, ils ne savaient plus où ils en étaient.

De toute façon, les Cathares, radicaux ou modérés, ont tous admis que Jésus avait apporté un message et qu'il avait montré la voie du renoncement, voie nécessaire pour assurer son salut. Si la chute de l'Ange constitue le point de départ de la doctrine cathare, le retour au Ciel et la libération totale de la matière sont le but suprême nettement exprimé. Donc l'être humain vit sur cette terre pour faire pénitence, pour expier sa rupture avec Dieu et pour reconquérir son état angélique. Là-dessus, il n'existe aucune divergence dans les différents courants de pensée cathares.

Cela conduit à une eschatologie et à la constitution d'une morale.

Les êtres humains sont les descendants des Anges déchus, donc des Anges eux-mêmes, soit par hérédité, soit par transmigration des âmes. Les dualistes radicaux en venaient à énoncer cette proposition : « Mon âme est l'âme d'un Ange qui depuis la chute a transmigré par de nombreux corps comme par de nombreuses prisons. » Les dualistes modérés prétendaient que cette génération d'âme en âme et de corps en corps se poursuivrait jusqu'à la fin des Temps. Seuls les Parfaits n'avaient plus besoin de se réincarner : leurs âmes attendaient dans une sorte de paradis provisoire le jour du jugement où Dieu séparerait les bons et les méchants. Mais là, ils sont en contradiction avec la position affichée par d'autres dualistes modérés qui prétendent que la fin des Temps n'aura lieu que lorsque toutes les âmes auront été sauvées. Par contre, les dualistes radicaux disent que l'âme libérée du Parfait gagne

immédiatement le Ciel, tandis que celle de celui qui n'est pas encore Parfait doit se réincarner jusqu'à purification complète. Et ces mêmes radicaux en viennent à envisager la possibilité de réincarnations sous forme animale, en punition d'une vie dissolue, par exemple, ou du manque d'effort vers la purification.

Cela dit, la fin du Monde sera terrifiante, pour les dualistes modérés. La terre sera la proie du feu à moins qu'elle ne soit transformée en enfer de flammes ou décomposée, retournant ainsi au chaos divin. Là encore, les rapports avec la mythologie nordique sont évidents. Mais les radicaux affirment que rien ne changera plus sur terre lorsque le nombre des réintégrés sera atteint. On voit que la vision eschatologique des Cathares est plutôt confuse, et d'ailleurs, au fur et à mesure qu'ils évoluent, ils ont tendance à intégrer l'eschatologie chrétienne orthodoxe, ce qui n'infirme en rien leur doctrine fondamentale.

La morale apparaît nettement plus précise, et beaucoup plus simple. Elle part de la constatation qu'il n'y a au fond qu'un seul péché : celui de la rupture avec Dieu. Tous les autres péchés sont des formes particulières de ce péché. Le seul problème était de savoir si ce péché primordial avait été *libre* ou *involontaire*. Les dualistes modérés affirmaient le Libre Arbitre, les radicaux le niaient. Mais les deux courants s'accordaient pour dire que celui qui refuse d'appartenir au monde démontre ainsi qu'il n'appartient pas à ce monde et qu'il ne dépend donc pas de Satan. Ainsi, pour un Cathare, pécher, c'est subir le monde. Il ne peut donc y avoir de distinction entre péché véniel et péché mortel : tout péché est mortel.

C'est ainsi que dans le cadre des relations sexuelles, les Cathares ont une position qui paraît originale. Toute union sexuelle concerne la chair et risque de prolonger indéfiniment l'œuvre de Satan : c'est donc un péché. Et, dans ces conditions, une relation sexuelle dans le mariage n'est pas meilleure qu'une relation sexuelle hors mariage. Il n'y a aucune différence. C'est cette position qui a fait accuser les Cathares d'être des laxistes et de tout permettre. Effectivement, ils ne dressent aucune nuance

entre les relations légitimes ou illégitimes, l'amour libre, l'homosexualité, l'adultère ou l'inceste, voire la zoophilie. Mais leurs accusateurs auraient pu se souvenir qu'aux premiers temps de l'Église, celle-ci, très inspirée par saint Paul et les Pères de l'Église, en venait à peu près à la même conception. Et c'est parce que, d'une part, il fallait assurer la survie de l'espèce, d'autre part, parce qu'il fallait tenir compte de la nature humaine, que l'Église romaine a fini par tolérer le mariage, en profitant du même coup pour le réduire à sa fonction procréatrice et jeter l'anathème sur toutes les autres formes de sexualité. Encore faut-il préciser que l'Église *tolère seulement* le mariage. Ce n'est pas l'Église qui marie les époux. Ce n'est pas le prêtre qui les unit. *Ce sont les époux eux-mêmes*, et le prêtre n'est là qu'en tant que témoin, pour prendre acte. Le sacrement de mariage, puisque sacrement il y a, est conféré par les époux à eux-mêmes, et sous leur responsabilité : les Catholiques contemporains, complètement intoxiqués par les discours moralisateurs du clergé, ne se rendent même plus compte de cette réalité qui, il faut bien le dire, représente une belle hypocrisie de la part de l'Église romaine. De toute façon, ce « laxisme » n'était pas le fait des Parfaits, puisque ceux-ci observaient une stricte continence : ils avaient atteint un stade d'évolution spirituelle qui ne permettait plus aucune faiblesse. Il en allait différemment des simples Croyants : encore trop attachés au monde de la matière, ils pouvaient se marier ou pratiquer l'union libre. Et, dans certains groupes cathares, il était presque préférable d'avoir des relations sexuelles hors mariage, car elles n'avaient pas pour but la procréation : donc, au lieu de deux péchés, il n'y en avait qu'un. On imagine que cette façon de penser a pu provoquer certains excès et certains débordements que n'ont pas manqué de dénoncer les Inquisiteurs.

Mais les Parfaits ont bien d'autres obligations que la continence. Ils doivent s'abstenir de toute nourriture provenant de la génération : la viande, qui est chair diabolique, est formellement proscrite. Mais on écarte également le fromage,

les œufs et le lait. Curieusement, on tolère le poisson, parce que, dans la croyance cathare, les poissons n'étaient pas le fruit de la génération, mais un produit spontané de l'eau. Mais on évitait le poisson ainsi que le vin les jours de jeûne, où l'on doit se contenter de pain et d'eau.

Il existe aussi, dans les préceptes de morale cathare, une interdiction majeure, tout au moins pour les Parfaits : on ne doit tuer sous aucun prétexte. Et cette interdiction s'étend aux animaux qui, selon la doctrine de transmigration, peuvent enfermer les âmes de certains hommes, donc de certains Anges obligés de renaître sous une forme inférieure à cause des péchés de leur vie précédente. Cela va même très loin puisqu'on en arrive à désavouer tout acte de légitime défense qui risque de tuer ou même de blesser l'agresseur. Végétariens, les Cathares sont aussi fondamentalement des non-violents convaincus. La peine de mort est un assassinat, car le châtiment et l'exécution des malfaiteurs sont l'affaire de Dieu et non celle du pape, de l'empereur ou d'un souverain quelconque.

Cette interdiction a posé bien des problèmes aux Cathares, surtout aux pires moments de la répression exercée contre eux. Pendant la Croisade des Albigeois, si les Parfaits ne prirent jamais les armes, de nombreux Croyants, qui n'étaient pas tenus de respecter scrupuleusement cet interdit, participèrent aux combats et commirent même des assassinats, comme celui des Inquisiteurs à Avignonnet. Mais la plupart du temps, c'étaient des mercenaires et des sympathisants non convertis qui assuraient la défense des Cathares : on l'a bien vu à Montségur en 1244. Et il est probable que les Templiers, dont le rôle est officiellement très discret durant la Croisade des Albigeois, sont intervenus certaines fois en leur faveur sur les champs de bataille. Des adversaires des Cathares ont même prétendu que les Templiers étaient le bras séculier des Parfaits.

Pour le reste, la morale cathare coïncidait dans les grandes lignes avec la morale des Chrétiens orthodoxes et de la plupart des autres hérétiques. L'essentiel n'était pas d'interdire, mais de démontrer que certaines actions ralentissaient ou même

empêchaient le processus du retour aux origines angéliques. Plus un Cathare prenait conscience de son état angélique, plus il évitait les occasions de pécher. La morale cathare est d'une très haute tenue dans la mesure où elle ne se contente pas d'édicter des règles négatives. C'est au contraire une morale positive qui encourage à persévérer dans la recherche de la pureté. Et c'est cet aspect qui a séduit les hommes et les femmes confrontés à des Parfaits. Les Cathares ont été nombreux, preuve que leur exemple était convaincant et que leur morale apparaissait comme satisfaisante. Enfin, le rituel religieux, extrêmement simple, avait de quoi attirer les fidèles saturés des interminables cérémonies romaines.

Comme chez les Bogomiles et comme chez tous les autres dualistes, les rites observés par les Cathares constituaient un strict minimum. Il s'agissait de prières, de chants, de jeûnes à certains jours de la semaine, et surtout de prédications. Les Parfaits ont été avant tout des Hommes de la Parole. Il est probable que les sermons étaient suivis de discussions pendant lesquelles tous les auditeurs pouvaient intervenir. Les prières et les prédications avaient lieu n'importe où, en pleine nature, dans les bois, dans des châteaux ou des maisons particulières. Il ne semble pas que les Cathares aient eu des temples, n'en déplaise aux amateurs de mystères qui voient dans Montségur un temple cathare, ou un temple manichéen, ou même un temple solaire. Montségur, comme certains lieux, a certes joué un rôle particulier, mais en tant que bien symbolique, en tant que « pôle » spirituel, dans la même optique que le mont Mérou en Inde, ou la colline de Tara en Irlande. Mais on ne peut pas parler d'un « temple » proprement dit, ce qui n'ôte nullement de son importance à ce site, incontestablement sacré.

Comme les Bogomiles, les Cathares rejetaient les sacrements de l'Église romaine, y compris le baptême : étant tous des Anges, les Cathares n'avaient que faire d'un geste rituel qui était censé les faire entrer dans la communauté divine ; ils s'y trouvaient déjà, mais en un état de « dormition ». Et c'était à eux-mêmes de prendre conscience de cet état et d'y remédier.

Ils rejetaient bien entendu le mariage – qui, à l’époque, pour être officiel, ne pouvait être que catholique, puisqu’il n’existait pas d’état civil laïque – et se contentaient d’un vague rituel civil. De sorte qu’aux yeux des Inquisiteurs, les Cathares mariés (il s’agissait des simples Croyants) étaient considérés comme des concubins. Et sans admettre le sacrement de la Pénitence, les Cathares pratiquaient une sorte de confession publique : les Parfaits avouaient leurs fautes devant une assemblée de Parfaits et de Croyants, un peu comme cela se pratiquait chez les manichéens.

Le seul sacrement, si on peut l’appeler ainsi, pratiqué par les Cathares était le célèbre *consolamentum*. Il se présentait sous deux formes distinctes correspondant à deux circonstances différentes. Il y avait d’abord le *consolamentum* donné à un Croyant qui voulait entrer – et qui s’en croyait digne – dans la catégorie des Parfaits. Dans ce cas, le nouveau Parfait devait s’engager à respecter intégralement les règles auxquelles étaient astreints ceux qui prétendaient avoir atteint un degré suffisant de sagesse et de pureté. C’était un acte d’une extrême gravité, car on ne pouvait le recevoir – ou en être *revêtu* – qu’une seule fois dans sa vie. Cela explique la rigueur, l’austérité, la ténacité et la foi des Parfaits, et leur acceptation paisible de la mort lorsqu’ils étaient condamnés au bûcher. Renier leur foi, c’était renier à jamais leur *consolamentum*, c’était régresser, au risque de se retrouver dans une situation inférieure lors d’une prochaine incarnation.

Une autre forme de *consolamentum* pouvait être conférée par les Parfaits aux Croyants sur leur simple demande, mais seulement quand ils se trouvaient en danger de mort. C’était en quelque sorte l’équivalent du baptême que n’importe quel Chrétien peut administrer à qui n’est pas encore baptisé et qui se trouve en danger de mort. Mais ce *consolamentum* n’avait pas valeur perpétuelle : en cas de survie, il devenait caduc, et il pouvait être conféré plusieurs fois, au gré des circonstances.

Dans l’un et l’autre cas, le rituel était identique. On demandait au Croyant qui désirait devenir Parfait s’il voulait se

rendre à Dieu et à l'Évangile. S'il répondait affirmativement, on lui faisait promettre qu'à l'avenir, il s'abstiendrait de toute nourriture interdite ou déconseillée, qu'il ne se livrerait plus au commerce charnel, qu'il ne mentirait plus, qu'il ne jurerait plus et qu'il n'abandonnerait jamais plus la communauté cathare, même par crainte de la mort par le feu, par l'eau ou de toute autre manière. Ces promesses faites, le candidat récitait le *Pater*, seule prière catholique admise, mais réservée aux Parfaits – parce que le *Pater* passait pour la prière dite par les Anges devant le trône de Dieu –, et dans sa version hérétique : au lieu de *panem quotidianum*, on dit *panem supersubstantialem*, « pain au-delà de la substance », parce que, pour les Cathares, le pain matériel n'était que création diabolique, comme le reste. Et après la récitation de ce *pater* « hérétique », les Parfaits imposaient les mains au nouvel élu et mettaient le « Livre », sans aucun doute l'Évangile, sur sa tête. Enfin, ils lui donnaient l'accolade et toute l'assemblée se prosternait devant lui.

Il existe aussi un autre rite, très particulier, qui ne nous est connu qu'à propos du siège de Montségur, en 1244 : la *convivenza*. Il s'agit d'une variante du *consolamentum* en cas de guerre, qui concernait des hommes d'armes qui risquaient d'être blessés mortellement et de perdre l'usage de la parole. Avant de partir au combat, ils « convenaient » avec les Parfaits que le *consolamentum* leur serait administré sans qu'ils aient à répondre aux questions d'usage et sans réciter le *Pater*. Mais cette *convivenza* semble un acte tout à fait exceptionnel.

Reste le problème de l'*endura*. Les Cathares ayant une conception si fortement pessimiste du monde, leurs adversaires n'ont pas hésité à les présenter comme des candidats au suicide : en toute logique, des hommes qui croient être des Anges prisonniers d'une enveloppe corporelle, peuvent être tentés de brûler les étapes et de fuir leur prison le plus vite possible. D'ailleurs, leur courage devant la mort, fût-elle la plus horrible, sur le bûcher, et les grèves de la faim qu'observèrent certains d'entre eux enfermés dans les cachots de l'Inquisition,

pouvaient accréditer la thèse d'un suicide en quelque sorte rituel. Mais ce ne furent que des cas individuels, et l'on n'a aucune trace d'une quelconque incitation au suicide dans la doctrine cathare. À y réfléchir, le suicide serait plutôt un empêchement au processus de purification qui passe par la pénitence et la souffrance endurée dans le monde. Mais ce qui demeure un peu mystérieux, c'est la pratique de l'*endura*.

Cette pratique n'est pas ancienne et concerne uniquement les derniers Cathares, ceux du XIV^e siècle. Grâce aux registres de l'Inquisition, on sait que des hérétiques, principalement des femmes, se mirent en *endura*, c'est-à-dire en état de jeûne prolongé, au point d'en mourir. Ce jeûne leur aurait été ordonné par le diacre de leur communauté. Le fait semble historiquement prouvé, et l'on a d'autres exemples à propos de Cathares qui seraient allés dans la montagne, en plein hiver, se laisser mourir de faim et surtout de froid. Mais cette pratique est limitée dans le temps, seulement le début du XIV^e siècle, et dans l'espace, ne concernant que la région d'Ussat-les-Bains et la haute vallée de l'Ariège. On n'en connaît aucun exemple ailleurs, et en tout cas jamais aux époques antérieures, lorsque le Catharisme était fortement organisé. Sans doute faut-il voir dans cette *endura* une manifestation ultime et désespérée de la foi cathare, à une époque où ce catharisme était devenu une cause perdue d'avance. Cela n'a pas empêché certains contemporains, qui se prétendent les Cathares du XX^e siècle, de mettre en valeur l'*endura* comme un rite authentique, de la prôner même, et d'en faire un des éléments les plus importants de la doctrine. Il faut rappeler que le fameux Otto Rahn, auteur du livre sur la *Croisade contre le Graal*, incontestable nazi mystérieusement disparu en 1939, a été crédité d'avoir accompli l'*endura* sur les montagnes de la frontière austro-allemande²⁰. L'aspect sacré de ce suicide, bien connu et pratiqué chez les

²⁰ Parce qu'il aurait été d'ascendance juive, chose abominable et incompatible avec son appartenance à la S. S. Christian Bernadac avance des arguments qui prouveraient qu'il ne s'est pas suicidé, mais qu'il a été écarté par ses supérieurs pour réapparaître ensuite sous une autre identité.

Esquimaux par les vieillards devenus inutiles à la tribu, a alimenté bien des légendes...

Cela montre en tout cas qu'aux environs de l'an 1300, le catharisme était en voie d'extinction et que chaque groupe de ceux qui avaient échappé à l'Inquisition, se comportait de façon autonome. Il n'y avait plus de cohésion entre les Cathares dispersés. Pourtant, cette cohésion, cette unité, pourrait-on dire, fut grande à la fin du XII^e et au début du XIII^e siècle. Ces Cathares ont constitué des diocèses. À l'intérieur de chaque diocèse, en dehors de la grande masse des Croyants, il y avait les Parfaits, les « Élus », ceux qui se prétendaient les seuls « Cathares », c'est-à-dire les « Purs ». Mais parmi ces Parfaits, certains portèrent le titre de diacres, et étaient vraisemblablement chargés de missions spéciales, en particulier de prédications auprès de populations à convertir, ou auprès de Croyants à fortifier dans leur foi. Le mot « diacre » ne doit pas faire illusion : les Cathares rejetaient toute hiérarchie sacerdotale, et même l'idée du sacerdoce. C'est seulement au contact des Chrétiens orthodoxes, pour s'opposer à eux plus efficacement, qu'ils empruntèrent un vague système hiérarchique à l'Église, afin de coordonner leurs efforts et d'organiser leur défense en face de la répression.

Normalement, ce sont les Croyants et les Parfaits réunis en une assemblée unique qui choisissaient ceux à qui l'on devait confier des responsabilités. Certains Cathares vivaient isolés, en véritables ermites : ceux-là ne participaient pas à la vie communautaire. D'autres étaient donc établis *diacres* et vivaient généralement dans les villes. C'est parmi eux que se recrutaient les prédicateurs, les sages, les théologiens. Ils étaient en quelque sorte les guides spirituels d'une communauté. Mais l'assemblée des Parfaits se charge aussi de l'élection d'un chef responsable d'un diocèse. On lui donne le nom d'*évêque*, mais c'est une appellation commode, sans plus. D'ailleurs, si l'évêque ne donne pas satisfaction dans la fonction qu'il occupe, l'assemblée peut le révoquer et en choisir un autre à sa place. Cet évêque est au service de toute la communauté

cathare, à l'exclusion de toutes prérogatives sacerdotales. Il n'est que le premier parmi ses semblables, et de façon provisoire, selon les circonstances. Et il est choisi en quelque sorte démocratiquement. L'évêque pouvait être assisté de deux coadjuteurs, un « fils majeur » et un « fils mineur », qui l'aidaient dans sa tâche, et si l'évêque décédait, le fils majeur lui succédait tant que la communauté n'avait pas choisi un autre évêque. Ainsi était maintenue une cohésion, impensable au premier abord, dans des groupements composés d'hommes et de femmes d'origines différentes et professant parfois des idées divergentes, groupements qui admettaient parfaitement la libre discussion et ne refusaient jamais la contradiction. On ne peut parler de tolérance : c'est plutôt par souci d'une recherche continue de la vérité que les Cathares ont laissé le souvenir d'hommes et de femmes d'une piété exemplaire et d'une grande honnêteté intellectuelle. Mais c'est aussi pour cela qu'ils constituaient un danger pour l'Église catholique romaine : ils donnaient le mauvais exemple à la fois aux fidèles de l'Église et aux populations que la monarchie capétienne voulait attirer dans son orbite.

Il fallait donc les faire disparaître. Et par tous les moyens.

Ce qui a été fait.

TROISIÈME PARTIE

L'énigme cathare

I

LES CATHARES PARMI NOUS

C'est un lieu commun que de dire que le catharisme est mort au moment de la reddition de Montségur, quand s'est allumé le bûcher où périrent deux cent cinq Parfaits qui ne voulurent rien renier parce qu'ils savaient qu'ils étaient des Anges purifiés et assurés de réintégrer le Royaume de Lumière. C'est une réalité. Après le drame de Montségur, les Cathares se sont dispersés ou sont tombés entre les griffes redoutables de l'Inquisition. Il y eut évidemment des sursauts, des renouveaux pendant un siècle : une telle religion, appuyée sur des convictions profondes et inébranlables, ne peut disparaître d'un seul coup par décision d'un tribunal, fût-il ecclésiastique. Mais l'usure agissait. La terreur aussi. Et l'administration royale capétienne, mise en œuvre par Alphonse de Poitiers, frère de saint Louis, époux de Jeanne de Toulouse, avait tissé sa gigantesque toile d'araignée sur toute l'Occitane. De 1321 à 1335, de nombreuses condamnations pour hérésie sont encore prononcées, mais elles ont tendance à se raréfier. Et à la fin du XIV^e siècle, après les premières tragédies de la guerre de Cent Ans, l'Inquisition n'exerçait pratiquement plus en territoire cathare, preuve que l'hérésie n'existait plus.

C'est peut-être difficile à admettre, puisque l'on sait que les religions laissent toujours des traces. Entendons-nous : le catharisme a disparu bel et bien en tant que religion organisée *et pratiquée*. Il en a été de même pour le druidisme à partir de la conquête de César : interdits d'enseignement, les Druides sont d'abord allés se réfugier dans les forêts et les endroits inaccessibles, mais leurs disciples se sont faits de plus en plus rares, et ils ont fini par se fondre dans la nature, c'est-à-dire s'intégrer aux nouvelles façons de penser, aux nouveaux modes

de spiritualité : ils sont devenus chrétiens. On peut imaginer un sort identique pour les Cathares. Privés d'enseignement, privés de réunions cultuelles, dispersés et réfugiés dans des endroits inaccessibles, ils ont fini par ne plus se reconnaître entre eux, et ils se sont dissous dans une époque qui ne prêtait plus aux spéculations sur la chute des Anges. Cela ne veut pas dire que l'*esprit cathare* soit mort. De même que l'esprit celtique druidique est demeuré très vivant dans la civilisation médiévale et même dans le christianisme, surtout dans les églises d'Irlande et de Bretagne, l'esprit cathare semble avoir maintenu sa permanence sur une grande partie de l'Occitanie. D'une façon générale, les Occitans manifestent toujours une tendance très nette à l'hérésie. Au XVI^e siècle, bon nombre d'entre eux brandiront l'étendard de la Réforme. L'histoire du protestantisme occitan recouvre très exactement les zones où le catharisme avait exercé une durable influence. N'en concluons pas que le protestantisme est l'héritier du catharisme, ce serait faux : mais ce protestantisme s'est développé dans des terrains favorables. D'ailleurs, des points de détail indiquent, non pas une filiation, mais une source commune, au fond des âges, ne serait-ce que la fameuse croix huguenote, qui est la croix occitane surmontant une colombe. Il est difficile de nier un rapport plus ou moins vague entre le symbolisme de la croix huguenote et certains motifs cathares.

Mais tout cela ne concerne que des épiphénomènes. C'est pourquoi il convient de considérer avec une extrême prudence les nombreux témoignages ou pseudo-témoignages qui ont été publiés, depuis une centaine d'années, sur la survivance du catharisme dans la région de Montségur, dans la haute vallée de l'Ariège et dans le Razès. Et lorsqu'on rencontre un homme qui affirme le plus sérieusement du monde être un des derniers Cathares, on ne peut s'empêcher de sourire. J'ai moi-même rencontré tellement de druides absolument convaincus, le disant bien haut, et s'encombrant d'un attirail plus pittoresque que sérieux, que je me sens de taille à dialoguer avec n'importe quel membre de n'importe quelle secte, fût-elle d'avant le

déluge. Les Druides ont disparu depuis longtemps, mais depuis la fin du XVIII^e siècle, des groupes plus ou moins ésotériques ont « réinventé » le druidisme, sa doctrine et son rituel, alors que, très honnêtement, on doit convenir que nous ne savons à peu près rien sur cette question. Ces fameux « druides » actuels, qui sont fort nombreux, sont en réalité des « néo-druides », et quelle que soit leur sincérité, quelles que soient leurs motivations, il est impossible de leur reconnaître une filiation quelconque. Certains d'entre eux en sont parfaitement conscients et le disent ouvertement, honnêtement. Malheureusement, d'autres n'ont pas cette délicatesse, et tout en impressionnant un public avide de croire par leurs fumeuses élucubrations, ils clament bien haut qu'ils sont des druides authentiques, inspirés par le Ciel, bien entendu. Il y en a même qui exécutent leurs grotesques cérémonies au milieu de menhirs en polystyrène (*sic*) sans aucun respect du sacré, ni aucun sens du ridicule. Ils constituent des ordres, avec une hiérarchie, druides habillés de blanc, bardes habillés de bleu, ovates habillés de vert. Le malheur, c'est que *dans toutes les langues celtiques* qu'ils sont censés connaître, il n'y a *aucune distinction entre le bleu et le vert*, un même terme désignant les deux couleurs. Comment peuvent-ils donc s'y retrouver ?

J'imagine qu'il en est de même aujourd'hui dans l'Occitanie cathare. Il doit rôder actuellement un certain nombre de Cathares sur les routes tortueuses qui passent les cols et suivent les vallées, entre Ussat-les-Bains et Rennes-les-Bains. Ces descendants des Cathares sont-ils authentiques ? C'est une question à laquelle je me garderai bien de répondre. Les Cathares ont un avantage sur les Druides : ils peuvent toujours se prévaloir de la réincarnation, à laquelle ils croyaient, tandis que les Druides n'y croyaient pas. Un Cathare actuel peut, avec logique, se prétendre la réincarnation d'un Cathare du temps jadis : cela va dans le sens de la doctrine. Cela, un personnage qui se prétend Druide au XX^e siècle ne le peut pas, à moins qu'il ne délire quant à la transmigration des âmes, ce que certains n'ont pas hésité à faire.

Il serait pourtant plus honnête de parler de néo-Cathares. Depuis le XIV^e siècle, le lien a été brisé depuis longtemps, et toute tentative de reconstitution du culte cathare ne peut être qu'un *néo-catharisme*. C'est d'ailleurs ainsi que l'entendait Déodat Roché, le rénovateur des études cathares en Occitanie, dont René Nelli a dit qu'il était « beaucoup plus prudent, beaucoup plus philosophe » que la plupart des apprentis chercheurs de Trésor ou quêteurs de Graal qui ont fourmillé dans la région depuis le début du siècle. « Roché ne donnait pas dans toutes leurs rêveries, ajoute René Nelli, mais il croyait lui aussi à l'existence *idéale* du Graal pyrénéen. »

Déodat Roché était né dans l'Aude, en 1875. De bonne heure préoccupé par les spéculations philosophiques, il avait recherché dans les traditions antiques, puis dans la religion manichéenne, les chaînons qui conduisaient au catharisme qu'il considérait, sentimentalement, comme l'esprit même de son Occitanie natale. Il avait fait carrière dans la magistrature, mais, s'étant libéré de ses fonctions, il revint s'installer dans le Razès, à Arques – sur le territoire duquel se trouve le mystérieux tombeau identique au tableau de Nicolas Poussin – et c'est sous son impulsion que vers 1950, fut fondée la Société du Souvenir et des Études cathares, qui devait se développer et devenir, même après la disparition de Roché, un instrument inappréciable de la recherche scientifique sur le catharisme. Il y a là une volonté nettement exprimée de retrouver les sources du catharisme et aussi ses prolongements visibles et invisibles. Mais tout cela s'accomplit dans le respect des disciplines scientifiques et avec toutes les précautions d'usage, même si des hypothèses hardies ont pu être formulées.

Déodat Roché avait orienté sa quête personnelle vers ce qu'il pensait être une voie initiatique, consistant à substituer la certitude à la foi, grâce à des exercices spirituels qui ouvraient sur des horizons ignorés du plus grand nombre. Dans cette quête, il s'était appuyé sur la philosophie de Rudolph Steiner, ce personnage envoûtant et passionnant qui avait fondé l'École d'Anthroposophie à la suite de ses différends d'ordre intellectuel

avec les chefs de la Société de théosophie. Il faut reconnaître à Rudolph Steiner, en dehors de ses dons réels et de sa *vision* intérieure, une grande honnêteté allant jusqu'aux scrupules les plus minutieux. Il n'avait pas apprécié les tendances fâcheuses de la Société de théosophie à accepter d'emblée toutes les doctrines soi-disant secrètes et la soumission des théosophes à la tradition extrême-orientale. Steiner prétendait que l'Occident avait sa propre tradition et qu'il suffisait de la retrouver. On comprend que Déodat Roché, formé à cette école, eut le souci de contribuer à la connaissance de cette tradition occidentale en étudiant le catharisme et en lui redonnant une certaine actualité. Déodat Roché, convaincu, comme Steiner, que tout est en nous, a œuvré de manière fort utile à cette renaissance du catharisme, à la fois dans les cercles dits occultistes, mais aussi dans l'esprit du grand public, ainsi que dans la région elle-même. De ce fait, il mérite l'admiration et le respect de tous ceux qui cherchent honnêtement à savoir qui étaient les Cathares.

Tel n'était pas Antonin Gadal, président du Syndicat d'initiative d'Ussat-les-Bains, modeste instituteur en retraite, très influencé par une théosophie d'ailleurs fort mal assimilée par cet ancien agnostique. Certes, il était amoureux de sa région, prêt à tout pour la mettre en valeur, dans le plus complet désintéressement matériel. Il était aussi un de ces rêveurs impénitents dont parle René Nelli.

Antonin Gadal était né dans le Sabarthès, en cette haute vallée de l'Ariège où les grottes ont gardé le souvenir de bien des époques passées. Dans sa jeunesse, avant la Première Guerre mondiale, il avait fait la connaissance d'Adolphe Garrigou, qui avait consacré son existence à des recherches archéologiques et scripturaires sur le problème du catharisme. Enthousiasmé par Garrigou, Gadal devint son disciple passionné. Mais il ne se contenta pas de faire des recherches, d'explorer les grottes, de méditer sur la Gnose médiévale. Il « inventa » le Saint-Graal pyrénéen d'après quelques vagues études sur Wagner et *Parzival*, publia une biographie d'Adolphe Garrigou et une sorte

de roman historique sur l'initiation cathare telle qu'il l'avait rêvée. Plus tard, il publia un ouvrage intitulé *De l'héritage des Cathares* dans lequel il désignait explicitement ceux qu'il pensait être les actuels héritiers de la tradition cathare : les Rose + Croix de Hollande, que l'on connaît actuellement sous le nom d'École Spirituelle de la Rose + Croix d'Or. Déjà, l'étonnant poète Maurice Magre avait relié les Rose + Croix aux Cathares, et avait prétendu que Kristian Rosenkreutz, fondateur des rosicruciens, était un initié cathare instruit par des Albigeois réfugiés en Allemagne. En dehors du fait que Kristian Rosenkreutz est une figure mythique, cette filiation n'a rien d'absurde, a priori. Et c'est pourquoi, à Ussat-les-Bains, se trouve un centre de repos et de méditation de la Rose + Croix d'Or²¹. Les membres de cette société philosophique entendent d'ailleurs, encore de nos jours, continuer l'œuvre d'Antonin Gadal, décédé en 1966, et assumer l'héritage cathare. Ils ont constitué à Ussat un musée Gadal, et ne manquent pas une occasion de rendre hommage à la mémoire du « fidèle et inlassable divulgateur des mystères cathares », du « frère bien-aimé », de ce « vieux serviteur de la fraternité précédente ».

C'est dire le rôle joué par Antonin Gadal. Il ne s'est pas contenté de rêver, il a fait partager ses rêves aux autres, et il a contaminé un nombre incalculable de naïfs qui, au mépris des relevés archéologiques les plus objectifs, ont participé à une gigantesque opération de mystification qui frise la malhonnêteté tout court, et en tout cas une évidente malhonnêteté intellectuelle.

Sur cette lancée, on s'est mis à voir des Cathares partout. On a découvert des graffiti cathares dans toutes les grottes et dans tous les châteaux. On a même découvert le Graal. Christian Bernadac raconte plaisamment qu'un jour, il avait apporté à Antonin Gadal des fragments de poterie datant du Bronze final. Gadal lui avait fait tout un discours sur ces « morceaux précieux qui attestent que les Cathares célébraient leur culte dans cette

²¹ Cette société n'a rien à voir avec le groupe, plus important, des Rose + Croix de l'A. M. O. R. C. dont le siège, très officiel, se trouve dans l'Eure.

enceinte. Ils venaient après avoir franchi la muraille symbolique et sacrée en procession dans cette nef, dans chaque niche creusée dans les parois une lampe à huile ou un cierge... »²². On s'y croirait... D'ailleurs, ajoute Bernadac, Gadal « a toujours eu la même attitude : un mépris parfait pour les textes qui contredisent ses exaltations²³ ».

Ce mépris des textes, Antonin Gadal semble aussi l'avoir fait partager à ses disciples. Christian Bernadac raconte également une anecdote rapportée par son propre grand-père, anecdote qui concerne Joseph Mandement, qui fut président du Syndicat d'initiative de Tarascon-sur-Ariège (dont dépendait à l'époque Montségur, et qui était le rival du Syndicat d'Ussat), lui aussi chercheur convaincu de Cathares, mais peu disposé à se laisser aller au délire. « Un jour, Mandement a pris la main dans le sac, à Sainte-Eulalie, je crois, un jeune Allemand qui traçait de “fausses gravures authentiquement cathares”. Ça a mal tourné pour le zigoto. D'un peu, il se retrouvait à l'hôpital de Sabart. Mandement lui a envoyé un direct dans le nez. Ça ne l'a pas empêché, rentré chez lui en Allemagne, de publier un livre sur Montségur et les Cathares. Il s'appelait Otto Rahn²⁴. »

C'est dire le sérieux de cet Otto Rahn, dont l'ouvrage a déclenché tant de vocations de part et d'autre du Rhin. Il faut cependant rendre à César ce qu'on lui doit : Otto Rahn n'aurait rien écrit sans Antonin Gadal qui a été son initiateur et son principal informateur. Cela ne fait d'ailleurs que renforcer la responsabilité de Gadal dans la diffusion de pseudo-révélation sur le catharisme et le Graal. Christian Bernadac, qui dénonce pourtant les supercheries d'Antonin Gadal, qu'il a connu dans sa jeunesse, ne peut se défendre d'une certaine indulgence vis-à-vis de lui, et, pour l'excuser, il le définit comme un « poète ».

C'est faire injure à tous les poètes. Un poète ne prétend pas faire autre chose que de la poésie. Gadal a prétendu être archéologue, historien, philosophe et rénovateur spirituel. Je

²² Christian Bernadac, *Le mystère Otto Rahn*, p. 34.

²³ *Ibid.*, p. 110.

²⁴ Christian Bernadac, *Le mystère Otto Rahn*, p. 11.

n'ai jamais connu Antonin Gadal. Par contre, j'ai lu tout ce qu'il a pu écrire. Il faut d'ailleurs avoir du courage pour le lire, car son esprit est tellement embrouillé qu'il est nécessaire de s'y reprendre à deux fois pour suivre le fil de ses bizarreries. Les textes de Gadal, largement diffusés depuis sa mort par ses fidèles disciples, concernent tous le catharisme et la présence effective du Graal dans les Pyrénées, le tout assorti de diverses considérations sur les sectes hérétiques ou simplement ésotériques dispersées dans le monde.

Ces textes, je les ai étudiés attentivement. *Pas une seule ligne n'en est à retenir.* Il s'agit d'un inextricable mélange de stupidités puisées on ne sait même plus où et présentées n'importe comment, au fil de la plume. Les citations qu'il fait parfois sont tronquées ou inexactes. Il n'a jamais lu le moindre texte médiéval, et à plus forte raison le moindre texte celtique. Il ne connaît même pas en entier le *Parzival* de Wolfram von Eschenbach, clef de voûte de l'interprétation pyrénéenne du Graal. Il ne le connaît que par de vagues fragments cités par d'autres auteurs déjà peu scrupuleux sur l'exactitude des sources. Gadal aurait quand même pu lire l'excellente traduction du *Parzival* publiée par Ernest Tonnelat. Mais cela aurait risqué de ruiner ses propres délires. Aussi, il mélange des épisodes dus à Wolfram à d'autres tirés d'autres versions de la légende, qu'il s'est bien gardé de lire également : il y avait pourtant une bonne traduction du *Perceval* de Chrétien de Troyes par Lucien Foulet et deux transpositions acceptables de *La Quête du Saint-Graal* par Albert Pauphilet et Albert Béguin. Mais c'était encore probablement trop dangereux pour ses théories. De plus, il affiche une méconnaissance totale de l'archéologie la plus élémentaire et ne sait pas reconnaître un romancier d'un historien. Il prétend remettre à l'honneur une nouvelle spiritualité de tendance dualiste, mais il ne s'est jamais posé le problème de fond du dualisme, et il n'a aucune notion de ce que peuvent être la métaphysique et la théologie. Et sa naïveté est si grande qu'il prend toujours des vessies pour des

lanternes et des cailloux usés par le temps pour des talismans cathares.

Il conviendrait de le classer une fois pour toutes comme un bon président de Syndicat d'initiative. Il a réussi à attirer des foules dans son petit domaine. Cela suffirait à sa gloire. Malheureusement, Antonin Gadal est et demeure le principal responsable de toutes les élucubrations qui ont été prononcées ou écrites sur les Cathares et le Graal durant ces cinquante dernières années. A-t-il été manipulé, comme l'abbé Bérenger Saunière à Rennes-le-Château, notamment, dans les années 1930 par la Société de théosophie ou par le mystérieux Groupe Thulé ? Cela n'excuserait pas tout, et notamment pas son délire quant à l'analogie de son nom avec celui de Galaad²⁵, le découvreur du Graal, ni le monument ridicule érigé à Ussat-les-Bains, qui se nomme précisément le « monument Galaad ». Sans être méchant, je ne peux m'empêcher de penser qu'Antonin Gadal a profané l'esprit cathare et l'esprit du Graal en mettant l'un et l'autre à la portée de groupements soi-disant intellectuels, soi-disant spiritualistes, mais empreints de la plus louche idéologie raciste.

Cela dit, ce n'est pas un hasard si, depuis une centaine d'années, on manifeste autant d'intérêt pour les Cathares, pour ce qu'ils représentent et pour les « secrets » qu'on leur attribue, sans doute un peu hâtivement. Il semble que les Cathares aient quelque chose à nous dire : et c'est ce « quelque chose » qui a motivé les recherches entreprises aussi bien par des historiens, des philosophes et des archéologues que par des occultistes sérieux et des prophètes illuminés. Le fait que les Cathares aient été persécutés nous les rend sympathiques, au premier abord, en dehors de toute appréciation sur leur doctrine. Nous avons, en notre XX^e siècle finissant, sinon acquis le sens de la véritable tolérance (nous en sommes encore loin), du moins admis la pluralité des opinions, et il nous semble que toute répression

²⁵ Il faisait de son nom un anagramme de *Galad*. Mais, visiblement, il n'a jamais compris que le personnage de Galaad est inconnu de la version allemande de la légende sur laquelle il prétend greffer ses élucubrations.

dans le domaine de la conscience constitue une atteinte à la dignité de l'homme.

D'autre part, depuis le siècle des Lumières, on n'arrête pas de dénoncer la dictature des églises monolithiques sur l'Esprit. L'exemple des Cathares se trouve en bonne place parmi ces dénonciations. Du coup, sans même s'interroger sur les raisons profondes de la répression anti-albigeoise, on se hâte d'ériger un monument à la mémoire de martyrs de la foi cathare, et la sympathie qu'on éprouve pour eux, comme on en éprouverait envers tous les persécutés, a tendance à se muer en admiration inconditionnelle.

Il ne faut pourtant pas se leurrer : les Cathares, quoiqu'ils se soient appelés « Parfaits » ou « Purs », n'étaient ni meilleurs, ni pires que la plupart de leurs contemporains. Parmi eux, on pouvait compter des hommes et des femmes exceptionnels, tant par la foi que par l'esprit de charité ou l'intelligence. Mais, en cherchant bien, on pourrait tout aussi bien trouver des abrutis, des profiteurs et des simulateurs. Certes, ils dénonçaient les turpitudes de l'Église romaine : celles-ci étaient visibles en Occident aux XII^e et XIII^e siècles. Ils dénonçaient l'hypocrisie des prêtres et leur immoralité. Ils avaient sans aucun doute raison. Mais les Inquisiteurs les ont souvent accusés de choses que nous aimons mieux passer sous silence : il y avait de tout chez les Cathares, comme il y avait de tout chez leurs adversaires.

Il ne faut pas oublier non plus qu'une société organisée à la mode des XII^e et XIII^e siècles, reposant sur les structures d'une monarchie agissante et conquérante et celles d'une Église fortement implantée, ne pouvait pas tolérer le modèle cathare, pas plus que les Romains n'ont pu supporter le modèle celtique qui risquait de casser leurs propres structures sociales. Le refus du monde, et donc des œuvres du monde, prôné et mis en pratique par les Cathares, constituait un danger pour la société chrétienne et risquait de la faire basculer : il était donc normal que l'Église et la monarchie capétienne missent tout en œuvre pour détruire ce qu'elles appelaient une « hérésie », et qui était

tout simplement une autre conception de la vie. Est-ce choquant de l'affirmer ? L'Inquisition est, d'un point de vue du XX^e siècle, une monstruosité indéfendable. Dans le contexte du XIII^e siècle, elle se justifiait pleinement, et les seuls qui s'élevaient vigoureusement contre elle étaient précisément ceux qui risquaient de tomber sous ses griffes.

Serions-nous nous-mêmes des « clients » potentiels d'une Inquisition toujours prête à renaître des braises toujours rouges d'une Église pourtant affaiblie, ou de toute autre église prétendant détenir la Vérité unique et obligatoire ? C'est un peu vrai. En fait, *l'hérésie nous séduit* parce que nous nous sentons plus ou moins hérétiques. C'est pourquoi nous éprouvons tant d'indulgence pour les victimes des bûchers. Mais ce sont des larmes de crocodile que nous versons sur elles. Elles ne nous intéressent que parce qu'elles représentent nos tendances inconscientes : plonger, comme disait Baudelaire, au fond de l'inconnu *pour y trouver du nouveau*. Mais Baudelaire avait soin de préciser : « Enfer ou Ciel, qu'importe ! » L'inquiétude de ce siècle, l'angoisse métaphysique qui nous saisit depuis que les physiciens ont découvert qu'ils ne savent pas ce qu'est la matière, l'effondrement des valeurs traditionnelles qu'on croyait éternelles, le millénarisme plus ou moins conscient qui nous étreint à l'aube de l'an 2000, tout cela fait que nous nous sentons très proches des hérétiques de tous bords. Après avoir constaté un manque en nous, manque que les Églises officielles – religieuses ou laïques – ne sont pas parvenues à éviter, nous essayons de découvrir la cause de ce manque, et surtout nous tentons de le combler. Et comme nous avons le sentiment que, dans le cours de l'Histoire, des hommes et des femmes ont été éliminés parce qu'ils apportaient des solutions différentes, c'est à eux que nous demandons du secours : eux, ils savent peut-être quelque chose qui a été, sinon oublié, du moins méprisé ou occulté.

Chaque époque tente la redécouverte du passé. Chaque époque se livre à une relecture de la tradition. C'est ainsi que s'est affirmé le progrès humain. Nous pensons avoir le devoir de

ne rien négliger du passé, et donc d'examiner attentivement tout ce qui a été écarté de la pensée officielle. C'est le cas du catharisme. Et c'est d'autant plus exaltant que les Cathares ont la réputation, justifiée ou non, d'avoir possédé des secrets. Les secrets perdus excitent toujours l'imagination des hommes qui sont tous plus ou moins des chercheurs de trésors. Ou des chevaliers partant à la quête du Graal.

Il n'est donc pas étonnant de constater que l'intérêt manifesté par nos contemporains pour le phénomène cathare se double d'un intérêt non moins ardent pour tout ce qui touche au mystérieux « saint » Graal, surtout depuis que Wagner a répandu dans le monde entier l'envoûtante harmonie et les rythmes lancinants qui accompagnent le triomphe de Parzival. Parzival le « Pur », le « Parfait », qui, de simple croyant un peu naïf, est devenu le Roi du Graal, après s'être égaré un instant dans les jardins féeriques de Klingsor, où les Filles-Fleurs répandent des parfums trop suaves pour ne pas avoir un arrière-goût sulfureux... Il y a là de quoi rêver, et je comprends parfaitement ceux qui vont chercher le Graal à Montségur, tentant de retrouver le chemin sinueux qui conduit au château secret dont Montségur n'est que la face visible. Car comme il y a, dans la mythologie cathare, un Christ terrestre, époux ou concubin de Marie-Madeleine, il existe aussi un Christ céleste, pur entre les purs, archétype de l'Ange rayonnant, dont Parzival-Perceval aperçoit la lumière surgissant du Graal. Mais Perceval n'a pas posé de question lors de son passage à Montsalvage-Corbénic, quand il a vu le mystérieux cortège avec la lance qui saigne, le tailloir d'argent et la « coupe » tenue par une jeune fille fort belle. Perceval est le type même de l'homme endormi dans les pièges diaboliques de la matière, et qui ne sait plus qu'il est un Ange. Il faudra qu'un autre Ange, d'allure féminine, celui-là, lui révèle qu'il a failli. Et cet autre Ange porte différents noms : dans le texte gallois de la légende, c'est l'Impératrice aux multiples visages ; ailleurs, c'est la hideuse Dame à la Mule, ou Kundry la « Sorcière ». Mais Perceval ne savait pas que c'était aussi Mélisande.

Dans tous les textes de la légende du Graal, on nous prévient qu'il est difficile de découvrir le château où le roi blessé garde le Vase mystérieux. Parfois, on passe devant ce château sans le voir, aveuglé qu'on est par les illusions dispensées par Satan ou son enchanteur favori, quel que soit son nom (sauf celui de Merlin, qui est bien différent, et sur qui le diable n'a pas prise). Parfois la réalité apparaît si évidente, si apparente, si lumineuse, qu'il est impossible de la voir. Beaucoup de curieux s'égarent sur le massif du Tabé ou dans les grottes d'Ussat. Beaucoup de passionnés cherchent le chemin discret qui mène à la grotte de Marie-Madeleine. C'est la preuve que beaucoup s'intéressent à quelque chose qui est vivant, quelque chose qui est enraciné dans cette terre aride. On ne perd pas son temps à chercher des fantômes, et si fantômes il y a, ils sont simplement le reflet de ce qu'il y a *ailleurs*.

Le problème est d'éviter les chemins en impasse. Dans un pays chargé d'histoire, la mémoire ne se perd pas : elle imprègne le paysage, lui donne une certaine coloration et un parfum spécifique. Mais la mémoire est infidèle. Elle ressemble aux fées qui guettent les voyageurs et qui les soumettent à des épreuves avant de décider si elles leur indiqueront la direction à suivre ou bien si elles les enfermeront dans quelque chausse-trappe.

En ces temps de prophétisme, où l'on nous répète que le XXI^e siècle sera mystique ou ne sera pas, les prophètes abondent à tous les carrefours. Le malheur, c'est qu'ils parlent un langage incompréhensible au commun des mortels, et quand par hasard ils se mettent à la portée de ceux qu'ils rencontrent, on s'aperçoit que leurs prédictions sont contradictoires.

C'est le jeu.

Dans le *Parzival* de Wolfram von Eschenbach, le jeune héros, après sa visite manquée à Montsalvage, se fait « initier » par l'ermite Trévrizent. Celui-ci, entre autres choses, lui raconte qu'autrefois le Graal était gardé « par des anges qui n'étaient ni bons ni mauvais ». Mais ensuite, Trévrizent lui déclare qu'il a menti et que ce n'est pas vrai. C'est un aveu précis, prouvant

que l'*initiateur* ne donne pas forcément le chemin à suivre : il livre seulement quelques bribes de ce qu'il faut savoir, et il mêle aux vérités des mensonges. Si le nouvel élu est digne de l'être, il trouvera, il démêlera le vrai du faux. Car jamais un initiateur ne peut se substituer à l'initié : c'est à ce dernier d'accomplir la quête.

Avant de se lancer dans l'énigme cathare, il est bon de se souvenir des pièges que tendent les initiateurs, ou soi-disant tels. D'abord, le véritable initiateur ne prétend jamais ce qu'il est. À vrai dire, il est comme le château du Graal : on passe devant lui sans s'apercevoir de sa présence. Seuls quelques-uns le reconnaîtront. Et, ensuite, seuls quelques-uns, encore plus rares, s'apercevront des mensonges de l'initiateur. C'est cela le jeu.

Dans le concert discordant des thuriféraires du Graal et des Cathares, qui saura donc démêler le vrai du faux ? Les témoignages ne manquent pas. Chacun prétend apporter la vérité. Il ne faut pas s'y laisser prendre. Le secret des Cathares, le « Trésor » des Cathares, le « Graal », ce ne sont que des mots à travers lesquels on peut mettre tout ce qu'on veut. C'est comme dans les auberges espagnoles de la tradition : on y trouve seulement ce qu'on y a apporté. C'est parfaitement le cas pour la quête des Cathares dans ces hauts lieux que sont Montségur, la haute vallée de l'Ariège et le Razès. Après tout, si Montségur n'était qu'un prisme où convergent tous les rayons de l'intelligence humaine ? Cette hypothèse aurait au moins le mérite d'en faire une sorte de temple solaire.

Il y a cependant autre chose : dans les légendes populaires, lorsque le Diable construit quelque chose, un pont par exemple, son travail reste inachevé. Oh ! il y manque peu de chose, parfois juste un moellon ; mais c'est suffisant pour que tout le pont s'écroule. C'est que le pont est l'œuvre du Diable, et que le Diable, même si on est un dualiste radical, ce n'est pas Dieu. Le moellon qui manque, il n'y a que Dieu à pouvoir le placer au bon endroit.

Dans le *Perceval* de Chrétien de Troyes, texte que les contemplateurs de Montségur auraient trop tendance à oublier, éblouis qu'ils sont par Wolfram von Eschenbach, le passage correspondant à l'épisode de l'ermite Trévrizent est beaucoup plus sobre, et nullement encombré de spéculations philosophiques. Rappelons que cette version reste bien antérieure à celle de Wolfram, et qu'elle serre de plus près l'archétype de la légende. Or, dans cet épisode, Chrétien nous raconte que l'ermite dit « à l'oreille de Perceval une oraison et lui la répète jusqu'à ce qu'il la sache. Bien des noms de Dieu y étaient inclus, il y avait parmi eux les plus grands, ceux que nulle bouche d'homme ne doit prononcer, si ce n'est en péril de mort. Aussi, quand il la lui a apprise, il lui défendit de la dire, si ce n'était pour échapper à un bien grand danger²⁶ ».

Voilà une belle histoire. Et Perceval est désormais en possession d'une prière qui lui permet d'échapper à la mort. Il a donc obtenu une quasi-immortalité. Chrétien de Troyes, qui n'a pas achevé son ouvrage, volontairement semble-t-il, ne nous montre pas Perceval roi du Graal, et nous ne savons pas si son intention était de le faire aller jusque-là. Mais que dire de cette prière secrète et redoutable qui concerne les noms de Dieu ? Cela rappelle la tradition hébraïque concernant Lilith qui, pourchassée par les Anges de Dieu parce qu'elle a abandonné Adam, se refuse à obéir aux ordres de l'Éternel, *parce qu'elle connaît le nom ineffable de Dieu*. En dépit du vocabulaire chrétien employé par l'auteur, il n'est pas sûr que cet épisode soit d'une orthodoxie exemplaire.

Cette prière secrète, c'est un peu la pierre qui manque au pont construit par le Diable. Il est probable que les Cathares étaient sur le point de découvrir les noms ineffables de Dieu. Peut-être même les connaissaient-ils. Mais, ce secret, l'ont-ils transmis ? L'ont-ils laissé quelque part, à Montségur, à Quéribus, dans la grotte de Lombrives, au château de Montréal-de-Sos, à Bugarach, à Rennes-le-Château ? À moins que ce ne

²⁶ Chrétien de Troyes, *Perceval*, trad. Lucien Foulez, Paris, Stock, 1947, p. 153.

soit à Rennes-les-Bains, à Granès ou au château d'Usson ? Ou encore au château de Puivert, où se trouvent des représentations graphiques des légendes arthuriennes ? Comment le savoir, sinon par l'Ermite ?

II

CATHARISME ET DRUIDISME

Le jour du septième centenaire du bûcher de Montségur, c'est-à-dire le 16 mars 1944, en pleine occupation allemande, Joseph Mandement, président du Syndicat d'initiative de Tarascon-sur-Ariège, dont dépendait alors Montségur, inaugura, en compagnie de quelques amis, une petite stèle en l'honneur de Maurice Magre, décédé en 1939, premier président de l'association des Amis de Montségur. Cette stèle devait être érigée sur les flancs du *pog*. Donc, après avoir demandé aux autorités compétentes l'autorisation d'ériger la stèle et après avoir averti les autorités allemandes d'occupation de leur rassemblement, Joseph Mandement et seulement six amis se trouvent à Montségur. On connaît la liste des six : Antonin Gadal, Paul Salette, René Clastres, Maurice Roques, Paul Philip et l'écrivain Joseph Delteil. Leur petite cérémonie se déroula sans encombre, et il n'y eut rien à signaler sinon que Montségur fut survolé par un petit avion allemand *qui traça dans le ciel à l'aide d'une fumée blanche une croix celtique*.

Les Celtes à Montségur, et par le biais d'un avion allemand ! C'est mieux qu'une légende, d'autant plus que l'événement a été confirmé par le témoignage de ceux qui se trouvaient là. Malheureusement leurs témoignages diffèrent sur l'interprétation à donner aux évolutions de l'avion. Voici ce que dit Paul Philip, qui était alors le président du syndicat d'initiative de Tarascon : « Vers midi, nous vîmes ce petit avion décrire un cercle de fumée blanche qui allait en s'effilochant et

revenir ensuite tracer deux diamètres très approximatifs. Nous en tirâmes la conclusion qu'il avait voulu tracer une croix celtique. » C'est trop beau pour être vrai. L'écrivain nationaliste qui se cache sous le pseudonyme de Saint-Loup a écrit de fort belles choses là-dessus, en brochant allégrement, et cela d'autant plus facilement qu'il ne se trouvait pas là : mais que ne ferait-on pas pour glorifier l'amitié germano-celtique ? Quel beau cadeau les Allemands n'avaient-ils pas fait là aux Gaulois de Montségur ? Il faut quand même remarquer que, depuis, la croix celtique, d'ailleurs très schématisée, a pris une fâcheuse coloration et a été utilisée à des fins philosophiques et politiques que les Celtes n'avaient guère prévues et qui sont, en tout état de cause, absolument contraires à la mentalité celtique.

Mais le témoignage de Joseph Delteil ne concorde pas : « Donc, ce 16 mars 1944, au matin, un petit avion à hélice est venu tourner autour des ruines du château de Montségur, où nous étions rassemblés, corps présents, mais esprits ailleurs, différents en pensées, comme en rêve, en ce jour de commémoration du 16 mars 1244. Ce petit avion qui transportait, a-t-on écrit plus tard, Rosenberg (idéologue théoricien du parti national-socialiste), a tourné quelques instants, mais je dois apporter témoignage que je n'ai pas vu une croix dans un cercle, comme on a bien voulu le dire ou l'écrire »²⁷. Delteil est formel : il n'a pas vu de croix celtique. Philip était vague : il a vu quelque chose, et c'est en discutant que le groupe en a conclu à une croix celtique.

Évidemment, il y avait Antonin Gadal dans le groupe. On peut être sûr que le fait indéniable – et normal – de la présence d'un petit avion de reconnaissance allemand a été déformé par lui au point de devenir une affaire d'État nécessitant le déplacement d'un haut dignitaire nazi saluant ses cousins gaulois – aryens – par un jet de fumée évoquant la croix celtique.

²⁷ Ch. Bernadac, *Le mystère Otto Rahn*, pp. 260-261.

Tout cela est grotesque en soi, mais également intolérable, parce que cela fausse complètement la vérité historique et met en relation – plutôt fâcheuse en l’occurrence – d’intimité étroite les Cathares, les Druides, le Graal et le nazisme. Ce n’était pas la première fois qu’on faisait intervenir les Druides dans le débat. Gadal les voyait partout, et bien sûr comme des prédécesseurs des Cathares. Et surtout, le fait de localiser le château du Graal comme étant Montségur ne pouvait qu’ouvrir toutes grandes les portes du celtisme. Il fallait à tout prix trouver des Druides à Montségur, à Ussat et à Rennes-le-Château.

Et on en a trouvé.

C’est pourquoi il importe de remettre les choses au point. Non pas qu’il n’y ait point eu de Druides sur ce territoire au temps où il était occupé par des peuples gaulois, Volques Tectosages ou Rhedones : le contraire serait plutôt étonnant, et le pays, très à l’écart, avec des forêts et des sommets, se prêtait magnifiquement au culte druidique. Seulement voilà : les Druides ont laissé encore moins de traces visibles que les Cathares, ce qui n’est pas peu dire, et surtout pas les monuments mégalithiques qui sont antérieurs d’au moins deux millénaires aux Druides. Si ces Druides ont laissé le souvenir de leur présence, ce n’est pas dans des écrits – puisqu’ils refusaient l’usage de l’écriture – mais dans quelques objets d’archéologie et dans les noms de certains lieux. C’est tout.

S’il existe des rapports entre les Celtes et les Cathares, ce ne peut être que sur un autre plan, celui de la doctrine, du système de pensée, et bien entendu de la tradition religieuse qui constitue la charpente de toute ancienne civilisation. Or, sur ce plan, les amateurs d’amalgames rapides risquent d’être déçus : ce n’est pas un fossé qui sépare les Celtes et les Cathares, c’est un de ces fabuleux précipices dont la profondeur est incalculable et qui abondent dans les Pyrénées, au voisinage de Montségur.

En effet, d’un point de vue ontologique, le dualisme cathare s’oppose fondamentalement au monisme celtique. D’après tout ce qu’on peut savoir, la doctrine druidique insiste sur « la

ténébreuse et profonde unité » qui existe entre les êtres et les choses, entre les créatures et le créateur, *entre la matière et l'esprit*. Ce n'est même pas la fameuse formule de la Table d'Émeraude : ce qui est en haut est comme ce qui est en bas. C'est une formule plus directe où l'élément comparatif disparaît au profit de l'identification : ce qui est en haut est ce qui est en bas.

Par conséquent, le monde, pour les Celtes, ce monde visible apparent, qui est le monde des vivants, est exactement identique à l'Autre Monde, le monde des dieux, des héros et des défunts. Lors de la fête de *Samain*, le 1^{er} novembre, qui est la grande fête celtique, le Nouvel An, récupérée ensuite par les Chrétiens et devenue la Toussaint, jour de la Communion des Saints (vivants et morts confondus), le monde des vivants pouvait communiquer – symboliquement – avec le monde de *l'ailleurs*. On pouvait passer d'un monde à l'autre, témoignant ainsi de cette unité essentielle du visible et de l'invisible. Et la société terrestre, guidée par le druide allié au roi, doit se conformer très étroitement à l'image du monde de *l'ailleurs*, celui de la divinité.

Dans ces conditions, cela suppose une vision diamétralement opposée du monde matériel. L'être n'est pas enfermé dans la matière : il s'épanouit dans la matière parce que le monde est en perpétuel devenir. Cela exclut toute idée de chute, toute idée d'emprisonnement, toute idée d'un Satan, esprit du mal, qui aurait créé un monde imparfait pour caricaturer l'œuvre du Dieu de Lumière. Satan n'est pas celtique : il est persan. Et si les Chrétiens lui ont donné l'allure et les attributs du dieu gaulois Cernunnos, le dieu cornu, c'est qu'ils ne pouvaient pas se débarrasser de cet encombrant personnage exprimant la force et la fécondité.

Et s'il n'y a pas de Satan, c'est qu'il n'y a pas de problème du Mal. Les Celtes ne connaissent pas le Mal métaphysique : le Mal, c'est tout simplement l'imperfection des êtres, imperfection normale dans une évolution perpétuelle : c'est le Parfait, c'est-à-dire l'*Achevé*, qui équivaut au néant. Par

conséquent, le Mal sous toutes ses formes, injustices, violences, souffrances, maladies, ce n'est que série d'incidents de parcours nécessaires pour parvenir à un stade supérieur. Car l'absence d'un principe du Mal ne conduit pas au laxisme : bien au contraire, l'exemple des héros de la mythologie celtique, puis des grands saints du Christianisme celtique primitif, nous montre l'existence humaine comme un effort constant de l'être vers quelque chose de plus haut. Alors, il n'y a nul besoin d'expliquer le monde par la création maléfique de l'Ange révolté, ni la venue d'un messie montrant le chemin du retour vers le royaume de Lumière. Si les Celtes se sont facilement convertis au christianisme, c'est parce que la résurrection de Jésus leur prouvait que leur doctrine de la re-naissance dans un autre monde était bonne.

Car il s'agit d'une re-naissance dans un autre monde, et nullement d'une ré-incarnation au sens cathare du terme. Malgré tout ce qu'ont pu inventer des commentateurs qui n'ont jamais vérifié leurs affirmations dans un texte celtique authentique, la doctrine de la transmigration des âmes est totalement inconnue des Druides et de la tradition mythologique des Celtes. « La mort est le milieu d'une longue vie », faisait dire à un Druide le poète latin Lucain. Là, c'est l'un des rares points communs aux Cathares et aux Celtes : ni les uns, ni les autres ne craignent la mort. Parce qu'ils savent qu'il y a un *après*, même si cet *après* n'est pas conçu de la même façon. Mais les Celtes, au lieu de considérer la vie comme un châtiment, en font le ferment de l'évolution individuelle²⁸.

Cela a une répercussion évidente sur le plan social. Si, pour les Cathares, le monde, avec ses structures et ses sociétés, est une création diabolique, la meilleure attitude possible est le mépris envers ce monde, l'austérité, la continence, le refus de tout plaisir matériel. Il n'y a rien de tout cela chez les Celtes, où

²⁸ Sur la pensée religieuse des Celtes, leurs conceptions métaphysiques et leur morale, voir J. Markale, *Le Druidisme*, Paris, Payot, 1985. Sur le passage du druidisme au christianisme et l'attitude particulière relevée dans les communautés chrétiennes primitives d'Irlande et de Bretagne, voir J. Marale, *Le Christianisme celtique*, Paris, Imago, 1984.

l'on constate au contraire une exaltation de ce monde, *qui est divin* dans toutes ses manifestations et que l'on considère comme un instrument de perfection. À ce moment-là, la morale devient seulement une série de règles pouvant aider à se diriger vers la meilleure solution possible. Le bien est tout, et le mal n'est qu'un bien imparfait, comme c'est le cas dans le Christianisme orthodoxe, même au fond de la pensée augustinienne. C'est un refus de toute attitude manichéenne : il n'y a ni bien, ni mal, ni Paradis, ni Enfer, ni Nuit, ni Jour, ni Vie, ni Mort : il n'y a qu'une seule réalité, mais cette réalité présente de multiples aspects.

La répercussion est non moins évidente à propos de la Nature. Pour les Cathares, la Nature est mauvaise, foncièrement entachée de toutes les tares. Ce n'est pas parce qu'ils sont végétariens que les Cathares respectent la Nature. Ils se contentent de l'ignorer. Au contraire, dans la doctrine druidique, on assiste à une sublimation de la Nature puisqu'elle est, elle aussi, manifestation divine. C'est dans le cadre de la Nature qu'on communique avec Dieu, parce que, là, rien ne s'oppose à la transcendance absolue. Et cela ne va pas sans un respect de cette Nature, sans une attitude que l'on pourrait qualifier d'écologique.

Mais la Nature, ce n'est pas seulement la montagne, les paysages, les rivières, les forêts et les petits oiseaux. C'est aussi l'être humain dans ce qu'il a de plus corporel. La chair n'est pas maudite : elle est exaltée au même titre que l'Esprit, puisqu'en définitive, corps et âme ne sont que les deux faces d'une même réalité. Améliorer le corps, c'est améliorer l'Esprit, et de toute façon, comme chez les Grecs, l'un ne va pas sans l'autre. Il n'existe par conséquent aucun interdit sexuel, aucune culpabilité. Les interdits – il y en a dans tous les systèmes religieux – sont de nature magique et se réfèrent à une vision globale des rapports subtils entre l'individu et son environnement, sans connotation morale.

Il est donc bien difficile, à moins d'imaginer complètement un système druidique – ce que d'aucuns n'ont pas hésité à faire

– d'établir des rapprochements entre le dualisme radical ou mitigé des Cathares et le monisme intégral des Celtes. C'est seulement sur quelques points de détail qu'une certaine analogie peut être remarquée. Le plus important concerne la conception de Jésus : on sait que les Cathares ont imaginé que Marie avait été fécondée par l'oreille. Cela permettait d'éliminer toute relation sexuelle de la part de la Vierge Marie, et en même temps cela restait conforme à la doctrine orthodoxe : c'est l'Esprit saint qui est le géniteur de Jésus, et symboliquement, cet Esprit saint est représenté sous forme d'une colombe, cette colombe qui semble avoir joué un rôle dans les « arts plastiques », si l'on peut dire, des Cathares, avant d'être récupérée par les Huguenots.

Il ne faudrait cependant pas en rester à l'interprétation habituelle, valable dans le catharisme et dans le christianisme orthodoxe : elle est au premier degré et ne sert en fait qu'à fixer une image significative. Elle permet d'éliminer le *péché* inhérent à toute procréation. La colombe du Saint-Esprit est bien pratique, et si elle n'avait pas existé, il eût fallu l'inventer. Mais elle existait bien avant, ne serait-ce que sous l'aspect de la colombe qui apporte à Noé un rameau d'olivier. Symbole de paix, dit-on. C'est devenu un symbole de paix, car dans le texte de la *Genèse*, et toujours au premier degré, c'est plutôt un symbole de re-naissance, de régénération. Mais si l'on considère que le texte est le remaniement d'un épisode mythologique nettement antérieur à l'époque de sa mise par écrit (comme tout ce qui concerne le Déluge, d'ailleurs), le jugement doit être révisé.

On sait en effet que Noé et son arche, contenant un couple de toutes les espèces vivantes et flottant sur les eaux, sont la figuration, nettement historicisée et rationalisée, d'une déesse primitive, et même primordiale, dont le nom a probablement été Nuah. Si l'on reprend le mythe dans son essence même, il est significatif : la déesse Nuah flotte sur les eaux primordiales. Elle est vierge, bien sûr. Or, à un moment donné, apparaît une colombe tenant un rameau dans son bec et déposant ce rameau

sur l'arche. Il n'est nul besoin de recourir à la psychanalyse pour comprendre le sens de l'épisode : il s'agit de la fécondation de la déesse vierge, et l'humanité nouvelle naîtra de cette union. Et la colombe représente bel et bien l'Esprit saint, l'Esprit de Dieu. Mais comment se manifeste-t-il ? Par la parole, bien entendu, par *le Verbe*. L'Évangile de saint Jean, si bien mis à l'honneur par les Cathares, ne dit pas autre chose : « Au début était le Verbe, et le Verbe était avec Dieu, et le Verbe était Dieu (I, 1-2). » Et encore : « Le Verbe a été fait chair, et il a habité parmi nous (I, 14). » Le Verbe apparaît donc comme l'instrument de la création, ou plus exactement comme le Dieu absolu et abscons considéré dans sa fonction de créateur. Dieu, en lui-même, est indifférencié : pour que l'esprit humain puisse le concevoir, il faut qu'il soit présenté sous une forme qui traduise son action. D'où l'image de la colombe.

Et si la colombe est l'Esprit saint, donc le Verbe, la Parole divine, l'acte de fécondation ainsi opéré ne peut se dérouler que *par l'oreille*. Ce n'est pas tellement pour éliminer l'aspect sexuel de la création que ce symbole est employé ; c'est pour signifier quelque chose de beaucoup plus important : la toute-puissance de la Parole. Le mythe cathare de la fécondation de la Vierge Marie par l'oreille constitue une variante de l'épisode orthodoxe de l'Annonciation par l'Ange qui apparaît à Marie, mais sa signification est nettement plus forte : ce n'est pas un Ange qui opère, c'est Dieu lui-même en tant que Verbe.

Cette conception, on la retrouve dans le druidisme, essentiellement par le rôle dévolu à la Parole. Les Druides ont interdit l'usage de l'Écriture pour différentes raisons, et ils ont privilégié la Parole. C'est avec la Parole qu'un Druide peut agir, à la fois sur l'Esprit et sur la Matière, puisqu'ils ne font qu'un. Le Druide peut transformer le monde par son incantation, donc par sa parole. Et le Druide, dans l'optique celtique, est par nature le Dieu manifesté, car tous les dieux des Celtes sont des druides et tous les druides sont des dieux, c'est-à-dire des manifestations fonctionnelles d'une divinité unique et inconnue en dehors de son action. On sait, grâce à un passage des

Commentaires de César, qu'un prêtre gaulois portait le titre de *gutuator*. Le passage est confus et montre que le rédacteur, en l'occurrence Hirtius, lieutenant de César, a compris le terme comme un nom propre alors qu'il s'agit d'un nom commun attesté par des inscriptions. Mais le *gutuator* est le « Père de la Parole », et le nom provient du mot *guth*, « voix, parole », qu'on retrouve dans le terme qui désigne, en Irlande, l'incantation par excellence, le *geis*, redoutable procédé qui donne à la Parole un pouvoir de création absolu.

Or la Parole a été privilégiée chez les Cathares. En dehors de quelques rites très simples, comme le *consolamentum*, l'activité disons sacerdotale (ce qui est impropre puisque les Cathares n'ont pas de prêtres) des Parfaits se manifeste avant tout par la Prédication. Les Cathares ont peu écrit. Mais ils ont parlé, et ils ont laissé le souvenir d'orateurs passionnés et remarquablement habiles. C'est par la Parole qu'ils ont converti les Occitans à leur foi et qu'ils ont transmis leur doctrine. C'est par la parole qu'ils ont officié, et par là ils étaient parfaitement en accord avec l'Évangile de saint Jean auquel ils se référaient sans cesse : le Cathare authentique, le pur entre les purs, est un Ange qui manifeste la voix de Dieu et la répand autour de lui à l'usage de ceux qui ne sont point encore parvenus à un degré suffisant pour entendre directement Dieu leur parler. La Vierge Marie, elle, était parvenue à ce stade : elle a entendu Dieu, d'où sa position particulière et l'amorce de toutes les spéculations sur sa nature qui allaient conduire, plus tard, chez les catholiques, au dogme de l'Immaculée Conception. Mais combien d'humains ont-ils encore les oreilles bouchées ?

Voilà donc un point, d'ailleurs fort important, où se rencontrent les Cathares et les Druides : l'importance de la Parole qui est manifestation de Dieu dans ses fonctions créatrices ou re-créatrices. Car n'oublions pas que Satan a usurpé ce pouvoir de création pour faire le monde. Satan a lui aussi l'art de la Parole. Mais il lui manque quelque chose, et sa création ne pourra être que caricaturale. Il appartient donc à Dieu de re-crée le monde. C'est même le mythe du Déluge,

mais il a été historicisé et rejeté dans le passé alors qu'il concerne l'avenir.

Il existe également un autre point de concordance entre la doctrine druidique et la mythologie symbolique des Cathares : celui qui concerne la Lumière. Le Dieu des Cathares, comme celui des manichéens, et surtout comme celui des mazdéens, est le roi du Royaume de Lumière. Le dieu primordial est celui de la Lumière. Nous retrouvons l'Évangile de saint Jean : « En lui (le Verbe) était la vie, et la vie était la Lumière des hommes. La lumière luit dans les ténèbres et les ténèbres ne l'ont point reçue (I, 4-5). » Et Jean en profite d'ailleurs pour affirmer qu'il a été envoyé par Dieu comme Témoin de cette Lumière, puis il précise : « Cette lumière était la véritable lumière, qui, en venant dans le monde, éclaire tout homme. Elle était dans le monde, et le monde a été fait par elle, et le monde ne l'a point connue (I, 9-10). » Si l'on comprend bien, il y a identification de la Lumière et du Verbe.

Le problème est pour le moins subtil, et pour le comprendre, il est indispensable de revenir à la théorie de la Création telle que la formulaient les Cathares du début du XIII^e siècle. « Tandis que les théologiens catholiques opposent d'ordinaire l'action de “faire” (*facere*) qui signifie fabriquer une chose d'une autre, à celle de “créer” (*creare*) qui est proprement “faire quelque chose de rien” (*ex nihilo*), les Cathares ne voient aucune différence entre *facere* et *creare*. Les deux termes sont généralement associés comme équivalents. Dieu est *creator sive factor*, créer ou faire signifiant toujours créer à partir d'une substance antérieure, préexistante »²⁹. Cette conception est peu compréhensible dans le cadre d'une logique traditionnelle posant le principe du tiers exclu : si A n'est pas non-A, non-A n'est pas A, et il ne peut y avoir identification entre ce qui est positif et ce qui ne l'est pas.

Pourtant, les Cathares affirment l'existence éternelle d'une chose qu'on peut appeler *substance*, laquelle n'est que néant

²⁹ René Nelli, *Le phénomène cathare*, Toulouse, Privat, 1964, p. 27.

absolu tant qu'elle n'est pas mise en mouvement par un créateur, qui est aussi un façonneur. À ce moment de leur démonstration, les Cathares sont obligés d'emprunter aux mazdéens l'image de la Lumière, éternelle et incorruptible, d'où procède tout ce qui existe. La référence coule de source, puisqu'on insiste sur le Royaume de Lumière dont sont issus les Anges déchus, c'est-à-dire les êtres humains. Donc tout se passe comme si la Lumière originelle s'était répandue autour d'elle-même, créant et modelant des formes qui, bien qu'ayant leur spécificité, conservent nécessairement une parcelle de l'énergie lumineuse qui les a provoquées. On pourrait alors comparer cette théorie de la Création chez les Cathares et celle, très scientifique, de l'explosion initiale d'où procède l'univers. Les « cent mille soleils » de l'explosion nucléaire sont devenus les termes d'une imagerie terrifiante dont la réalité ne peut dissimuler la connotation mythologique. Dans cette gigantesque explosion, les parcelles dispersées dans l'espace n'ont donc pas été créées *ex nihilo* puisqu'elles appartenaient à la masse primitive, cette Lumière potentielle qui attendait de se manifester. On en vient donc, chez les Cathares, à reprendre la théorie gnostique de l'émanation. La création, selon l'opinion du Cathare Jean de Lugio, est inséparable du créateur comme les rayons du soleil sont inséparables du soleil : les créatures sont *émanées* de la Lumière primitive.

Les conséquences de cette théorie sont visibles sur la vision eschatologique des Cathares, comme sur leur morale, comme sur leur vocabulaire dans lequel abondent les références à la lumière et à la blancheur. Y a-t-il eu des répercussions sur le culte, notamment sur un soi-disant culte solaire ? C'est moins sûr : les Cathares ne sont quand même pas des mazdéens. Par contre, leur mythologie est solaire, et c'est ce qui les rapproche de la tradition celtique.

Mais là encore, il faut se montrer très prudent, et remettre les choses à leur vraie place. À notre époque, trop nombreux sont les personnages qui se prétendent druides et qui animent des cérémonies en l'honneur du soleil tant aux solstices qu'aux

équinoxes. Ils font même de la Saint-Jean d'été une grande fête celtique héritée de la nuit des temps. La nuit des temps est le mot qui convient : les Feux de la Saint-Jean sont un héritage des anciennes civilisations qui ont précédé les Celtes sur le continent européen, mais ils n'ont absolument rien à voir avec les Celtes. Dans aucun document concernant les Celtes, on ne peut trouver de référence à une fête solaire qui aurait été célébrée au solstice. Les fêtes celtiques sont bien connues : elles se déroulent toujours quarante jours après un solstice ou un équinoxe, au début de novembre, de février, de mai et d'août. Les monuments qu'on pourrait classer comme *solaires*, par exemple le temple circulaire de Stonehenge ou les alignements mégalithiques de Carnac, appartiennent à une civilisation bien antérieure à l'arrivée des Celtes. Il est quand même fâcheux que des personnes qui se prétendent druides puissent ignorer une telle réalité historique, et cela seul devrait jeter le discrédit sur leur soi-disant filiation druidique. En fait, dans le culte, comme dans la mythologie des Celtes, tout ce qui se rapporte au soleil paraît bien être un héritage d'une civilisation antérieure, plus ou moins intégrée par les Celtes.

Car il existe des éléments solaires dans la tradition celtique, mais très discrets, et d'une signification ontologique. Certes, il y a un dieu que César compare à l'Apollon gréco-romain. Mais César n'en parle pas comme d'un dieu solaire : c'est une divinité guérisseuse, une divinité des sources, conforme d'ailleurs à la vision qu'en avaient les Grecs. Cependant, cet Apollon celtique porte, en Gaule et en Grande-Bretagne, des épithètes caractéristiques : Grannus et Belenus. Belenus (Belenos) est facile à comprendre : cela veut dire « brillant ». Quant à Grannus, on y retrouve le même radical que dans le mot gaélique *grian* qui signifie « soleil ». Il est d'ailleurs très vraisemblable que Belenos soit présent dans la toponymie du pays cathare, sous la forme de Bel (comme dans Belestas), ce terme étant souvent confondu avec l'adjectif qui signifie « beau », et qui n'est pas d'origine latine. Mais le nom de Grannus est bien reconnaissable dans le village de Granès, près

de Rennes-le-Château. En réalité, la fonction solaire de la divinité, son *rayonnement*, son caractère *émanant*, apparaissent davantage dans une figuration féminine, une antique déesse Soleil dont les aspects, quelque peu altérés, sont devenus ceux d'une héroïne légendaire bien connue, la blonde Iseult.

Belenos a en effet en Gaule une sorte d'équivalent féminin, Belisama, dont le nom (qui est celui de la ville de Bellême, dans l'Orne) est un superlatif signifiant « très brillante ». On la connaît par plusieurs inscriptions de l'époque gallo-romaine, en particulier sur une pierre trouvée à Saint-Lizier, dans l'Ariège, qui l'assimile à la Minerve latine. Mais en Grande-Bretagne, cette même Minerve est identifiée comme étant la déesse Sul, dont le nom ne fait aucun doute : il s'agit d'une déesse Soleil. N'oublions pas que dans les langues celtiques et germaniques, le soleil est du genre féminin et la lune du genre masculin, ce qui fausse bien souvent les interprétations des grandes légendes. Ainsi, Siegfried, le personnage central des *Nibelungen*, n'est-il pas un héros solaire, mais un « homme-lune », et c'est la valkyrie Brunhild, ou Sirgdryfa, présentée comme prisonnière dans une citadelle entourée de flammes, qui est la femme-soleil³⁰. Il en est de même pour Iseult.

Le prototype du personnage d'Iseult est en effet une héroïne irlandaise nommée Grainné. Il n'est guère difficile d'y reconnaître le mot gaélique *grian* : et dans la légende, Grainné, femme du roi Finn, qui est tombée amoureuse du beau Diarmaid – lequel n'est pas amoureux d'elle – oblige celui-ci, par le moyen du redoutable *geis*, formule incantatoire sacrée et magique, à la suivre et à l'aimer, de telle sorte qu'il ne puisse plus se passer d'elle. Or, si l'on analyse la légende de Tristan et Iseult, on en arrive à la même trame : au début, Tristan n'est pas amoureux d'Iseult ; c'est elle qui l'oblige à l'aimer, par la vertu du philtre, équivalent du *geis* et cela tant et si bien que Tristan ne peut plus se passer d'Iseult. On nous dit d'ailleurs dans le

³⁰ Voir J. Markale, *Siegfried, ou l'Or du Rhin*, Paris, Retz, 1984.

roman en prose du XIII^e siècle que Tristan serait mort s'il n'avait pas eu de contact physique avec Iseult au moins une fois par mois. C'est d'un symbolisme facile à comprendre : le soleil Iseult donne vie et chaleur à l'homme-lune Tristan. Tous les vingt-huit jours, l'homme-lune perd ses forces et disparaît. C'est le moment de la Lune noire : le soleil n'éclaire plus la lune, et cette lune équivaut au néant, se fondant, se dissolvant dans la nuit éternelle. Mais Iseult, par l'acte sexuel, redonne sa force et sa vitalité à Tristan : l'homme-lune surgit lentement de la nuit pour parcourir l'espace. Mais la légende de Tristan se termine de façon tragique : Iseult arrive trop tard pour le guérir de sa blessure. En réalité, elle arrive trop tard pour lui communiquer son énergie, et Tristan, privé de cette énergie, ne peut plus retenir sa vie.

Il serait peut-être exagéré de prétendre que la légende de Tristan et Iseult est l'expression d'un mythe cathare. L'origine apparaît nettement irlandaise, celtique, même si l'on peut établir certains rapprochements avec une tradition persane. Mais il y a incontestablement rencontre, et les troubadours occitans, très au fait du catharisme, ont bien connu l'histoire de Tristan et en ont rendu témoignage. Car c'est *dans l'esprit* que le lien existe, par le biais du symbolisme solaire. Il suffit de décrypter la légende selon la doctrine cathare pour s'en convaincre, et de se rappeler que chez tous les peuples indo-européens, il y a eu l'image d'une divinité féminine de la Lumière, la fameuse Diane scythique dont parlent les Grecs, qui est devenue « lunaire » par la suite, lors du renversement des valeurs et de l'introduction de la société patriarcale³¹. À l'origine, il est probable que l'Ahura-Mazda des Iraniens était une entité lumineuse matérialisée sous les traits d'une déesse féminine.

³¹ Ce renversement des valeurs apparaît en Grèce à propos de l'élimination du serpent Python (déesse-mère tellurique) par Apollon (dieu mâle céleste) qui en profite d'ailleurs pour s'emparer du caractère solaire de Diane-Artémis, considérée comme sa sœur jumelle, et rabaissée à un rôle lunaire. Voir J. Markale, *La Femme celte*, Paris, Payot, 8^e éd., 1985.

Ainsi donc, Iseult-la-Blonde est la Lumière primitive, celle du Paradis originel. À la suite de leur révolte, les Anges se sont incarnés dans la Matière. Ils se sentent prisonniers et aspirent confusément à retourner au royaume de Lumière. Mais, aveuglés par les pièges de Satan, ils ne connaissent pas le chemin qui y conduit. D'ailleurs, Satan lui-même se met en travers (c'est le sens étymologique du mot « diable »), et il est fatal de le rencontrer quand on essaie de partir à la recherche du Soleil. Dans la légende, il s'agit du Morholt, sorte de monstre, ou de géant, dont la signification réelle n'est plus bien comprise et qui ressemble aux Fomoré de la tradition irlandaise. Ce Morholt est un dévoreur : il vient demander un tribut de jeunes gens et de jeunes filles, ce qui veut dire que Satan engloutit les créatures dans son enfer pour les priver définitivement de la Lumière. Tristan lutte contre lui et le tue. En une première étape, l'ange déchu Tristan, qui se souvient vaguement de son appartenance au monde de la Lumière, élimine le gêneur. La voie est libre à présent, mais il ne sait toujours pas où aller, d'autant plus que sa lutte contre Satan l'a affaibli : il est blessé d'une inguérissable blessure. Il part donc sur une barque, *au hasard*, voguant sur la mer, c'est-à-dire sur les eaux primordiales qui séparent le monde des apparences du monde des réalités.

C'est alors qu'il aborde en Irlande, l'Autre Monde, où se trouve Iseult. Celle-ci le guérit. Éprise de Tristan, Iseult attend que celui-ci manifeste son amour. Mais Tristan n'a pas reconnu en Iseult ce qu'il cherchait confusément. Il n'agit pas. Il revient, et, ne comprenant toujours pas ce qui se passe, il veut faire épouser Iseult par son oncle Mark. Pour ce faire, il devra lutter contre une autre apparence de Satan, le grand Serpent crêté d'Irlande, un monstre qui dévore ses victimes. Tristan est vainqueur, mais encore une fois blessé, empoisonné par l'haleine du monstre. Une seconde fois, il est guéri par Iseult, laquelle affirme ainsi la double fonction de la déesse solaire archaïque, lumineuse et guérisseuse. Mais Tristan n'a toujours pas reconnu celle qu'il cherche. Alors, c'est Iseult qui agit : sur le

bateau, elle s'arrange pour que sa suivante se trompe de vase et, en compagnie de Tristan, elle boit le « vin herbé », l'élixir d'amour, en réalité un breuvage de connaissance comme il en existe tant dans la tradition celtique, et que les rédacteurs français de la légende ont utilisé pour déculpabiliser la liaison de Tristan et d'Iseult. Désormais, Tristan, qui a reconnu en Iseult l'unique dispensatrice de la Lumière, ne peut plus vivre sans elle, ou sans son rayonnement. L'âme humaine, qui se souvient de son appartenance au monde divin, qui prend conscience qu'elle est ange, ne peut plus revenir en arrière. Le Cathare devenu Parfait ne peut jamais plus renoncer à son angélisme retrouvé.

Interpréter la légende de Tristan de cette façon, ce n'est pas prétendre qu'elle est création cathare. Elle comporte des éléments mythologiques qui illustrent la thèse cathare, c'est tout. Et c'est sûrement parce qu'elle pouvait revêtir cette signification que la légende a connu tant de succès, aux XII^e et XIII^e siècles. Les fables ont ceci de remarquable qu'elles peuvent servir de support à de nombreux thèmes religieux ou métaphysiques : il suffit de modifier quelques détails tout en gardant la trame originelle.

Car par-delà l'illustration de l'attitude du Parfait vis-à-vis du Dieu de Lumière, on peut également comprendre l'amour de Tristan et Iseult comme l'expression imagée de la théorie de l'émanation. La Lune n'est rien sans le Soleil ; la lumière de la Lune émane du Soleil puisque la Lune n'apparaît visiblement que lorsque les rayons du Soleil la frappent. Tristan, l'homme-lune, n'existe vraiment que par son contact avec la rayonnante Iseult : au fond, Tristan est pure émanation d'Iseult. Et qui dit émanation dit permanence d'un lien entre l'émanant et l'émané. Les Cathares ont souvent insisté sur ce lien sans lequel aucun espoir ne serait permis aux Anges déchus et prisonniers. Mais comme il était impossible d'exprimer cette théorie de l'émanation sans recourir à des images, la légende de Tristan s'est trouvée là fort à propos. Et l'histoire d'amour masquait encore davantage le contenu hérétique du message. Dans la

même foulée, les troubadours qui chantaient la Femme idéale, la Perfection incarnée par la Dame, c'est-à-dire la *domina*, la « maîtresse », usaient du même subterfuge. On a trop dit que les troubadours désignaient l'Église cathare sous les traits de la Dame. Ce n'est pas toujours exact. En effet, il n'y a pas d'Église cathare, il y a seulement des groupes cathares qui, pour survivre, s'organisent et se hiérarchisent, mais sans aucune intention de constituer un bloc monolithique à l'image de l'Église romaine. Si elle est cathare, la Dame des troubadours n'est autre que la personnification de la Lumière primordiale à laquelle chaque croyant doit rendre un culte exclusif et passionné. D'où l'érotique si étrange que l'on discerne à travers la *Fine Amor*. Mais qu'on ne s'y trompe pas. La *Fine Amor* n'est pas une invention des Cathares : ils se sont contentés de l'utiliser, exactement de la même façon qu'ils ont utilisé les termes *diocèses*, *évêques* et *diacres*.

Mais cette exaltation de la Lumière, à la fois chez les Cathares et chez les Celtes, conduit à se poser le problème du dualisme en lui-même. Quelle que soit leur position, radicale ou mitigée, les Cathares ont toujours été embarrassés par le rang qui était à attribuer à Satan. Le moins qu'on puisse dire, c'est que ce rang n'apparaît jamais dans les mêmes termes selon les différentes écoles de pensée : il est parfois fils de Dieu au même titre que Jésus ; il est parfois Ange révolté, mais créature soumise à Dieu ; il est également incarnation d'un principe coexistant au principe du Bien dont Dieu est lui-même l'incarnation.

L'une des explications de la chute des Anges semble particulièrement ambiguë : si les Anges se sont révoltés, s'ils sont tombés et s'ils ont revêtu une forme démoniaque ou humaine, c'est, comme le fait remarquer René Nelli, parce que, « en se perdant, ils n'ont fait *que se changer en ce qu'ils étaient déjà* ». Voilà qui est en effet surprenant chez des dualistes : on a vraiment l'impression que le Mal, que Satan donc, est contenu dans la Totalité, puisque les Anges n'ont fait que revêtir ouvertement une forme déjà contenue potentiellement en eux.

Est-ce à dire que les Cathares sont des faux dualistes et que leur doctrine visait à prouver, tout au moins pour ceux qui pouvaient aller jusqu'au bout du raisonnement, que tout revenait à une ténébreuse et profonde unité ? En un mot, s'agissait-il de prétendre que Satan est en Dieu ? À moins qu'il ne faille comprendre que le Dieu de Lumière, le Dieu primordial, contient *à la fois le Bien et le Mal* ?

On dira que la théologie catholique n'est pas éloignée de cette conclusion. Mais elle sauve tout l'édifice par l'intervention du Libre Arbitre. Si Dieu a laissé la liberté à ses créatures, la chute des Anges et le péché originel d'Adam sont la conséquence de cette liberté, et, dans ces conditions, Dieu n'est pas à la fois le Bien et le Mal : il laisse le choix. Bien sûr, saint Augustin atténuera la portée de ce choix en le soumettant à la grâce divine, seule capable de guider, de montrer la voie à suivre, mais l'accent est quand même mis sur la responsabilité individuelle. Or les Cathares rejettent le Libre Arbitre. En fait, il n'y a pas de choix. « Pour une doctrine qui enseignait que les bons sont éternellement avec le vrai Dieu et les mauvais avec le Démon, cette mise en place des hiérarchies célestes excluait absolument la liberté » (René Nelli).

Donc les mauvais Anges ont été créés mauvais de toute éternité. Mais, par la théorie de l'émanation qui posait une hiérarchie allant du moins néantisé (Jésus) au néant absolu (Satan), certains théologiens cathares en sont arrivés à prétendre que Satan lui-même serait sauvé à la fin des Temps, car la fin des Temps ne peut survenir que lorsque aucune âme ne sera plus à sauver. Alors, il n'y a plus d'enfer éternel, plus de Mal existant en dehors de Dieu. Dieu est à la fois le Bien et le Mal, mais ceux-ci, à l'état absolu, ne constituent pas un antagonisme. C'est lorsque la création fait apparaître une relativité que le Bien et le Mal, relativisés eux aussi et séparés, s'affrontent en une lutte qui ne prendra fin que par la fin du relatif et le retour à l'Absolu.

Position hérétique qu'aucun théologien catholique n'a osé soutenir. Les Cathares eux-mêmes ont pris beaucoup de

précautions pour le dire sans trop le dire. Il est évident que les Croyants et même une partie des Parfaits simplifiaient le problème et se contentaient de l'image classique d'un Satan créateur de la matière, entouré de multiples démons, ceux-ci étant d'ailleurs revêtus des mêmes oripeaux que chez les catholiques. Seuls les théoriciens en venaient à cette vision des choses. Mais cette vision est incontestablement *moniste*, et n'a rien à envier au monisme intégral que professaient les Druides.

Alors, convergence ? Oui, mais à l'analyse en profondeur. En fait, la doctrine cathare se contente d'être une tentative d'explication de la misère humaine et de l'imperfection du monde. Si l'on reprend le symbole de la Lumière solaire qui se répand à travers l'espace, qui émane autour d'un point central, on peut en conclure que le mal n'est autre que la conséquence de l'éloignement de ce point central. Le Mal est donc une imperfection, une imprégnation moindre de la Lumière. Il ne faut donc pas parler de négation, ni définir Satan comme un négateur : le Mal se résumerait non pas comme absence de Bien, *mais comme absence de Lumière primordiale*.

Dans ce cas, la doctrine cathare paraît proche de la conception druidique, car pour les Celtes, le monde est un perpétuel devenir dans lequel il ne peut y avoir ni Bien, ni Mal, mais des mouvements qui ne sont pas toujours harmonisés entre eux, et que les êtres, participant de cette création continue, doivent amener à sa perfection, c'est-à-dire son achèvement. Alors, il n'y aura plus de contradictions internes. Mais il n'y aura plus rien : le monde n'existe que par l'effort que soutiennent les êtres pour alimenter le devenir. Ce devenir sera éternel, d'ailleurs, dans la pensée druidique, et Dieu, qui est l'ensemble des êtres et des choses, *n'est pas, mais devient*.

La grande différence entre Cathares et Celtes, c'est justement le fait qu'il n'y a pas chez ces derniers de Dieu primordial : Dieu est l'aboutissement de l'action collective des êtres, et ces êtres proviennent simplement d'un Dieu tout en potentialité. Mais il n'y a pas de chute des Anges : il y a évolution. Donc, la matière n'est pas le Mal, elle n'est même pas le support de la remontée

des âmes vers le Paradis de Lumière, elle est l'autre visage de l'Être, le premier étant l'Esprit. Sur ces données, il est bien difficile de constater une unité de vues entre Cathares et Druides. Quel que soit le degré de dualisme affiché par les Cathares, et même s'il débouche sur un monisme déguisé, et seulement accessible aux théologiens, on constate une incompatibilité entre les deux systèmes. Pour les Celtes, Dieu n'est pas, mais il devient à travers la Matière et l'Esprit qui sont identiques d'essence mais différents de forme, tandis que pour les Cathares, Dieu *était*, et, après la chute des Anges qui affaiblit sa Lumière, il *redevient* par l'Esprit, en niant la Matière qui n'est qu'illusion.

En dépit de points de rencontre, les deux conceptions sont irrémédiablement contradictoires. Aucun Druide, si tant est qu'il y en eût encore, n'est devenu cathare. Tout le reste n'est que rêverie ou délire.

III

UN CULTE SOLAIRE ?

Montségur est un site qui n'attire pas seulement les amateurs de mystères, les nostalgiques des Cathares ou les chercheurs de Graal. Depuis 1244, le lieu est devenu une sorte de symbole de la résistance de la civilisation occitane contre les empiètements et finalement la colonisation de la civilisation de langue d'oïl. Là, c'est un fait historique et non plus une série d'hypothèses sur un quelconque secret.

Le monument érigé au bas du *pog* est révélateur : il mémorise un acte d'intolérance. Et par là, il fait appel à la conscience morale de l'humanité. Ce n'est peut-être pas à Montségur que l'Occitanie a cessé d'être un pays à part entière, ce serait plutôt à Muret. Mais l'holocauste de Montségur parle davantage à cette conscience morale. Oui, c'est certain, les Cathares et les Occitans de tous bords, sujets du comte de Toulouse ou du comte de Foix, ont perdu ici leur indépendance, comme les Bretons, à la fin du XV^e siècle, à Saint-Aubin-du-Cormier. Le bûcher de Montségur est devenu l'image la plus simple, la plus complète, d'un triomphe de l'hégémonie française sur une Occitanie *différente*. Au fond, Montségur se présente comme un véritable monument aux morts. Mais on y honore *des morts pour rien*. D'où la tristesse de ce lieu. Cela explique pourquoi, actuellement, Montségur constitue un lieu de pèlerinage pour tous ceux qui ont pris conscience qu'on les avait privés de leur âme.

Les Occitans sont un peu comme les Cathares : le diable les a surpris alors qu'ils étaient endormis, et il les a enfermés dans une matière qui n'était pas la leur, qui leur était étrangère. Pèlerinage désespéré, par conséquent, avec un regard nostalgique sur les montagnes auréolées de brume : il y a, quelque part au bout de l'horizon, comme l'ombre d'un pays perdu qui fait souffrir ceux qui le discernent encore à travers les turbulences de la mémoire.

Et pourtant, le vent apporte d'étranges voix. Et le soleil, derrière les crêtes, se glisse comme une sirène hors des eaux profondes...

Sur le *pog* de Montségur, au matin du solstice d'été, et presque exactement deux jours avant et deux jours après, ceux qui se lèvent tôt – et ils sont nombreux en cette occasion – et qui ont le courage, ou la passion, d'aller jusqu'aux ruines du château, sont témoins d'un fait d'une réalité incontestable : le premier rayon de lumière, surgissant des ténèbres, loin vers l'est, frôlant le pic de Bugarach, traverse de part en part les archères du donjon.

Ce n'est évidemment pas un hasard. À Stonehenge, cet étrange monument circulaire de la plaine de Salisbury, en Angleterre, qui passe pour un sanctuaire solaire datant de l'époque mégalithique et complété à l'âge du Bronze, le premier rayon du soleil levant, lors du solstice d'été, vient frapper la pierre centrale en suivant la direction d'une sorte d'allée cérémonielle. Diodore de Sicile, qui signale le monument, raconte que la tradition locale fait descendre Apollon tous les dix-neuf ans dans l'enceinte de Stonehenge. L'espace de temps correspond d'ailleurs à un cycle solaire qui sera réutilisé par les chrétientés celtiques. Et l'on trouverait facilement d'autres exemples de cette sorte, ne serait-ce que dans les alignements de Carnac, dans le Morbihan. Il n'y a donc aucun doute sur ce point : le château de Montségur a été conçu et réalisé de telle sorte que le donjon puisse recevoir les premiers rayons du soleil au solstice d'été.

On en a conclu que Montségur, avant d'être une forteresse de défense, avant d'être un haut lieu de la résistance cathare contre l'oppression de l'Église et de la monarchie capétienne, a été un sanctuaire. Cette affirmation s'appuie aussi sur les conditions assez mystérieuses de la reddition de Montségur en 1244 : les assiégeants ont laissé aux assiégés un sursis de quinze jours pour quitter les lieux le 16 mars, et l'on en a déduit que c'était pour leur permettre de célébrer une dernière fois une fête rituelle solaire, le 15 mars étant la date de l'équinoxe, cette année-là. On a calculé qu'effectivement, l'équinoxe a eu lieu le 15 mars 1244. Mais qu'est-ce que cela veut dire ? L'équinoxe n'est pas le solstice. De plus, on a parlé à ce propos de fête *manichéenne*. Or les Cathares ne sont pas des manichéens, même s'ils ont emprunté de nombreux éléments à la religion de Mani, et il est impossible de prouver la réalité de cérémonies solaires célébrées par les Albigeois des XII^e et XIII^e siècles. Il semble bien qu'il n'y ait là que délire d'interprétation.

Pourtant, à la réflexion, le problème n'est pas si simple et ne peut être résolu par une simple négation.

D'abord, la position de Montségur est singulière, et son orientation par rapport au pic de Bugarach ne peut laisser indifférent. Ensuite, la valeur militaire de l'ouvrage – même si nous ignorons exactement comment était le vrai château cathare, avant les aménagements de la fin du XIII^e siècle – peut être mise en doute : Montségur est davantage défendu par l'escarpement et les précipices environnants que par son architecture militaire proprement dite. Le château est petit, l'enceinte insuffisamment haute, et les portes sont beaucoup plus ornementales qu'efficaces. De plus, la plate-forme sommitale du *pog* n'est pas entièrement occupée par l'ouvrage, deux ou trois mètres étant laissés à l'abandon vers le nord et vers le sud : si l'ensemble avait été utilisé, comme à Peyrepertuse ou à Quéribus, la forteresse aurait été encore mieux protégée. Pourquoi ce laisser-aller ?

C'est pour essayer de répondre à cette question qu'on a envisagé l'hypothèse d'un temple solaire préexistant au château

actuel, lequel aurait été simplement fortifié à la hâte, sur ordre de Ramon de Perella, par l'ingénieur Arnaud de Beccalaria. Des chercheurs, comme Fernand Niel, ont effectué des relevés précis qui, tous, mettent en évidence un souci d'orientation par rapport aux levers du soleil. Il y a là une certitude : le plan architectural de Montségur dépend essentiellement de considérations solaires : chaque entrée du soleil dans un signe du zodiaque correspond à un alignement précis sur des points caractéristiques du château. En outre, le château est orienté par rapport aux points cardinaux d'une façon très subtile, et que l'on ne peut comprendre qu'en unissant deux des angles de la construction avec le milieu des façades opposées.

Il est évident que si on s'acharne à trouver des correspondances entre des éléments d'architecture et des repères solaires, on en découvre toujours. À Carnac, des chercheurs – quelque peu distraits, ou singulièrement malhonnêtes – tracent d'étonnants graphiques à partir de certains monuments, *et en écartant de ces graphiques les monuments qui les gênent*. Après quoi, ils peuvent faire dire au vaste ensemble mégalithique de Carnac et de sa région à peu près tout ce qu'ils veulent lui faire dire. Il y a un peu de cela à Montségur : les relevés de Fernand Niel ne peuvent vraiment convaincre que ceux qui sont convaincus d'avance. On peut tout prouver quand on s'en donne la peine, surtout quand on en rajoute.

Mais, à Montségur, il n'est pas nécessaire d'en rajouter pour comprendre qu'effectivement la construction du monument a suivi certaines directions précises. Est-ce une exception ? Si l'on faisait les mêmes relevés dans tous les monuments du Moyen Âge, et sur tous les sites d'une certaine importance, on déboucherait sur des conclusions à peu près identiques. Au Moyen Âge, que l'on soit cathare, catholique orthodoxe, hérétique, ou héritier d'une antique tradition, on ne construit jamais un sanctuaire, une forteresse, ou même une simple demeure, sans se référer à des critères religieux, astrologiques ou magiques. C'est une loi du temps, et les bâtisseurs de

cathédrales, consciemment ou non, suivaient une tradition solidement assurée : il y allait avant tout de la réussite du travail entrepris, et il est certain que ces règles essentielles, transmises de génération en génération dans les corps de métiers, avaient tendance à devenir *ésotériques*, c'est-à-dire à n'être connues que des membres de la confrérie. D'où leur aspect quelque peu énigmatique, d'où le « secret » qui les entourait : quand on connaît une bonne recette, on ne la transmet pas à n'importe qui, c'est un phénomène qui n'a rien d'exceptionnel.

Il faut donc examiner avec les plus grandes précautions l'hypothèse qui fait de Montségur un temple solaire.

D'abord, on n'a jamais trouvé une seule preuve archéologique de la matérialité de ce temple. L'architecture intérieure n'offre rien de caractéristique, et les objets découverts dans l'enceinte ou dans le village, y compris les fameux pentagrammes, ne signifient rien de précis. Certes, les défenseurs de l'hypothèse solaire ont beau jeu de dire que l'Inquisition a fait disparaître toutes les traces d'un culte vraiment trop hérétique pour être conservé même dans la mémoire. Mais les registres de l'Inquisition, pourtant bien fournis en témoignages et en accusations, ne comportent aucune mention d'un culte soi-disant solaire. S'il y en avait eu un, les Inquisiteurs n'auraient certes pas manqué de le signaler et d'en faire bon usage contre les accusés. Si des cérémonies rituelles analogues aux pratiques manichéennes – ou même mazdéennes – avaient eu lieu à Montségur ou en d'autres endroits fréquentés par les Cathares, cela se saurait.

Bien sûr, les partisans de l'hypothèse solaire répliquent à ces arguments négatifs que ces cérémonies étant secrètes, elles n'ont pas laissé de traces, et les Parfaits, qui étaient les seuls à y participer, se sont bien gardés de révéler quoi que ce soit à leur sujet. C'est pratique : on affirme l'existence d'une chose sur le simple argument que personne n'a parlé de cette chose. C'est ce qu'on appelle un sophisme.

Ensuite, il y a quelque chose de plus grave : un culte solaire, quel qu'il soit, est un élément cérémoniel d'une certaine

importance. Or tous les documents sur les Cathares démontrent que ceux-ci ont toujours réduit au minimum le rituel. Les prières, l'administration du *consolamentum* et les réunions fraternelles au cours desquelles on écoutait des sermons, tout cela s'accomplissait dans la plus grande simplicité, *et n'importe où*, les Cathares n'ayant pas de temples. D'ailleurs, l'idée même d'un temple bâti est contradictoire avec leur doctrine, puisque la matière est création diabolique. Envisager que Montségur ait pu être un sanctuaire dédié au soleil relève de la fantaisie la plus délirante, car cela constituerait une sorte de défi à la pensée cathare.

Reste l'explication par le symbolisme solaire. Et là, l'hypothèse peut se soutenir avec plus de vraisemblance.

Car il est exact que Montségur a été bâti en fonction de certaines orientations solaires. Il est exact que le soleil joue un rôle symbolique dans la mythologie des Cathares : le soleil est l'image de la Lumière originelle qui a engendré toutes les créatures, et c'est le témoignage encore visible de l'appartenance spirituelle de toute créature à cette Lumière originelle. La croix grecque utilisée par les Cathares, ou la croix hélicoïdale, sont des signes solaires incontestables, et l'ancienne croix des Volques Tectosages également. Il n'y a là rien d'étonnant, ni d'exceptionnel : le triskel celtique et la swastika devenue germanique (mais en fait indienne) sont aussi des figurations solaires, et toutes les traditions ont vu dans le soleil une représentation divine.

On sait que le culte solaire a atteint son plus haut degré au cours de l'Âge du Bronze, c'est-à-dire entre – 2000 et – 700, en particulier dans le nord de l'Europe, sur les rives de la Baltique. De cette époque datent de nombreux objets cultuels, comme des barques et des chariots solaires mettant en relief le rôle générateur attribué à l'astre du jour, voire son rôle psychopompe. Cette religion (ou ces religions) de l'Âge du Bronze a été récupérée ensuite par les civilisations nouvelles, et c'est ainsi qu'on retrouve des cultes solaires un peu partout dans les différentes traditions religieuses de l'Asie et de l'Europe.

Parmi ces traditions, on a vu que les formulations mazdéennes, par leur simplicité et leur imagerie à la portée de tous, ont fortement imprégné un courant de pensée dualiste qui aboutit aux Cathares en passant par les zélateurs de Mithra, les Manichéens et les Bogomiles : et tous pratiquaient, d'une façon ou d'une autre, un culte en l'honneur du soleil ou se servant de l'image solaire comme support d'un enseignement. Chez les Celtes, si l'existence d'une liturgie solaire ne peut être prouvée, on sait que les thèmes mythologiques se référant à une divinité solaire féminine étaient nombreux et bien connus dans la tradition et que ces thèmes ont survécu aux Celtes, ne serait-ce que dans les romans dits arthuriens qui empruntent leur trame aux récits oraux des anciens Bretons et Irlandais.

Et le christianisme officiel n'a pas manqué, lui aussi, d'emprunter des éléments aux anciennes liturgies solaires. Le Christ rayonnant n'est pas autre chose que l'actualisation des anciennes croyances : Jésus mourant sur la Croix et ressuscitant ensuite, c'est le *Sol invictus* des mazdéens et des zélateurs de Mithra, le Soleil divin qui meurt et qui renaît, entraînant avec lui l'ensemble des êtres et des choses. D'ailleurs, ce n'est pas pour rien qu'on a placé la fête commémorative de la naissance de Jésus le 24 décembre. D'abord, cela correspondait à la naissance symbolique de Mithra, surgi de la Terre-Mère, et à la fête romaine des Saturnales, où l'on assistait à un renversement des valeurs. Le 24 décembre est en effet l'époque où le soleil, après sa lente descente vers l'hiver et la nuit, change de cap et revient vers l'été. Et l'on n'est pas très sûr que le mot *Noël* provienne du latin *Natale (die)* : il se pourrait fort bien que le terme soit issu du grec *neo hellos*, c'est-à-dire « nouveau soleil ». Une telle étymologie, qui a toujours été écartée par les tenants de l'Église officielle, si elle était authentique, remettrait pas mal de choses à leur place véritable, la *naissance* de Jésus étant identifiée réellement à la *remontée* du soleil. Il n'y a en tout cas rien de contradictoire entre la naissance d'un enfant divin *dans une grotte*, naissance célébrée par les *Anges*, par les *Bergers*, puis par les *Mages*, et la prise de conscience d'un

renouveau universel au moment où le Soleil, astre visible dispensateur de lumière et de chaleur, donc de vie, reprend son ascension dans le ciel.

Le problème demeure cependant sans solution pour ce qui est des Cathares. Eux qui étaient ennemis de toute matérialisation outrancière, qui répugnaient à des cérémonies jugées trop « païennes », trop « diaboliques », pouvaient-ils admettre qu'à certaines époques on pût se mettre en *communion* avec la lumière solaire, ne fût-ce que sur un plan nettement symbolique ? Si c'est le cas, il est normal que nulle mention n'en soit faite dans les textes doctrinaux : cela concernait uniquement la pratique individuelle et n'entraînait pas en ligne de compte dans la nomenclature des croyances. Il existe toujours une marge entre la doctrine d'une religion et la façon dont cette doctrine a été appliquée, et souvent, les pratiques religieuses des fidèles semblent en désaccord profond avec l'enseignement théorique. Peut-on alors imaginer que certains Cathares, plus conscients que d'autres de leur appartenance au courant manichéen, se soient livrés à des pratiques cultuelles dites « solaires », pratiques considérées avant tout comme des expériences ascétiques ?

La question mérite d'être examinée, surtout si l'on se réfère à Montségur, à la particularité du donjon (ou de ce qu'on appelle le donjon) dont les archères sont traversées de part en part par les rayons du soleil au solstice d'été. À vrai dire, c'est le seul élément réellement porteur de signification, et il permet, par comparaison avec d'antiques traditions qui ne sont pas cathares, d'ébaucher une hypothèse satisfaisante pour tout le monde.

On se souvient du rôle tenu par l'Évangile de saint Jean dans la doctrine cathare, particulièrement par ce qui concerne le Verbe et la Lumière, les deux étant d'ailleurs identifiés. Il s'agit, pour les Cathares, de trouver dans les textes une justification de leur croyance dans un royaume primordial de la Lumière. Ils se sont également appuyés sur un texte apocryphe de la tradition biblique, *La Vision d'Isaïe*, dont trois manuscrits nous ont

conservé une traduction en éthiopien d'après un original grec aujourd'hui perdu. C'est une sorte de compilation autour du personnage du prophète Isaïe et surtout de son ascension jusqu'au septième Ciel. Il est probable que *La Vision d'Isaïe* provient du même modèle archaïque que le récit mazdéen connu sous le nom de « Livre d'Arda Virâf » : au cours d'une extase de sept jours, le héros est emporté au firmament et visite les sphères de la lune, du soleil et des étoiles, c'est-à-dire le purgatoire, et ensuite l'enfer et le ciel d'Ahura-Mazda.

Dans *La Vision d'Isaïe*, on discerne des influences très diverses, hébraïques bien entendu, mais aussi persanes, chrétiennes et sans aucun doute gnostiques. L'accent est mis sur une hiérarchie des zones spirituelles correspondant à différents états et représentées sous l'aspect des sept ciels. Cette théorie des sept ciels remonte assez loin dans le temps. On la rencontre chez les Babyloniens comme chez les Juifs, et les Cathares l'ont reprise à leur compte. Mais pour eux comme pour l'auteur – non cathare – de *La Vision d'Isaïe*, seuls les sixième et septième ciels étaient absolument spirituels. Dans les ciels inférieurs, les Anges n'étaient pas unis à la divinité, ni les uns aux autres, aussi étroitement. Et, de plus, ils étaient curieusement « polarisés » en Anges de droite et en Anges de gauche. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'un autre texte cathare, *La Cène secrète*, prétend que Satan n'a jamais réussi à séduire les Anges que dans les ciels inférieurs, jusqu'au cinquième ciel. Le sixième et le septième ciels sont des lieux où la Lumière conserve et perpétue sa pureté intégrale : « Et les yeux de mon âme furent ouverts, et je vis une grande gloire, et son éclat fut si éblouissant que je ne pouvais plus voir ni l'ange qui était avec moi, ni tous les anges que j'avais aperçus louant mon Seigneur. » C'est dire que la Lumière spirituelle du septième ciel est d'une nature si exceptionnelle qu'elle élimine toutes les autres lumières. Il y a certainement la même idée dans la description de la Lumière qui émane du Saint-Graal faite par Chrétien de Troyes dans son *Perceval* : cette lumière éclipse la lueur des cierges, mais également les rayons du soleil.

L'idée à retenir est donc qu'il existe, quelque part, et symboliquement *au plus haut des cieux*, un endroit privilégié où la Lumière est d'une pureté absolue. Alors, il est possible de considérer le donjon de Montségur, pénétré par le soleil au solstice d'été, c'est-à-dire par la lumière la plus pure, la plus neuve, la plus éblouissante, comme une figuration de ce septième ciel.

Le thème se retrouve dans la tradition populaire, et il est particulièrement exploité dans la mythologie celtique : il s'agit du motif bien connu du *Château dans les Airs*, et sous sa forme la plus archaïque, de la *Chambre de Soleil*.

Dans un récit breton intitulé la *Saga de Yann*³², le héros, guidé par un cheval qui est en réalité un magicien – son propre père – sous forme animale, va d'aventure en aventure et est amené à conquérir la fille du roi Fortunatus pour le compte du roi de Bretagne. Il y a d'ailleurs là une équivalence de situation avec la légende de Tristan, le héros jouant le rôle du neveu allant « gagner » la fiancée de son oncle. Grâce au magicien, et grâce à l'intervention d'animaux à qui il a rendu service, il obtient la jeune fille, mais celle-ci, pendant le voyage du retour, se lamente : « Adieu mon père, adieu gens de mon pays, adieu mon beau château, toi qui es supporté par quatre chaînes d'or, et par quatre lions, les plus forts de toute la contrée ! j'étais heureuse lorsque j'y habitais ! et tes clés d'or, à quoi me serviront-elles désormais si ce n'est qu'à augmenter mon chagrin et ma peine ? » Et la princesse, au lieu de faire boire un philtre au héros, comme Yseult à Tristan, jette les clefs d'or dans la mer.

Bien entendu, lorsqu'elle est mise en présence du roi qui doit devenir son époux, elle ne consent au mariage que si on lui amène ici son « beau château qui est supporté par quatre chaînes d'or, et par quatre lions ». Il est évident que la princesse, qui appartient à l'Autre Monde celtique, se trouve en

³² J. Markale, *La tradition celtique en Bretagne armoricaine*, Paris, Payot, 4^e éd., 1984, pp. 148-168.

exil auprès du roi de Bretagne. Et pour que cet exil soit moins sensible, elle exige la présence de ce « Château dans les Airs » qui sera pour elle une sorte de lien avec l'Autre Monde d'où elle vient. Le thème est cathare : l'Ange déchu – la princesse – a dans sa mémoire la Lumière primordiale, et elle essaie par un rituel symbolique de reconstituer cette Lumière perdue.

Le « Château dans les Airs » apparaît dans de nombreux contes populaires, non seulement de Bretagne, mais de toutes les régions d'Europe. Dans la *Saga de Koadalan*, un étrange récit breton³³, le magicien Foukes habite « dans un château d'or, retenu par quatre chaînes d'argent, entre le ciel et la terre ». Dans un autre récit breton, *Les Femmes-cygnés*³⁴, les filles d'un puissant enchanteur « habitent un beau palais tout décoré d'or et de cristal, un beau palais qui est très haut dans le ciel, retenu par quatre chaînes d'or au-dessus de la mer ». Dans la version languedocienne de ce conte, *La Montagne noire*³⁵, les filles de l'enchanteur sont des femmes-canés, et le château se trouve sur une très haute montagne. Il en est de même dans la version basque du conte³⁶. Mais l'élément essentiel est la présence de ce château d'allure très solaire dans le ciel, quel que soit le moyen par lequel il est accroché, par des chaînes, ou sur un piton rocheux. Disons cependant que le thème des femmes-cygnés semble le plus archaïque : le cygne est un animal hyperboréen solaire, et la mythologie celtique fourmille d'exemples de femmes pouvant apparaître sous forme de cygnés. Ces femmes appartiennent à l'Autre Monde ; ce sont des fées, des divinités ou, selon la terminologie cathare, des Anges. On les retrouve d'ailleurs dans la mythologie germano-scandinave, où la valkyrie, amoureuse du héros Siegfried-Sigurd, apparaît elle aussi sous l'aspect d'un cygne, preuve supplémentaire de son symbolisme solaire.

³³ J. Markale, *La tradition celtique*, pp. 169-185.

³⁴ *Ibid.*, pp. 186-191.

³⁵ J. Markale, *Contes occitans*, Paris, Stock, 1982, pp. 223-233.

³⁶ J. Markale, *Récit de la mort des pays de France*, Paris, Ch. de Bartillat, 1986.

Mais c'est dans un autre conte breton, *Le Château dans les Airs*³⁷, que la trame prend toute sa signification. Le jeune héros, qui est parti à l'aventure pour gagner sa vie, se trouve aux prises avec des difficultés sans nombre. Il parvient à les résoudre grâce à sa volonté et à son habileté, mais le voici dans un château hanté dont il lève les enchantements. Or, dans le jardin de ce château, se trouve une jeune fille à moitié plongée dans un puits. Ce thème est celui du château de Douloureuse Garde, où Lancelot du Lac, dans la version en prose du XIII^e siècle, doit accomplir des prodiges, en particulier sortir la jeune fille du puits d'enfer où elle est à demi plongée. Mais, dans le conte breton, le héros doit veiller trois nuits pour délivrer la jeune fille. Il y parvient, mais s'endort quand même à la fin. « La jeune fille ne pouvait pas le réveiller. Cependant elle lui dit : Tu me trouveras dans un château attaché par trois chaînes d'or au-dessus de l'eau, mais tu n'y arriveras pas avant d'avoir utilisé une paire de souliers ferrés. » Et le jeune homme se lancera dans cette quête du Château dans les Airs, et le découvrira grâce à l'aide d'un vieillard, de trois corbeaux, d'une bande de chats-huants et d'un géant à qui, durant le voyage, *il doit donner à manger un morceau de sa fesse*.

Tous ces détails sont significatifs. La princesse n'est autre que l'âme angélique qui demeure encore dans le royaume de Lumière, comme l'espoir ancré au cœur de chaque créature. Il suffit de partir à la recherche de cette âme pour reconstituer l'unité primitive brisée lors de la chute. Mais tous ne sont pas capables de mener à bien cette quête : dans la plupart des contes, les deux frères aînés du jeune héros sont partis et ont échoué pour une raison ou une autre, mais en réalité parce qu'ils étaient incapables de voir plus loin que leur enveloppe charnelle. Le héros, toujours le plus jeune, parvient au stade final : mais là, il s'endort pourtant, tant le poids de la matière est contraignant. C'est alors à l'âme angélique de lui indiquer le chemin à suivre, tout au moins l'indication théorique de ce

³⁷ J. Markale, *La tradition celtique*, pp. 262-266.

chemin. Car le plus dur reste à faire : retrouver le Château dans les Airs en s'adressant à des guides qualifiés pour ce faire. Et le résultat ne sera positif que si le jeune héros se sépare d'une partie de sa chair : cela symbolise assez clairement l'abandon d'une certaine matérialité.

À l'intérieur même du schéma du conte, il y a *quête*, et c'est évidemment ce qui compte le plus pour retourner aux origines. Mais si la Lumière originelle demeure abstraite, trop lointaine pour être appréhendée par la conscience humaine, elle n'offre aucun intérêt et ne suscite aucun désir de la part de l'Ange déchu. Il faut donc que cette Lumière originelle soit transposée dans le domaine des réalités sensibles : d'où l'image du Château dans les Airs, retenu par trois ou quatre chaînes d'or ou d'argent, de toute façon brillantes. Mais retenu à quoi ? Au ciel, à ce ciel mystérieux qui est le lieu où la Lumière ne connaît pas de bornes. Parfois, ce sont quatre lions qui retiennent le château : les lions sont signe de feu, donc de lumière, en même temps que de force et de noblesse, et par là, nous retrouvons la noblesse des origines.

Cependant, ce château dans les Airs devient objet fantasmagorique. Il est le miroir où se reflète ce qui est en haut, le prisme vers lequel convergent tous les rayons du soleil. C'est par cette image particulièrement envoûtante que la créature déchue maintient son espérance et engage son action. Le thème a circulé pendant tout le Moyen Âge et s'est intégré à de nombreuses légendes. C'est ainsi qu'on le retrouve dans celle de Tristan et Yseult, décidément très liée au catharisme, tout au moins dans l'un des épisodes de cette légende, la *Folie Tristan*.

Il s'agit du récit de l'une des visites de Tristan à la reine Yseult, au nez et à la barbe du roi Mark (qui représente la nuit). Le héros est déguisé en fou (d'où le titre de l'épisode), c'est-à-dire en bouffon, ce qui lui permet de délirer impunément devant la cour et de parler à Yseult en un langage d'une parfaite ambiguïté. À un moment, le fou demande au roi de lui confier la reine Yseult. Mark demande alors où il l'emmènera. Tristan répond : dans une chambre de cristal, là-haut, dans le ciel, où

tous les rayons du soleil convergent, et où Yseult et lui-même pourront connaître le bonheur absolu.

Ce n'est pas une image inventée par l'auteur du texte de la *Folie Tristan*. On la retrouve dans deux récits très anciens de l'épopée irlandaise, *La Navigation d'art* et *l'Histoire d'Étaine*³⁸. Dans le premier récit, il s'agit d'une « chambre de cristal » où le jeune héros se régénère ; dans le second, il s'agit d'une « chambre de soleil » où l'héroïne, sous l'apparence d'un insecte, recueillie par le héros Cengus, va reconstituer ses forces anéanties par une violente tempête magique. Et, dans un troisième texte épique irlandais, *La Navigation de Maelduin*, c'est au milieu d'une citadelle de verre, dans une chambre de cristal où sont des cuves remplies de breuvage intarissable, que le héros est accueilli par la reine de l'île mystérieuse, une île qui représente nettement cette image de la forteresse perdue dans les airs.

On doit d'ailleurs se souvenir que lorsque Merlin, l'enchanteur des romans de la Table ronde, est envoûté par la fée Viviane à qui il a livré volontairement ses secrets, il se retrouve dans un château invisible, au milieu de la forêt : et ce château est défini comme étant soit une prison d'air, soit une forteresse de verre. L'image mythologique est identique : il s'agit bel et bien d'un endroit considéré comme le creuset où se fondent les rayons du soleil, une sorte d'*athanor* où s'opère la métamorphose de la Matière première en Pierre philosophale. Le Château dans les Airs, ou toute autre figuration équivalente, toujours donné comme possession d'un enchanteur, ou d'une fée, ou d'une reine mystérieuse qui est en fait l'antique déesse Soleil, est le *lieu de la transmutation*. Et si l'on parle en termes cathares, c'est là que la créature, engluée dans la matière, opère son réveil et reçoit les rayons bienfaisants de la Lumière originelle. Le passage en ce Château dans les Airs, matérialisation d'une réalité beaucoup plus subtile, beaucoup plus absconse, est une étape nécessaire pour parvenir à la

³⁸ J. Markale, *l'Épopée celtique d'Irlande*, Paris, Payot, 2^e éd., 1978.

réintégration de l'âme angélique dans sa plénitude originelle. Et cette « Chambre de Soleil » ne peut se trouver que *dans le ciel, dans une île* au milieu de l'océan, ou à la rigueur, *sur le sommet d'une montagne*.

C'est le cas de Montségur.

Il est fort possible que la fameuse pièce du donjon qui reçoit les rayons du soleil au solstice d'été, soit l'illustration architecturale de ce thème mythologique qui recouvre lui-même une vérité ontologique essentielle dans la doctrine cathare. Ne parlons pas de *temple solaire*, ce n'en est certainement pas un, les Cathares ayant répugné à édifier des sanctuaires à proprement parler. Il s'agit plus probablement d'un lieu de méditation, d'un lieu *sacré* certes, mais qui n'acquiert de valeur que dans le cadre d'une prise de conscience individuelle. À ce moment-là, on pourrait prononcer le mot « initiation », mais à condition de le débarrasser de toute connotation rituelle ou magique. Les Cathares n'ont jamais intégré des éléments de magie dans leur comportement. À vrai dire, ils ont exclu définitivement tout appel à la magie opératoire qui caractérise pourtant bon nombre de religions, y compris le catholicisme romain ou byzantin. C'est d'ailleurs en ce sens d'un refus de tout rituel et de toute magie qu'on peut considérer les protestants comme les lointains héritiers des Cathares.

La « Chambre de Soleil » de Montségur est peut-être le seul secret des Cathares, peut-être même leur seul « trésor ». Mais ce secret n'a rien d'exceptionnel, rien de mystérieux puisqu'il concerne une attitude individuelle, une simple méditation que tout croyant peut accomplir afin de parvenir à l'éveil. Il y a évidemment des rapports entre cette « Chambre de Soleil » et la « Tombe » où se recueille l'apprenti maçon avant de paraître devant ses nouveaux frères. Mais il existe une différence fondamentale : la tombe appartient à l'attirail mythologique de l'ancienne religion de type tellurique, et c'est au sein de la Terre-Mère que s'opère la métamorphose ; la Chambre de Soleil appartient à la mythologie d'une nouvelle religion de type céleste, et c'est dans le domaine de l'esprit, feu subtil et Lumière

immanente, que s'opère la mutation du vieil homme, l'Ange endormi, en homme nouveau, l'Ange réveillé qui, désormais, acquiert le désir d'entreprendre son ascension vers les hauteurs incommensurables du septième ciel.

Ce n'est qu'une hypothèse. Mais elle a le mérite de restituer à Montségur sa valeur de sanctuaire sans pour autant tomber dans les pièges de cérémonies solaires parfaitement fantasmagiques et qu'aucun document concernant les Cathares ne saurait justifier. Les Cathares sont certainement les héritiers des manichéens et des mazdéens qui, eux, pratiquaient une forme de culte qu'on pourrait classer comme solaire, avec d'ailleurs toutes les réserves d'usage, car nous n'en connaissons pas la portée exacte. Mais les Cathares ont toujours manifesté la volonté d'épurer le rituel et de ne jamais sacrifier l'Esprit à la Matière. La soi-disant cérémonie manichéenne du 15 mars 1244, à l'occasion de l'équinoxe de printemps, ne semble n'avoir existé que dans l'imagination des commentateurs du XX^e siècle. Nous n'en possédons aucune preuve. Et une telle cérémonie est contraire à l'esprit même du catharisme, à son dépouillement, à son austérité.

Par contre, la salle du donjon de Montségur existe réellement, avec sa particularité. On peut difficilement nier ou passer sous silence une telle réalité.

Alors, pourquoi ne serait-ce pas une chambre de méditation, une de ces Chambres de Soleil dont on retrouve les traces dans toute la tradition orale de l'Europe occidentale, et qui est le prisme symbolique où convergent les rayons de tous les soleils, matériels ou spirituels, que les mythologies et leurs dérivés, les épopées et les contes populaires, ont tant de fois placés comme le but de toute quête humaine vers la Lumière ?

IV

LES CATHARES ET LES NORDIQUES

Depuis une centaine d'années, parmi tous ceux qui se sont intéressés au problème cathare et à sa signification profonde, on découvre curieusement, en dehors des Occitans eux-mêmes, parfaitement motivés sur ce point, un grand nombre de personnes venues du « nord » et liées d'une façon ou d'une autre avec les grands thèmes de la mythologie nordique. Ce sont avant tout des intellectuels allemands, mais aussi néerlandais, anglo-saxons ou scandinaves, et la cohorte habituelle des hermétistes et ésotéristes du nord de la France, très marqués, semble-t-il, par les milieux symbolistes et décadents de la fin du XIX^e siècle à Paris, où l'on retrouve notamment Huysmans, Mallarmé, Rémy de Gourmont, Élimir Bourges, Villiers de L'Isle-Adam, Maurice Maeterlinck, Claude Debussy, le « sâr » Péladan, l'étrange Jules Bois – qui fut l'amant en titre d'Emma Calvé, correspondante et sans doute maîtresse de l'abbé Saunière –, Saint-Yves d'Alveydre, Stanislas de Guaita et bien d'autres, parmi lesquels il ne faut pas oublier de citer le très voltairien Anatole France (beaucoup moins réaliste qu'on ne le pense) et le romancier Jules Verne que l'on considère à tort comme un auteur d'ouvrages pour jeunes gens.

Tous ces nouveaux découvreurs de Cathares appartiennent, à des courants de pensée très divers, et il serait difficile de voir entre eux une démarche unitaire. Leur seul point commun serait l'envoûtement exercé sur eux par l'œuvre de Richard Wagner, même si certains, après l'avoir trop adorée, comme

Debussy, la rejettent catégoriquement. Et l'ombre de Wagner n'est pas sans importance sur cette redécouverte du catharisme : d'une part, elle contribuera à alimenter une recherche en profondeur et débouchera souvent sur des observations originales ; d'autre part, elle faussera complètement les motivations de cette recherche en cristallisant sur une des formes les plus discutables de l'ésotérisme allemand les données métaphysiques et mythologiques d'une hérésie somme toute méditerranéenne.

Il faut cependant se méfier de l'aspect méditerranéen du catharisme. Certes, il s'est développé essentiellement en Italie et en Occitanie, et participe d'un courant attesté dans le Proche-Orient, ayant pour origine précise la Perse. Mais qu'est-ce que cela veut dire ? C'est l'Italie du nord qui a été touchée par l'hérésie cathare, et non pas l'Italie du sud : et l'on sait que l'Italie du nord, surtout au Moyen Âge, est plus que jamais une mosaïque de peuples qui ne sont pas méridionaux, Celtes de la vallée du Pô, Lombards et Ostrogoths, Vénitiens et Illyriens de souche plus obscure, le tout pénétré par des infiltrations slaves à travers les Balkans (les Bogomiles en particulier) et inféodé au Saint-Empire romain germanique. De la même façon, ce n'est pas toute l'Occitanie qui a été touchée par le catharisme, mais essentiellement l'ancienne Septimanie, autrement dit le pays wisigothique, où les envahisseurs germaniques, originaires de Suède, s'étaient mêlés à un fonds de population celtique autochtone très peu atteinte par la romanisation. Ainsi se trouvent mises en lumière des composantes *germaniques* dans l'éclosion de l'hérésie albigeoise.

De plus, si la coloration du catharisme est chrétienne, et si la doctrine des Parfaits s'appuie sur certains textes judéo-chrétiens – en éliminant certains autres tout aussi importants – il est difficile de le considérer honnêtement comme une déviance du christianisme. Il s'agit en fait d'une religion tout à fait à part, et qui n'a de chrétien que son environnement immédiat. Ce n'est même pas une hérésie, mais l'aboutissement d'un système dit dualiste qui remonte à la plus

haute antiquité, donc à des religions pré-chrétiennes. Et ce qu'il faut souligner, c'est qu'à la base de tout, le système se révèle nettement indo-européen, fait normal, les Iraniens étant un rameau de ce mystérieux peuple qui a essaimé un peu partout et que l'on connaît surtout par sa langue et par ses structures socioculturelles.

Certes, il y a eu des mutations. La théorie dualiste ne se reconnaît plus guère dans la théogonie grecque, pourtant indo-européenne, ni dans la mythologie celtique, elle aussi de même source. Par contre, elle semble s'être conservée intacte, dans ses grandes lignes, dans la mythologie germano-scandinave.

Précisons : nous ne connaissons la mythologie des peuples classés comme germaniques qu'en comparant ce qu'en racontent le Romain Tacite, la littérature médiévale allemande et les sagas tardives mais archaïsantes de l'Islande, et il est souhaitable d'englober la masse scandinave et islandaise dans l'ensemble continental des Germains. Ainsi, le dieu allemand Wotan n'est autre que le Wutanaz de Tacite, et il est aussi l'Odin des poèmes islandais, et si les Allemands parlent de Siegfried, les Scandinaves le connaissent sous le nom de Sigurd. De toute façon, si nous n'avions pas les grands textes mis par écrit vers l'an Mil par les Scandinaves nouvellement convertis au christianisme, nous ne saurions rien de la mythologie primitive des peuples de la Germanie continentale.

Cela étant précisé, on peut constater des rapports évidents entre les principaux éléments de la mythologie des Indo-Européens d'Asie centrale et de la mythologie germano-scandinave. Il n'est donc pas surprenant de noter des points de rencontre entre cette dernière et la tradition mazdéenne, qui est d'essence indo-européenne d'Asie centrale.

Toute mythologie s'exprime selon les caractéristiques de la civilisation dont elle est la codification, et parmi ces caractéristiques, les conditions climatiques ont leur part. C'est ainsi que dans les récits hérités des anciens Scythes de l'Asie

centrale, et que Georges Dumézil a patiemment reconstitués³⁹, on peut observer une nette tendance à expliquer le monde par une lutte perpétuelle entre deux forces antagonistes : le froid et la chaleur. C'est l'indice d'un climat continental rude où la disproportion entre l'hiver et l'été est ressentie comme la conséquence d'un gigantesque affrontement entre des dieux à la polarité opposée : l'origine du dualisme doit être recherchée dans cet état de fait, et le combat entre Ahura-Mazda, qui est Lumière et Feu, et Ahriman, qui est Ténèbres et Froid, traduit en termes mythologiques une réalité du vécu quotidien.

Dans ces récits d'origine scythique apparaît un personnage du nom de Batraz : c'est un héros né d'une façon très étrange, car sa mère étant morte avant sa naissance, son embryon a été nourri par son père, sous la peau de son dos. À sa naissance, Batraz se présente comme un homme vêtu de fer et absolument flamboyant. Il répand une chaleur incroyable autour de lui, et durant toute sa vie, il lutte contre des forces obscures et froides et s'érige en protecteur de son peuple.

Ce Batraz, on le retrouve dans la mythologie irlandaise sous le nom de Cûchulainn : mais il a perdu son caractère primitif ; il se contente d'être un redoutable guerrier dont il faut parfois calmer l'ardeur en le trempant dans des cuves d'eau froide qu'il fait bouillir. Mais, dans la mythologie germano-scandinave, il apparaît comme le modèle absolu du guerrier que les Valkyries vont chercher sur les champs de bataille pour les emmener au Valhalla. C'est avec de tels personnages, aussi solides que du fer, et aussi brûlants que du feu, que les dieux pourront s'opposer efficacement aux puissances des Ténèbres, les Géants, qui, dans les profondeurs de la terre, se préparent à engager l'assaut contre le domaine divin, contre cette forteresse d'Asgard où se sont retranchés les dieux Ases et les dieux Vanes, et dont le Valhalla constitue le rempart. En somme, les dieux d'Asgard sont les Purs, les Parfaits, et les guerriers du Valhalla sont les Croyants qui, n'étant pas encore complètement libérés du joug

³⁹ G. Dumézil, *Romans de Scythie et alentours*, Paris, Payot, 1977.

de la matière, forment une cohorte intermédiaire entre le monde du Mal et le monde du Bien.

La grande différence, c'est que dans la doctrine cathare, l'eschatologie est optimiste (Satan et ses légions seront enfouis dans un lac de feu), tandis que dans la mythologie germanique, les Géants du froid, en se précipitant sur le monde divin, déclencheront une bataille finale au cours de laquelle le Feu détruira tout, y compris les dieux. Un seul espoir subsiste : Baldr, le fils de Wotan-Odin, tué par trahison à cause de Loki, renaîtra et entraînera avec lui la renaissance d'un monde entièrement différent. Mais cette notion reste particulièrement confuse dans les textes nordiques, et on se demande, à la limite, si la pensée germano-scandinave n'est pas entièrement conditionnée par la croyance à l'anéantissement des êtres et des choses.

Il y a, en tout cas, chez les Nordiques comme chez les Cathares, l'expression d'une lutte inexpiable entre les deux principes, entre la Lumière-Feu et les Ténèbres-Froid. Les âmes des Anges déchus sont endormies, engourdies dans la froide obscurité du royaume de Satan, c'est-à-dire dans la Matière. Seules les âmes frôlées par le Feu divin, émané du royaume de Lumière, peuvent se réveiller et répondre à l'appel. Et l'on comprend que peut-être, à la fin des temps, le triomphe du Feu qui caractérise l'eschatologie germano-scandinave sera la victoire finale des Êtres de Lumière sur les Êtres de la Nuit : Baldr, qui est sans doute le même personnage que Batraz, renaîtra de sa chaleur, comme le Phénix des légendes méditerranéennes. Mais à quel prix ? Au prix du renoncement suprême, de l'anéantissement de toute substance terrestre, et même plus : de l'extinction totale de la race humaine, celle-ci n'étant que la prison provisoire, transitoire et corruptible de cette Lumière primordiale. En un sens, dans la mythologie germano-scandinave, l'Homme nouveau ne peut être que différent, et il n'apparaîtra qu'au prix d'une gigantesque conflagration. Cette idée existe dans la doctrine cathare : la purification absolue ne se fera que par le feu. Et cela justifie

l'attitude des Parfaits se précipitant dans les flammes du bûcher de Montségur en chantant des hymnes à la gloire de la Lumière.

Purification, tel est le maître mot.

Dans l'optique cathare, cela semble logique à partir du moment où le monde matériel est expliqué par une chute d'un état primitif angélique à un état diabolique. Mais cette notion est absente dans la tradition germano-scandinave : au début, était le Chaos, et c'est de ce Chaos qu'a surgi lentement la conscience. Mais une fois mise en mouvement, cette conscience ne peut plus s'arrêter, et elle doit aller jusqu'aux plus extrêmes limites, se dégager de cette gangue qui l'enserme de toutes parts, se purifier au cours de l'affrontement que représente la vie avec toutes ses vicissitudes. On peut lire d'étranges réflexions dans *La Cour de Lucifer*, ce livre d'Otto Rahn qui est en réalité un peu son journal de voyage lors de son séjour en pays cathare :

« Je suis venu du Nord. Je veux aller vers le Sud. À peine commencé-je mon voyage que je tourne de nouveau mes regards vers le Nord. Vers le “Minuit” où il est dit que se trouvent la montagne du Rassemblement, et la Couronne. » Et encore : « Demain, vers cette heure-ci, je roulerai donc vers le Sud avec dans le cœur le désir d'éclairer ces ténèbres autant que je le pourrai. Qu'il me soit accordé d'être un “porteur de lumière” ! »

Paroles d'illuminé, sans doute. L'œuvre d'Otto Rahn ne possède aucune valeur scientifique ou même ésotérique. C'est un ramassis de rêveries confuses et d'observations fausses, mais révélateur. Car les paroles d'Otto Rahn sont celles d'un *missionné*, de quelqu'un qui croit de bonne foi retrouver un lieu idéal où la Lumière vaincra les Ténèbres. Pour lui, ce lieu sera Montségur, la forteresse sur la hauteur, là où le soleil levant du solstice pénètre dans la « chambre de méditation ». Là peut se produire symboliquement la purification, la régénération.

La connotation est évidemment suspecte, surtout si l'on sait que Rahn appartenait à la S. S. Derrière cette *mission* d'Otto Rahn se profilent des ombres inquiétantes.

C'est d'abord l'étrange Hans Horbiger, auteur d'une théorie quelque peu fumeuse sur l'origine et l'évolution du monde. Car la pensée de Horbiger, avec l'affirmation de l'existence primitive d'une énorme accumulation de glace cosmique, son histoire de l'humanité centrée autour d'une lutte perpétuelle entre la glace et le feu, entre la force de répulsion et la force d'attraction, représente une réactualisation, au début du XX^e siècle, de la mythologie germano-scandinave dans une optique raciale guère éloignée de celle du national-socialisme. D'ailleurs, Horbiger fut très à l'honneur dans l'entourage de Hitler. Un écrivain allemand, Elcmar Brugg, écrivait en 1925 un vibrant hommage à Hans Horbiger : « Le mérite impérissable d'Horbiger est d'avoir ressuscité puissamment la connaissance intuitive de nos ancêtres par le conflit éternel du feu et de la glace, chanté par l'*Edda*. Il a exposé ce conflit aux regards de ses contemporains. Il a fondé scientifiquement cette image grandiose du monde liée au dualisme de la matière et de la force, de la répulsion qui disperse et de l'attraction qui rassemble. »

On croirait lire un ouvrage cathare. La *répulsion qui disperse*, n'est-ce pas la Chute des Anges et la création de la matière par Satan ? *L'attraction qui rassemble*, n'est-ce pas la Lumière originelle qui attire les âmes angéliques une fois qu'elles sont réveillées de leur torpeur pour les ramener au point du rassemblement, dans ce *grand nord mythique* qui hante l'imagination d'Otto Rahn ?

Il s'est développé depuis le Romantisme, et surtout en Allemagne, tout un courant de pensée dit *nordique*, et qu'on a opposé au courant de pensée méditerranéen. Madame de Staël en a été incontestablement l'initiatrice, et la découverte des traditions mythologiques celtiques et germaniques, au cours du XIX^e siècle, a montré qu'effectivement, il existait deux systèmes en présence, deux logiques contradictoires, l'une nordique et barbare, l'autre méditerranéenne et aristotélicienne, qui a dominé l'Occident pendant de nombreux siècles, étouffant ou rejetant l'autre logique dans les ténèbres de l'inconscient. Des théories, comme celle de Horbiger, totalement anti-scientifique,

ont étayé les mouvements de revendication *nordiques* en leur donnant une dimension qu'ils n'avaient pas au départ, puisqu'il s'agissait exclusivement de mythologie, de sensibilité, d'art et de littérature. En fait, avec cette volonté de leur fournir une couverture scientifique, on faisait de ces mouvements des instruments politiques et philosophiques. Et les mythes nordiques, comme l'Hyperborée, l'Atlantide, l'*Ultima Thulé*, allaient devenir les symboles d'une nouvelle façon de penser l'humanité : la vérité venait du Nord, et cette vérité avait été masquée pendant vingt siècles et plus par la pensée méditerranéenne prolongée par les doctrines judéo-chrétiennes. Pour restituer cette vérité, il suffisait de balayer les doctrines judéo-chrétiennes et de remettre à l'honneur les antiques traditions du nord. Et par-delà, on ressuscitait toutes les doctrines qui avaient été persécutées par l'idéologie dominante, doctrines ésotériques, religieuses, philosophiques, classées comme étant hérétiques.

Il est bien certain que, dans cette optique, les Cathares, pourchassés par l'Inquisition, massacrés par le pouvoir temporel allié aux pouvoirs spirituels détenus par les Judéo-Chrétiens, devenaient des exemples, et cela d'autant plus qu'on voyait dans leur doctrine des correspondances avec la pensée germano-scandinave. Cela explique l'intérêt manifesté pour l'hérésie cathare par les Allemands et d'une façon générale par tous les « Nordiques », à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle.

À cela s'ajoutait l'action de nombreuses sociétés ésotériques qui prétendaient détenir des « secrets perdus » et posséder une filiation en ligne directe remontant aux grands « initiés » du temps jadis. Parmi celles-ci, la *Golden Dawn*, fondée en 1887, était issue de la tradition rosicrucienne rénovée en Grande-Bretagne vers 1867. Cette *Golden Dawn* (Aurore dorée) s'était donné pour but la pratique de la magie cérémonielle et la connaissance de pouvoirs initiatiques. L'un de ses présidents fut le poète irlandais Yeats, l'un des rénovateurs de la tradition celtique. Il y avait aussi la toute-puissante Société de

théosophie, dont allait bientôt se séparer Rudolf Steiner. Et, toujours en Angleterre, l'un des membres de la *Golden Dawn*, Aleister Crowley, exprime des idées assez étranges concernant la permanence d'une tradition initiatique transmise par une race demeurée pure à travers les siècles. On sait que Crowley dira plus tard : « Avant que Hitler fût, je suis. » C'est dire que toutes ces sociétés secrètes avaient certaines tendances fâcheuses à considérer l'existence d'une tradition pure et authentique comme liée à une race pure porteuse de tous les espoirs de l'humanité.

En Allemagne même, à travers le réveil de l'*illuminisme*, à travers les ramifications de la Rose + Croix et les prolongements de la *Golden Dawn*, on assista, au début du XX^e siècle, à l'éclosion de sectes dites philosophiques qui ne faisaient guère mystère de leur croyance en la « race pure », bien entendu la race « aryenne », et qui affirmaient bien haut la prédominance de la tradition « nordique » en face du cosmopolitisme représenté par la Méditerranée. C'est dans ce fourmillement de sectes que prit naissance le fameux groupe Thulé, qui eut une influence incontestable sur la constitution de l'idéologie nazie.

Le groupe Thulé est issu de l'*Ordre des Germains*, fondé en 1912. L'un des animateurs de l'Ordre, Rudolf von Sebottendorf, était chargé de la « province » bavaroise, et c'est lui qui entraîna la « province » dans une scission qui conduisit à la constitution du groupe Thulé. Le nom choisi pour cette société est révélateur : il s'agit d'une référence précise à l'*Ultima Thulé*, cette île mythique et pourtant bien réelle des Hyperboréens, là où se déroule le combat éternel entre le Feu et la Glace (les volcans et la banquise). Il est possible que le nom de Thulé provienne d'une racine indo-européenne signifiant « balance » (en sanscrit *Tûla*) et qu'il ait désigné autrefois la position de l'Étoile Polaire dans le signe de la Balance. Il est possible également d'y voir le mot grec *tholos* qui signifie « brouillard », ce qui caractériserait assez bien cette île lointaine. Quoi qu'il en soit, le groupe Thulé a exercé une influence profonde sur des hommes qui allaient fonder le parti national-socialiste en

Bavière. Sans insister sur ce point, rappelons pourtant ce que Alfred Rosenberg, l'un des théoriciens les plus virulents du nazisme, a écrit à ce sujet : « La société Thulé ? Mais tout est parti de là ! L'enseignement secret que nous avons pu y puiser nous a davantage servi à gagner le pouvoir que les divisions de S. A. et de S. S. Les hommes qui avaient fondé cette association étaient de véritables magiciens. »

Cet aspect magique du groupe Thulé a été largement étudié, comme l'origine initiatique du mouvement nazi. Il est inutile d'y revenir, mais il importe de considérer l'intérêt manifesté pour les Cathares par toutes les sociétés plus ou moins secrètes et apparemment philosophiques en fonction du retour au symbolisme nordique. Les Cathares se sont peut-être manifestés dans des pays du sud, mais les composantes *nordiques* de leur doctrine ne font aucun doute et expliquent suffisamment que les « nordiques » contemporains se soient longuement penchés sur eux, cherchant à déterminer quel était le sens exact de leur démarche et, s'ils avaient eu des « secrets », quels pouvaient être ces secrets. L'invasion des « Polaires », dénoncée le 6 mars 1932 dans l'édition ariégeoise de *La Dépêche*, n'est pas une légende : en l'occurrence, cette année-là, Otto Rahn débarquait dans la région d'Ussat et d'Ornolac. Et le quotidien de Toulouse de poser ces questions : « Que donneront ces recherches et qui découvrira le premier les trésors et manuscrits cathares, de M. Arnaud, l'ingénieur français, à Montségur, ou de M. Rams (*sic*, il s'agit de Rahn), le « Polaire » allemand, à Ornolac ? » Comme quoi le but réel ou imaginaire, fantasmatique ou symbolique, de toute recherche en pays cathare est toujours celle d'un « trésor ».

Les « Polaires » dont il était question en 1932, sont, toujours d'après *La Dépêche*, « une bande de visiteurs étrangers appartenant à une société théosophique dont le siège est à Paris ». Mais la référence « polaire » n'est pas gratuite. La mythologie germano-scandinave fait décidément bon ménage avec le catharisme.

Le problème n'est pas de savoir ce que cherchaient ces « Polaires » ni si Otto Rahn a découvert ce qu'il cherchait, c'est-à-dire la confirmation de ce que prétendaient les sociétés philosophiques ou initiatiques du début de ce siècle. On trouve toujours ce qu'on a décidé de trouver. Le problème est de savoir pourquoi Montségur et les sites cathares ont tant motivé les chercheurs « nordiques ».

Dans l'image mythologique germano-scandinave, le Nord n'est plus un point de repère géographique, mais un lieu symbolique, le lieu où convergent les grandes forces qui animent le monde. L'idée de *pôle*, et surtout le pôle nord, qui est liée au fait scientifique de l'existence d'une masse de fer aimanté quelque part non loin du pôle, représente la volonté humaine de définir un centre à l'activité vitale, une sorte de pivot autour duquel s'organise l'univers, que celui-ci soit matériel ou spirituel. Le pôle est l'équivalent de l'*omphallos*, c'est-à-dire du nombril du monde. C'est le point qui, autrefois, était symboliquement en contact avec la cause première : le cordon ombilical a été coupé, et il n'existe plus de lien effectif entre le monde et la substance-mère, mais il y a blessure, cicatrice, et cette cicatrice peut toujours se rouvrir, permettant un nouveau contact, une nouvelle fusion avec ce qui était *avant*. Toute doctrine initiatique a besoin d'être nourrie d'une substance primordiale qui la justifie et lui permet de perdurer. La spiritualité, quelle qu'elle soit, n'est pas une création *ex nihilo*, et elle se rattache tant bien que mal à un *illud tempus*, comme dit Mircéa Éliade, sans lequel elle n'a plus aucun sens. Et si cet *illud tempus* n'est pas répertorié sur les calendriers, ni sur les Annales, il n'en existe pas moins par l'enchaînement inéluctable de la pensée d'aujourd'hui à la pensée d'hier. Toute doctrine, c'est-à-dire toute tentative d'explication du monde, doit s'appuyer sur une base solide, mais cette base sera d'autant plus solide, d'autant plus incontestable qu'elle sera davantage reliée à un mythe des origines. Le pôle, comme l'*omphallos*, est le lieu privilégié où réside le mythe des origines. Ainsi en était-il de Delphes pour la pensée religieuse des Grecs. Ainsi en était-il de

Tara pour la pensée mythologique des anciens Irlandais. Ainsi en était-il du sanctuaire de la forêt des Carnutes où, selon César, se rassemblaient les druides de toute la Gaule.

Or, dans le cas du catharisme comme dans le cas de la mythologie germano-scandinave, le lieu idéal, le lieu le plus adéquat pour servir de pivot, est le pôle, nord absolu, perdu au milieu des glaces, recouvrant un mystère caché sous l'épaisseur de la banquise et, par essence, domaine de la blancheur et de la pureté primordiale. Le pôle nord est facilement vu comme un lieu d'où est exclue toute pollution physique ou spirituelle. C'est l'endroit où il n'y a pas de Mal, puisque le Mal est imperfection, pollution, dégénérescence. Le Pôle, perdu au milieu des glaces, représente assez bien ce que l'esprit humain conçoit de plus conforme à l'état angélique primitif, du moins dans la problématique cathare. Mais le pôle est ambigu : la glace, le froid, c'est aussi l'engourdissement des valeurs intellectuelles et spirituelles. Le froid, c'est la mort. Le froid, c'est l'impossibilité d'agir, c'est une sorte de Nirvâna où s'éteint tout désir de vivre. Alors, cela devient énergie potentielle : le Pôle est vierge, mais comme tel, il est riche de futur.

Il semble bien que Montségur ait joué ce rôle de pôle. Les rumeurs de la vie n'atteignent pas le sommet du *pog*. Ce *pog* est entre ciel et terre, comme la « Chambre de Soleil » des légendes. Mais c'est aussi la Forteresse prise dans les glaces, forteresse dont on ne peut sortir quand on y est, et où l'on ne peut entrer parce que les barrières de glace sont autrement infranchissables que les murailles en pierre d'un château bien réel. Cela peut être l'image d'Asgard, cet Olympe des Germains, lieu où réside Odin-Wotan quand il n'est pas en voyage, drapé dans un grand manteau, portant un large chapeau qu'il rabat sur son front, émergeant à l'improviste de l'ombre complice, avec son œil unique flamboyant qui est un reste de lumière solaire le rattachant encore à son origine.

Dans la tradition irlandaise, on apprend que le druidisme avait été apporté des « Îles du nord du Monde ». Ainsi le celtisme se rattachait-il au mythe nordique de l'origine du

monde, mais il convient de ne pas prendre ceci à la lettre. Le nord idéal, le nord spirituel d'où émanent les sciences, la magie, la religion, n'est qu'une simple indication : en fait, le nord peut être partout, et nulle part en même temps, car il concerne davantage un ressenti qu'un rationnel qui n'aurait aucune chance d'être pris au sérieux. On sait, depuis toujours, que le Nord est la direction du mystère, de ce qui est trouble, brumeux, inconsistant. Mais c'est destiné au commun des mortels, car les audacieux qui osent franchir la barrière de brume ou de glace, qui osent s'attaquer au silence, peuvent regarder ce qu'il y a de *l'autre côté*. C'est toujours la même quête perpétuellement recommencée, perpétuellement remise en cause : là-bas, au loin, il y a la certitude, mais peu nombreux sont ceux qui l'atteignent.

Voilà pourquoi tant de gens s'élancent à l'assaut du *pog* de Montségur. C'est un pôle symbolique, une Olympe mythologique, un nombril du monde. La présence des Cathares et la recherche du secret qu'ils y auraient caché ne constitue qu'un prétexte : l'essentiel est de gravir les flancs de la montagne pour déboucher en pleine lumière. Chez la plupart des peuples de l'Antiquité, on s'orientait face au soleil levant, et à gauche, c'était le côté *sinistre*, le côté inquiétant, celui du mystère. Parce que là, vers le nord, il n'y a jamais de soleil : par conséquent, c'est dans cette direction qu'il doit se manifester de la façon la plus secrète qui soit, et seulement à ceux qui peuvent le discerner dans l'obscurité.

Tel semble être le sens du pôle, et particulièrement du pôle Nord, qui draine et entraîne autour de lui toutes les images de la Pureté retrouvée. Montségur, « phare » du catharisme, ne pouvait pas être autre chose.

V

MONTSÉGUR ET LE GRAAL

En 1933, c'est-à-dire peu après qu'Otto Rahn se fut manifesté dans la haute vallée de l'Ariège et à Montségur, on fit une curieuse découverte dans une petite grotte située sous les ruines du château de Montréal-de-Sos. Il s'agit d'une représentation symbolique peinte sur une des parois lisses de la grotte, qui a été signalée par Alex Coutet dans un article de *La Dépêche*, et examinée plus tard par un préhistorien, l'abbé Glory.

En voici la description par Alex Coutet : « C'est un carré au trait rouge de quarante centimètres de côté environ. Deux autres carrés plus petits sont inscrits à l'intérieur, l'un dans l'autre. Des croix au double tracé, alternativement croix grecques et croix de Saint-André, forment comme un encadrement au plus petit carré inscrit, dans lequel sont figurées d'autres croix alternant avec des flammes rouges. En dehors du carré et au-dessus, s'échappe une lance ; à côté de la lance est tracé un cercle au pourtour rouge, à l'intérieur gris-blanc. Six croix au simple trait sont dispersées en dehors du carré. »

C'est tout. Mais sous la plume d'Antonin Gadai, cela devient tout autre chose : « C'est dans cette grotte à double et même triple issue... que se trouve un tableau en trois couleurs, blanc, noir et rouge : dessin se rapportant directement au *Perceval le Gallois*, de Chrétien de Troyes. On y voit sur la paroi rocheuse, de belle taille, mais légèrement détériorés par les intempéries : des croix rouges, une épée brisée, une lance, un taillover (*sic*)

décoré portant cinq gouttes de sang et, au centre, le Graal en forme de soleil resplendissant. Dessin unique au monde : un coup d'œil, et tout le livre de *Perceval* défile instantanément devant vous⁴⁰ ». Suivent différents commentaires soi-disant puisés dans Chrétien de Troyes, mais en fait empruntés à n'importe quoi, aussi bien au texte de Wolfram von Eschenbach qu'à celui de l'*Estoire du saint Graal* ou à celui de la *Quête du saint Graal*. Il est évident qu'Antonin Gadal n'a jamais lu le texte de Chrétien de Troyes en entier – ni même les autres textes. Il se serait aperçu que *les trois couleurs dont il parle (blanc, noir et rouge) ne se trouvent pas dans le texte de Chrétien de Troyes (il n'y en a que deux : blanc et rouge)*, mais dans un texte gallois qui est le récit de Peredur. Cela constitue d'ailleurs un véritable cliché dans la littérature celtique⁴¹.

Mais voilà donc le Graal à Montréal-de-Sos, après avoir été dans le château de Montségur, localisé là par le même Antonin Gadal ! Le malheur, c'est que cette peinture n'est absolument pas cathare, ni templière, ni même contemporaine de Chrétien de Troyes. Elle date sans doute du XVIII^e ou à la rigueur du XVII^e siècle. « Elle a très bien pu être exécutée, à une époque relativement récente, par un *sorcier* de village ou par un berger méditatif, qui se serait inspiré tout simplement de ce qu'il voyait à l'église : *le drap mortuaire*, par exemple, avec ses larmes d'argent ; ou de quelque fresque ornant le mur d'une chapelle (frise de croix grecques, semis de flammes d'or, etc.) »⁴². D'ailleurs, on a découvert depuis, à proximité de la grotte, dans des anfractuosités de la roche, d'autres peintures du même

⁴⁰ A. Gadal, *De l'héritage des Cathares*, Ussat-les-Bains, 1980, éd. par les Rose-Croix de Haarlem, pp. 29 et suivantes. Au milieu de ce fascicule, se trouve une reproduction (*sic*) de la fameuse peinture entièrement retouchée, et en couleurs. Un lecteur soucieux d'objectivité pourra voir ce que donne la réalité grâce à la photographie en noir et blanc, fig. 14, face à la p. 129 du livre de René Nelli, *Le phénomène cathare*, Toulouse, Privat, 1964. La comparaison est éloquente et constitue la preuve que tous les moyens sont bons pour démontrer ce qui est indémontrable.

⁴¹ J'ai longuement commenté le thème des trois couleurs, avec citations et références à l'appui, dans mon ouvrage *Le Graal*, Paris, Retz, 1982, pp. 27-28. Dans ce livre, j'ai systématiquement analysé toutes les versions de la légende du Graal, et l'on peut se rendre compte qu'elles sont toutes différentes.

⁴² R. Nelli, *Le phénomène cathare*, P. 184.

style, au caractère « folklorique » encore plus marqué. Et il faut vraiment avoir de l'imagination pour voir dans cette représentation la description faite par Chrétien de Troyes du fameux Cortège du Graal : la lance ressemble davantage à un poignard du XV^e siècle ; le tailloir est problématique, et le soi-disant Graal plutôt un disque solaire schématisant la tête du Christ qu'un vase sacré. Quant aux gouttes de sang, contrairement à la description de Chrétien de Troyes, elles ne semblent pas couler de la lance. Il faudrait pourtant remettre les choses à leur place. D'ailleurs, comme le dit René Nelli, si cette peinture représentait vraiment le Graal, « cela ne prouverait pas davantage qu'il est l'œuvre d'une main cathare, *parce qu'il n'y a pas un seul texte nous autorisant à penser que le catharisme a jamais prêté une attention particulière aux mythes du Graal* ».

Alors, peut-on se demander avec juste raison : pourquoi les mythes du Graal sont-ils tant à l'honneur dans le pays cathare, notamment à Ussat-les-Bains et à Montségur ?

La réponse est nette, précise : à cause d'une information confuse et incomplète sur les différentes versions de la légende du Graal, tout particulièrement la version allemande de Wolfram von Eschenbach.

Il est bon d'esquisser un peu d'histoire littéraire et de préciser certaines dates. Le premier texte à évoquer la quête du Graal, *sans nommer l'objet merveilleux*, est un texte occitan, le *Roman de Jaufré*, qui date de 1180 : il s'agit d'une aventure arthurienne au cours de laquelle le héros passe par toutes les étapes d'une quête initiatique. Mais le premier texte à nommer le mystérieux Graal et à présenter le héros sous le nom de Perceval est celui de Chrétien de Troyes, poète champenois d'origine juive, qui écrivait aux environs de 1190. Ce *Perceval ou le Conte du Graal*, soi-disant commandé par le comte de Flandre, Philippe d'Alsace, est un récit inachevé, sans doute volontairement. De 1190 à 1210, quatre continuateurs différents y ont apporté une conclusion en plusieurs fragments, et un auteur anonyme a cru bon d'écrire une sorte de préface à l'ensemble, l'*Élucidation*.

Parallèlement à cette série fondamentale de textes, vers la même époque, donc vers 1200, apparaît un récit en langue galloise, *Peredur*, beaucoup plus archaïque dans son esprit : les aventures du héros sont à peu près celles de Perceval – qui se nomme ici Peredur – mais l’objet « Graal » n’y est pas mentionné. Un autre texte, en français, et qui dénote une forte influence de l’abbaye de Glastonbury, est écrit vers 1195 : il s’agit du long roman intitulé *Perlesvaux* – c’est le nom que porte le héros – et le Graal y figure en bonne place. Tous ces textes peuvent être classés comme franco-britanniques et constituent une version primitive de la légende.

Une autre série de textes, écrits entre 1200 et 1250, représentent une version plus élaborée, d’un esprit très différent, et qui porte incontestablement la marque d’une influence cistercienne. Il s’agit du *Joseph* de Robert de Boron, où apparaissent pour la première fois la synthèse des éléments celtiques et bibliques et le rattachement du thème du Graal à la Passion du Christ, puis de l’étrange récit connu sous le nom de *Didot-Perceval*, adaptation d’un poème perdu de Robert de Boron, enfin de l’*Estoire du saint Graal* (adaptation du *Joseph*) et de la *Quête du saint Graal*, ces deux derniers récits faisant partie de ce qu’on appelle le « Lancelot en prose », vaste corpus des légendes arthuriennes connu également sous la dénomination de « Vulgate Lancelot-Graal ». Dans la *Quête du saint Graal*, le découvreur du Graal n’est plus Perceval, mais Galaad, fils de Lancelot du Lac, un personnage d’allure « christique » entièrement fabriqué dans l’optique de la sainteté telle que la concevaient les théologiens cisterciens.

Dans aucun de ces textes, versions franco-britanniques ou versions cisterciennes, on ne peut trouver un seul détail qui puisse rattacher le thème du Graal à la doctrine cathare, et localiser le château du Graal à Montségur ou en pays cathare. Mais il n’en est pas de même pour une troisième version de la légende, celle qui a été écrite par l’Allemand Wolfram von Eschenbach dans son *Parzival* et aussi dans son *Titirel*, deux œuvres qui datent des environs de 1210 et qu’on pourrait

qualifier de *Graal germano-iranien*. Là, le rapport avec le catharisme paraît certain, et les détails si particuliers que l'on découvre dans le texte de Wolfram fournissent une explication satisfaisante de l'intérêt manifesté par les « nordiques » pour les Cathares ainsi que de la localisation qu'ils ont proposée du château du Graal à Montségur.

En effet, en franchissant le Rhin, le thème du Graal a trouvé dans le contexte allemand une maturation tout à fait originale par rapport au schéma initial celtique. Certes, le *Parzival* de Wolfram von Eschenbach suit de très près la trame du *Perceval* de Chrétien de Troyes, ce qui est logique puisque l'ouvrage en question nous est présenté par l'auteur comme l'adaptation, voire la traduction pour certains passages, du roman français. Mais il s'en faut de beaucoup pour que les détails soient concordants : il y a même une rupture profonde entre les deux œuvres quant à l'esprit qui les anime. Ce qui était légende mythologique héritée du fonds celtique et transposée, pour les besoins de la cause, par les différents rédacteurs français selon les multiples aspects de l'idéologie chrétienne à la mode, est devenu œuvre philosophique, voire hermétique, en tout cas chargée d'éléments ésotériques assez repérables.

L'Allemagne du début du XIII^e siècle est en effet un creuset où des influences apparemment contradictoires se confrontent, mais d'où surgira une spiritualité qui est loin d'être orthodoxe comme a pu l'être la spiritualité cistercienne au temps de saint Louis. L'illuminisme allemand apparaît déjà en gestation dans la poésie des Minnesinger, ce qu'a fort bien décelé Richard Wagner dans *Les Maîtres chanteurs de Nuremberg*, et le profil de Jacob Boehme se dessine déjà sur l'horizon germanique. Le goût pour les rites secrets, pour les initiations – on ne sait pas très bien à quoi – se développe et provoque la naissance de sociétés dites secrètes où l'occultisme devient une véritable mode. Parallèlement, le nombre des Alchimistes ne fait qu'augmenter, mais leurs motivations s'orientent de plus en plus vers la connaissance des grands secrets de l'univers à travers la Pierre philosophale. Et comme c'est l'époque des

Croisades, on ramène d'Orient non seulement des épices et des parfums, mais aussi des traditions qu'on croyait oubliées, et les ordres monastiques créés pour la circonstance, tels les Chevaliers teutoniques, se comportent d'une façon très « corporative » : cela débouche sur la constitution de véritables sociétés initiatiques où l'on agite des éléments empruntés aussi bien à la spiritualité chrétienne romaine qu'à celle des Églises orientales, de certaines sectes, ou même de l'Islam, et par-delà, à celle des courants qui ont agité l'Asie Mineure, l'Iran et les abords de l'Himalaya.

Wolfram von Eschenbach, sans doute originaire de Bavière, a vécu dans l'entourage du landgrave Hermann de Thuringe, dans un milieu qui s'était toujours intéressé à l'occultisme. Il a écrit plusieurs œuvres inachevées, mais son *Parzival* se présente comme un long poème dont la partie centrale, de l'aveu même de l'auteur, est une adaptation du *Perceval* de Chrétien de Troyes. Toutefois le romancier champenois n'a pas constitué sa seule source.

Tout le début de l'ouvrage relate en effet les aventures du père de Perceval, ce dont Chrétien de Troyes n'a jamais parlé. Que Wolfram l'ait inventé lui-même en voulant ainsi fournir une préface aux aventures de son héros, c'est possible, mais d'autres éléments, notamment l'intervention d'un demi-frère de Parzival, métis d'Européen et de Musulmane, ou encore la mention, dans la dernière partie du poème, de Lohengrin, fils de Parzival, fondateur d'une lignée célèbre dans l'Histoire et dans la Légende (Godefroi de Bouillon), paraissent avoir été empruntés à des sources bien différentes, très éloignées de Chrétien de Troyes comme de l'archétype celtique.

Wolfram, sacrifiant à la mode du temps qui veut que l'on se réfère sans cesse à un prédécesseur, fût-il imaginaire, reconnaît s'inspirer d'un modèle qu'il oppose d'ailleurs à Chrétien de Troyes : « Maître Chrétien a conté cette histoire, mais en l'altérant ; et Kyôt, qui nous transmet le conte véritable, s'en

irrite à bon droit⁴³. » Tout au long de l'ouvrage, Wolfram cite ce *Kyôt le Provençal* qui « écrivait le français ».

Ce détail peut paraître surprenant, un Provençal de l'époque ne pouvant écrire qu'en un dialecte occitan, et non en français. Des critiques, prenant argument sur le fait que Wolfram cite souvent Provins en Brie, et sur le nom même de Kyôt, qui peut être la graphie allemande pour Guyot ou Guillot, ont tenté d'identifier le mystérieux informateur de Wolfram avec un poète connu, Guiot de Provins, auteur de nombreux poèmes et d'une Bible satirique qui ne manque ni de verve, ni de férocité. Mais cela paraît surtout une coïncidence.

Il n'est pas exclu que cela soit une ruse de Wolfram. En effet, le nom de Guillot ou de Guyot se rattache à la racine *guille* (anglo-saxon *vile*, anglais *while*), vieux mot français disparu aujourd'hui et signifiant à la fois « tromperie » et « niaiserie ». On possède de nombreux exemples dans la littérature des XII^e et XIII^e siècles de jeux de mots entre le terme *guille* et les noms de Guillaume et de ses diminutifs, dont Guyot et Guillot. Le plus célèbre se retrouve, au XV^e siècle, dans *La Farce de Maître Pathelin* à propos du drapier Guillaume, et l'expression : « Nous prendrait-il pour des Guillaume ? » signifie tout simplement : « Nous prendrait-il pour des imbéciles ? » On pourrait également citer le fameux proverbe : « Tel croit guiller Guillot que Guillot guille » (Littré). C'est dire que Wolfram, à l'époque où les Troubadours pratiquent allègrement le *trobar dus*, c'est-à-dire le « camouflage », et les jeux de mots divers, peut très bien nous « prendre pour des Guillaume » avec sa référence à Kyôt le Provençal.

Il est cependant difficile de ne pas admettre l'existence d'une source différente de Chrétien de Troyes pour l'élaboration de *Parzival*. Voici ce que dit Wolfram à ce propos : « Kyôt, le maître illustre, trouve à Tolède, parmi des manuscrits abandonnés, la matière de cette histoire, notée en écriture

⁴³ Wolfram von Eschenbach, *Parzival*, trad. Ernest Tonnelat, Paris, Aubier-Montaigne, 1934, tome II, p. 342. Toutes les citations utilisées ici de l'œuvre de Wolfram von Eschenbach sont extraites de cette traduction d'Ernest Tonnelat, la meilleure à ce jour.

arabe. Il fallut d'abord qu'il apprît à discerner les caractères A, B, C (les éléments de l'écriture magique, selon Wolfram), mais il n'essaya point de s'initier à la magie noire. Ce fut grand avantage pour lui d'avoir reçu le baptême ; car autrement cette histoire fût demeurée inconnue. Il n'y a pas en effet de païen assez sage pour nous révéler la nature du Graal et nous dire comment l'on connut ses vertus secrètes » (trad. Tonnelat, II, p. 23).

En somme, pour Wolfram, le schéma primitif de la quête et surtout les grands secrets du Graal ont une origine précise et ils proviennent d'Orient par l'intermédiaire d'un manuscrit arabe. Et de nombreux détails, tout au long du récit, semblent donner raison à cette affirmation d'une source orientale, car ces détails ne sont ni celtiques, ni empruntés à Chrétien de Troyes.

C'est d'abord la blessure d'Anfortas, le Roi-Pêcheur (dont le nom vient d'ailleurs du latin *infirmetas*, alors que, dans les textes français, il se nomme Pellès, nom qui est celui de la divinité celtique Pwyll Penn Annwn). Wolfram nous dit que la blessure du roi était insupportable quand il gelait. Il est le seul à apporter cette précision. Et quand Parzival le guérit, il apparaît nettement sous les traits d'Indra, lequel, lorsque les Aryas occupaient des pays nordiques avant d'effectuer leur migration vers la vallée de l'Indus, passait pour être *le dieu qui fait fondre le gel*, donc une divinité solaire régénératrice.

Le Roi-Pêcheur lui-même peut être considéré comme l'équivalent d'un personnage mythologique indien. Le poisson d'or est ainsi la première manifestation incarnée de Vishnu en tant que créateur, symbole qui se confond avec l'image de l'*ichtus* des premiers Chrétiens, représentation de Jésus homme-dieu. Dans les spéculations du bouddhisme tibétain, le poisson d'or symbolise les créatures immergées dans l'océan de la *samsara*, autrement dit le cycle infernal des réincarnations, et qui doivent être amenées par le Pêcheur à la lumière de la Libération. Ce thème est d'ailleurs fort proche de la doctrine cathare : il concerne l'éveil de l'âme angélique enfermée dans la

matière et qui, sous la direction d'un Parfait, va reprendre le chemin de la Lumière originelle.

Dans le texte de Wolfram, et nulle part ailleurs, le père de Parzival s'en va combattre en Orient, du côté de Bagdad, et c'est là qu'il est tué. Mais il a eu là-bas un fils, ce *Vairefils* (parfois orthographié Feirefils) dont le nom signifie « fils gris », avec lequel Parzival accomplira une partie de ses aventures. Il y aurait beaucoup à dire sur la présence de ce Vairefils aux côtés du héros, et sur son ambiguïté fondamentale : en tant que métis d'Européen et de Musulmane, il devrait simplement avoir le teint coloré ; or il est toujours présenté comme « noir et blanc », et paraît, dans l'esprit de l'auteur, représenter concrètement le principe dualiste. De toute façon, la référence orientale apparaît ici particulièrement nette.

Wolfram place certaines aventures de Gauvain dans le palais magique de *Klinschor*, ou Klingsor, personnage qui prendra plus tard une importance extraordinaire dans l'opéra de Richard Wagner. Or, le palais de Klingsor, minutieusement décrit par Wolfram, ressemble d'étonnante façon à la description qu'on pourrait faire des monastères bouddhistes du Kabulistan, et surtout du palais de Kapisa, avec son trône à roulettes fantastique, comparable au Lit de la Merveille. Il est hors de doute que l'auteur savait parfaitement quel était le modèle oriental qui servait de décor à l'histoire qu'il racontait.

Dans le *Parzival*, le château du Graal – qui n'est pas nommé chez Chrétien, mais qui s'appelle Corbénic dans la *Quête cistercienne* – porte le nom de *Munsalvasche*, autrement dit Montsalvage. Le sens en est « Mont Sauvage » ou « Mont du Salut ». Mais ce qui est très étrange, c'est que Wolfram nous en fournit une description assez détaillée, et il est impossible de ne pas comparer cette description à celle des *citadelles manichéennes* du nord de la Perse, en particulier la forteresse de *Ruh-I-Sal-Schwâdeha*, sur le lac d'Hamun, en Sista, aux confins de l'Iran et de l'Afghanistan. Or, compte tenu du fait que *Ruh-I* signifie « mont », Montsalvage n'est-il pas le correspondant exact de *Ruh-I-Sal-Schwâdeha*, sur le plan

phonétique tout au moins ? C'est une ressemblance beaucoup trop précise pour être due au hasard, et qui semble indiquer une *influence manichéenne* sur le récit de *Parzival*.

Ceci dit, il est impossible de faire coïncider Montsalvage et Montségur. Il n'y a de parenté qu'entre les deux premiers termes de l'un et de l'autre. Mais on comprend mieux pourquoi ce sont principalement les Allemands qui tiennent à l'identification de Montségur comme château du Graal. Quoi qu'il en soit, le texte de Wolfram n'est pas sans rapport avec les Cathares.

Dans le *Parzival*, et dans ce récit à l'exclusion de tous les autres, le Graal est une pierre précieuse sur laquelle se pose parfois une colombe identifiée au Saint-Esprit. Cette pierre se nomme, du moins c'est Wolfram qui l'affirme, *lapsit exillis*, ce qui est peut-être à corriger en *lapis exillis*, *lapis* signifiant « pierre » en latin. On est maintenant convaincu que Wolfram qui maniait correctement la langue française, mais sans plus, a commis de nombreux contresens en traduisant le récit de Chrétien de Troyes (le plus célèbre concerne le *tailloir* compris comme étant des *couteaux*, alors qu'il s'agit d'un plat à découper). On a donc proposé l'explication suivante pour le remplacement du vase contenant le sang du Christ, ou du simple récipient dont parle Chrétien, par une pierre précieuse : Wolfram aurait pris les pierres précieuses qui ornent le Graal de Chrétien pour le Graal lui-même. L'explication n'est guère satisfaisante, car tout le contexte justifie, dans le récit de Wolfram, le choix d'une pierre. Il y a d'abord une allusion alchimique, *lapis exillis* étant très proche de *lapis elixir*, termes par lesquels les Arabes ont désigné la Pierre philosophale. Ensuite, la pierre du Graal, d'origine céleste, évoque irrésistiblement la pierre de la Ka'aba à La Mecque, et bien d'autres histoires de ce genre, en particulier la tradition selon laquelle le Graal aurait été taillé en forme de vase dans une gigantesque émeraude tombée du front de Lucifer, lors de la

révolte de celui-ci et de sa chute⁴⁴. Ici, le thème se rapproche du catharisme : la pierre pourrait symboliser ce qui reste de pur et d'angélique dans l'âme humaine après son emprisonnement dans la matière. D'ailleurs, à ce sujet, René Nelli a proposé de voir en *lapis exillis* une déformation de *lapis e cœlis*, c'est-à-dire « pierre (tombée) des cieux ». Cette hypothèse semble assez séduisante⁴⁵.

Mais, de plus, le Graal-Pierre de Wolfram ressemble beaucoup au fameux joyau manichéen, récupéré par la tradition bouddhique, ce *padma mani* présent dans le cœur du lotus et qui est le symbole solaire de la Libération. On le retrouve dans les traditions hindouistes concernant l'Arbre de Vie. C'est aussi le *Chwarna* iranien dont parle l'*Avesta*, objet magique et multiforme « qui fait jaillir les cours d'eau de leur source, les plantes de la terre, qui fait chasser les nuages par le vent, qui fait naître les hommes, qui guide la lune et les étoiles dans leur cours ». Le Graal-Pierre de Wolfram possède les mêmes qualités que le *Chwarna*. De plus, sur cette pierre mazdéenne, se pose une colombe qui vient y apporter une graine de *Hanna* : or, sur le Graal-Pierre, la colombe vient apporter une hostie, le Vendredi saint, comme par hasard jour de la résurrection du soleil nordique. Et que dire des peintures bouddhiques représentant la Vierge divine portant le joyau *qui dispense la joie* ? Chez Wolfram, la jeune fille qui porte le Graal s'appelle *Repanse del Schoie*, c'est-à-dire « Repense de Joie ». Tous ces détails accumulés constituent des faits précis et non des hypothèses ingénieuses. Il nous faut bien admettre que Wolfram von Eschenbach a consciemment, volontairement, transformé le « récipient » de Chrétien de Troyes en *Pierre tombée du Ciel* dont la signification et les fonctions se réfèrent

⁴⁴ Sans compter la référence celtique à la Pierre de Tara, en Irlande, qui est la pierre royale, la pierre du couronnement : elle criait lorsqu'un futur roi d'Irlande s'asseyait dessus, désignant ainsi celui qui était destiné à la royauté. Cela fait d'ailleurs penser au « siège périlleux » de la légende du Graal dans la version cistercienne.

⁴⁵ Une autre hypothèse consisterait à interpréter cette *lapis exillis* comme une « pierre d'exil » (*exillis* étant un adjectif), ce qui nous ramènerait bien évidemment à la doctrine cathare.

incontestablement à une tradition orientale, mazdéenne, dont le catharisme s'est nourri.

Mais il existe bien d'autres concordances.

C'est d'abord l'obsession de la pureté, commune au *Parzival* et au catharisme. Si le héros n'est pas vierge, ni chaste d'ailleurs (sauf dans l'opéra de Wagner), il n'en est pas moins en quête de la pureté absolue. Cette pureté, d'ailleurs difficile à atteindre, n'était que simple « naïveté » chez le Perceval de Chrétien. Mais pour Parzival, elle est consciente, et elle lui permet de franchir toutes les étapes de l'initiation et de devenir l'incontestable roi du Graal. Et son fils Lohengrin poursuivra cette quête, lui, le chevalier au cygne, animal d'ailleurs bien symbolique, qui devra se séparer de son épouse, la duchesse de Brabant, parce qu'elle a transgressé le terrible interdit quant à son nom et à ses origines. Quand on est pur, on n'a pas besoin de nom. Et la pureté mène à la Perfection, but suprême de l'ascèse cathare. Le roi du Graal a atteint cette étape : il a définitivement résolu le dilemme bien-mal en niant le mal. C'est la victoire d'Ahura-Mazda sur Ahriman, de Dieu sur Satan, du Soleil sur les Ténèbres. Quant à la « porteuse de Graal », elle n'offre plus rien de comparable avec la jeune fille sans nom de Chrétien, ni avec la troublante impératrice bisexuée et multiforme du récit gallois de *Peredur*, ni avec Elaine, la fille de Pellès dans le *Lancelot en prose*, qui s'unit à Lancelot pour engendrer Galaad. Repense de Joie est chaste. Elle est pure. Elle peut mourir, mais elle renaîtra de ses cendres comme le Phénix.

C'est ensuite la question que doit poser Parzival pour guérir le Roi-Pêcheur blessé. Dans les autres versions, le héros doit s'enquérir des mystères du Graal. Parzival doit simplement demander : « Roi, de quoi souffres-tu ? » C'est l'idéal de la compassion, hérité d'un lointain bouddhisme, et grâce à laquelle les âmes pourront enfin s'éveiller, se dégager de leur prison corporelle, afin d'accéder aux joies extatiques de la non existence au Royaume de Lumière. Le rituel évoqué ici par Wolfram n'est certes pas chrétien. Il n'est pas celtique non plus. Il est indubitablement cathare et rappelle le *consolamentum*.

Quand Parzival guérit le Roi-Pêcheur, celui-ci ne meurt pas, comme dans les autres versions de la légende. Au contraire, Anfortas rajeunit et se consacre au service du Graal. Lui qui avait été blessé aux parties sexuelles parce qu'il avait trop joui d'elles, il se trouve brusquement régénéré par Parzival le Pur, et il transcende sa *libido* en action d'*émerveillement* des autres.

C'est dans cette optique qu'il faut examiner le personnage de l'Esclarmonde des légendes pyrénéennes, en particulier dans la région de Montségur. C'est la *Dame blanche*, synthèse de l'antique déesse des sources et du personnage historique d'Esclarmonde de Foix, brûlée lors de l'holocauste de 1244. En certaines circonstances, Esclarmonde sort d'un lac où elle réside, et s'en vient errer le long des murailles de Montségur. Et non loin de là, à Montferrier, on raconte une curieuse histoire, analogue à une légende du pays de Galles⁴⁶ : Un paysan avait épousé une fée qui lui procurait tout ce qu'il désirait. Mais elle avait interdit à son époux de l'appeler *fado*, c'est-à-dire « fée » et aussi « folle ». Bien entendu, le paysan transgresse un jour l'interdit, et la fée s'envole sous la forme d'une colombe. Le paysan s'aperçoit alors qu'elle revient chaque jour pendant son absence : mais dès qu'il entre dans la maison, son épouse-fée disparaît sous la forme d'une colombe⁴⁷. On reconnaît dans cette histoire l'interdit mélusinien, mais la fée, au lieu d'être une femme-serpent, comme Mélusine, est une femme-oiseau, comme dans les traditions nordiques. Et qui plus est, c'est une femme-colombe. On sait qu'on a retrouvé dans la région de Montségur des colombes sculptées en pierre tendre ou en céramique, dont une à Ussat-les-Bains et deux à Montségur même⁴⁸. On ne peut que penser à la colombe qui, chaque Vendredi saint, apporte une hostie sur le Graal-Pierre, mais

⁴⁶ J. Markale, *L'Épopée celtique en Bretagne*, Paris, Payot, 3^e éd., 1985, pp. 273-276. Il s'agit de la « Légende de Llyn y Fan » dont certains éléments se retrouvent dans le conte languedocien de « la Montagne Noire » (J. Markale, *Contes occitans*, pp. 223-233), mais là, la jeune fille est une femme-cane.

⁴⁷ Adelin Moulis, *Croyances, superstitions, observances en Comté de Foix*, Verniolle (Ariège), 1975, pp. 12-14.

⁴⁸ R. Nelli, *Le phénomène cathare*, pp. 162-164.

aussi à la représentation du Saint-Esprit dans la tradition cathare, et encore à la croix huguenote, qui surmonte une colombe, le tout relié à la colombe qui apporte un rameau d'olivier à Noé sur l'Arche. Ce sont là des convergences révélatrices.

Wolfram prétend également que le manuscrit découvert à Tolède par Kyôt le Provençal avait été écrit par un certain Flégétanis, un juif de la lignée de Salomon, mais dont le père était arabe. Est-ce une allusion déguisée à la judaïté de Chrétien de Troyes ? Le nom de Flégétanis est encore un jeu de mots. C'est « la transcription maladroite de Falak-Thani, expression arabe qui désigne le deuxième ciel, celui de Mercure-Hermès, placé sous l'invocation du “messenger des dieux avec S. Aïssa”, c'est-à-dire Jésus. Ce deuxième ciel... commande la vie et la connaissance spirituelles »⁴⁹. Wolfram ne se montre guère tendre envers Flégétanis qui « adorait un veau en qui il voyait un dieu ». C'est l'indication d'un culte taurobolique de type mithraïque. Mais « il savait prédire la disparition de chaque étoile et le moment de son retour ». Wolfram en fait un astrologue : or, il s'agit d'une image concernant la transmigration des âmes, ce qui reste encore conforme aux croyances cathares.

Il y a plus. « Il était, disait-il, un objet qui s'appelait le Graal. Il en avait clairement lu le nom dans les étoiles. Une troupe d'anges l'avait déposé sur terre, puis s'était envolée bien au-delà des astres. Ces anges étaient trop purs pour demeurer ici-bas » (trad. Tonnelat, II, p. 24). Ces anges offrent une curieuse connotation cathare. Wolfram prétend encore que Flégétanis, qui était païen, ne comprenait rien à cette histoire, tandis que Kyôt le Provençal, qui était chrétien, en considérant le départ des anges, s'est rendu compte que le Graal avait dû être confié à des hommes « devenus chrétiens par le baptême et aussi purs que des anges ». C'est alors que « Kyôt, le maître sage, chercha dans les livres latins où avait pu vivre un peuple assez pur et

⁴⁹ Albert Ollivier, *Les Templiers*, Paris, Le Seuil, 1958, p. 72.

assez enclin à une vie de renoncement pour devenir le gardien du Graal. Il lut les chroniques des royaumes de Bretagne, de France et d'Irlande, et de beaucoup d'autres encore, jusqu'à ce qu'il trouvât en Anjou ce qu'il cherchait » (trad. Tonnelat, II, p. 25). Voilà qui devient significatif.

La référence à l'Anjou touche la dynastie des Plantagenêts, souverains de Grande-Bretagne et protecteurs de la Bretagne armoricaine, mais aussi propagateurs des légendes arthuriennes et du mythe du Graal, et qui voulaient faire de Glastonbury à la fois l'île mythique d'Avalon et le château du Graal. La prédominance des trois pays, Bretagne, France et Irlande, indique, selon Wolfram, une marque celtique évidente sur le thème du Graal. Mais que penser de ce peuple assez pur pour remplacer les anges dans leur rôle de gardiens du Graal ? S'agit-il des Cathares ? des Templiers ? ou de tout autre peuple *élu et pur* ? On remarquera qu'il n'y a là aucune référence à la Germanie, mais à cause de cette évocation élitiste, il ne faut plus s'étonner de la destinée particulière de cette version de la quête, de ses connotations hérétiques et surtout de ses prolongements ultérieurs vers une mystique aryenne : les gardiens du Graal, quels qu'ils soient, Templiers, Cathares ou autres, deviendront les mainteneurs farouches d'une pureté raciale nécessaire, écartant d'emblée, ou même éliminant froidement, tous les éléments hétérogènes *non admis aux mystères du Graal*.

Pourtant, le récit de Wolfram von Eschenbach suit apparemment le même schéma que celui qui a servi à Chrétien de Troyes. Parzival, « fils de la veuve Dame », quitte un jour sa mère pour aller se faire armer chevalier à la cour d'Arthur. Il lui arrive à peu près les mêmes aventures qu'à Perceval – et qu'au Peredur gallois : il pénètre dans le château du Graal, est témoin du fameux cortège du Graal, ne pose pas de questions, apprend la vérité au sujet du Graal et multiplie les efforts pour retrouver le mystérieux château et guérir le Roi-Pêcheur. Et comme Perceval, il reçoit les enseignements d'un ermite qui se révèle être un de ses oncles maternels.

Cet ermite se nomme Trévrizent chez Wolfram. Alors que Chrétien de Troyes se contente de lui faire dire des banalités à Perceval, il semble que Wolfram en ait profité pour charger son discours d'une invraisemblable quantité de notions dont certaines sont même contradictoires. Trévrizent apparaît comme un initiateur : il raconte, il explique, et il ment également (et de son propre aveu).

Il développe d'abord le thème, déjà exploité dans la quête cistercienne, du remplacement de la dixième légion des Anges (Lucifer et les révoltés) par la race humaine : Adam est nettement présenté comme le remplaçant de Lucifer. Et l'on découvre constamment dans le discours de Trévrizent une référence plus ou moins voilée concernant la Lumière. Ainsi, « la pensée peut se soustraire au regard du soleil ; la pensée, bien qu'aucune serrure ne l'enferme, demeure cachée, impénétrable à toute créature ; la pensée, ce sont les ténèbres où ne pénètre aucune lueur. Mais la divinité a le pouvoir de tout éclairer ; son éclat rayonne à travers la paroi dont l'enveloppent les ténèbres... ». Ces réflexions semblent en accord avec la doctrine des Cathares : l'être humain, enfermé dans sa pensée depuis l'Arbre de la Science du Bien et du Mal, attend qu'un rayon de la lumière divine vienne le réveiller. Et ce rayon divin, c'est peut-être le Graal.

Trévrizent dévoile en effet à Parzival ce qu'est le Graal, mais il le fait par rapport à ceux qui gardent l'Objet sacré, en l'occurrence des Templiers « qui vont souvent chevaucher au loin, en quête d'aventures. Quelle que soit l'issue de leurs combats, gloire ou humiliation, ils l'acceptent d'un cœur serein, en expiation de leurs péchés ». Pourquoi les Templiers ? De la part d'un auteur allemand, on aurait volontiers attendu qu'il parlât d'un ordre allemand, tel celui des Chevaliers teutoniques. Il faut croire qu'à l'époque où écrivait Wolfram, presque un siècle avant la condamnation des Templiers, ceux-ci avaient acquis une réputation non seulement d'excellents combattants, mais de détenteurs de secrets et de mainteneurs d'une tradition

quelque peu mystérieuse. Et c'est alors que Wolfram en vient à décrire le Graal, ce que n'avait pas fait Chrétien de Troyes :

« Tout ce dont ils (les Templiers) se nourrissent leur vient d'une pierre précieuse, qui en son essence est toute pureté. Si vous ne la connaissez pas, je vous en dirai le nom : on l'appelle *Lapsit exillis*. C'est par la vertu de cette pierre que le phénix se consume et devient cendre ; mais de ces cendres renaît la vie ; c'est grâce à cette pierre que le phénix accomplit sa mue pour reparaître ensuite dans tout son éclat, aussi beau que jamais. Il n'est point d'homme si malade, qui, mis en présence de cette pierre, ne soit assuré d'échapper à la mort pendant toute la semaine qui suit le jour où il l'a vue. Qui la voit cesse de vieillir. À partir du jour où cette pierre leur est apparue, toutes les femmes et tous les hommes reprennent l'apparence qu'ils avaient au temps où ils étaient dans la plénitude de leurs forces. S'ils étaient en présence de la pierre pendant deux cents ans, ils ne changeraient pas ; seuls leurs cheveux deviendraient blancs. Cette pierre donne à l'homme une telle vigueur que ses os et sa chair retrouvent aussitôt leur jeunesse. Elle porte aussi le nom de Graal » (trad. Tonnelat, II, p. 36).

Tout cela fait évidemment penser aux nombreux Festins d'Immortalité décrits dans diverses mythologies, et en particulier à cette « Hospitalité de la Tête de Brân » dans la tradition galloise du *Mabinogi*, d'autant plus que dans le récit de *Peredur*, le Graal se présente sous l'aspect d'une tête coupée sur un plateau⁵⁰. Mais la Pierre de Wolfram a une résonance nettement alchimique – elle est la Pierre philosophale, but suprême des opérations du Grand Œuvre, c'est-à-dire d'une quête à la fois spirituelle et matérielle qui, partant d'une matière première brute, conduit à l'élaboration d'une Matière purifiée et pleine de force. Elle est connaissance parfaite des grands secrets du monde, elle est aussi « médecine universelle », et, à ce titre, elle confère une quasi-immortalité.

⁵⁰ J. Markale, *L'Épopée celtique en Bretagne*, pp. 51-53.

Cependant, Wolfram écrit pour un public chrétien, ou tout au moins sous les contraintes d'une société chrétienne. Quelque peu effrayé par l'aspect hérétique ou païen de ce qu'il vient de décrire, il y met une coloration chrétienne : « Chaque Vendredi saint, (une colombe) vient apporter à la pierre la vertu de fournir les meilleurs des breuvages et les meilleurs des mets... Le paradis n'a rien de plus délicieux... La pierre procure en outre à ses gardiens du gibier de toutes sortes. » Si l'on comprend bien, les gardiens du Graal ont une situation privilégiée et *enviable* : qui donc ne voudrait faire partie de cette cohorte d'élite ?

Précisément, Wolfram en vient au choix et au recrutement des gardiens du Graal : « Sur le bord de la pierre, on voit apparaître une mystérieuse inscription qui dit le nom et la lignée de ceux qui – jeunes garçons ou pucelles – sont désignés pour accomplir ce bienheureux voyage. Pour enlever cette inscription, il n'est nul besoin de la gratter, car elle s'évanouit aux yeux de celui qui la regarde, dès qu'ils ont lu le nom. On va chercher les élus dans les pays les plus divers » (trad. Tonnelat, II, pp. 37-38).

C'est dire que la confrérie des gardiens du Graal constitue une société réellement fermée : ces gardiens sont choisis mystérieusement et *magiquement*. Ce sont des *élus*, mais ils ne sont pas *candidats* à cette fonction, et ce qu'on ignore, ce sont les critères qui président à leur choix. Mais on comprend que ces paroles prêtées à l'ermite Trévrizent ont largement contribué à faire du Graal le pivot d'une société secrète réservée à des initiés *appelés mais non volontaires*. Richard Wagner, en s'emparant des thèmes de Wolfram, a encore accentué cet aspect des Templiers qui gardent le Graal, d'où le caractère ambigu de son *Parsifal* et la notoriété que l'œuvre a eue dans les milieux nazis. Car, à y réfléchir, la confrérie des gardiens du Graal peut très bien servir de modèle ésotérique à d'autres confréries. On ne peut que penser au groupe Thulé et à ses prolongements en Allemagne *et ailleurs*. Il serait bon aussi de se poser certaines questions à propos de la célèbre « Ballade du

roi de Thulé » qui, ne l'oublions pas, est en possession d'une *coupe d'or*. Le Graal est lié à l'idée du sang, puisque dans certaines versions, la coupe contient le sang du Christ. Mais chez Wolfram, étant donné que le Graal est une pierre, l'idée de sang se trouve ailleurs : dans la pureté des gardiens du Graal qui constituent une lignée initiatique liée par une sorte de fraternité du sang, mais d'un sang pur, à l'abri de tout mélange racial. La S. S. hitlérienne n'est pas loin, et cela justifierait l'intérêt manifesté par les nazis – Otto Rahn le premier – pour les traditions qui localisaient le Graal à Montségur, en pays cathare, c'est-à-dire chez les « Purs ».

N'oublions pas que le but d'Hitler était non pas de préserver la race, mais d'en créer une autre, entièrement pure, par une sorte de mutation biologique que seuls les véritables Aryens étaient capables d'entreprendre. Et, dans la pensée hitlérienne, c'est la S. S. qui devait constituer cette élite incomparable. On a trop tendance aujourd'hui à ne considérer la S. S. que sous son aspect policier. Elle offre bien d'autres connotations : la S. S., c'est avant tout un *Ordre* religieux et ésotérique, très hiérarchisé, avec des règles très précises et des conditions de recrutement particulièrement difficiles. « Dans les hautes sphères (du régime nazi) se trouvent les responsables conscients d'un Ordre noir, dont l'existence ne fut d'ailleurs jamais officiellement reconnue par le gouvernement national-socialiste. Au sein même du parti, on parlait de ceux qui étaient « dans le coup du cercle intérieur », mais jamais une désignation légale ne fut donnée. Il semble certain que la doctrine, jamais pleinement explicitée, reposait sur la croyance absolue en des pouvoirs dépassant les pouvoirs humains ordinaires »⁵¹. On sait où cela a conduit sur le plan de la recherche raciale, de l'élaboration d'un monde nouveau selon des critères surgis de la nuit des temps, sur le plan de l'élimination des races dites inférieures, sur le plan de la

⁵¹ Louis Pauwels et Jacques Bergier, *Le matin des magiciens*, Paris, Gallimard, 1960, P. 358.

recherche biologique pratiquée sur des humains et atteignant les plus hauts degrés de l'aberration.

On sait aussi que le rêve hitlérien s'est effondré sous un déluge de feu, en mai 1945. Tout cela est devenu un cauchemar dont on tente désespérément d'atténuer les ultimes soubresauts. Mais le rêve dont Hitler a été le pivot n'était pas seulement contenu dans l'organisation de l'État national-socialiste. Il était contenu *ailleurs*, et cet *ailleurs* n'a pas été détruit par l'effondrement du III^e Reich, puisque, officiellement, il n'en faisait pas partie. Il faut savoir que l'Ordre noir existe toujours, et qu'il est présent *ailleurs*, en Brocéliande bien sûr, mais aussi à Montségur, à Ussat-les-Bains et aux alentours de Rennes-le-Château. L'Ordre noir se passionne toujours autant pour les Cathares et pour le Graal. Ce Graal est, plus que jamais, la Pierre qui donne tous les pouvoirs. Et l'Ordre noir, n'en déplaie aux sceptiques, ce sont les héritiers d'une tradition animée par les étranges gardiens du Graal décrits dans *Parzival*⁵².

Écoutons le poète allemand : « En ce château réside une noble confrérie. Ceux qui en font partie ont avec vaillance combattu pour empêcher les hommes de tous les pays d'approcher le Graal, en dehors de ceux qu'à Montsalvage l'inscription désigne pour entrer dans la troupe sainte » (trad. Tonnelat, II, p. 39). Quand Parzival est allé pour la première fois à Montsalvage, son nom n'avait pas encore été lu sur la pierre. Voilà pourquoi il n'a pas posé la question : « De quoi

⁵² Il faut s'entendre sur les dénominations : la mention d'un Ordre noir ne signifie nullement que les membres de cet Ordre s'adonnent à la magie *noire* et à des pratiques classées automatiquement comme maléfiques ou sataniques. D'abord, il n'y a pas de magie *noire* ou *blanche*, mais une magie tout court. Ensuite, la dénomination « Ordre noir » fait référence à l'uniforme de la S. S., qui a été l'une des manifestations bien visibles de cet Ordre noir, mais *certainement pas la seule* : pour le comprendre, il faut remonter bien plus haut que la période hitlérienne et se dire que la S. S. n'a été qu'un épiphénomène, certes regrettable, mais provisoire. Enfin, faire mention d'un Ordre noir, cela signifie qu'on englobe dans cette dénomination générale de multiples sociétés dites « philosophiques » dont la principale caractéristique est d'être non officielles, obscures, donc noires. Cet « Ordre noir » qui a toujours existé et qui se maintient aujourd'hui, n'est visible que sous des apparences, la plupart du temps bien anodines. Le tout est de savoir ce que l'on veut, sans s'arrêter à des considérations qui sentent le manichéisme à la petite semaine.

souffres-tu ? » Quand il est chassé du château, après cet échec, un écuyer invisible lui crie : « Que la haine du soleil retombe sur toi ! » Voilà bien d'étranges paroles : que signifie cette malédiction assez peu chrétienne dont la référence mazdéenne paraît évidente ? Est-ce à dire que Parzival, en ne posant pas la question, ne s'est pas réveillé, et que son âme dort toujours dans les ténèbres de la matière où le Soleil ne peut pénétrer ? Là, nous sommes en présence d'un élément qui suffirait pour qualifier définitivement le texte de Wolfram d'ouvrage cathare.

Dans le discours qu'il tient à Parzival, Trévrizent parle de la blessure d'Anfortas. On pourrait en effet être étonné de voir que la vue du saint Graal guérit tout le monde, du moins pendant une semaine, mais non le principal intéressé, le roi du Graal, Anfortas. Une malédiction pèse sur Anfortas. Il est blessé et infirme « parce que dans sa quête d'amour, il ne sut pas respecter la chasteté ». Cela paraît bizarre. Qu'est donc cette quête d'amour ? Peut-être s'agit-il d'une forme d'amour « platonique », d'une transcendance de l'amour physique ? Ce qu'on sait de la *Fine Amor*, après analyse, ne plaide guère en faveur de cette réponse : la *Fine Amor*, plus connue sous le nom d'*amour courtois*, n'a rien de « platonique », rien de chaste ; il s'agit avant tout d'une *quête d'amour* aux allures initiatiques et aux règles très précises dont la principale est qu'un chevalier ou une dame ne doit jamais aimer au-dessous de son rang sous peine de déchéance. Or, d'après le discours de Trévrizent, « le roi du Graal qui recherche l'amour d'une femme autre que celle dont le nom est apparu sur la pierre est voué à une dure expiation... Son cri de guerre était "Amor !"... Dans un combat singulier, il fut blessé en ses parties viriles par une lance empoisonnée », et cela parce qu'il a osé aimer une femme qui n'était pas acceptée par le Graal, donc par la communauté des gardiens du Graal. Il a déchu. Voilà pourquoi Anfortas est blessé et ne peut guérir par aucune médecine. Il ne peut être délivré que par le chevalier qui lui posera la question : De quoi souffres-tu ? Alors, il sera obligé de répondre et d'*avouer son péché*. Sa guérison est liée à un aveu qui néantise sa culpabilité, qui lui fait

retrouver l'état angélique qui était le sien avant la chute. Tout cela reste encore parfaitement conforme à la doctrine cathare. Et lorsque Kundry la Sorcière, messagère du Graal, annonce à Parzival que son nom est apparu sur la Pierre, elle s'exprime ainsi : « Une inscription est apparue sur la pierre et elle ordonne que tu deviennes roi du Graal. Condwiramur, ton épouse, et ton fils Lohengrin sont appelés au château du Graal en même temps que toi. » Kundry prend donc bien soin de préciser que l'épouse de Parzival est agréée : il ne risquera pas de déchoir en aimant une femme indigne de lui. Et Kundry se met à délirer astrologiquement en donnant aux étoiles leurs noms arabes qui « étaient connus du noble et riche Vairefils, qui, noir et blanc tout ensemble, se tenait assis près d'elle » (trad. Tonnelat, II, pp. 298-299).

Maintenant, tout est en place. Parzival a déjoué les enchantements de Klingsor, doublet maléfique d'Anfortas, et dont le château est un faux Montsalvage. Klingsor, apprend-on, est un ancien duc de Mantoue, châtré par un roi dont il avait séduit l'épouse. Sa blessure est inguérissable, et il s'est adonné à la magie afin de se venger sur les autres hommes de l'affront qu'il a subi. Il fait penser à Khronos châtré et enchaîné par Zeus. Et ce n'est d'ailleurs pas Parzival, mais Gauvain, comme cela apparaît dans le *Peredur* gallois, qui, en véritable divinité solaire, illumine les zones ombreuses du château de Klingsor, éveille les endormis, libère les chevaliers qui y sont prisonniers, préparant ainsi le passage de Parzival.

C'est après toutes ces aventures que Parzival peut poser la question à Anfortas. Celui-ci répond, et il est guéri. Parzival est intronisé roi du Graal. Son frère Vairefils épousera Repense de Joie, la porteuse de Graal, et partira avec elle en Orient : ils auront un fils qui sera le fameux Prêtre Jean, fondateur d'un fabuleux royaume du côté de l'Éthiopie. Quant au fils de Parzival, Lohengrin – plus exactement le « Lorrain Garin », héros de plusieurs chansons de geste –, il deviendra le célèbre « Chevalier au Cygne » et l'ancêtre mythique de Godefroi de Bouillon ainsi que des ducs de Lorraine, dont les Guise sont les

descendants, éternels prétendants à la couronne de France. Tout se passe comme si Wolfram von Eschenbach voulait établir une lignée royale et divine à travers le symbole du Graal.

Mais la leçon qu'on peut tirer de cette œuvre vaste et composite, c'est que l'accès au mystérieux château de Montsalvage ne s'obtient pas par une ascèse personnelle, comme cela apparaît dans les autres versions de la légende. C'est par un choix qui ne dépend pas du héros qu'on est admis à Montsalvage, par une sorte de cooptation camouflée en prodige inscrit sur la pierre.

Il y a là une tendance très nette à un élitisme forcené, à une exaltation d'une race élue, choisie par Dieu – ou par le Diable ! – pour accomplir une mission sacrée qui n'est pas seulement la garde du Graal, mais la régénération de l'humanité.

Par quels moyens ? Tout est là.

Le Graal, répétons-le, est un « récipient », même quand il apparaît sous forme de pierre. Et il contient du *sang*. Or, selon la croyance hébraïque, le sang est le véhicule de l'âme. C'est une idée très ancienne, et qui n'a jamais été abandonnée : dans les traditions indo-européennes, elle ne prend pas une forme aussi directe, mais on la reconnaît dans le concept d'un corps d'élite, une lignée sacrée, qui doit maintenir la pureté originelle au milieu des vicissitudes du monde satanique, quitte à se retrancher du commun des mortels et à lutter farouchement pour survivre. Ainsi, en suivant l'œuvre de Wolfram dans ses moindres recoins, peut-on voir se dessiner d'étranges schémas initiatiques dont l'élément primordial demeure le *sang*, un sang dont il faut préserver la pureté. C'est là que se situe la rencontre du mythe du Graal avec le mythe cathare. Mais on s'aperçoit alors que le Graal n'a rien d'un objet, et que le Trésor des Cathares est loin d'être matériel.

Wolfram von Eschenbach a également composé un poème intitulé *Titurel*. Ce poème comporte cent soixante-dix strophes et prétend préciser les grandes lignes de la lignée du Graal. L'œuvre est inachevée, obscure et davantage chargée

d'ésotérisme que *Parzival*. Elle n'en est pas moins révélatrice du but que poursuivait Wolfram.

Titurel est le nom du premier roi du Graal. Wolfram s'efforce de démontrer qu'il existe une *race* du Graal. Il raconte les amours de Sigune, la cousine de Parzival, avec un certain Shionatulander. Ces deux personnages sont présentés comme des exemplaires parfaits de la race du Graal, cette semence d'élite que Dieu lui-même a répandue dans la chevalerie. Et il semble bien que cette race d'élite soit totalement exempte de préoccupations mystiques ou simplement religieuses. Il n'est pas question d'un quelconque salut dans un Autre Monde. Le sens du péché est totalement absent de leur esprit. Dieu ne demande en réalité à ces Élus que d'assurer le triomphe de la force et du courage dans la bataille, de la beauté et de la loyauté dans l'amour, et cela dans une plénitude absolue. « Toute la troupe du Graal est faite d'Élus toujours favorisés du sort en ce monde et dans l'autre, toujours comptés parmi ceux dont la gloire est durable (strophe 44). Où que cette semence fût portée depuis le pays du Graal, il lui était donné de fructifier et d'éviter pour ceux qui la recueillaient le fléau du déshonneur » (strophe 45)⁵³.

Ces lignes ont été écrites au XIII^e siècle. Elles sont inquiétantes dans la mesure où elles recourent intégralement certains discours de la première moitié du XX^e siècle. Mais elles font comprendre, mieux qu'un long commentaire, pourquoi les tenants de certaines écoles de pensée – d'origine allemande – ont si bien exploité le thème du Graal revu et corrigé par Wolfram von Eschenbach, et pourquoi ils ont tant tenu à trouver un lieu *réel* pour le château du Graal : à travers le brouillard de la tradition cathare, Montségur, identifié à Montsalvage, apparaissait comme le lieu idéal non pas pour découvrir un quelconque objet sacré, mais pour être le pivot d'une action d'envergure vers l'extérieur. Montségur, pôle nord

⁵³ *Titurel*, trad. Jean Fourquet, *Lumière du Graal*, Marseille, Cahiers du Sud, 1951, p. 243.

symbolique d'une nouvelle humanité régie par les gardiens du Graal...

On est loin ainsi de la version primitive du Graal telle qu'elle apparaît dans les textes celtiques, où le Graal est un chaudron inépuisable d'abondance et d'inspiration ; loin aussi du Calice qui contient le sang de Jésus, le « Précieux Sang » versé pour le salut du monde, *de tout le monde* ; loin enfin de la vision cathare des Anges déchus qui tentent de retrouver la Lumière perdue, mais qui savent que rien ne pourra être fait tant qu'une seule âme restera à sauver.

Il y a trahison, triple trahison. D'abord, trahison de la paisible métaphysique celtique. Ensuite, trahison du message d'amour de Jésus-Christ. Enfin, trahison de la vision cathare d'un monde réconcilié avec lui-même.

La question se pose : Pourquoi cette trahison, pourquoi cette récupération ? Montségur doit receler une puissance occulte puisqu'on y cristallise tant de fantasmes divergents, tant de recherches contradictoires, tant de délires à double sens. À la limite, il n'est pas plus aberrant pour l'esprit de *visualiser* le Graal dans le donjon de Montségur que de le retrouver en Brocéliande ou dans l'abbaye de Glastonbury. Le problème est qu'on ignore toujours le véritable contenu du Graal.

VI

LE SANG ROYAL

Ce qui enflamme toujours l'imagination, c'est la fuite des quatre Parfaits de Montségur, avant la reddition de la forteresse et l'holocauste des deux cent cinq « hérétiques ». Compte tenu de la résignation – et même de la joie sereine – des Cathares qui périrent sur le bûcher, il n'est pas pensable que ces quatre Parfaits se soient ainsi soustraits au supplice sans une raison impérieuse qui les dépassait et qui engageait toute la communauté cathare. S'ils se sont « enfuis » de Montségur, c'est pour mettre à l'abri *quelque chose* qui ne devait pas tomber entre les mains des Inquisiteurs, ni dans celles des soldats de l'armée royale. Et comme on ne possède aucune indication sur la nature réelle de ce dépôt, on peut tout imaginer : la solution la moins vraisemblable étant celle d'un trésor matériel. On voit en effet difficilement quatre hommes, même endurcis et connaissant bien le terrain, transporter une lourde charge à travers les précipices et les sentiers de chèvres.

De toute façon, le trajet suivi par les quatre Parfaits n'est pas mieux connu. On a proposé plusieurs itinéraires, et plusieurs relais possibles. On a parlé du château d'Usson, des grottes d'Ussat et d'Ornolac, du Razès. Quelle importance à tout cela ? Ils n'y sont point restés, et même en admettant qu'ils aient rejoint une cachette sûre pour leur « trésor », le temps a passé, et les chercheurs de trésor risquent de nombreuses désillusions s'ils prennent à la lettre tout ce qu'on raconte à ce sujet. Le problème n'est pas tant de savoir où les Cathares ont caché le

« trésor » qu'ils ont emporté avec eux, mais plutôt de découvrir ce qu'ils avaient emporté.

Une mise au point s'impose. De temps à autre, des gens apparemment bien intentionnés ameutent le public en déclarant bien haut qu'ils sont en possession de documents secrets, ou qu'ils ont eu, par le plus grand des hasards, communication de documents secrets. D'abord, ils se gardent bien de présenter tout ou partie de ces documents secrets ou alors, s'ils le font, après s'être fait longuement prier, on s'aperçoit vite que ces documents sont des faux : récits truqués ou antidatés, chartes et généalogies fabriquées de toutes pièces, témoignages invérifiables, dessins ou peintures qui sont des imitations ou des falsifications, citations tronquées ou faussées par l'éloignement du contexte, et bien d'autres escroqueries en tous genres.

Quand on nous présente des documents *secrets*, la première réaction qui s'impose est la méfiance. Le propre des documents *secrets*, c'est précisément d'être *secrets*. Cela devrait suffire pour les écarter d'emblée, quitte à causer beaucoup de chagrin à leurs découvreurs. Et puis, un simple raisonnement de bon sens devrait inciter à examiner le point suivant : quand on veut que quelque chose demeure secret, on s'arrange réellement pour ne pas laisser d'indices palpables et lisibles. N'importe quel lecteur de roman d'espionnage le sait : un secret se transmet oralement, très peu souvent sous forme écrite, et dans ce cas, on ne laisse pas traîner, on détruit ce qui est écrit. Alors, qu'on nous fasse grâce des documents secrets miraculeusement retrouvés et qui viennent à point étayer une hypothèse pour laquelle on ne peut guère se battre que sur de simples suppositions. Dans le domaine des sciences dites occultes, c'est encore plus vrai que dans le domaine de l'Histoire proprement dite : et pourtant, les archivistes savent très bien qu'une grande partie de leur matériel, pieusement conservé, est composée de faux fabriqués de toutes pièces au cours des âges et selon les circonstances.

Dans le cas des quatre Cathares évadés de Montségur, l'hypothèse la plus logique et la plus vraisemblable serait de

prétendre qu'ils avaient une mission à remplir, que cette mission consistait à transmettre un certain nombre d'indications secrètes à certaines personnes bien précises. Cette mission, ils ont dû l'accomplir : ils ont transmis ce qui devait être transmis, et ils se sont bien gardés d'en laisser des traces qui eussent pu être récupérées et déchiffrées par les agents de l'Inquisition ou du pouvoir royal. C'est tout.

Mais cela n'empêche nullement d'établir des rapports entre des faits troublants ou inexplicables, des comparaisons, et finalement de bâtir des suppositions.

Le fait troublant, c'est l'intérêt qu'ont toujours manifesté les rois de France pour le pays cathare et le Razès en particulier, après avoir tout mis en œuvre pour détruire l'hérésie cathare et prendre possession du pays. Et ce fait doit être mis en rapport d'une part avec l'acharnement de la monarchie capétienne contre le malheureux Trencavel – même si celui-ci n'a rien à voir avec Perceval ! –, d'autre part avec la mansuétude manifestée par Blanche de Castille vis-à-vis de Raymond VII, le comte de Toulouse, grand protecteur des hérétiques et grand vassal félon d'après la coutume féodale. Ce n'est peut-être pas pour rien que les légendes du Razès font sans cesse mention d'une Reine blanche, confondue d'ailleurs avec le personnage féérique de la Dame blanche pyrénéenne, et que le soi-disant trésor découvert par l'abbé Saunière dans le pilier soi-disant wisigothique, mais en réalité carolingien, de son église, ait été qualifié de « Trésor de Blanche de Castille ».

L'hypothèse qui s'impose alors peut être la suivante : Blanche de Castille savait que Raymond VII, Trencavel et sans doute certains de leurs vassaux avaient en leur possession des documents ou des traditions orales, concernant la royauté française. Et il est probable que ces documents ou ces traditions avaient été transmis par les Cathares ou tout au moins dans les milieux cathares par des clercs ou des personnages qui pouvaient s'en servir pour pratiquer une sorte de chantage.

Un autre fait troublant est le rapport certain – et appuyé sur les textes eux-mêmes, on l'a vu – entre les Cathares et la version

du Graal selon l'Allemand Wolfram von Eschenbach. Au XIII^e siècle, certains milieux intellectuels allemands, très pénétrés d'occultisme, étaient persuadés qu'il existait un lien entre les hérétiques cathares et les gardiens du Graal, et que par conséquent le Graal pouvait être un « talisman » cathare. Cette idée, quelque peu oubliée, fut revivifiée à la fin du XIX^e siècle par les intellectuels allemands et les milieux occultistes français, et largement répercutée par la suite.

Là, l'hypothèse est la suivante : le Graal, qui est devenu, depuis Chrétien de Troyes, un objet idéologique récupéré par divers courants de pensée, offre un rapport avec le « Trésor » des Cathares, autrement dit avec des documents ou des traditions concernant la royauté française. On sait que le cycle épique des Chansons de Geste, comportant de nombreuses légendes sur Charlemagne, constitue une sorte de justification mythologique de la monarchie capétienne, héritière légitime de la dynastie carolingienne. On sait que l'ensemble des romans de la Table Ronde constitue une même justification mythologique de la dynastie des Plantagenêts – prétendument héritière du fabuleux roi Arthur. Mais le cycle du Graal, qui appartient pourtant à l'ensemble arthurien, met en valeur une lignée royale parallèle, une dynastie secrète que l'on fait remonter au roi David.

Les familles royales ou princières se sont toujours enorgueillies d'un ancêtre exceptionnel, et quand elles en manquaient, elles s'arrangeaient soit pour se raccrocher artificiellement à un personnage du passé, soit pour s'inventer une figure mythologique des origines. C'est ainsi qu'à Rome, la *gens Julia*, à laquelle appartenait Jules César, prétendait descendre du Troyen Énée, donc de la déesse Vénus. En France, les Lusignan se rattachaient à la fée Mélusine, et les Plantagenêts eux-mêmes se disaient les descendants d'une fée angevine avant de se rattacher au roi Arthur. Quant aux Mérovingiens, les « rois chevelus », on racontait à leur sujet d'étranges histoires concernant la naissance, et surtout la conception, de Mérovée. Lorsque la mère de Mérovée, femme

du roi Clodion, était enceinte, elle était allée nager dans l'océan ; et là, dit-on, elle avait été séduite par une créature aquatique « venue d'au-delà des mers » qui l'aurait fécondée une seconde fois. C'est ainsi que Mérovée aurait été crédité de « deux pères ».

Bien entendu, de telles histoires ne sont pas rares dans les récits mythologiques et traduisent généralement une double origine. En l'occurrence, Mérovée – ou quel que soit le personnage qui se cache derrière ce nom – semble avoir une ascendance germanique (Clodion) et une ascendance étrangère (le monstre aquatique), peut-être venue d'au-delà des mers. Comme les documents historiques concernant les premiers Mérovingiens manquent totalement, on ne peut rien ajouter. Mais il faut cependant insister sur certaines caractéristiques de leur dynastie : ils n'étaient jamais sacrés (Clovis a été baptisé à Reims, et non pas sacré) mais considérés rois dès l'âge de douze ans ; ils refusaient obstinément de se couper les cheveux ; ils passaient pour pratiquer la magie et posséder des pouvoirs surnaturels. Bref, bien que les Mérovingiens aient été, pour la plupart, des tyrans sanguinaires et des assassins sans scrupules, leur famille a bénéficié d'une réputation tout à fait singulière, d'une véritable *aura*, ne disons pas mystique, mais tout au moins « sacrée », dans un sens d'ailleurs beaucoup plus païen que chrétien, la conversion de Clovis n'ayant constitué qu'un acte politique habile, sans grande répercussion sur sa vie personnelle, ni d'ailleurs sur celle de ses descendants.

Or, dans l'histoire embrouillée des descendants de Clovis, où les différents rois s'entre-déchirèrent, apparaît la figure de Dagobert II, lequel, après un exil en Grande-Bretagne, fut assassiné en décembre 679, sans aucun doute sur l'ordre du maire du palais – un Carolingien celui-là – Pépin de Herstal. Ce Dagobert II fut inhumé dans la chapelle royale de Saint-Rémy à Stenay, dans les Ardennes, et, en 872, il fut canonisé par le pape, fait exceptionnel en ce temps-là. Et le pouvoir passa aux mains d'une autre branche mérovingienne, ceux que la postérité qualifie de « rois fainéants », qui furent eux-mêmes les jouets

des maires du palais carolingiens avant d'être éliminés définitivement, en la personne de Childéric III, déposé par Pépin le Bref en 751.

Dagobert II est donc, officiellement, le dernier Mérovingien de la branche aînée. Il avait épousé en secondes noces Gisèle, la fille du comte de Razès, Béra II. Mais c'est là que l'histoire rejoint la légende : Dagobert II aurait eu un fils de ce mariage, lequel se serait réfugié chez son grand-père et aurait fait souche, assurant ainsi la permanence de la dynastie légitime mérovingienne. Le personnage de ce Sigebert IV ne manque pas d'intriguer. Sa réalité historique est certaine, mais les preuves formelles demeurent inexistantes, si l'on excepte les soi-disant parchemins trouvés par l'abbé Saunière dans son église, et dont personne n'a vu les originaux. Cela dit, il est plus que vraisemblable que cette tradition soit authentique et que Sigebert IV devint comte de Razès lui-même. Parmi ses lointains descendants, au XIII^e siècle, on peut alors citer les noms du comte de la Marche Hugues de Lusignan et de la duchesse de Bretagne Alix, qui ont, à des titres divers, pris part aux luttes féodales contre Blanche de Castille et Louis IX, en tant qu'alliés de Raymond VII de Toulouse. Quoi qu'il en soit de cette histoire confuse, on ne peut que se demander s'il n'existe pas, autour du « trésor » des Cathares, une tentative de chantage concernant la légitimité de la dynastie régnante. Il convient, pour compléter ce dossier délicat, de ne pas oublier l'étrange « affaire » Nicolas Poussin, le tableau des *Bergers d'Arcadie*, les prétendus secrets détenus par le peintre et proposés par lui à Nicolas Fouquet et la disgrâce de celui-ci. Tout cela irrite : on y sent la présence d'un mystère, celui-ci provoquant d'ailleurs des suppositions qu'on serait bien en peine de réfuter, un mystère qui ne peut guère être écarté d'emblée.

C'est d'autant plus étrange que la légende du saint Graal elle-même comporte sa propre part de mystère, tant par la nature exacte de l'objet sacré que l'on appelle Graal que par le contexte dans lequel se trouve présenté, en particulier, tout ce qui

concerne la lignée des gardiens du Graal. Si Wolfram en fait des « Templiers », il ne faut pas prendre ce terme à la lettre, même si les Templiers, répétons-le, ont conclu une alliance avec les Cathares dont ils ont été très souvent les protecteurs, contrevenant ainsi aux règles les plus élémentaires de la discipline à l'intérieur de l'Église romaine.

Tout se joue sur deux plans : le premier concerne la réalité du saint Graal et les notions qu'il recouvre ; le second met en cause la conception qu'avaient les Cathares de la personnalité de Jésus.

Le premier plan met en lumière l'une des pratiques les plus courantes des poètes et des écrivains des XII^e et XIII^e siècles le jeu de mots, ou si l'on préfère la kabbale phonétique, dont le Kyôto de Wolfram von Eschenbach paraît un exemple frappant. Mais là, il s'agit du Graal. Dans le texte de Chrétien de Troyes, le Graal n'est pas encore « saint ». Il n'est qu'un simple récipient plus proche du chaudron d'abondance et d'inspiration des bardes gallois que du calice cistercien qui contient le sang du Christ. Chez les continuateurs de Chrétien, et dans les versions cisterciennes, il devient nettement le *saint* Graal : la sainteté du contenu (le sang du Christ) passant au contenant (la coupe, le vase ou le calice). Et en moyen français, où l'orthographe n'est pas fixée, les variantes observées dans les manuscrits font apparaître une combinaison des deux termes « saint » et « graal ». Ainsi découvre-t-on les formes *sangral*, *sangreal*, *sangraal*. Et au XV^e siècle, dans le texte anglais de Thomas Malory, compilateur de toutes les légendes arthuriennes, le terme *sangreal* prédomine nettement.

Le jeu de mots se situe précisément sur cette forme. Car à la césure classique et normale *san-greal*, on peut substituer facilement une autre césure : *sang-real*. Or *sang real*, en français moderne, cela donne *sang royal*. Le Graal serait-il tout simplement, et de façon ésotérique, le *sang royal*, c'est-à-dire l'indication d'une lignée royale, celle-ci étant constituée par la famille des rois du Graal, que la plupart des textes font remonter, par Joseph d'Arimatee, au roi biblique David ?

L'idée apparaît séduisante. *Elle n'est qu'une hypothèse*, mais elle s'appuie sur un fait constant dans toutes les versions de la légende : le « saint » Graal est en possession exclusive des membres d'une lignée sacrée qui remonte dans le temps, très loin, à l'époque du roi David. Que ce soit Lancelot du Lac et son fils Galaad le Pur, que ce soit Perceval, que ce soit Perlesvaux, que ce soit Parzival, le héros du Graal est neveu du Roi-Pêcheur et de l'ermite initiateur (Trévrizent chez Wolfram) et descendant de Joseph d'Arimathie, lui-même descendant de David, et possesseur de l'émeraude céleste ayant servi à fabriquer le vase appelé Graal.

Certes, les indications sur cette lignée en somme purement mythologique restent pour le moins étranges : elles font intervenir des personnages bibliques, des évêques quelque peu marginaux et des rois qui sont empruntés à la tradition celtique, comme Évallach, lequel n'est autre que le nom de l'île d'Avalon, c'est-à-dire du paradis à la mode druidique. Mais il y a une continuité, et Wolfram lui-même s'efforce de la mettre en évidence, en préparant même ce qui se passera après Parzival : Lohengrin sera donc l'ancêtre des rois de Jérusalem, et aussi des ducs de Lorraine : et le *sang royal* de la lignée du Graal se retrouvera même, aux dires de certains, dans la famille des Guise (qui savaient très bien à quoi s'en tenir en réclamant la couronne de France) et dans celle des Habsbourg, dont un des derniers membres se serait intéressé de très près à l'abbé Saunière et à l'affaire de Rennes-le-Château.

Tout cela est déroutant. Mais il est fort douteux qu'on puisse tirer quoi que ce soit des nombreux « dossiers secrets » ouverts depuis quelque temps sans apporter aucune preuve de l'authenticité de ces dits documents. Il ne reste que l'hypothèse, ou les hypothèses, car chacun peut y aller de son interprétation ou de ses convictions.

Mais il y a tout de même une curieuse tradition concernant Rennes-le-Château et le Razès, à propos d'une certaine Marie-Madeleine, dont le culte est attesté dans le Razès en de nombreux endroits, et sous le vocable de laquelle a été

consacrée l'église de Rennes-le-Château. Il est difficile de nier cette « présence » de Marie-Madeleine, et la fameuse « Tour Magdala », érigée par l'abbé Saunière, soi-disant pour loger sa bibliothèque, est là pour affirmer bien haut, et bien visiblement, cette présence.

Pour tenter de trouver une explication, il faut partir de certaines conceptions cathares sur le personnage de Jésus. Pour les Cathares, Jésus a toujours posé un problème. Il n'est pas le Fils de Dieu, ou s'il l'est, au regard de certaines écoles cathares, Satan est un autre Fils de Dieu : tous deux se partagent en quelque sorte le monde et sont les symboles de cette bataille impitoyable qui se livre entre le Bien et le Mal.

La majorité des Cathares pensaient que Jésus était un Ange venu « réveiller » les âmes endormies dans la Matière. Mais c'est là qu'apparaissent des nuances d'appréciations : on en arrive à supposer l'existence d'un second Christ. En effet, le Christ terrestre qui mourut en croix à Jérusalem ne pouvait être que mauvais, et cette Marie-Madeleine qui apparaîtrait comme un personnage privilégié à ses côtés, était certainement sa concubine, ou même sa femme. Le vrai Christ, lui, était né et avait été crucifié dans un monde invisible, dans ce « monde supérieur » qui n'est pas encore le Ciel pour les Cathares, mais le vrai champ de bataille où s'affrontent les deux principes du Bien et du Mal⁵⁴. Ainsi, le Christ terrestre a mené une vie d'homme dans sa totalité, et il a pu avoir des descendants. Que sont devenus ces descendants de Jésus et de Marie-Madeleine ?

Or, on sait que la vie *réelle* – et non édulcorée par les Évangiles – de Jésus-Christ pose certains problèmes. D'abord, il n'est pas pensable qu'il ait été charpentier à Nazareth, cette ville n'existant pas à son époque. C'est une légende venue du fait que Jésus appartenait à la secte des Nazaréens. De plus, il n'est certainement pas né dans une étable, ou dans une grotte : ce n'est qu'un lieu symbolique. Il n'était pas pauvre, et appartenait, aux dires mêmes des Évangélistes officiels, à la famille royale de

⁵⁴ Arno Borst, *Les Cathares*, p. 142.

David. Entre sa puberté et l'âge de trente ans, Jésus disparaît : qu'a-t-il fait ? La façon dont il prêche montre assurément qu'il a accompli des études. Auprès de qui ? Cela, c'est un mystère. On l'appelle également *rabbi*, c'est-à-dire « maître » au sens du latin « *magister* » et non pas au sens de « *dominus* ». Or ce titre était réservé à des « docteurs » en théologie qui devaient être obligatoirement mariés. Du reste, le célibat était réprouvé pour tout homme normal au temps même de Jésus dans la société juive. Cela sous-entend qu'il devait être marié. Les Évangiles ont complètement gommé la sexualité de Jésus, après avoir gommé celle de Marie. Mais qu'y avait-il donc de répréhensible dans un mariage de Jésus ? On se le demande, d'autant plus que Jésus, toujours d'après les Évangiles, n'a jamais condamné le mariage, à la différence de saint Paul, bien au contraire.

Alors, quand on analyse certains épisodes de la vie de Jésus, notamment les fameuses « Noces de Cana », on se pose des questions. Pourquoi Jésus, lors de ces noces, se conduit-il en véritable maître de maison ? Est-ce que par hasard ce ne serait pas lui le marié ? Et qui peut être bien sa femme, sinon cette énigmatique Marie de Magdala à laquelle il apparaît en premier, après sa résurrection ? Il y aurait beaucoup à dire sur le problème de la Magdaléenne qui est visiblement amoureuse de lui, qui est une femme d'un riche milieu social, probablement l'une de ses premières disciples, et non pas la prostituée repentie dont on nous rebat les oreilles alors qu'il n'en est même pas question dans les Évangiles⁵⁵.

C'est sur ces observations et sur ces questions que se greffe la tradition de la venue de Marie-Madeleine dans le Razès. Après la mort de Jésus et les persécutions contre les Juifs (les chrétiens n'étant considérés que comme une secte juive), elle aurait quitté la Palestine et abordé sur les côtes occitanes, peut-être à Marseille, peut-être aux Saintes-Maries-de-la-Mer. Elle se serait établie ensuite, *avec ses enfants*, soit sur la Sainte-Baume, où son culte est manifeste, soit dans le Razès, où son

⁵⁵ Voir à ce sujet l'ouvrage collectif de Michael Baigent, Richard Leigh et Henry Lincoln, *L'Énigme sacrée*, Paris, Pygmalion, 1983, notamment pp. 293-309.

culte est non moins important. Et ses enfants auraient fait souche, l'une de ses descendantes épousant même un roi nordique, *peut-être Clodion le Chevelu*, père de Mérovée. Ainsi, Mérovée, issu de deux pères, c'est-à-dire ayant une double origine (le monstre marin symbolisant l'apport d'outre-mer, l'ascendance juive), serait à la fois l'héritier des rois francs, magiciens et thaumaturges, personnages sacrés *païens*, et de la lignée de Jésus et de Marie-Madeleine, lignée divine s'il en fut, même si ce Jésus n'était que le double terrestre de celui qui combattait le Mal dans le monde supérieur.

L'hypothèse, malheureusement trop souvent présentée comme une certitude, est donc que le « trésor » des Cathares, conservé à Rennes-le-Château ou ailleurs dans le Razès, est constitué par la preuve de l'existence d'une lignée mérovingienne, dynastie divine et authentique, écartée par les usurpateurs carolingiens et leurs successeurs capétiens. Cela justifierait l'intérêt porté par Blanche de Castille à ce « trésor » qui risquait de remettre en cause la légitimité de son fils Louis IX et bien entendu de toute la dynastie capétienne. Était-ce ce secret que connaissait Nicolas Poussin et qu'il aurait transmis à Nicolas Fouquet ? Était-ce ce secret qu'a découvert l'abbé Béranger Saunière et qu'il aurait monnayé contre son silence auprès des instances concernées, de l'Église au premier chef, puisque l'Église romaine a joué un rôle peu glorieux dans le remplacement des Mérovingiens par les Carolingiens ?

À cela, on ne peut répondre que par un « pourquoi pas ? ». C'est une hypothèse qui en vaut une autre, et qui a le mérite de faire chanceler sur ses bases une Histoire officielle trop souvent tronquée et remplie d'inexactitudes ou de mensonges. Malheureusement, vient s'y intégrer le mythe du Grand *Monarque* : et ce roi du Monde, qui viendra, n'en doutons pas, surtout aux abords de l'an 2000, ne peut appartenir qu'à une lignée divine, et surgir des mystérieuses vallées du Razès, comme un nouvel Arthur sorti de sa dormition tranquille en l'île d'Avalon. Au fait, pourquoi l'île d'Avalon ne se situerait-elle pas dans les alentours de Rennes-le-Château ? Et sait-on que les

Cathares croyaient que Frédéric II, l'empereur longtemps soupçonné d'hérésie et de pratiques néo-païennes, n'était pas mort, qu'il réapparaîtrait un jour et qu'il sauverait les Parfaits et les Croyants, les rassemblant en une nation nouvelle ? C'est le mythe de Frédéric Barberousse endormi dans une montagne d'Allemagne. C'est le mythe d'Arthur. C'est un mythe aussi universel que celui du Grand Monarque. Mais attention : pourvu que le Grand Monarque ne soit pas l'Antéchrist !

Comme le dit très justement Jean Robin, « le folklore, les traditions de tous les pays accordent aux forces ténébreuses une géographie propre, de même qu'il existe une géographie sacrée des lieux de pèlerinage, par exemple. Et en considérant selon cette perspective les environs de Rennes, il faut bien avouer que les repères... et les repaires abondent, qui contraignent à envisager un choix raisonné ou plutôt une mystérieuse correspondance entre le lieu – mystérieux creuset – et l'alchimie qui s'y élaborait. Ceci au point qu'on arrive à ne plus savoir si le terroir servit seulement de support privilégié à certaines influences, ou si ce *lieu fatidique* sécréta lui-même ses propres égrégories, pour user du langage occultiste, et aimanta en quelque manière les *formes pensées* (pour ne pas quitter le jargon des mages) des mystificateurs »⁵⁶. Voilà des paroles bien dures. Ce n'est peut-être pas pour rien qu'on a donné, aux environs d'Arques, le nom de Rocher de Saint-Michel à une éminence qui culmine à 666 mètres, chiffre de la Bête de l'Apocalypse. Mais, comme l'a dit Péguy, « ceux qui sont bons pour le péché sont du même royaume que ceux qui sont bons pour la Grâce ». C'est alors que le dualisme surmonte ses contradictions.

Il existe cependant une autre hypothèse à propos de cette lignée sacrée dont les Cathares auraient eu connaissance. Si l'on analyse en détail tous les textes de la légende du Graal, et si l'on examine soigneusement ce qui concerne Lancelot du Lac,

⁵⁶ Jean Robin, *Rennes-le-Château, la colline envoûtée*, p. 163.

incontestablement le personnage clé de tout le cycle, on aboutit à de curieuses constatations.

Car Lancelot du Lac, de son vrai nom, s'appelle Galaad. Et il fait partie de la lignée sacrée des rois du Graal : il en est même l'aboutissement. Et si lui-même ne peut pas être roi du Graal, c'est à cause du péché d'adultère qu'il commet avec la reine Guenièvre, ou plus exactement parce que, pour lui, son Graal *est* la reine Guenièvre, modèle de la Beauté, de la Perfection et de l'Amour absolu⁵⁷. Mais c'est son fils Galaad qui mènera à bien la quête du saint Graal, autrement dit qui assurera le triomphe du *sang royal*.

Or Galaad est non seulement l'héritier de la lignée sacrée par son père Lancelot, qui descend de Joseph d'Arimathie et donc du roi David, mais sa mère est la fille du Roi-Pêcheur, la porteuse de Graal, elle-même descendante de Joseph d'Arimathie et de David. Galaad, invention des écrivains du début du XIII^e siècle, pendant la régence de Blanche de Castille précisément, se présente comme la cristallisation la plus parfaite de cette lignée divine. Et comme Galaad, après avoir regardé ce qu'il y avait au fond du saint Graal, s'écrie qu'il a la connaissance de tous les secrets du monde et meurt immédiatement, sa nature humaine ne pouvant supporter une telle lumière, on peut en conclure que Galaad, en cet instant suprême, *réalise la Perfection cathare* : il est en quelque sorte happé par la Lumière divine. Et pourquoi peut-il avoir cette vision ? Parce qu'à ce moment-là, il a conscience du *sang royal* qui coule en lui.

Mais Lancelot survit à son fils, et lors de l'écroulement du monde arthurien, après la mort de la reine Guenièvre, il se fait ermite et termine sa vie pieusement. Et l'on croit reconnaître, à travers ce personnage romanesque de Lancelot un autre personnage, bien réel celui-là, un ermite des temps mérovingiens, donc de l'époque arthurienne, un mystérieux

⁵⁷ J. Markale, *Lancelot et la chevalerie arthurienne*, Paris, Imago, 1985. Je me suis expliqué en détail sur les motivations de Lancelot lors de la quête du Graal.

saint Frambourg ou Frambaut qui passe pour être l'ancêtre des Capétiens.

Cette hypothèse est donc la suivante : le « Trésor » des Cathares n'est pas autre chose que la connaissance de la lignée sacrée et mystique du Graal, remontant au roi David, passant par Joseph d'Arimathie, peut-être par Marie-Madeleine et Jésus, et aboutissant à un Lancelot du Lac qui serait saint Frambaut. Là serait l'authentique « saint Graal », c'est-à-dire le *Sang royal*. Et c'est la preuve de cette lignée sacrée qu'aurait cherché à obtenir Blanche de Castille.

À cette hypothèse, on ne peut que répondre : « Pourquoi pas ? » Mais il faut avouer que c'est la plus logique et la plus vraisemblable de toutes les explications concernant le « Trésor » des Cathares, emporté par quatre Parfaits hors de Montségur, une nuit de mars 1244, avant la reddition de la forteresse. Cela n'a rien de magique, rien de surnaturel.

Mais sait-on que l'office liturgique de sainte Marie-Madeleine comprend un hymne dont voici la deuxième strophe : « La drachme perdue est cachée au trésor royal, et la pierre précieuse, une fois purifiée de la fange, dépasse les astres en éclat. »

N'est-ce pas la description du Graal, et par-delà l'indication d'une purification de l'émeraude tombée du front de Lucifer ? Alors pourra briller dans toute sa splendeur le *sang royal* qui coule dans les veines des Anges endormis.

VII

LES CATHARES ET LA MÉMOIRE

Si les Cathares ont disparu en tant que tels au début du XIV^e siècle, cela ne signifie nullement que la façon de penser cathare ait également disparu, engloutie définitivement par le triomphe de l'orthodoxie. La croyance en l'existence de deux principes fondamentaux qui s'opposent perpétuellement se retrouve dans de nombreuses spéculations ultérieures. L'idée de la chute des Anges conditionne toujours les tentatives d'explication d'un monde soumis aux puissances du Mal et dans lequel l'âme humaine se sent prisonnière. La notion d'un salut obtenu par le renoncement à ce monde demeure une constante reconnue dans toute attitude ascétique, de même que la notion de purification nécessaire à toute élévation. En fait, à considérer les grandes lignes de la spiritualité chrétienne depuis la condamnation de l'hérésie cathare, on en vient à se demander pour quelles raisons exactes cette condamnation a été portée : il n'y a rien, dans cette doctrine, qui puisse vraiment choquer une conscience chrétienne. Faut-il en conclure que cette condamnation sans merci visait surtout des gens qui prétendaient se passer de l'Église pour assurer leur salut ? La même question se posera plus tard, au moment de la Réforme.

Précisément, les Réformés du XVI^e siècle semblent avoir repris à leur compte certaines idées du catharisme et, sans aucun doute possible, les critiques des Cathares contre une Église romaine coupable de s'être enlisée dans la matière, d'avoir oublié sa mission divine et d'avoir rejoint les cohortes de

Satan pour mieux tromper les âmes qui croyaient encore à la Lumière. Le calvinisme, en particulier, par sa vision austère de l'ascèse spirituelle, par son refus d'un salut obtenu autrement que par une illumination personnelle, par son effort à vouloir définir le Juste au milieu d'un monde foncièrement mauvais, a suivi des voies parallèles à celles empruntées par les différents courants cathares. Bien sûr, la croyance à la transmigration des âmes, qui est manifeste dans le catharisme, bien qu'elle n'ait jamais été codifiée officiellement, a complètement disparu : c'est en une seule vie que l'être humain peut espérer obtenir son salut, et il n'y a pas d'autre expérience possible. Mais ce n'est pas un hasard si le calvinisme, doctrine sévère et d'esprit très nordique, correspondant très peu au tempérament méridional, s'est répandu facilement, et s'y est souvent maintenu, dans des régions qui avaient été fortement marquées par le catharisme.

Mais tout cela relève de la spéculation intellectuelle et ne concerne que certaines élites, ceux qu'on classe comme des maîtres à penser. De la même façon que les clercs cathares avaient subi, d'une façon ou d'une autre, l'influence de messages antérieurs, bogomiles, manichéens ou même orthodoxes, d'autres clercs se sont emparés de la tradition cathare, l'ont mûrie et lui ont donné d'autres prolongements. Il y a là un phénomène constant dans l'histoire de la pensée humaine. Or, il ne faut pas oublier que le catharisme a aussi été vécu dans le quotidien par un assez grand nombre de fidèles. Il serait surprenant qu'il n'ait pas laissé certaines empreintes au niveau de ce quotidien, dans ce qu'on peut appeler la « mémoire populaire ».

Ne parlons pas des symboles courants : ils se maintiennent, même quand ils ont perdu leur valeur d'évocation et qu'on n'en comprend plus la signification exacte. Il est évident que la Croix occitane, la Croix cathare et la Croix huguenote sortent du même moule. C'est d'autant plus net pour la Croix huguenote : elle a récupéré la colombe cathare, même si elle ne recouvre pas exactement la même notion. Chez les calvinistes, la colombe représente l'Esprit saint, et lui seul. Chez les Cathares, elle était

plutôt l'âme délivrée de l'emprise de Satan et qui attend le moment de prendre son envol vers les régions supérieures.

C'est le sens qu'on peut donner à cette légende du pays de Montségur, la légende de la fée qui apparaît sous forme de colombe, et qui se confond aussi avec Esclarmonde. La fée a essayé de sauver un homme en lui apportant richesse et bonheur : mais cette tentative ne pouvait réussir que si l'homme respectait un interdit essentiel : ne pas la traiter de « fée » – ou de « folle ». Dans d'autres versions, l'homme ne doit pas se mettre en colère contre la fée, ou ne doit pas la frapper, même légèrement. Ou encore, dans la légende poitevine de Mélusine, il ne doit pas connaître la véritable nature de la fée, car il n'est pas encore capable de supporter cette vision d'un être supérieur. À la limite, Mélusine peut très bien représenter la Parfaite cathare qui essaie de sauver les êtres encore prisonniers des illusions du monde, mais, dans un contexte chrétien orthodoxe, on l'a refoulée dans les bas-fonds de l'inconscient, on l'a *noircie* en en faisant une « démons ». C'est la preuve que le message cathare, message qui annonce la possibilité que tout être a de se purifier, n'a pas été compris, et que le monde n'est pas encore prêt à retrouver la Lumière originelle.

Il en est de même pour ces traditions concernant des femmes mystérieuses que l'on rencontre parfois dans les vallées, auprès des sources ou des rivières. C'est le cas dans la région de Rennes-le-Château, où ces femmes sont appelées les *mitounes*. On raconte qu'elles guettent les jeunes gens et les séduisent. Parfois, elles prennent l'aspect de lavandières au bord d'un cours d'eau : on reconnaît là un thème populaire très répandu, celui des « Lavandières de Nuit », et en Bretagne, elles sont particulièrement maléfiques. Ne nous y trompons pas : dans l'esprit des habitants des campagnes, ces fées, ces *mitounes*, ces « lavandières », comme les « Dames blanches » pyrénéennes, ce sont les incarnations de l'Hérésie. Ce qu'elles représentent, ce sont les doctrines hérétiques qui peuvent séduire ceux qui s'aventurent n'importe où sans se méfier, et surtout sans s'appuyer sur les certitudes officielles, autrement dit le

conformisme. La fable apparaît ici très éloquente, et elle est le résultat d'une culpabilisation systématique de tout ce qui est marginal.

Mais, parfois, la situation est inversée : cachée sous des aspects étranges, l'hérésie, ou tout au moins la pensée marginale, refait surface et acquiert de nouveaux pouvoirs. De nombreux contes populaires en apparence très anodins réactualisent d'antiques croyances, témoignant ainsi que la mémoire populaire n'oublie jamais.

C'est le cas du conte bien connu de la Belle et la Bête. Selon les régions, il se pare de différentes couleurs, et les détails varient. Mais la trame demeure la même. Il s'agit d'une jeune fille qui, par suite d'une imprudence du père, est remise à une mystérieuse bête douée de certains pouvoirs surnaturels. Cette jeune fille, pour sauver la vie de son père, doit épouser la Bête, et ainsi surmonter sa répugnance. Si elle réussit cette épreuve, elle s'aperçoit un jour que la Bête qu'elle a épousée est en réalité un très beau prince alors victime d'un sortilège.

Cependant, tout ne se passe pas toujours ainsi. La jeune fille peut ne pas surmonter sa répugnance, et la Bête doit encore attendre longtemps l'acte salvateur qui lui redonnera son aspect d'antan. Ou alors, la jeune fille transgresse un interdit, posant une question défendue, ou surprenant la Bête dans son intimité. Alors, la Bête doit s'en aller ailleurs, et la jeune fille partir à sa recherche, généralement fort loin : et pour retrouver celui qui lui est destiné, elle devra user trois paires de souliers ferrés.

Le symbolisme de cette histoire est simple. La Bête, c'est-à-dire le Prince soumis au sortilège, est un Ange prisonnier de Satan, un Ange qui, après la chute, s'est retrouvé dans un corps matériel présenté comme particulièrement hideux. Le seul espoir que l'Ange peut avoir de recouvrer sa nature première est de susciter l'amour authentique d'une jeune fille. Nous évoluons en plein dans une problématique cathare : si le monde est imparfait et voué au Mal, c'est parce qu'il y manque la Charité, c'est-à-dire l'Amour parfait. En réintroduisant l'Amour parfait dans ce monde, on écarte le Mal, on libère les âmes qui y sont

prisonnières. L'idée est assez belle, et l'avantage du conte, c'est de transmettre ce message sans avoir besoin de l'expliquer, sans recourir à des raisonnements. C'est par de telles images qui s'adressent à la sensibilité et non à l'intelligence, que l'esprit cathare perdure.

Un autre conte, universellement répandu lui aussi, témoigne de la survivance de cet esprit, le conte généralement intitulé « Le corps sans âme ». On en possède de nombreuses versions, notamment au Pays basque et en Bretagne armoricaine où le thème est particulièrement bien mis en évidence.

Il s'agit d'un personnage monstrueux et dont le comportement est diabolique. Doué d'un appétit féroce, volontiers anthropophage, il revêt l'aspect d'un ogre et commet les pires injustices, se faisant notamment livrer chaque année la plus jolie fille du pays, généralement une princesse. Un jeune homme audacieux, ou parfois un homme d'âge mûr, décide de vaincre le monstre, et pour ce faire il commence par s'assurer la complicité de la « femme » du *Corps sans âme*. Celle-ci prévient l'audacieux qu'il ne pourra rien tenter contre le monstre parce qu'on ne peut pas le tuer, mais elle s'arrange pour connaître le secret. Elle l'oblige à parler et à révéler pourquoi il est invulnérable :

« Je ne peux pas mourir puisque mon âme n'est pas dans mon corps. Et mon âme est bien gardée. Elle se trouve dans le treizième œuf d'une perdrix qui est contenue dans un lièvre qu'aucun chasseur ne peut atteindre. Et, de plus, le lièvre est dans le corps d'un terrible loup qui dévore tout ce qu'il voit. Et ce loup se trouve dans le ventre d'un lion que personne n'oserait affronter »⁵⁸. Telle est la version de Haute-Bretagne, mais la version de Basse-Bretagne apparaît encore plus précise :

« Je suis né d'une sirène et d'un loup-garou. Mon nom est le Corps sans Âme. – Quoi ? dit la princesse, un corps sans âme ? Comment se fait-il que tu puisses vivre ? – Par la vertu d'un

⁵⁸ J. Markale, *Contes populaires de toutes les Bretagne*, Rennes, Ouest-France, 1977, p. 107.

grand esprit qui m'a donné une grande puissance. Et encore, ma puissance n'est rien en comparaison de ce qu'elle eût été, si j'avais pu avoir mon âme. – Tu as donc une âme qui n'est pas avec toi ? – Non, malheureusement, dit le Corps, elle n'est pas avec moi. Si je l'avais, il n'est rien que je ne pusse accomplir. Avec mon âme, j'aurais retourné l'univers sens dessus dessous. – Il t'est donc bien difficile d'avoir ton âme, à ce qu'il paraît ? – Trop difficile, malheureusement. J'ai cherché maintes fois à l'avoir, et je n'ai jamais pu l'atteindre. C'est pour ce motif que j'ai été placé ici, à demeure, dans cette île au milieu de la mer. Et pourtant, mon âme n'est pas bien loin d'ici... à environ dix lieues, dans une autre île qui est très grande »⁵⁹.

Les indications contenues dans ce récit, qui est, répétons-le, un conte populaire de tradition orale, présentent une connotation cathare indubitable si l'on se réfère à la doctrine des dualistes radicaux. D'après cette doctrine, les éléments constitutifs de l'être sont au nombre de trois : le corps, l'âme et l'esprit. Le tout est de s'entendre sur la distinction entre l'âme et l'esprit : c'est l'éternel problème du *yin* et du *yang*, de l'*animus* et de l'*anima* et de toutes les querelles sémiologiques à propos de *mens* et *spiritus*, ou encore des définitions proposées par les différentes écoles occultistes à propos du corps astral, du corps subtil ou de l'égrégoire. Jusqu'à présent, personne n'a réussi à s'entendre, et les Cathares n'ont pas trouvé de solution satisfaisante. Par contre, quelle que soit l'acception exacte du terme, les Cathares radicaux ont soutenu que Satan n'avait séduit et perverti que la troisième partie des Anges, autrement dit leurs âmes et non leurs esprits. Ils en sont arrivés à prétendre que dans toute incarnation (ce qui équivaut à la chute), l'âme angélique a laissé son corps au ciel, et que c'est Satan qui a enfermé ces âmes dans des corps matériels. Mais le lien entre le corps et l'âme, qui est l'esprit, *se trouve ailleurs*, dans un monde intermédiaire, entre le ciel et la terre : et c'est dans ce monde intermédiaire qu'il flotte, comme les *Élohim* au-

⁵⁹ J. Markale, *La tradition celtique*, p. 205.

dessus des eaux primordiales, en cherchant l'âme qu'il doit reconnaître pour son double. Lorsqu'il parvient à la découvrir, c'est l'illumination et l'être devient alors un Cathare, c'est-à-dire un Parfait. En somme, cet esprit est une sorte d'ange gardien qui permet la réunion des principes dispersés par le Mal.

Dans le cadre précis du conte du *Corps sans Âme*, la naissance du personnage est présentée comme fantastique (sirène et loup-garou, animaux fabuleux diaboliques) et le Créateur est un *grand esprit*. S'agit-il du créateur de l'âme, qui serait Dieu, ou du créateur du corps, qui serait Satan ? Il est difficile de le dire. Mais ce qui est sûr, c'est que l'âme a été volontairement séparée du corps pour empêcher l'être d'avoir sa puissance réelle et de *retourner l'univers sens dessus dessous*. La faiblesse du Corps sans Âme est une sorte de punition, une malédiction qui le prive de ses moyens. On ne peut pas ne pas voir dans ce détail la chute et l'enfermement des Anges dans la matière. *Mais leur âme (ou leur esprit) garde intacte sa puissance*. Elle est seulement séparée. Si l'être arrive à récupérer son âme, il réintègre son état primordial, celui de l'essence. Mais pour le Corps sans Âme, cela paraît totalement impossible à réaliser : « Mon âme est dans un œuf de couleur rouge-feu, et se trouve dans le corps d'une colombe. La colombe se trouve dans un renard, le renard dans un loup, le loup dans un sanglier, le sanglier dans un léopard, le léopard dans un tigre, le tigre dans un lion, le lion dans un ogre qui n'est ni homme ni bête »⁶⁰.

Étrange récit... Cela rappelle un autre conte populaire, qui est aussi une chanson enfantine traditionnelle : une chèvre ou un bouc qui « ne veut pas sortir du chou ». Pour faire sortir l'animal, on va chercher un chien, mais le chien refuse d'obéir, et ainsi de suite⁶¹. En fait, tout ceci se réfère à un thème archaïque qu'on reconnaît dans la célèbre Noix des Kabbalistes :

⁶⁰ J. Markale, *La tradition celtique*, p. 206.

⁶¹ Voir en particulier le curieux récit « Histoire du bouc de Boulaud » dans J. Markale, *Contes occitans*, pp. 60-65. Cette version limousine est présentée de façon facétieuse, mais le schéma y est parfaitement visible.

il faut enlever la coquille et l'enveloppe pour atteindre au point central, c'est-à-dire au divin qui s'y cache. L'âme de l'être monstrueux décrit dans le conte est sa composante divine que sa chute a enfermée dans un autre corps, dans une autre matière, afin d'empêcher toute possibilité de réunion. Seule l'intervention d'un héros, ou d'une héroïne, peut permettre l'accès à cette âme enfermée dans l'œuf, qui lui-même se trouve dans une colombe, ce qui est fort significatif. Mais dans ce cas, le héros, ou l'héroïne, peuvent simplement briser l'œuf : l'âme s'envole et le corps ne peut plus vivre, car il était cependant lié d'une façon subtile à cette âme.

Voilà un bel exemple de permanence d'un thème cathare dans la tradition populaire orale. Il y en aurait bien d'autres à citer, qui, tous, mettraient en évidence des symboles couramment utilisés par les théologiens albigeois. Il faut croire qu'après leur disparition, les Parfaits ont tenu à laisser leur message pour les générations futures : mais ce message, ils se sont bien gardés de l'inscrire dans la pierre ou de le confier à l'écriture : la voie orale est encore la plus sûre et la plus apte à transmettre quelque chose à tous les niveaux et sans attirer les foudres des censeurs.

L'Art, et tout ce qu'on peut classer comme artistique, le récit oral par exemple, est apparemment d'une grande innocence. C'est un *jeu*. Le but avoué est de distraire, ou de *charmer*. Mais qu'on réfléchisse au sens de *charmer*. La magie ne consiste pas tellement à prononcer des paroles incompréhensibles pour le commun des mortels. La magie, c'est l'*art* de faire passer quelque chose sous le couvert d'un *jeu*.

Et quel meilleur jeu que le théâtre, surtout lorsque celui-ci combine la musique à la parole ? On sait maintenant, ou on le devine, quel peut être le sens réel d'un opéra comme *La Flûte enchantée* de Mozart. On connaît sans trop de peine les sous-entendus d'une œuvre complexe comme le *Parsifal* de Richard Wagner et ses rapports évidents avec les Cathares, par l'intermédiaire de Wolfram von Eschenbach. Alors, pourquoi ne pas parler d'une autre œuvre de ce genre, une œuvre bien

étrange et qui déroute plus qu'elle n'éclaire, le célèbre *Pelléas et Mélisande* de Maurice Maeterlinck et Claude Debussy ?

Il s'agit bel et bien d'un drame initiatique, d'un *jeu* scénique et musical, à travers les méandres duquel s'exprime de la plus noble manière *le problème cathare de l'âme angélique*.

C'est une œuvre qu'on reconnaît pour symboliste. Donc, elle contient nécessairement des symboles. Il y en a au premier degré. Il en existe d'autres, moins facilement décelables mais tout aussi efficaces. Cela concerne d'abord le personnage central de Mélisande, qui a tant fait pleurer dans les chaumières. Il faut toujours se méfier des héroïnes de tragédie qui font pleurer parce qu'elles sont attendrissantes. Cela cache généralement quelque chose. La « tendre et douce » Andromaque de Racine n'est-elle pas en réalité une redoutable femme de tête, calculatrice et comédienne, prête à tout pour assurer son triomphe et le triomphe de son fils ?

Qui est en effet cette Mélisande sur laquelle on ne nous apprend presque rien, et qui erre dans le sombre château et le vaste parc où règne Arkel, passant continuellement de l'ombre à la lumière et de la lumière à l'ombre ? Le prince Golaud l'a rencontrée au bord d'une fontaine où elle pleurait. Mais ce n'est pas Mélusine : celle-ci guettait Raymondin pour lui offrir, avec elle-même, la richesse et la puissance. Mélisande n'attend rien : elle est effondrée. D'où vient-elle ? D'ailleurs, mais on ne saura jamais quel est cet *ailleurs* aux contours imprécis. Tout ce qu'on sait, c'est que brille dans l'eau une couronne, « la couronne qu'il m'a donnée ». On ignore qui est ce « il ». Golaud veut repêcher la couronne. Mélisande refuse, comme elle refuse tout contact avec Golaud : « Ne me touchez pas ! ou je me jette à l'eau ! »

Mais Golaud l'entraîne cependant avec lui et il l'épouse. Voici Mélisande dans l'étrange royaume d'Arkel. Ce royaume porte un nom : *Allemonde*. C'est un jeu de mots, bien sûr : on pourrait y voir une vague ressemblance avec « Allemande », ou encore du *franglais*, « tout le monde » (*all* le monde), ou encore, grâce au radical celtique *all* (« autre »), un véritable « Autre Monde ». Les poètes symbolistes ont fait pire parfois. Mais pourquoi ne

serait-ce pas « Ah ! le monde ! » avec une nuance de mépris caractérisant assez bien le monde de la matière, selon la doctrine cathare ? D'ailleurs, Golaud est une sorte de diable. Il est l'image du Satan cathare qui enferme l'âme de l'Ange tombé (Mélisande) dans la matière (le mariage). Mélisande est prisonnière du monde des illusions sataniques. Mais elle l'a voulu en quelque sorte, puisqu'elle a refusé de récupérer la couronne tombée dans l'eau et qu'elle a accepté d'épouser Golaud, le tyran Golaud qui usurpe en fait le pouvoir de son grand-père Arkel, au nom qui évoque l'Archange mais également le village d'Arques, dans le Razès. Au fait, Golaud n'évoque-t-il pas le Golhem de la tradition occulte ? À moins que ce ne soit tout simplement le mot breton *golo*, « lumière ». Serait-il la « Lumière déchue », lui aussi, c'est-à-dire Lucifer après la révolte et la chute dans l'abîme ? Mais Lucifer garde cependant en lui cette nature essentielle qui est la Lumière, même s'il s'efforce de plonger les êtres dans les ténèbres.

Mélisande joue apparemment le jeu de Golaud. Elle est le type parfait de l'adolescente perverse. Elle ment. Elle va tromper Golaud, mais elle ne l'avouera jamais, laissant toujours planer le doute et l'incertitude : c'est une excellente élève de Satan. Et elle est parfaitement consciente de ce qu'elle fait lorsqu'elle jette son dévolu sur Pelléas et qu'elle l'entraîne à sa perte.

Pelléas porte un nom caractéristique : c'est la graphie, dans le texte anglais de Malory, de Pellès, le Roi-Pêcheur, c'est-à-dire, dans la mythologie celtique, Pwyll, une sorte de divinité de l'Autre Monde, du monde d'en bas, l'époux de la déesse Rhiannon dont le nom signifie « grande reine » et qui apparaît souvent sous l'aspect d'une jument. Le choix du nom de Pelléas par Maeterlinck n'est pas gratuit, et la référence au Roi-Pêcheur reste bien nette : le père de Pelléas n'est-il pas malade, mystérieusement malade et invisible, toujours à l'article de la mort, mais cloué sur son lit de souffrance ?

Et Pelléas va se faire séduire par Mélisande, comme Anfortas autrefois, d'après Wagner, s'est laissé séduire par Kundry la

Sorcière. Mélisande, dont le nom évoque une Mélissende des chroniques de la Croisade, mais aussi la fée serpente Mélusine, est également Kundry, la complice de Klingsor qui retient les chevaliers dans son jardin des délices, grâce au charme de ses « Filles-Fleurs ».

Mais attention, l'adolescente perverse Mélisande, en tant que Kundry, ou « hideuse demoiselle à la mule », d'après Chrétien de Troyes, *est aussi la messagère du Graal* : et c'est là que tout bascule dans le drame lyrique de Maeterlinck et Debussy. Mélisande va montrer à Pelléas un chemin que celui-ci ne sait pas trop discerner. En jouant avec son anneau au bord de la fontaine, Mélisande se libère de Golaud. D'ailleurs, à ce moment précis, Golaud tombe de cheval d'une façon inexplicable. Et quand il s'aperçoit que Mélisande a perdu l'anneau, il l'oblige à aller le chercher immédiatement. Or Mélisande a menti : elle a prétendu qu'elle l'avait perdu dans une grotte, au bord de la mer. Et c'est là qu'elle entraîne Pelléas. Le symbole de l'anneau et de la grotte est éloquent. Désormais, Pelléas et Mélisande sont liés. Golaud le sait fort bien, qui essaie d'impressionner Pelléas, son jeune frère, en l'emmenant dans de sombres souterrains qui sentent la mort. Le drame, c'est que Pelléas, qui n'a toujours pas compris le sens de la mission de Mélisande, veut partir, et *partir seul*. Mélisande l'entraîne alors dans une scène d'adieu. Mais elle sait que Golaud les guette. Et Golaud tue Pelléas. Pelléas ne partira pas. Ou plutôt, libéré, malgré lui, de son enveloppe charnelle, au moment même où il criait son amour pour Mélisande, le voici de nouveau pénétré de la Lumière divine : il rejoint le royaume originel. Et Mélisande, après avoir transmis la vie à une petite fille qui portera toute la tristesse du monde, meurt à son tour, et rejoint Pelléas dans la lumière retrouvée. Le Graal était à la portée de chacun. Golaud ne l'a pas trouvé, lui qui avoue être « comme un aveugle qui cherche son trésor au fond de la mer ». Et Arkel ne peut que répéter : « Si j'étais Dieu, j'aurais pitié du cœur des hommes... » Belle phrase. Arkel est pitoyable. Mais seul l'Amour total, c'est-à-dire la Charité pure, pourra éveiller les âmes englouties.

Golaud, lui, est encore loin de cet amour sublime. C'est un violent, un chasseur, un tueur. Il verse le sang parce qu'il ne peut se nourrir que de sang pour donner une apparence de vie à son corps. Il est un mort-vivant, une sorte de vampire. Il est illusion. Il est le Satan qui trompe, il est Klingsor. Mais il a quand même le redoutable pouvoir d'emprisonner les âmes dans son jardin féérique beaucoup trop obscur pour être paradisiaque.

Car l'âme, selon les plus anciennes traditions, est liée irrémédiablement au sang. « Vous ne mangerez point de chair avec son âme, c'est-à-dire avec son sang » (*Genèse*, IX, 4). Les Cathares le savaient fort bien, et les Parfaits s'interdisaient toute nourriture sanglante. Et quand on nous décrit, dans les versions cisterciennes, le saint Graal contenant le sang du Christ, on veut simplement nous signifier que le Graal contient l'*âme divine*, celle qu'on trouve dans le noyau de la noix, dans l'œuf du Corps sans Âme, contenu dans une colombe, cette même colombe qui apporte une hostie sur le Graal-Pierre.

Les Cathares sont, d'une façon ou d'une autre, liés étroitement à la légende du Graal, du *Saint Graal*.

Ou du *Sang royal*.

La cohorte des Parfaits, c'est la Lignée sacrée du Graal, ceux qui se sont éveillés à la Lumière venue d'en haut. Mélisande a apporté le message. À travers sa perversité et son ambiguïté, la mystérieuse jeune fille venue d'ailleurs est une de ces femmes-oiseaux des légendes anciennes. Elle a délivré son message aux Anges déchus, car les Anges déchus ne peuvent être sauvés que par l'un des leurs, puisqu'ils ont été pervertis par l'un des leurs. Et Mélisande, comme Galaad, n'a pas pu retenir sa vie plus longtemps. Elle s'envole à nouveau sous forme d'une colombe. Mais elle a donné le jour à une petite fille qui perpétuera le message au sein de la Lignée sacrée des gardiens du Graal.

Ceux en qui coule le *sang royal*, c'est-à-dire l'Âme divine et lumineuse qui brille dans les yeux des Parfaits, le 16 mars 1244, sous le *pog* de Montségur, alors que s'allume un bûcher démoniaque qui n'en finit pas de brûler...

Bieuzy-Lanvaux
Villeneuve-sur-Lot
1985-1986.

REPÈRES BIBLIOGRAPHIQUES

- Alleau, R., *Hitler et les sociétés secrètes*, Paris, Grasset, 1969.
- Angebert, J.-M., *Hitler et la tradition cathare*, Paris, Laffont, 1971.
- Baigent, M., Leigh, R., Lincoln, H., *L'Énigme sacrée*, Paris, Pygmalion, 1983.
- Bayard, J.-P., *La symbolique de la Rose-Croix*, Paris, Payot, 1976.
- Bernadac, Ch., *Le mystère Otto Rahn*, Paris, France-Empire, 1976.
- Blum, J., *Les Cathares ont écrit*, Ferrières (Tarn), 1983.
- Borst, A., *Les Cathares*, Paris, Payot, 1974.
- Boudet, H., *La vraie langue celtique*, rééd., Paris, Belfond, 1978.
- Brissaud, A., *Hitler et l'Ordre noir*, Paris, Perrin, 1969.
- Chaumeil, J.-L., *Le trésor du Triangle d'Or*, Paris, Lefeuvre, 1979.
- Guillot, R.-P., *Le défi cathare*, Paris, Laffont, 1975.
- Lamy, M., *Jules Verne, initié et initiateur*, Paris, Payot, 1984.
- Marie, F., *La résurrection du grand Cocu*, Bagneux, S. R. E. S., 1981.

- Markale, J., *Les Celtes*, Paris, Payot, 1969.
La femme celte, Paris, Payot, 1972.
La tradition celtique, Paris, Payot, 1975.
Merlin l'Enchanteur, Paris, Retz, 1981.
Le Graal, Paris, Retz, 1982.
Contes occitans, Paris, Stock, 1982.
Siegfried ou l'Or du Rhin, Paris, Retz, 1984.
Le Christianisme celtique, Paris, Imago, 1984.
Lancelot et la chevalerie arthurienne, Paris, Imago, 1985.
Le Druidisme, Paris, Payot, 1985.
Le Chêne de la Sagesse, Paris, Hermé, 1985.
- Monteils, J.-P., *Le dossier secret de Rennes-le-Château*, Paris, Belfond, 1981.
- Nelli, R., *Érotique des Troubadours*, Toulouse, Privat, 1963.
Le phénomène cathare, Toulouse, Privat, 1964.
La philosophie du catharisme, Paris, Payot, 1975.
Le musée du catharisme, Toulouse, Privat, 1966.
Histoire secrète du Languedoc, Paris, Albin Michel, 1978.
- Niel, F., *Albigéois et Cathares*, Paris, P. U. F., 1955.
Les Cathares de Montségur, Paris, Seghers, 1973.
- Rahn, O., *La croisade contre le Graal*, Paris, Stock, 1964.
La cour de Lucifer, Paris, Tchou, 1974.
- Robin, J., *Rennes-le-Château, la colline envoûtée*, Paris, Trédaniel, 1982.
- Roché, D., *L'Église romaine et les Cathares albigéois*, Arques, C. E. C., 1937.
- Sède, G. (de), *Le trésor cathare*, Paris, Julliard, 1966.
Le sang des Cathares, Paris, Plon, 1976.